



HAL
open science

Les nouvelles expériences au monde de l'individu géolocalisé

Yann Bruna

► **To cite this version:**

Yann Bruna. Les nouvelles expériences au monde de l'individu géolocalisé. Sociologie. Université de Pau et des Pays de l'Adour, UMR 5319 PASSAGES, Domaine universitaire, Institut Claude Laugénie, 64000 Pau, 2016. Français. NNT: . tel-02566024

HAL Id: tel-02566024

<https://hal.science/tel-02566024v1>

Submitted on 6 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR

U.F.R LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES ET SPORT

ECOLE DOCTORALE : SCIENCES SOCIALES ET HUMANITES – ED 481

Thèse de doctorat en Sociologie

Les nouvelles expériences au monde de l'individu géolocalisé

Présentée et soutenue publiquement le 20 Juin 2016

Par **Yann BRUNA**

Dirigée par **Francis JAUREGUIBERRY**

Professeur en Sociologie à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

Membres du jury :

Nicole AUBERT, Professeure émérite en Sociologie, Ecole Supérieure de Commerce de Paris

Boris BEAUDE, Chercheur en Géographie à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne

Dominique CARDON, Sociologue au Laboratoire des usages d'Orange Labs et professeur associé à l'université de Marne-la-Vallée

Emmanuel EVENO, Professeur des universités en Géographie, Université de Toulouse II-Jean Jaurès

Remerciements

Mes remerciements s'adressent tout d'abord à Francis Jauréguiberry, mon directeur de thèse, pour m'avoir initié à la recherche en sociologie avec beaucoup d'enthousiasme et de pédagogie, et pour son soutien constant tout au long de la réalisation de cette thèse. Je lui emprunte par ailleurs une partie de ses concepts théoriques fondamentaux (l'expérience du branché en premier lieu), concepts qui m'ont notamment apporté un éclairage sur les nouvelles expériences aux lieux, au temps et aux autres de l'individu hyperconnecté. Je tiens à ajouter que nos échanges et les lectures qu'il m'a conseillées au cours de ces trois années m'ont permis d'acquérir une connaissance construite sur les grandes problématiques relatives aux technologies de l'information et de la communication, telles qu'elles sont traitées et débattues en sciences sociales. Je le remercie enfin pour m'avoir permis de participer activement à l'ANR DevoTIC (Déconnexion Volontaire aux TIC) à travers la réalisation d'une enquête quantitative sur les capacités des individus à se déconnecter des dispositifs de géolocalisation.

Je remercie ensuite Jocelyn Lachance, socio-anthropologue de l'adolescence et Sophie Limare, Docteure en esthétique et théorie de l'art, pour leur aide précieuse dans cette thèse. Je n'oublie pas non plus Nicole Lompré, ergonome et Gaëlle Deletraz, Ingénieur d'Etudes en Géographie, toutes deux rattachées au laboratoire Passages, pour leurs conseils et leur soutien. Toujours à Pau, je tiens à remercier pour les mêmes raisons Sylvie Chambon, secrétaire du Département de Sociologie, Martine Rived, adjointe à la mission d'établissement universitaire « Handicap », Philippe Tizon, professeur agrégé en sciences économiques et sociales et Evelyne Barthou, Docteure en sociologie.

Je remercie aussi Frédéric de Coninck, sociologue, Nicolas Nova, chercheur et essayiste ayant récemment publié sur les enjeux liés aux médias géolocalisés, Hugues Aubin, chargé de mission TIC pour Rennes-Métropole et Norbert Friant, Responsable Aménagement et Numérique à Rennes-Métropole, pour leur participation à des entretiens exploratoires qui m'ont été très utiles, notamment pour cerner quels étaient les grands questionnements qui se posaient autour de l'usage de services de géolocalisation sur smartphone.

Je souhaite enfin remercier l'Université de Pau et des Pays de l'Adour pour sa participation financière à ma thèse, mais aussi l'ensemble des membres du laboratoire Passages (anciennement SET à Pau) pour leur accueil, leur professionnalisme et mon intégration au sein de leur structure, l'Ecole Doctorale Sciences Sociales et Humanités et plus particulièrement son Directeur Jean-Yves Puyo, ainsi que l'ensemble des membres du Département de Sociologie de l'UPPA.

SOMMAIRE

Introduction.....	8
-------------------	---

Première partie : Les technologies de géolocalisation et la réalité augmentée dans un environnement urbain hybridé.....

15

1. <u>Présentation générale des applications de géolocalisation</u>	16
1.1 Du <i>Global Positioning System</i> à l'avènement de la géolocalisation sur smartphone	16
1.2 De la difficulté de dresser une typologie des services de géolocalisation	18
1.3 Maps et Foursquare : deux facettes distinctes de la géolocalisation sur smartphone	23
1.4 Les supports de l'information géolocalisée	29
2. <u>Penser l'espace et le lieu à travers le spectre des applications de géolocalisation.....</u>	41
2.1 De l'espace et du lieu.....	41
2.2 Du cyberspace à l'espace hybride.....	50
3. <u>Les services de géolocalisation dans la pratique des espaces urbains : de la théorie aux expérimentations.....</u>	53
3.1 De l'émergence de la ville intelligente	55
3.2 Les technologies de l'information et de la communication dans la société contemporaine	59
3.3 Étude des expérimentations mises en œuvre dans une ville tournée vers le numérique et les données géolocalisées : Rennes	69
4. <u>Problématisation.....</u>	75
4.1 Des questionnements autour de l'expérience de l'individu géolocalisé	77
4.2 Des hypothèses qui recouvrent chaque dimension de notre problématique.....	82
5. <u>Construction de la méthodologie</u>	89
5.1 De la nécessité d'une méthodologie interventionniste	89
5.2 Une volonté de cibler les utilisateurs réguliers des services géolocalisés	91
5.3 Élaboration de la grille d'entretien.....	96
5.4 Synthèse et méthode d'analyse des résultats	105

Deuxième partie : Les nouveaux rapports au temps, aux lieux et aux autres liés à l'utilisation de services géolocalisés.....

107

1. <u>La géolocalisation sur smartphones, entre expériences plurielles de l'espace et nouveaux rapports au temps.....</u>	108
1.1 À la recherche du temps gagné	109
1.2 Les nouveaux rapports à l'espace et aux lieux de l'individu géolocalisé	120
1.3 Voir la ville sans en avoir l'image	135

2. <u>Le cas de la géolocalisation sociale : des rapports aux autres marqués par des stratégies de regroupement et d'évitement</u>	147
2.1 Des répondants investis dans la géolocalisation à visée collaborative	147
2.2 La géolocalisation d'individus dans l'espace : des pratiques aux représentations.....	155
3. <u>Géolocalisation et vie privée : entre difficile prise de distance et irréversibilités</u>	194
3.1 Une technologie omniprésente et intrusive.....	195
3.2 Une prise de distance face à ces services mise à l'épreuve par la nécessité et la possibilité de s'en déconnecter	209
3.3 L'utilisation intensive de la géolocalisation sur smartphone pour la mise en place de nouvelles irréversibilités	224

Troisième partie : Vivre dans une société marquée par la captation permanente de la position géographique.....**237**

1. <u>De nouvelles expériences au monde génératrices de tensions</u>	238
1.1 Retour sur nos hypothèses	238
1.2 Un individu traversé par des tensions	245
2. <u>Redéfinir l'espace du visible à travers l'usage des services de géolocalisation</u>	258
2.1 Une société marquée par une radicalisation de la visibilité	258
2.2 Les services de géolocalisation comme nouvel <i>œil absolu</i> de l'individu géolocalisé.....	263
2.3 D'une vision augmentée à une vision orientée de la réalité	274
3. <u>Les nouveaux enjeux des services de géolocalisation à l'ère d'une exacerbation de la surveillance</u>	283
3.1 De nouvelles modalités de surveillance dans une société hyperconnectée	283
3.2 Les conséquences sociales d'une surveillance <i>data-panoptique</i>	286

Conclusion générale.....**300**

Bibliographie.....**306**

Annexe.....**314**

Index des tableaux.....**325**

Table des illustrations.....**326**

Table des matières.....**328**

INTRODUCTION

Paris, 2015. Jacques vient de sortir de son travail, il rentre dans son véhicule. Après un rapide coup d'œil sur l'écran de son smartphone, il s'aperçoit en géolocalisant ses proches que sa femme est toujours à son bureau, tandis que ses enfants sont encore à l'école. Ou presque : l'aîné vient de terminer les cours et semble faire un détour pour rentrer chez lui. À cette heure de pointe, les rues sont encombrées et il est difficile de circuler efficacement. Le plus pratique serait que Jacques rentre d'abord chez lui puis prenne le métro pour aller chercher son petit dernier, il gagnerait huit minutes. Malheureusement, son réseau social géolocalisé favori lui apprend que deux de ses amis particulièrement bavards se trouveraient à proximité et il n'a pas le temps de converser. Il aurait plus de chances de les éviter en continuant son trajet en voiture, peu importe le trafic, plutôt qu'en prenant le risque de tomber dessus à pied en allant rejoindre la station de métro la plus proche. Son smartphone lui permet de résoudre cette délicate équation : un itinéraire de substitution lui permettrait finalement d'échapper à la fois aux embouteillages et à ses connaissances, et de gagner douze minutes. Jacques arrivera chez lui dans les temps, sans surprise, et pourra demander à son fils aîné pourquoi il est passé par une route inhabituelle pour rentrer du lycée.

Quelques années en arrière, une telle situation relevait de la science-fiction et pouvait légitimement inquiéter et alimenter les débats les plus virulents : « en arriverons-nous à ce stade un jour ? » était alors une interrogation récurrente dont la réponse semblait pourtant évidente. Aujourd'hui, pour des millions d'individus dans le monde, il s'agit d'une réalité quotidienne. La géolocalisation change le rapport au monde de l'individu qui l'utilise de façon intensive, en altérant sa perception de l'espace qui l'entoure et des lieux qu'il fréquente, mais surtout, de façon plus questionnante encore, en rendant visible ce qui ne l'était pas...

Parce qu'elles sont ergonomiques, simples à utiliser et accessibles au plus grand nombre, les technologies de l'information et de la communication (TIC) se présentent communément comme des infrastructures, des outils et des logiciels de facilitation du quotidien. Celles qui nous intéressent dans le cadre cette thèse sont de façon plus spécifique les applications de géolocalisation, qui consistent en un repérage d'objets et d'individus dans un espace déterminé par le biais de leurs coordonnées. La géolocalisation peut donc se définir *stricto sensu* comme un procédé permettant de positionner un objet géographique sur une carte à l'aide de ses longitude, latitude et altitude. Cette technologie nécessite l'utilisation d'un terminal pouvant être localisé par un réseau satellitaire par le biais d'une puce GPS ou par d'autres techniques, comme des antennes WiFi, le réseau cellulaire (EDGE/3G/4G) pour une localisation approximative par triangulation ou, plus récemment, le Bluetooth principalement retenu pour la géolocalisation en intérieur.

Dans l'imaginaire collectif, le terme de géolocalisation est fréquemment rattaché à l'acronyme très générique « GPS », qui se rapporte en réalité au *Global Positioning System* américain et non au *Guidage Par Satellite* qui lui est régulièrement attribué. Cela est très limitant, car les services de géolocalisation sont aujourd'hui beaucoup plus diversifiés que ce discours commun ne le laisse entendre. Réseaux sociaux géolocalisés, organisations événementielles, recherche de points d'intérêt, réalité augmentée, géolocalisation ludique, création d'un historique de photographies geotaggées ou encore localisation de contacts dans un périmètre défini : il ne s'agit ici que d'un vague aperçu mais il est sans doute suffisant pour prendre pleinement conscience de la diversification des services géolocalisés dont sont aujourd'hui équipés les smartphones. Alors que les marchés applicatifs mobiles offrent régulièrement de nouvelles fonctionnalités aux terminaux connectés, les services de géolocalisation représentent une catégorie à part entière sur ces *stores* en ligne et un certain nombre d'entre eux ont largement dépassé le million de téléchargements. Yelp, Foursquare, Waze, Swarm ou Google Maps sont autant d'applications dont le nom résonne de plus en plus au détour de certaines discussions du quotidien... « J'ai fait 3 *check-in* ici dans la semaine, la prochaine fois j'ai un café gratuit », « Tiens, je t'envoie l'itinéraire par mail, tu as juste à ouvrir Maps et à te laisser guider », « J'ai vu que tu étais à Grenoble ce week-end, tu as oublié de désactiver la localisation de tes photos sur Facebook » : sans qu'il n'ait le temps de bien s'en rendre compte, et encore moins d'acquiescer un certain recul sur le sujet, ces bribes de conversations paraissent de plus en plus familières à l'individu hyperconnecté. Ce dernier

semble ainsi avoir franchi l'étape de la découverte de ces services et les a aujourd'hui pleinement intégrés dans son quotidien.

Quelques enquêtes récentes sur l'utilisation des services géolocalisés sur smartphone confirment qu'il ne s'agit en aucun cas d'une technologie de niche. Selon le *Pew Internet Research Center*, en 2012 et aux États-Unis, plus des trois quarts des possesseurs de smartphone déclaraient utiliser régulièrement des applications de géolocalisation sur leurs terminaux¹. Lors d'une enquête sur la déconnexion à la géolocalisation réalisée avec le laboratoire SET² il y a deux ans en France auprès d'étudiants et de personnels universitaires (et donc non représentative de l'ensemble de la population française), nous arrivions à un résultat proche puisque 74% des 600 individus interrogés déclaraient aussi utiliser ces technologies³. Nous pouvons de plus penser que ces chiffres sont en-dessous de la réalité, en prenant à la fois en compte les individus qui ne savent pas précisément quand ils utilisent une application liée de près ou de loin à la géolocalisation, et ceux moins renseignés qui, nous le verrons, peuvent souvent être géolocalisés à leur insu. Cette recherche est donc dans un premier temps justifiée par le fait que nous sommes face à une adoption rapide et massive, et que la croissance du taux de pénétration du smartphone dans les pays développés semble avoir été suivie par une évolution similaire, et donc intense, de l'utilisation des services de géopositionnement dont ils sont pourvus.

Cela amène naturellement au constat que la position géographique de l'individu est aujourd'hui au cœur de nombreux services, qui mènent à de nouveaux usages, à des appropriations parfois imprévues mais aussi à des négativités potentielles. De même que l'accès au réseau cellulaire (3G/4G) permet à l'utilisateur de bénéficier de nouvelles fonctionnalités en ligne grâce à une connectivité accrue, l'accès à cette position se répand de façon virale à la majorité des applications présentes sur le smartphone et vient compléter les apports informationnels de l'Internet mobile par une localisation précise des lieux et des personnes. Calendrier, navigateur Internet, réseaux sociaux, applications de rencontres, applications liées au *e-commerce* et même jeux vidéo sont désormais bien plus curieux qu'ils ne l'étaient auparavant, et ont souvent pour point commun de demander à l'individu où il se

¹ Zickuhr K. (2012), « Three-quarters of smartphone owners use location-based services », *Pew Internet Research Center*, 5/2012 [consulté le 20 Août 2015]

² Sociétés, Environnement, Territoire, UMR 5603 CNRS. Recherche menée sous la direction de Francis Jauréguiberry dans le cadre de l'ANR Devotic sur la Déconnexion Volontaire aux Technologies de l'Information et de la Communication.

³ Bruna Y. (2014), « La déconnexion aux technologies de géolocalisation : une épreuve qui n'est pas à la portée de tous », *Réseaux*, 4/2014 (N. 186), p. 141-161

trouve en temps réel, pour des finalités diverses et parfois bien floues. Divers travaux que nous détaillerons confirment d'ores et déjà que les services de géolocalisation sur smartphone accompagnent les individus jusque dans leurs moindres déplacements mais peuvent aussi se montrer présents à leur insu, sans qu'ils ne fassent la démarche de les solliciter.

Ces nouvelles fonctionnalités ainsi que les nouveaux usages que nous développerons dans cette recherche entraînent des interrogations sur les potentielles irréversibilités qui peuvent être consécutives à une utilisation intensive de ces technologies, qui évoluent encore à l'heure actuelle trop rapidement pour que les réflexions juridiques, éthiques et sociales qui devraient les accompagner le fassent de façon pertinente. Parce qu'elle est au centre de nombreux questionnements sur les libertés individuelles, la récolte et le partage des données transmises et la gestion de la confidentialité de certaines informations personnelles, la géolocalisation s'est progressivement insérée dans de vastes débats sur l'épineuse thématique de la *privacy*, aujourd'hui très prégnante en sciences sociales. Au même titre que l'accès à Internet (surtout en situation de mobilité), les réseaux sociaux en ligne ou encore les nouveaux outils télécommunicationnels qui envahissent le quotidien de l'individu hyperconnecté, les technologies de géolocalisation soulèvent des enjeux sociétaux majeurs, sur lesquels nous avons bien peu de recul et dont l'importance n'est plus à minorer.

Réfléchir à ces enjeux nous amène à différents questionnements. Par exemple, vers quel modèle urbain nous dirigeons-nous et comment concilier à la fois l'intégration de ces nouvelles technologies avec la conservation de services plus conventionnels pour ceux qui préfèrent ne pas les utiliser ? Va-t-il seulement être possible de se détacher volontairement et momentanément de la géolocalisation sans pour autant se trouver exclu de cette « ville 2.0 » toujours plus centrée sur le numérique ? Celle-ci sera-t-elle encore praticable sans ces outils d'ici quelques années ? Qu'en est-il de la gestion de la coprésence dans cet espace hybridé où chacun semble rester dans sa sphère privée, et ce malgré des applications géolocalisées de plus en plus orientées vers une dimension sociale ? Peut-on encore aspirer à être anonyme en ville aujourd'hui ? Que deviennent notre subjectivité, notre expérience sensible du monde dès lors que nous traversons des espaces aussi instrumentalisés et surchargés par une telle quantité d'informations ? Allons encore plus loin : une mère qui, dans un futur proche, décidera de ne pas géolocaliser ses enfants sera-t-elle considérée comme une mauvaise mère ?

Ces premiers questionnements soulèvent pour chacun d'entre eux des thématiques essentielles pour cerner et analyser l'individu contemporain à travers la sphère de la géolocalisation.

Derrière la vaste problématique de la vie privée sont englobés les enjeux autour de la sécurité et de la surveillance, qui sont intimement liés au couple autonomie *versus* connexion et donc à la prise de distance face à ces systèmes experts. Jusqu'où le fait de localiser l'autre peut-il rester justifiable d'un point de vue éthique ? Quand cela va-t-il précisément « trop loin » ? Et, donc, à quel stade l'argument sécuritaire s'efface-t-il pour laisser place à une surveillance portant directement atteinte aux libertés individuelles ? Mais, au-delà des réflexions sur la récolte et l'exploitation *a posteriori* des données par des organismes, nous pensons que d'autres aspects du problème sont à explorer lorsque, désormais, des individus se localisent entre eux. Pourquoi géolocaliser l'autre ? Comment le justifier ? Comment décrire cette nouvelle relation entre le *géolocalisant* et le *géolocalisé* ? Quelles irréversibilités peuvent découler du fait de vivre dans un monde où la position géographique des individus peut désormais être connue en temps réel ?

Nos questionnements soulèvent aussi la thématique de la fracture numérique, non seulement géographique mais également et surtout cognitive. Il s'agit d'aller au-delà d'une fracture spatiale dans l'accès aux TIC, et donc à la géolocalisation dans notre cas, pour s'intéresser aux enjeux autour des compétences effectives des utilisateurs de ces services. Raisonner en opposant symétriquement l'accès au non-accès est en effet bien trop réducteur : ce n'est pas tant l'accès à la géolocalisation qui questionne mais la maîtrise de cette technologie, qui conditionne directement le partage (ou non) de la position géographique de l'individu connecté ainsi que les potentialités qui lui sont offertes dans l'espace.

De la même façon, dans un environnement aussi chargé en informations de type pratique, il se pose la question de la visibilité sous plusieurs dimensions. Il est communément admis que les TIC permettent à l'individu connecté d'en voir davantage de l'espace qui l'entoure, des lieux qu'il fréquente mais aussi des autres qu'il rencontre au point d'être parfois perdu dans cette véritable surcharge informationnelle, qui le contraint à faire des choix de façon permanente et à filtrer le contenu reçu. Pour autant, cette idée d'une *augmentation* de l'espace physique par le biais de l'utilisation des services géolocalisés est-elle vraiment pertinente ? Cette vision de la réalité n'est-elle pas plutôt orientée, voire diminuée ? Comment l'individu essaie-t-il de s'y prendre pour voir sans être vu ?

Presque inexistante il y a quelques années encore, la littérature sociologique sur la géolocalisation commence lentement à s'étoffer, et nous la détaillerons dans la première partie de cette recherche. Mais, face au dynamisme de l'innovation et à la rapidité de l'évolution des services proposés sur les terminaux connectés, beaucoup reste encore à faire pour obtenir une

connaissance méthodologiquement construite sur les nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres qui découlent directement de l'utilisation intensive de ces applications. Ainsi, à l'heure où les TIC contribuent grandement à un réinvestissement des lieux et à une redéfinition de nos rapports aux autres, tout l'objet de cette thèse sera de mieux cerner, sous l'angle de la géolocalisation sur smartphone, ce qui peut s'y gagner, inventer et expérimenter mais aussi ce qui peut s'y perdre, menacer et hypothéquer.

Première partie :
**Les technologies de géolocalisation et la réalité
augmentée dans un environnement urbain
hybridé**

1. Présentation générale des applications de géolocalisation

Avant d'entamer une revue de littérature sur l'usage des services de géolocalisation dans nos nouveaux rapports à l'espace, aux lieux et aux autres qui sont les trois dimensions que nous souhaitons explorer, il nous semble pertinent de retracer rapidement l'histoire de cette technologie jusqu'à l'arrivée du smartphone, puis de dresser une typologie des principales applications disponibles aujourd'hui sur ce support. Ce faisant, nous aurons un aperçu concret des services géolocalisés que nous allons traiter tout au long de cette recherche.

1.1 Du *Global Positioning System* à l'avènement de la géolocalisation sur smartphone

Si pour tout un chacun les petites boîtes noires fréquemment accrochées à nos pare-brise sont un phénomène récent, le GPS a pourtant une longue histoire derrière lui. Cette technologie, d'abord exclusivement réservée au territoire américain, était déjà utilisée par les militaires dans les années 1960. Les trekkeurs et autres randonneurs l'ont adoptée par la suite, mais le GPS était jusqu'alors utilisé par un public très restreint. La qualité du signal en dehors du territoire américain était volontairement dégradée par les États-Unis jusqu'au mois de mai 2000, la précision de l'appareil en mode autonome était alors de l'ordre d'une centaine de mètres. Cela correspond environ aujourd'hui à une localisation sans l'utilisation d'une puce GPS, et donc par des antennes WiFi, ce qui amène à localiser un lieu ou un individu non plus comme un point précis mais dans un cercle, en laissant deviner que l'objet géographique dont il est question se situe non plus à un figuré ponctuel clairement défini mais quelque part sur une surface. Depuis l'arrêt de ce brouillage volontaire, supprimé par l'ancien Président des États-Unis Bill Clinton, la précision est d'environ 5 à 15 mètres sur l'ensemble de la planète.

Il fut nécessaire d'attendre 2003 en France pour que les premiers terminaux mobiles de navigation (appelés PND pour *Personal Navigation Device*) destinés au grand public voient le jour, et pour une utilisation bien précise : la navigation par satellite par le biais de cartes numérisées et de guidage vocal. Aujourd'hui, les tarifs de ces terminaux ont chuté et ils sont en ce sens devenus plus accessibles, tandis que leur popularité a suivi une tendance similaire pour deux raisons principales. D'abord, cela s'explique par la présence croissante de fonctionnalités liées au guidage par satellite dans l'habitacle des automobiles, ce qui s'est largement renforcé ces dernières années lors de l'arrivée massive des écrans tactiles multifonctions dans la majorité des véhicules récents. Mais, surtout, c'est l'arrivée d'un nouveau support aux environs 2007-2008 qui donne un nouveau souffle aux technologies de géolocalisation et rend pour ainsi dire obsolètes les terminaux de navigation qui étaient

commercialisés jusqu'alors. En effet, les possibilités techniques offertes par le smartphone telles que l'utilisation d'Internet en situation de mobilité⁴ couplées à la puce GPS pour afficher un contenu toujours plus étoffé sur l'espace traversé, peu importe le moyen de transport retenu, montrent chaque jour un peu plus les limites de nos Tomtom ou autres Navigon, piégés dans leurs boîtiers à la connectivité moindre et contraignant leurs utilisateurs à la stricte navigation automobile.

Le smartphone, en tant que terminal de communication disposant de fonctionnalités multimédia et connectées développées (et se distinguant ainsi du *feature phone* aux fonctions communicationnelles basiques), a connu son plus grand essor en France entre 2008 et 2011. Durant cette période, les ventes de smartphone dans l'Hexagone ont été multipliées par onze, passant d'un peu plus d'un million de terminaux écoulés à près de douze millions⁵. En 2015, les ventes totales de smartphone en France dépassent les vingt millions. Selon l'Institut GFK, cette tendance se poursuit même si, en raison d'un taux d'adoption de plus en plus élevé, elle ne suit pas une courbe aussi prononcée. En 2014, les trois quarts des téléphones vendus en France étaient des smartphones, tandis que plus de 50% des Français âgés de plus de 11 ans étaient équipés d'un de ces téléphones « intelligents ». Certains chiffres sont encore plus parlants en dehors de notre territoire, comme en Corée du Sud où ce taux a atteint les 100% en 2013, ce qui pouvait signifier que tous les individus en âge de posséder un smartphone en avaient effectivement un⁶. Ce chiffre est néanmoins à relativiser car il ne prend en compte que les ventes totales de smartphone mises en relation avec le nombre d'habitants de plus de 11 ans, où nous arrivions à un taux de 1:1 (un smartphone pour un habitant), ce qui peut paraître biaisé dès lors que certains individus utilisent plusieurs smartphones, signifiant par la même occasion que d'autres n'en ont aucun. L'arrivée de l'iPhone d'Apple en 2007 fut le point de départ d'une petite révolution dans le marché de la téléphonie mobile mais, dans le cas bien spécifique de la géolocalisation, la sortie de marchés applicatifs sur les smartphones (App Store, Google Play, Windows Store) fut sans doute un élément encore plus déterminant. Sur ces *stores* en ligne, les applications de géolocalisation sont, toujours selon l'institut GFK, les plus téléchargées après les jeux vidéo⁷. Certaines sont nativement intégrées aux smartphones, c'est-à-dire qu'elles sont préinstallées et disponibles dès l'achat de l'appareil sans qu'il soit

⁴ Par le biais du réseau cellulaire (3G/4G) ou de la WiFi.

⁵ Source : <https://www.gfk.com/fr/news-and-events/press-room/press-releases/pages/nouveau-record-des-ventes-de-smartphones-dans-le-monde-au-premier-trimestre.aspx>

⁶ Source : <http://flurrymobile.tumblr.com/post/115190529870/the-south-korea-report-device-and-app-trends-in>

⁷ Source : <http://www.gfk.com/fr/news-and-events/press-room/press-releases/pages/smartphones--la-croissance-%C3%A0-tout-prix.aspx>

nécessaire de les télécharger *a posteriori*. C'est notamment le cas des deux applications de navigation par satellite majeures d'Apple et de Google, que sont respectivement en France *Apple Plans* et *Google Maps*.

1.2 De la difficulté de dresser une typologie des services de géolocalisation

Plans et Maps sont sans doute parmi les applications les plus connues mais elles ne sont pas les seules. Ici, l'idée n'est en aucun cas de viser ni même d'approcher une quelconque exhaustivité dans le traitement des applications disponibles : leur diversité et leur nombre rendraient la tâche quasiment impossible. De la même manière, la prolifération des services et médias liés à la géolocalisation sur les marchés applicatifs mobiles rend difficile toute tentative de typologie, pour plusieurs raisons.

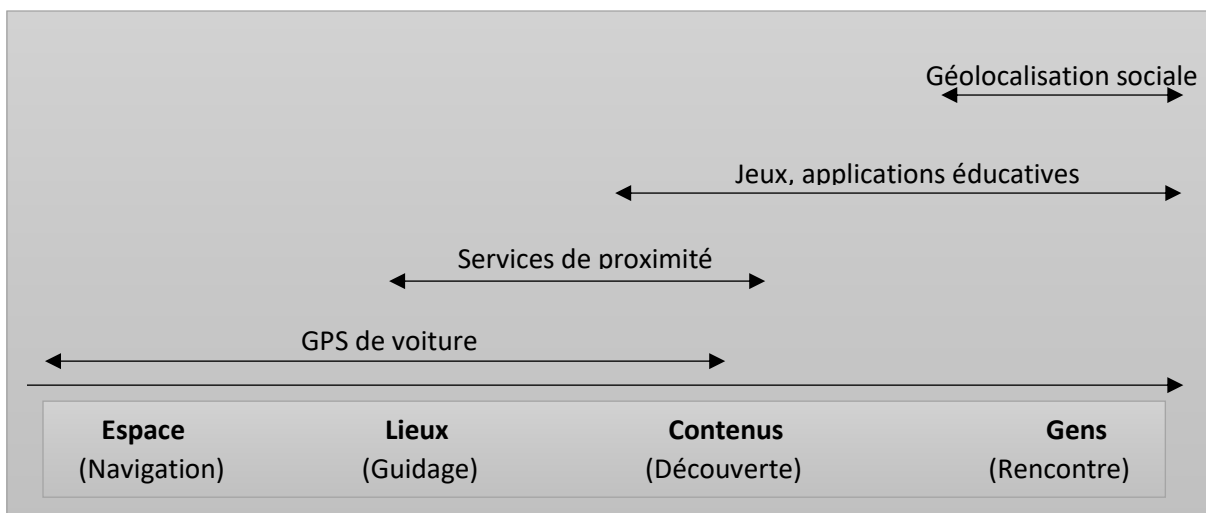
- (1) Tout d'abord, si certaines applications nécessitent l'accès à la position géographique de l'individu pour des raisons évidentes (e.g. celles relatives au guidage par satellite ou à la recherche de points d'intérêt), d'autres y ont recours pour permettre l'accès à des fonctionnalités supplémentaires qui peuvent être très variées. La version mobile de Facebook géolocalise ainsi l'utilisateur pour, entre autres, fournir des informations supplémentaires à ses contacts sur le lieu exact d'une prise de vue ou le périmètre dans lequel un message a été posté. Mais, même si l'ajout de la localisation de l'individu dans le réseau social est questionnant à plus d'un titre – et nous aurons l'occasion d'y revenir, Facebook reste avant tout un réseau social et n'en devient pas, à proprement parler, un service de géolocalisation. De façon plus générale, la majorité des applications présentes nativement sur un smartphone peuvent aussi avoir recours à la position géographique de l'individu.
- (2) Ensuite, la plupart des applications géolocalisées ne peuvent être rangées dans une catégorie fixe : avec le temps, celles-ci tendent à devenir des agrégateurs de contenu et incorporent de plus en plus de fonctionnalités. Si le nombre et la variété des applications évoluent, c'est donc également le cas des applications elles-mêmes qui ignorent assez rapidement leurs limitations initiales pour proposer, au fil des mises à jour, des services plus étoffés. C'est par exemple le cas de Foursquare que nous expliciterons : à l'origine précurseur du *check-in*⁸, Foursquare ne poursuit plus aujourd'hui cette stratégie et est divisé en deux applications complémentaires mais aux objectifs distincts.

⁸ Manipulation qui consiste à se géolocaliser en un point précis. Il s'agit, littéralement, d'un partage de localisation qui permet à l'individu d'affirmer « Je suis ici ! ».

(3) Enfin, il convient d'éviter dès à présent tout déterminisme mécanique et d'instaurer une certaine distance entre l'utilisation supposée d'une application et ce que l'individu qui la télécharge souhaite en faire.

Dans son ouvrage *Les médias géolocalisés*, Nicolas Nova propose en 2009 un classement de ces applications (schéma 1) en lien direct avec l'objet véhiculé, arguant que ces applications « proposent finalement un moyen de capturer des données sur l'utilisateur et son environnement pour lui fournir des informations remplissant les fonctions de navigation, guidage, découverte et rencontre⁹ ». Mais l'apparente séparation entre des services de proximité et des applications liées à la découverte sociale, par exemple, est de plus en plus confuse aujourd'hui avec l'arrivée de véritables systèmes d'informations géolocalisées qui ignorent ces catégories normatives. Il est ainsi délicat d'insérer certaines applications dans une thématique définie et bornée : la plupart de ces services sont au minimum transversaux tandis que d'autres remplissent aujourd'hui l'intégralité du spectre présenté ici.

Schéma 1 : Classement des applications géolocalisées selon l'objet véhiculé (Nova, 2009)



Par rapport au schéma ci-dessus, nous prendrons donc quelques distances vis-à-vis des objets définis. La catégorie « contenus » par exemple se trouve directement à l'intersection des trois autres : la découverte peut tout aussi bien englober le lieu que la rencontre. De même, si la recherche d'itinéraire et de points d'intérêt (nommés POI pour *Points Of Interest*) sont toujours au cœur des usages de cette technologie, la navigation dans l'espace et le guidage vers un lieu (ou un individu) sont intimement liés entre eux.

⁹ Nova N. (2009), *Les médias géolocalisés*, Limoges, éditions Fyp, p.72

En fait, les agrégateurs de contenu, les services de géolocalisation intégrés nativement dans le smartphone et la prise en compte de l'évolution dynamique des applications rendent éphémère et souvent incomplète toute tentative de classification. C'est donc en étant conscients des inévitables limites liées à la mise en place de différentes catégories que nous proposons un aperçu des principales applications de géolocalisation disponibles sur les marchés applicatifs, regroupées selon les principaux usages auxquels elles se destinent (cf. tableau page suivante). En-dehors de quelques exceptions, seules celles dépassant le million de téléchargements¹⁰ ont été retenues.

¹⁰ Chiffre constaté sur le Play Store au 02 Juin 2015, car Google rend cette information publique. Les téléchargements sur les autres marchés applicatifs ne sont ici pas pris en compte.

Tableau 1 : Typologie des principales applications de géolocalisation sur smartphones (données de Juin 2015)

Application	Catégorie							Téléchargements (en millions)
	Guidage par satellite	Recherche POI	Évaluation POI	Géolocalisation sociale	Localisation d'individus	Réal. augmentée	Autre	
Google Maps	X	X	X					1 000
Waze GPS	X	X					Collaboratif	50
Tomtom Navigation	X	X						1
Copilot GPS Navigation	X	X						1
Sygy Navigation GPS	X	X						10
Mappy GPS	X	X						1
TripAdvisor		X	X					100
Restaurants		X	X					1
Foursquare (depuis 2014)		X	X					10
Yelp		X	X					16
AroundMe		X	X			X		1
Layar		X				X		10
Pages Jaunes		X	X					10
Happn				X	X			1
Swarm				X	X			5
Highlight				X	X			0,3
Banjo		X	X	X (avant 2014)	X (avant 2014)			1
Wave Private Location					X			0,2
Cloak					X			0,2
Ingress				X		X	Ludique	10
Geocaching+				X		X	Ludique	1
Moovit	X						Transports	10

Ce tableau regroupe un panel de 22 applications dans six catégories distinctes. La première d'entre elles fait référence au traditionnel guidage par satellite. L'itinéraire est affiché sur l'écran du smartphone et peut aussi être dicté vocalement. Les principaux concepteurs d'outils de navigation par satellite tels que Tomtom ou Navigon ont développé une application pour les smartphones, conscients d'une certaine migration des utilisateurs de leurs services vers ce nouveau support. Souvent, l'utilisateur part de sa position initiale pour se rendre à une destination dont l'adresse est *connue*.

L'univers du *moins connu* voire de l'*inconnu* peut intervenir dès la seconde catégorie : les applications spécialisées dans la recherche de points d'intérêt proposent des établissements et services à proximité de l'utilisateur. Les résultats peuvent être filtrés par celui-ci mais aussi par certaines applications comme Yelp ou Foursquare qui vont affiner les choix proposés en fonction des préférences de l'individu et/ou de l'historique de ses déplacements, afin d'en arriver à des suggestions personnalisées. Ces applications avaient initialement une vocation pratique avec des résultats classés par catégorie, et il était possible de chercher un restaurant, une station-service ou un hôtel autour de la position géographique de l'individu au moment de la recherche. Le contenu de ces services s'est depuis amélioré avec l'apparition, entre autres, d'activités culturelles et touristiques, minimisant quelque peu la seule dimension pratique au profit d'une possibilité de découverte de l'environnement traversé.

En troisième lieu, certaines applications se sont aussi spécialisées dans les évaluations de ces POI¹¹ par les utilisateurs eux-mêmes. C'est notamment le cas de Yelp et TripAdvisor qui agrémentent parfois les commentaires écrits de photographies réalisées par les utilisateurs.

Ce partage de l'expérience du lieu est un premier pas vers une géolocalisation de plus en plus sociale. Cette catégorie très englobante réunit les applications de découverte et de rencontre sociales. Swarm ou Highlight se focalisent ainsi sur l'organisation d'événements et de rencontres dans l'espace physique, à travers des messageries instantanées qui mettent en avant la position géographique des individus concernés.

Ces applications peuvent aller encore plus loin et permettre de visualiser sur une carte numérisée la localisation exacte des contacts qui auront préalablement accepté de partager leur position, cela afin de pouvoir les rejoindre... ou les éviter.

¹¹ *Points Of Interest*, qui se traduit littéralement par « points d'intérêt ».

Enfin, en marge des possibilités citées précédemment, quelques applications utilisent la réalité augmentée avec des finalités très diverses. AroundMe et Layar proposent l'ajout d'une surcouche informationnelle pour « augmenter » l'espace traversé et savoir, par exemple, quel monument historique se dresse devant l'utilisateur ainsi que sa date de construction, lorsque Google Ingress rend la géolocalisation bien plus ludique et métamorphose l'espace physique en une lutte territoriale à l'échelle internationale.

Dans cette multitude d'applications et en gardant à l'esprit nos questionnements initiaux, nous n'en décrivons que deux qui couvrent aujourd'hui la majorité des usages sur lesquels nous souhaitons nous pencher.

1.3 Maps et Foursquare : deux facettes distinctes de la géolocalisation sur smartphone

1.3.1 Google Maps, un agrégateur de contenus géolocalisés

Google Maps est d'abord un service de géolocalisation connu dans sa version « bureau », qui est accessible par le biais d'un navigateur Internet. Couramment utilisé pour la recherche d'un lieu ou d'un itinéraire, Maps l'est également pour la découverte : le service dispose de bases de données cartographiques mais aussi photographiques conséquentes avec la fonctionnalité Street View. Cependant, nous nous intéresserons principalement à la version mobile de Maps, disponible sur smartphone et qui compte plus d'un milliard d'installations¹² sur le marché applicatif de Google, le Play Store. Ce chiffre est à relativiser dans la mesure où Maps est présent nativement sur tous les smartphones Android¹³ récents et ne nécessite donc pas une démarche de recherche puis d'installation particulière de la part de l'utilisateur. Il est toutefois difficile de contester l'hégémonie de la solution de géolocalisation de Google. D'abord, comme dit précédemment, Maps est le service de géolocalisation intégré nativement sur les terminaux tournant sous Android. Or, au premier trimestre 2015, le taux de pénétration de ce système d'exploitation dans le marché du smartphone et à l'échelle mondiale avoisinait les 80%¹⁴. Ensuite, Maps était également une application native sur les terminaux iOS jusqu'à son remplacement par Apple Plans en 2012. Mais divers problèmes de fiabilité et de performance rencontrés par le service de géolocalisation d'Apple¹⁵ et le retour de Maps en

¹² Source : <https://play.google.com/store/apps/details?id=com.google.android.apps.maps>

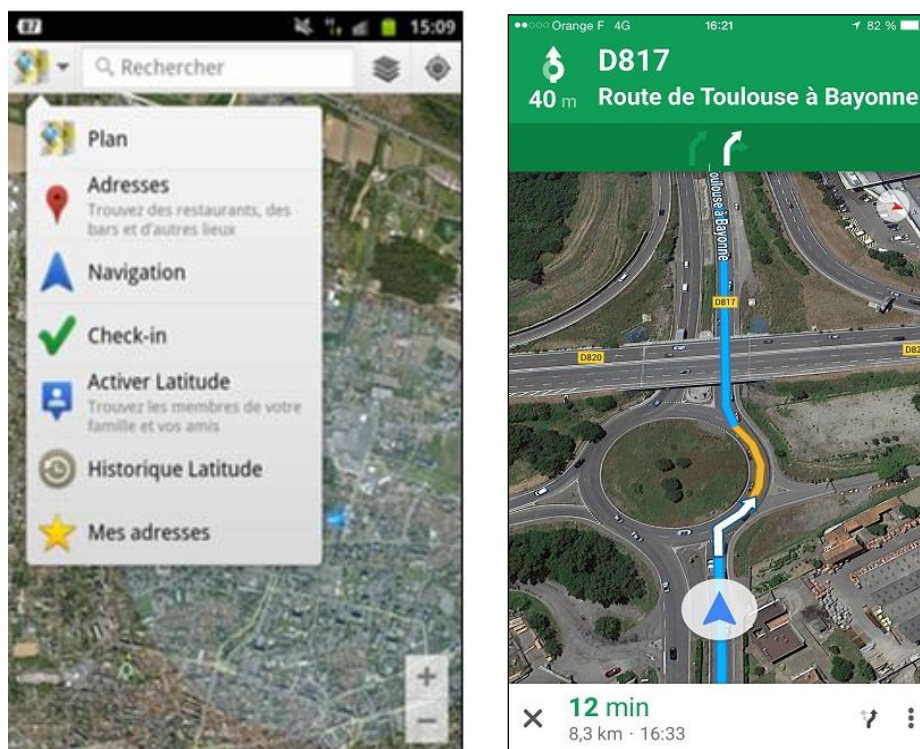
¹³ Système d'exploitation mobile de Google.

¹⁴ Source : <http://www.idc.com/prodserv/smartphone-os-market-share.jsp>

¹⁵ Source : http://www.wsj.com/article_email/SB10001424052970204840504578087192497916304-1MyQjAxMTAyMDIwOTEyNDkyWj.html

tant qu'application téléchargeable sur le marché applicatif d'iOS (l'App Store) ont remis au premier plan le service de géolocalisation de Google qui figure aujourd'hui parmi les applications les plus téléchargées sur l'App Store et est entré dans la catégories « *Indispensables* » sur ce même marché applicatif en ligne¹⁶. Pour ces raisons, Google Maps apparaît comme un service de géolocalisation massivement utilisé par les possesseurs de smartphone et sa gratuité n'est pas le seul facteur explicatif. En ouvrant de plus en plus ce service de géolocalisation initialement limité au fond cartographique de la version de bureau, ses développeurs n'ont eu de cesse de le transformer en un agrégateur de contenu qui a su absorber la majorité des applications tierces qui gravitaient autour, comme Google Places qui se focalisait sur la localisation de POI ou Google Navigation qui était une première tentative de guidage par satellite mobile et en ligne pour la firme américaine (cf. captures d'écran suivantes).

Figure 1 : Evolution de l'application Google Maps entre 2011 et 2015



Aujourd'hui, Maps s'impose donc à la fois comme une alternative aux solutions de guidage par satellite traditionnelles et payantes proposées par Tomtom, Copilot ou encore Navigon mais aussi comme un service utilisant de larges bases de données et l'accès à l'Internet mobile pour supplanter des applications comme AroundMe ou Pages Jaunes qui étaient spécialisées

¹⁶ Source : <https://itunes.apple.com/fr/app/google-maps/id585027354?mt=8>

dans la recherche de points d'intérêt. Aujourd'hui, Google Maps semble s'orienter vers l'amélioration de la densité du contenu proposé et le partage de celui-ci, ajoutant au guidage par satellite des informations sur le trafic en temps réel ou encore la prise en compte de plusieurs modes de transport pour arriver à destination. L'usage piéton et les transports en commun ont notamment été retravaillés dans les dernières versions. En raison de ses fonctionnalités de plus en plus étendues, Maps est l'archétype de l'application qui ne peut être rangée dans une catégorie bien précise et son évolution durant ces dernières années est intéressante. Il ne s'agit plus seulement de proposer le guidage vers un lieu, mais aussi d'offrir de l'information sur ce dernier, comme les horaires d'ouvertures, des photographies en guise de « visite virtuelle », la possibilité de joindre un établissement ou encore les évaluations laissées par d'autres utilisateurs. Au-delà de la navigation et du guidage vers un lieu choisi par l'utilisateur – ou conseillé par le service, Maps offre l'aperçu le plus détaillé possible de l'environnement qui entoure l'individu, à des échelles spatio-temporelles personnalisables¹⁷.

Enfin, Maps s'étend même sur d'autres services intégrés nativement, comme le calendrier qui permet d'annoter la localisation d'un rendez-vous, d'en calculer un itinéraire et de partager le résultat avec un contact. L'interface simple et épurée de l'application actuelle cache en réalité de puissants algorithmes, tandis que les mises à jour, souvent mensuelles, confèrent à Maps de nouvelles fonctionnalités inédites.

Figure 2 : Des possibilités allant bien au-delà de la simple navigation par satellite...



Les notes de version de l'application en janvier et février 2015 mettent en avant des améliorations en apparence mineures et empruntées à des applications concurrentes, comme le filtrage des restaurants par type de cuisine. Mais certaines évolutions nous intéressent

¹⁷ Il est par exemple possible de retenir uniquement des activités à dix minutes à pied autour de sa propre position, et à réaliser en soirée.

davantage, comme les efforts entrepris dans chacune de ces mises à jour pour améliorer la visibilité des établissements, couplés à la possible obtention d'un badge pour les utilisateurs qui laissent un certain nombre d'avis : le référencement apparaît donc comme une priorité pour la firme américaine et la voie vers laquelle Maps doit désormais évoluer. Cependant, si Google Maps semble être devenu incontournable tant pour le guidage par satellite que pour la recherche de points d'intérêt, ses fonctionnalités demeurent pour le moment limitées lorsque l'utilisateur est à la recherche de contenus géolocalisés axés sur les découvertes et les rencontres sociales. La seule fonctionnalité approchante et réalisable dans Maps est la création et la visualisation de commentaires sur des lieux visités mais les résultats obtenus sont plus pertinents dans les applications qui sont spécialisées dans le domaine, comme TripAdvisor (qui utilise par ailleurs les données cartographiques de Google). Paradoxalement, c'est à l'heure où Maps propose une densité d'informations spatialisées toujours plus importante que la géolocalisation devient de plus en plus sociale...

1.3.2 Foursquare, l'évolution atypique d'un réseau social géolocalisé

Derrière cette idée de réseau social géolocalisé se cache une pluralité d'usages qui peut inclure l'organisation d'événements géoréférencés à partir des réseaux sociaux, la localisation des contacts sur une carte, l'envoi d'un *check-in* pour annoncer et partager sa position géographique ou encore la possibilité de retrouver des informations sur un individu à partir d'une photographie. Nous nous intéresserons tout d'abord à Foursquare car cette application possède la spécificité d'avoir profondément évolué avec les années pour mieux répondre aux nouvelles attentes des utilisateurs de services géolocalisés. Cette application est d'abord connue pour avoir popularisé le « *check-in* », ce point de repère utilisé par l'utilisateur pour signaler et partager sa position géographique. À sa sortie, Foursquare donnait une dimension ludique à cette activité qui permettait, si elle était effectuée régulièrement dans le même lieu, d'en devenir « *Mayor* »¹⁸ : ce titre déverrouillait de nouveaux badges, pouvait être montré à ses contacts et l'utilisateur gagnait une certaine visibilité en ayant son nom ou son pseudonyme affichés à côté du lieu en question. Mais, surtout, ce titre de Mayor peut également donner accès à des offres promotionnelles selon les établissements fréquentés.

¹⁸ Le titre de « Mayor » récompense l'utilisateur qui s'est rendu le plus fréquemment dans un lieu.

Alors que le nombre d'utilisateurs de l'application ne cesse de croître, passant de 300 000 inscrits en 2009, à plus de 45 millions en janvier 2014¹⁹, les entreprises voient rapidement dans Foursquare un puissant outil de géolocalisation ouvrant de nouvelles possibilités de marketing et de fidélisation de la clientèle. Starbucks et Orange sont les premiers en France à proposer dès 2011 des opérations commerciales liées aux check-in sur Foursquare. Si l'application connaît un grand succès aux Etats-Unis, elle ne décolle pas en France, un échec qui s'explique par plusieurs raisons comme une traduction tardive, une mise en concurrence directe avec Facebook Places dès son arrivée sur les marchés applicatifs français et un nombre de *check-in* partagés insuffisant pour intéresser les entreprises (qui, en retour, n'offrent donc pas assez d'avantages pour motiver les utilisateurs à effectuer ces *check-in*). Dans un entretien téléphonique, Nicolas Nova nous explique qu'il existe sans doute une raison supplémentaire à cette adoption très relative :

« Les français sont peut-être moins enclins à partager leur position sur des services qu'ils connaissent peu et dont ils ne comprennent pas toujours le fonctionnement. J'ai mené une étude sur Foursquare dans le passé et j'ai été surpris de voir des gens qui étaient méfiants vis-à-vis de cette application parce que, selon eux, celle-ci localisait les utilisateurs en temps réel, mais c'est complètement faux : c'est l'utilisateur qui se localise lui-même via un check-in et non un tracking permanent. »

Avec les années, Foursquare gagne en fonctionnalités annexes ce que l'application perd en simplicité, jusqu'en mai 2014 où Dennis Crowley²⁰ annonce la séparation de Foursquare en deux applications distinctes :

« Nous voulions proposer deux expériences différentes, plus simples et plus claires. L'une est conçue pour rester en contact avec ses amis et pouvoir les retrouver, et donc être capable de savoir où ils se trouvent, et c'est cela que nous avons inclus dans Swarm. Ensuite, nous essayons de concevoir la version la plus efficace possible d'un produit axé sur la recherche de points d'intérêt à proximité, et c'est dans cette direction que nous orientons Foursquare²¹ ».

L'application originale Foursquare devient ainsi un outil de géolocalisation axé sur les lieux et services à proximité de l'utilisateur et compte plus de dix millions de téléchargements depuis sa refonte. Le service agrège différents paramètres dont la prise en compte des préférences de l'individu et des lieux qu'il visite habituellement pour le conseiller sur d'éventuelles sorties à

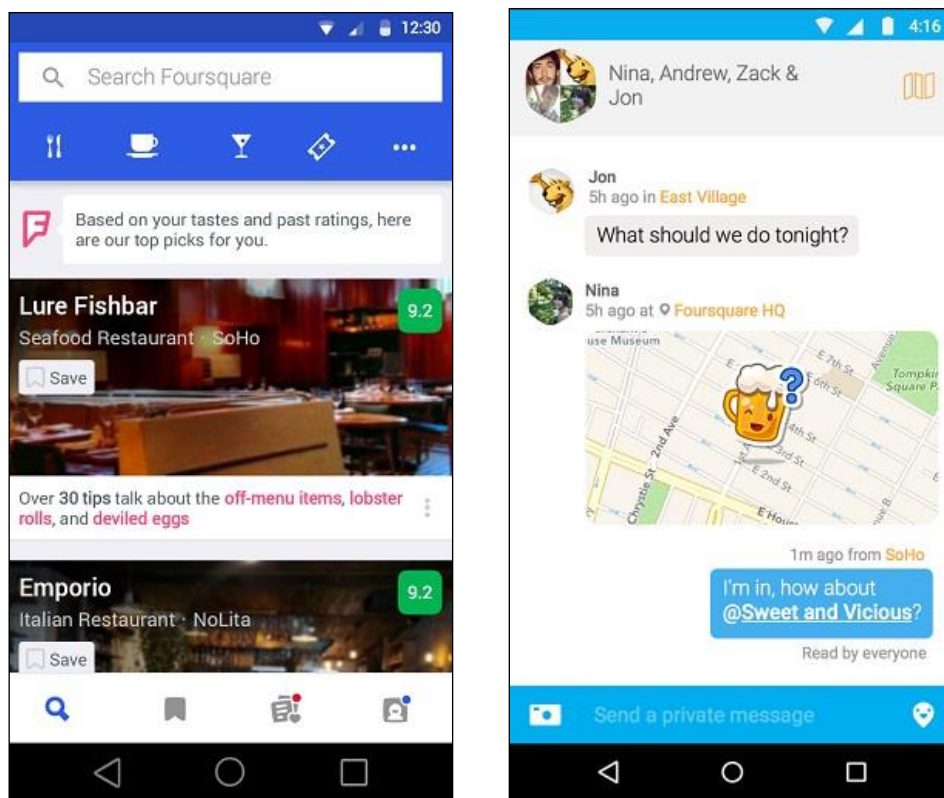
¹⁹ Source : <http://www.businessinsider.com/foursquare-surpasses-45-million-registered-users-and-begins-collecting-data-in-new-ways-2-2014-1>

²⁰ Chief Executive Officer de Foursquare

²¹ Source : <http://www.12ahead.com/qa-dennis-crowley-how-foursquare-evolving-brands>

différents moments de la journée. Cela est notamment visible sur la capture d'écran en page suivante : « *Nous vous proposons les meilleurs choix basés sur vos goûts et vos évaluations précédentes* » (figure 6). De son côté, Swarm change légèrement le concept initial de Foursquare : le système de check-in est conservé mais dans l'objectif d'un partage de sa position avec des contacts proches. Cette application, téléchargée plus de cinq millions de fois depuis sa sortie, s'apparente davantage à un réseau social géolocalisé équipé d'une fonction de messagerie instantanée de groupe et dans lequel la position géographique des membres inscrits devient une donnée de première importance, notamment pour l'organisation de rencontres et d'évènements (figure 3).

Figure 3 : Foursquare (à gauche) et Swarm (à droite), des applications distinctes mais bien complémentaires



Source : Captures d'écran provenant du site officiel Foursquare, <https://fr.foursquare.com/>

Tous les services et médias géolocalisés présentés au début de ce chapitre partagent un support unique qui rend possible la visualisation d'informations localisées dans un périmètre donné : la carte. Au-delà de ses traditionnels objectifs de représentation, d'interprétation et de compréhension de l'espace, la carte est également un outil de communication et de spatialisation des interactions sociales, économiques et culturelles dans des réalités urbaines

dynamiques et évolutives. En ce sens, sa digitalisation de l'espace et les nouveaux aboutissants qui en découlent nous intéressent doublement.

1.4 Les supports de l'information géolocalisée

1.4.1 La cartographie numérique pour une lecture égocentrée de l'espace

Alors que l'espace se montre tantôt rural, urbain, public, agricole, industriel et que la ville se veut durable, verte, résiliente ou encore intelligente, la carte possède également une nuée d'adjectifs qui ajoutent autant de dimensions à explorer autour de son substantif unique. Malléable, collaborative, égocentrée, socialisante, accessible et dynamique, la carte à laquelle l'individu peut avoir accès sur son smartphone s'enrobe ainsi de qualificatifs visant à résoudre une à une les limites propres à sa version papier, à tel point que, par défaut, cette dernière pourrait sembler quelque peu aride. Bien sûr, il ne s'agit pas de remettre en question ici les apports de la carte en tant que réponse illustrative à une analyse problématisée (dans un cadre scientifique donc), mais uniquement la carte « traditionnelle », visant une utilisation routière ou piétonne, qui ne reste qu'une représentation figée de la réalité. De fait, elle demeure contrainte à un strict cadre spatio-temporel, ce qui est sa principale limitation dans une société où la vitesse et le mouvement caractérisent un espace en permanente mutation et qui nécessite sans doute le même dynamisme pour être aujourd'hui fidèlement représenté. En effet, à l'heure où nous sommes confrontés à « *toujours plus de données, de variables, plus d'occurrences, de contextes, de lectures et de parallaxes* », Bruno Marzloff s'interroge sur « *comment traduire à l'écran, de manière lisible et pertinente, l'hétérogénéité, qui est désormais une donnée fondamentale de notre environnement, et la complexité du quotidien de la ville*²² ? ». L'évolution du support cartographique qui devient une plate-forme interactive fortement personnalisable apporte des solutions à ce questionnement. Google Maps, Foursquare, Prixing, Swarm et même des réseaux sociaux tels que Facebook s'appuient tous sur cette « carte 2.0 », en référence au web 2.0 collaboratif et socialisant²³.

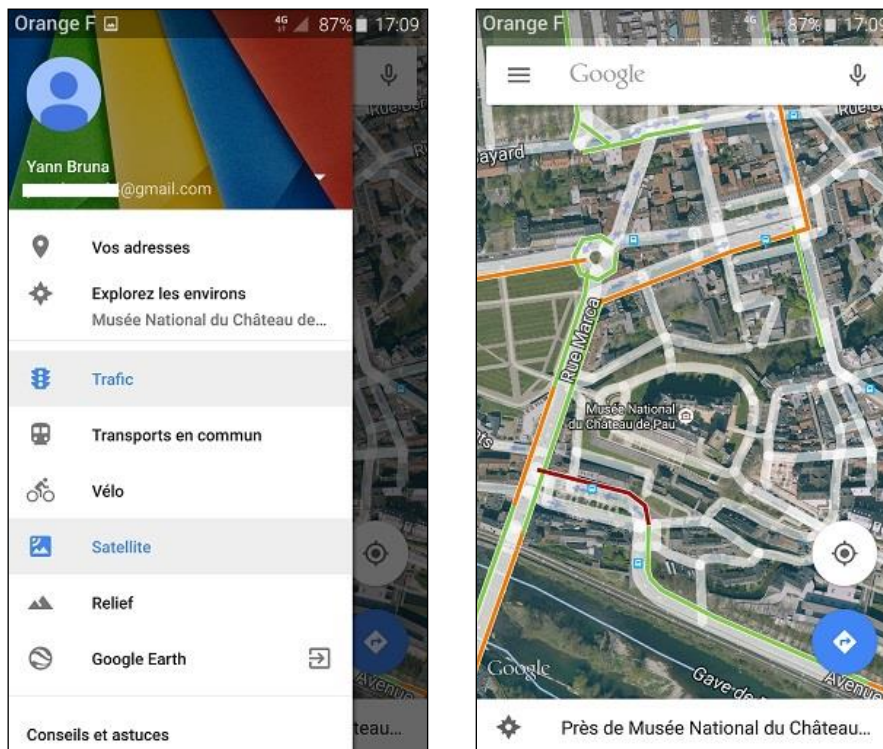
La malléabilité des différentes couches informationnelles qui composent la carte est au cœur de cette évolution, la numérisation spatiale résultant ici en une agrégation de strates qu'il est possible d'intervertir. Les captures d'écran suivantes illustrent l'ajout de différentes couches

²² Marzloff B. (2009), *Le 5^e écran : les médias urbains dans la ville 2.0*, Limoges, éditions FYP, p.41

²³ Source : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/internet-monde/web2.0.shtml>

d'information : à partir d'un fond de carte « vierge » où seules les voies routières et leurs noms étaient affichées, nous avons ajouté des figurés ponctuels et linéaires. Notre carte s'enrichit ainsi de la localisation des arrêts de bus et de la densité de la circulation automobile en « temps réel » dans le périmètre choisi. L'arrière-plan de la carte est également modifié au profit d'une vue satellite (figure 4, à droite) afin de disposer d'une vision aérienne de l'environnement qui nous entoure.

Figure 4 : Ajout de couches d'information géographique sur Google Maps



La carte numérisée tend également vers une dimension collaborative, avec un certain succès puisque l'application géolocalisée de référence dans le domaine, récemment rachetée par Google, est Waze GPS qui compte plus de cinquante millions de téléchargements sur le seul marché applicatif de Google. S'il s'agit en apparence d'un service de guidage par satellite, Waze s'est cependant fait connaître en mettant à disposition de l'individu des fonctionnalités pour annoter les cartes en temps réel, puis les partager avec l'ensemble de la communauté utilisant l'application. Pour Marzloff,

« Cela ouvre la voie aux wikis cartes, issues de contributions collaboratives, qui, non seulement les enrichissent, mais aussi les conditionnent. [...] La diffusion des services cartographiques peut ouvrir le champ d'un nouvel espace public où l'utilisateur devient un média qui mettrait à disposition de son entourage proche la connexion de son

écran mobile, créant ainsi son espace privé de diffusion, qui peut aussi devenir un nouvel espace public d'expression²⁴. »

Sur Waze, les accidents, travaux et embouteillages font partie des données à signaler, tout comme les zones à risque faisant référence à la présence de radars fixes et mobiles (figure 5, à gauche). Ici, En partant d'un fond de carte vierge (figure 5, à droite), c'est donc uniquement grâce à la collaboration de ses utilisateurs que ce service de géolocalisation a pu se développer et devenir un des outils de navigation par satellite les plus utilisés.

Figure 5 : Waze GPS, un service de géolocalisation collaboratif



Marzloff ajoute que cette carte collaborative devient « *un support de données publiques qu'elle agrège pour une utilisation publique, qu'elle formate pour des détournements singuliers. [...] Elle passe d'un accès de connexion invitée, passive et consommatrice, à la connexion invitante, dynamique et socialisante²⁵. »*

Google met à disposition l'outil MapMaker afin de permettre aux utilisateurs de Maps d'ajouter leur propre contenu. Pour la firme, l'objectif est simple : Google Maps dispose de couches d'information conséquentes mais spatialement inégales et si les zones urbaines sont les plus fournies, viser l'exhaustivité requière la recherche de l'information à une toute autre

²⁴ Marzloff B. (2009), *Le 5^e écran : les médias urbains dans la ville 2.0*, éditions FYP, p.42

²⁵ Ibid.

échelle, celle de l'individu qui reste le mieux placé pour ajouter son chemin ou son petit commerce. Essentiellement axé sur l'ajout de figurés ponctuels, linéaires et surfaciques en plusieurs étapes distinctes (figure 6), le logiciel présente en ce point quelques similitudes, certes basiques, avec un véritable SIG²⁶. Cependant, des dérives récurrentes relatives à une utilisation détournée de MapMaker contraignent Google à suspendre l'utilisation de cet outil en mai 2015, lorsque des contributeurs modifient la forme d'un parc pour le transformer en slogan publicitaire humoristique²⁷.

Figure 6 : MapMaker, pour l'ajout et l'édition d'information géographique sur Maps



Parallèlement à cet aspect collaboratif, la carte numérisée s'enrichit d'une dimension socialisante et est de plus en plus reliée à des services tiers profitant de la connexion à Internet du smartphone, comme les réseaux sociaux géolocalisés. D'un objectif initial qui consistait à « *spatialiser l'information sociale* », la carte tend aujourd'hui « *à accomplir un objectif diamétralement opposé puisqu'il s'agit de socialiser l'information spatiale*²⁸ ». La version la plus récente de WazeGPS propose par exemple de guider l'utilisateur vers un événement auquel il s'est inscrit sur Facebook, tandis qu'il peut partager l'itinéraire choisi et l'heure d'arrivée à ses contacts. À l'heure où les services de messagerie instantanée sur smartphone

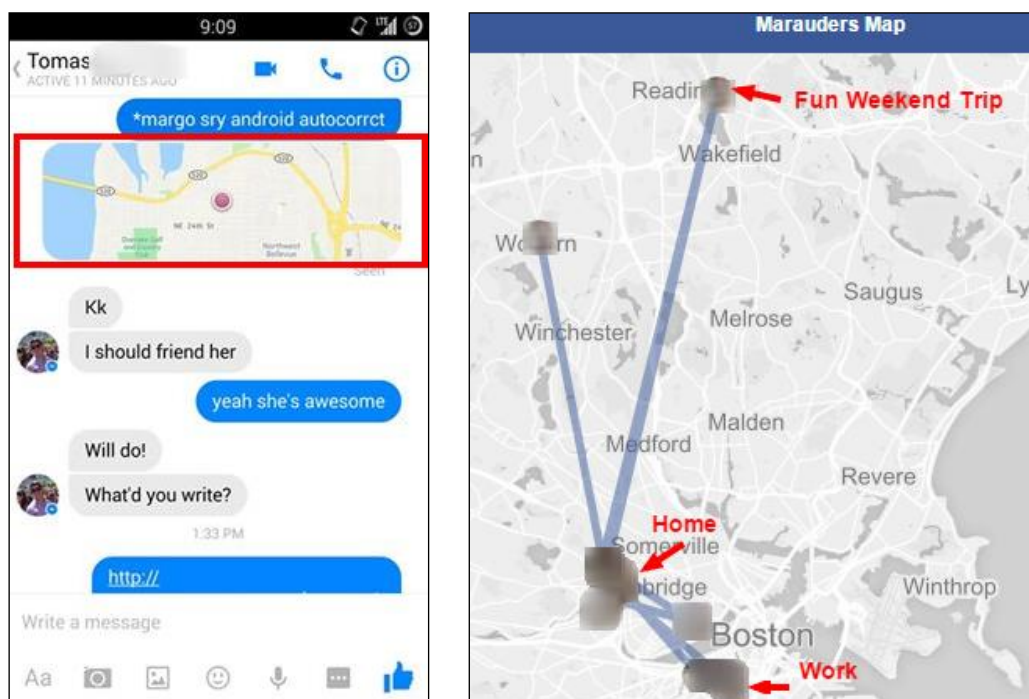
²⁶ Système d'Information Géographique

²⁷ Source : <https://productforums.google.com/forum/#!category-topic/map-maker/news-and-announcements/crFEbGXJ-HI>

²⁸ Gordon E., De Souza e Silva A. (2011), *Net Locality : why location matters in a networked world*, éditions Wiley-Blackwell, p. 28

tels que Skype, WhatsApp ou Facebook Messenger permettent l'envoi de textes mais aussi de photographies, vidéos ou messages vocaux, la carte devient un de ces médias à partager et se substitue aux traditionnelles explications textuelles ou vocales pour se retrouver dans l'espace. La carte numérisée semble ainsi apparaître comme l'illustration visuelle d'une réalité spatiale qui n'était pas toujours évidente à expliquer à un correspondant, d'autant plus lorsque celui-ci évolue dans un environnement qu'il ne connaît pas. Mais, surtout, la carte met en valeur ce que des données textuelles ne laissent pas toujours transparaître, comme l'a récemment fait ressortir Aran Khanna, une étudiante dans le développement d'interfaces web aux États-Unis²⁹. Après être facilement parvenue à extraire les données de localisation de ses contacts Facebook (figure 7, à gauche), elle a pu produire une cartographie de leurs déplacements sur une période donnée, qu'elle intitule *Marauders Map*, et en construire un historique. Par déduction mais aussi en agrégeant le résultat à d'autres données personnelles laissées sur le réseau social, elle explique également le motif de la plupart des déplacements (figure 7, à droite).

Figure 7 : Cartographie d'éléments de localisation textuels récupérés sur Facebook



Sources : capture d'écran et carte proviennent du site d'Aran Khanna, <http://bit.ly/1Axsiaz>

Par extension, elle a même réussi l'opération avec des individus qui ne figuraient pas dans ses contacts. Aran Khanna nous montre enfin que l'anodin « envoyé depuis x lieu » qui succède à

²⁹ Source : <http://thenextweb.com/insider/2015/05/27/facebook-marauders-map-turns-messenger-into-a-stalkers-dream/>

un message peut devenir plus préoccupant une fois le recoupement de données effectué : « *On nous répète constamment que notre vie privée est menacée avec la numérisation croissante de nos espaces de vie, mais les conséquences à cela ne sont jamais directement perceptibles. [...] Et, parce qu'il n'y a pas de conséquence visible dû à ce partage de localisation, les utilisateurs ne ressentent pas la motivation de prendre conscience de ce que ce partage peut effectivement révéler sur eux*³⁰ ». Au-delà des questions soulevées sur la maîtrise du partage de la position géographique sur lesquelles nous reviendrons en dernière partie de cette recherche, ce qui nous intéresse ici est le fait que la représentation cartographique permet une prise de conscience de l'importance d'éléments qui ne seraient restés qu'à l'état de métadonnées, à la portée logiquement bien moins perceptible. Enfin, une dernière dimension à explorer est un changement de point de vue majeur, dès lors que la carte affichée sur le smartphone n'est plus nécessairement orientée en direction du nord géodésique mais s'organise autour de la position de son lecteur. Cette vision égocentrée de l'espace explique en partie la multiplication des services de géolocalisation axés sur la découverte de points d'intérêt à proximité de l'utilisateur. Cela accentue d'autant plus la position centrale de l'individu qui personnalise cet espace digitalisé par le biais de gestes sur l'écran de son smartphone (Nova, 2009). En effet, ce n'est plus à l'individu de lire et comprendre une carte figée dans ce qu'elle représente au moment où elle le représente, mais à cette carte d'adapter sa forme, son contenu et sa dynamique aux besoins de celui-ci.

La cartographie numérique procure ainsi « *la capacité de pouvoir survoler d'un regard zénithal toutes les dynamiques urbaines, de même que celle de changer instantanément l'échelle de la carte par le zoom, [ce qui lui] propose une nouvelle dimension spatiale naguère limitée aux salles de contrôle spécialisées*³¹», des nouvelles possibilités qui questionnent. Après en être arrivés à la conclusion que « *plus nous l'utilisons, plus il devient difficile et inconfortable de s'en séparer*³² », Gordon et De Souza se demandent si la carte numérisée que nous emportons avec nous ne serait pas un peu trop présente dans notre vie quotidienne à tel point qu'en lieu et place de *représenter* l'environnement qui nous entoure, celle-ci ne serait pas au moins en partie en train de le *remodeler*. D'une carte donnée et

³⁰ Source : <https://medium.com/@arankhanna/stalking-your-friends-with-facebook-messenger-9da8820bd27d>

³¹ Aguiton C., Cardon D., Smoreda Z. (2010), *Cartes vivantes. Nouvelles données, nouveaux usages, nouveaux problèmes*. Article en ligne disponible sur : <http://www.ludigo.net/index.php?rub=4&dossier=3&focus=212864&doc=212884&fsize=2> [consulté le 4 mai 2014]

³² Gordon E., De Souza e Silva A. (2011), *Net Locality : why location matters in a networked world*, éditions Wiley-Blackwell, p. 36

construite sous l'autorité des savants d'antan, nous passons à une carte malléable en fonction des besoins de l'acteur, mais toujours soumise à une autorité qui a elle aussi évolué :

« L'autorité de la carte n'est pas dérivée de sa précision, mais de celui qui la réalise. La carte est un objet du contrôle social et est généralement conçue pour servir les desseins de son créateur plus que pour informer le public³³. »

Aujourd'hui, celui qui possède l'autorité n'est ni le savant ni même, comme il serait enthousiaste de le penser, l'individu qui interagit avec son terminal connecté. La carte semble mettre en scène une réalité orientée sur laquelle nous reviendrons lors de l'analyse des résultats obtenus dans le cadre de cette recherche. La dimension sociale des services de géolocalisation permet en effet, pour ces mêmes auteurs, d'esquisser cette hypothèse dont l'intérêt se trouve également renforcé par la multiplication et la diversification des applications liées à la réalité augmentée.

1.4.2 Géolocalisation et réalité augmentée, à l'interface du physique et du numérique

Sur smartphone, la réalité augmentée tire profit de toutes les avancées techniques des derniers terminaux connectés (puce GPS, boussole, appareil photo, gyroscope et accès à Internet) pour proposer une vision inédite de l'espace, le plus souvent basée sur la superposition d'une couche d'information numérisée à une image de l'espace physique captée dans le même instant par l'appareil photo numérique dont est équipé le smartphone. Cette juxtaposition en temps réel introduit ainsi l'utilisateur dans un environnement plus que jamais hybride, dès lors qu'il peut garder les yeux sur l'espace physique qu'il traverse sans perdre à aucun moment l'information numérisée relative à cet espace. L'opération inverse, bien moins fréquente, est également possible et nous parlerons alors de « virtualité augmentée³⁴ », lorsque qu'il s'agit cette fois d'un espace immatériel qui se trouve augmenté par l'ajout d'un objet physique³⁵. Ces processus sont synthétisés dans le tableau en page suivante.

³³ Dorling D., & Fairbairn D. (1997), *Mapping : Ways of representing the world*, Essex, Addison Wesley Longman, p.65

³⁴ Traduction littérale des termes « Augmented virtuality ». En français, il serait peut-être plus approprié de parler de virtualité matérialisée.

³⁵ C'est le cas par exemple des figurines Amiibo, Skylanders et Disney qui ajoutent du contenu supplémentaire aux situations virtuelles qui les mettent en scène.

Tableau 2 : De nouveaux types d'interaction entre le physique et le numérique

	<i>Interaction using physical objects</i>	<i>Interaction using digital object</i>
<i>Task in the physical world</i>	Physical interaction	Augmented Reality Mixed Interaction (1)
<i>Task in the digital world</i>	Augmented Virtuality Mixed Interaction (2)	Graphical User Interface

Source : L. Nigay E. Dubois, P. Renevier, L. Pasqualetti, J. Troccaz (2002),
Mixed Systems : Combining Physical and Digital worlds

La réalité augmentée a beaucoup fait parler d'elle durant ces dernières années, ne serait-ce qu'à travers les Google Glass dont l'objectif est d'intégrer cette technologie dans notre quotidien de façon transparente en affranchissant l'individu de la nécessité de consulter par lui-même l'écran de son smartphone. L'idée est plus que jamais de conserver une vision complète de l'espace physique, qui se trouve « augmentée » par l'ajout d'une petite fenêtre de contenus numérisés tant que ces lunettes sont portées. Le prototype qui a vu le jour nous intéresse d'autant plus qu'il est régulièrement mis en avant par Google comme étant, entre autres, un outil de géolocalisation capable de guider son porteur dans l'espace mais aussi de l'avertir de ses contacts présents à proximité, tout en proposant de les rejoindre. Le projet, lancé en 2013, a connu un parcours plutôt chaotique en raison de la disponibilité des produits, des tarifs pratiqués et d'une certaine réserve de la part du grand public sur l'objet en lui-même, menant à une suspension en novembre 2014. Sans le médiatiser, la firme américaine continue toutefois de travailler sur les Google Glass³⁶. S'il ne s'agit pas, bien sûr, d'un usage exclusif, la réalité augmentée reste majoritairement utilisée sur smartphones et tablettes dans le cadre des services de géolocalisation. La position géographique possède ici une place prépondérante dans la mesure où la couche informationnelle de l'application se juxtapose à une réalité concrète qui entoure l'utilisateur, puisque cette dernière est captée comme nous l'avons dit au moment présent par l'appareil photo du terminal. C'est donc avant tout la localisation de l'individu dans une réalité spatiale qui joue directement un rôle sur la quantité et la qualité des strates informationnelles auxquelles il aura accès par le biais de l'application.

Sur smartphone, la majorité des services de géolocalisation qui utilisent la réalité augmentée s'organise autour de trois domaines principaux. Dans le milieu touristique, cette technologie est fréquemment utilisée pour proposer des expériences de visites « augmentées », qui

³⁶ Google affiche le message « *The journey doesn't end here* » sur le site officiel des Google Glass : <http://www.google.com/glass/start/>

peuvent prendre la forme de circuits dans lesquels des points d'intérêt (qui sont ici des monuments historiques, des toiles, des paysages, etc.) sont mis en valeur par l'ajout d'informations sonores et visuelles *via* le smartphone. Des applications de géolocalisation axées sur la recherche de POI à proximité directe de l'individu, comme AroundMe ou Layar, profitent également de cette nouvelle dimension, de ce nouveau regard apporté par cette fusion inédite du réel et du numérique pour repousser les limites de l'œil humain et ignorer, par exemple, l'opacité du bâti. Il est donc envisageable d'obtenir à la fois de l'information (horaires d'ouverture, tarifs, etc.) sur un établissement qui se trouve face à nous mais aussi, tout en restant dans la même direction, sur celui qui peut se trouver derrière, deux rues plus loin, et qui en ce sens n'est donc plus masqué par une quelconque structure physique. Cette représentation en vue subjective de l'espace traversé et les nouvelles potentialités offertes de cette façon telles que nous venons de les décrire renforcent d'autant plus le caractère égocentré de la représentation spatiale proposée par le smartphone.

Figure 8 : Layar, une application de recherche de POI en réalité augmentée



Enfin, c'est peut-être dans la sphère vidéoludique que la réalité augmentée a été le plus médiatisée depuis deux ans. Outre les casques de réalité virtuelle tels que l'Oculus Rift³⁷, qui relèvent davantage d'une expérience de virtualité augmentée, nous retiendrons tout particulièrement l'évolution du *geocaching* sur smartphone et l'intérêt croissant pour les

³⁷ Source : <https://www.oculus.com/>

drones³⁸ dont le marché connaît une évolution très significative depuis quelques années. Ces derniers ont pour particularité d'être, pour la plupart, pilotés à partir du smartphone tandis qu'il est possible de voir en temps réel, sur l'écran du terminal, les images et vidéos qu'ils capturent. Aujourd'hui spécialisée dans la conception de ces drones et leurs interactions avec les smartphones, la société Parrot a développé de nombreuses applications de réalité augmentée³⁹ pour agrémenter leurs produits d'une dimension ludique de plus en plus prononcée. L'une d'entre elles, AR. Race 2, propose par exemple de transformer l'environnement physique en circuit en simulant des points de contrôle par le biais de la réalité augmentée.

D'autres applications de géolocalisation à visée ludique proposent des objectifs variés, comme trouver des objets physiques (tels que des clés USB) dans des environnements mis en scène dans une réalité virtuelle, ou encore se « battre » pour la domination d'un territoire ou d'un bâtiment remarquable dans une réalité spatiale très concrète : il s'agit du *geocaching*. Google Ingress, la plus populaire de cette catégorie d'applications actuellement, comptait en janvier 2014 plus de deux millions de joueurs. Un an plus tard et avec la sortie de l'application sur iPhone, leur nombre a quintuplé. À partir des données cartographiques de Google Maps, l'application met en scène des guerres territoriales à l'échelle mondiale entre deux factions de joueurs représentées par deux couleurs. Si l'interface du jeu se limite à l'ajout de différentes couches d'informations sur une cartographie numérique, la lutte pour un territoire exige en revanche des déplacements et des regroupements de joueurs dans l'espace physique, afin de casser des portails virtuels et d'étendre sa domination.

John Hanke, responsable du Niantic Labs à l'origine d'Ingress, explique que le phénomène est allé bien au-delà des attentes des concepteurs : *« Des joueurs ont loué des avions, des hélicoptères et des bateaux pour atteindre des portails reculés dans des zones exotiques, de la Sibérie à l'Alaska en passant par l'Antarctique. Nous avons conçu Ingress pour motiver les joueurs à bouger et à explorer, mais ce qu'ils en ont fait est allé bien plus loin que ce que nous attendions »*. Interrogés par la presse lors d'un regroupement à Paris pour le contrôle du parc des Tuileries, les utilisateurs soulignent l'importance du lien social et se sentent appartenir à une véritable communauté de joueurs, sans omettre que ces rencontres peuvent également aller au-delà de la simple dimension ludique :

³⁸ Source : <http://www.capital.fr/bourse/actualites/parrot-renoue-avec-la-croissance-grace-aux-drones-992001>

³⁹ Source : <http://ardrone2.parrot.com/fr/apps/>

« Ingress n'est pas un jeu compliqué, mais il est indispensable de discuter avec d'autres joueurs et de se rencontrer. On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'une guerre entre verts et bleus, mais Ingress est bien plus que cela : ça m'a permis de redécouvrir mon quartier, et de croiser des personnes de tous les âges, de tous les milieux sociaux, de tous les bords politiques, de toutes les religions... Les gens s'entraident, se donnent des coups de pouce en s'échangeant des objets⁴⁰. »

« On a créé un bon groupe, on est devenus copains. Et plus si affinités ! On a vu des couples naître... J'ai rencontré des gens fabuleux que je n'aurais jamais croisés autrement, comme ce bibliothécaire de 60 ans. Ou ces gamins de 16 ans, très actifs quand il n'y a pas école. On les surnomme la team Minipouces⁴¹. »

Nous nous sommes attardés sur Ingress car il s'agit aujourd'hui de l'application de géolocalisation ludique la plus populaire. Cependant, ce n'est pas la seule et surtout pas la plus récente. En 2009, Adriana de Souza e Silva s'intéressait déjà aux joueurs de Botfighters qui déclaraient chercher de nouvelles opportunités pour jouer à cette application en se déplaçant loin de chez eux pour trouver d'autres amateurs⁴². Peu après, Christian Licoppe et Yoriko Inada étudiaient la communauté de Mogi, montrant que les rencontres en face-à-face qui découlaient de l'utilisation d'application étaient alors relativement rares mais que certains joueurs décidaient, pour des raisons diverses qu'ils expliquent dans l'article, de franchir le pas⁴³.

Le 10 septembre 2015, Niantic (ex-filiale de Google à l'origine d'Ingress) et Nintendo, entreprise japonaise spécialisée dans le jeu vidéo depuis plus de trois décennies, s'associent pour proposer ce qui représentera peut-être le futur du *geocaching*. En s'appuyant sur le succès international de sa licence Pokémon⁴⁴, Nintendo a en effet récemment annoncé le jeu vidéo Pokémon Go⁴⁵, directement basé sur la géolocalisation et la réalité augmentée, qui présentera des objectifs similaires aux différents jeux de la saga qui connaissent encore

⁴⁰ Source : <http://obsession.nouvelobs.com/jeux-video/20140710.OBS3399/ingress-ou-quand-google-fait-marcher-deux-millions-de-joueurs.html>

⁴¹ Source : http://www.lemonde.fr/pixels/article/2015/03/28/plongee-dans-l-univers-d-ingress-le-jeu-de-google-aux-frontieres-du-reel_4601155_4408996.html

⁴² De Souza e Silva A. (2009), « Hybrid reality and location-based gaming : redefining mobility and game spaces in urban environments », *Simulation and Gaming*, n.40, p.404-424

⁴³ Licoppe C., Inada Y. (2010), « The Mogi location-aware community and its interaction order: "Augmented" face-to-face encounters as rare, public performances », *Society and Space*, vol.28, p.691-709

⁴⁴ Plus de 275 millions de jeux vidéo Pokémon ont été vendus à travers le monde, un chiffre déjà impressionnant auquel s'ajoutent les millions de produits dérivés écoulés (cartes Pokémon, série animée, films, jouets, peluches, etc.)

⁴⁵ Source : <http://www.pokemon.com/us/pokemon-video-games/pokemon-go/>

aujourd'hui un très fort engouement auprès des jeunes. Traque et capture de Pokémon⁴⁶, utilisation d'objets et combats entre joueurs sont, comme dans le jeu vidéo, les objectifs de cet épisode qui s'accompagnera d'un bracelet bluetooth optionnel et connecté au smartphone pour aider à la géolocalisation des petites créatures à attraper. Si Ingress était une nouvelle licence, Pokémon Go s'appuie donc sur des bases très solides et éprouvées depuis deux décennies pour proposer une expérience de réalité augmentée très attractive pour les plus jeunes, mais pas seulement. Succès mondial dont l'épicentre se situe très logiquement au Japon, Pokémon joue autant sur l'adhésion des plus jeunes que sur la nostalgie des anciens, aujourd'hui trentenaires, pour faire perpétuer la saga malgré des évolutions souvent mineures à chaque opus. La capture de ces petites bêtes dans le monde réel représente ici une évolution majeure, mais aussi questionnante, notamment sur les déplacements des plus jeunes dans l'espace urbain qui devront traverser la ville ou se rendre dans les lieux les plus reculés pour attraper le Pokémon rare qu'ils convoitent tant ou organiser des combats. Quelle sera l'acceptation des parents face à ce nouveau loisir directement basé sur un jeu vidéo mais nécessitant une mobilité bien concrète, floutant encore davantage les limites entre le réel et le virtuel ? Prendront-ils part directement au jeu en accompagnant leurs enfants ou participeront-ils de façon plus indirecte en les géolocalisant à distance ? Les applications de *geocaching*, fusion réussie entre le jeu vidéo, la géolocalisation et la réalité augmentée, apparaissent ainsi comme de puissants outils de rencontre sociale. De fait, il s'agit là d'une dimension sur laquelle nous nous pencherons durant l'élaboration de notre méthodologie. Étroitement liée aux services de géolocalisation sur smartphone (mais pas que), la réalité augmentée, comme le note Éric Sadin, « *nous permet de saisir des dimensions dissimulées rendues manifestes, révélant un panorama élargi de ce qui n'est pas directement saisissable par les sens*⁴⁷ ». En ce sens, elle nous semble donc définitivement à inclure parmi les technologies de l'information qui jouent aujourd'hui un rôle significatif sur notre perception d'un environnement physique qui ne se suffit plus à lui-même. Sadin ajoute par ailleurs que cette *augmentation*, qui offre à l'appréhension que le sujet a de lui-même et de son rapport aux choses une connaissance supplémentaire, renvoie à l'idée de « *l'émergence d'une cognition artificielle supérieure*⁴⁸.»

⁴⁶ Petites créatures à la forme et aux capacités variées. Alors que seulement 150 étaient présents dans la première génération du jeu vidéo Pokémon sorti en 1995, on en dénombre à l'heure de l'écriture de cette thèse, donc vingt ans après, 721.

⁴⁷ Sadin E. (2013), *L'humanité augmentée : l'administration numérique du monde*, Paris, éditions l'Echappée, p.94

⁴⁸ Ibid.

2. Penser l'espace et le lieu à travers le spectre des applications de géolocalisation

Avant de nous focaliser dans cette revue de littérature sur les nouvelles pratiques de sociabilités urbaines qui découlent de la présence et de l'utilisation massive des TIC et en particulier des applications de géolocalisation, il semble d'abord important de cerner les notions d'espace et de lieu car celles-ci sont largement discutées dans la littérature scientifique. En effet, si le paysage urbain s'impose comme le théâtre de l'action (Joseph, 1998), les différentes réalités sociales qui y prennent racine partagent inéluctablement ce même besoin de spatialisation (Lussault, 2007). Il serait en outre malvenu de minimiser l'importance de cette dimension spatiale dans une recherche sur les applications de géolocalisation, à l'heure où une partie significative des questionnements liés à la préservation – si tant est qu'elle soit encore possible – de la vie privée en sciences sociales renvoient tôt ou tard à la maîtrise du partage de sa propre position géographique. Tout comme Lussault a sous-titré son ouvrage de référence (*L'homme spatial*) « la construction sociale de l'espace humain », il nous semble pertinent de s'arrêter un instant sur cet espace, objet depuis quelques décennies de profondes évolutions sémantiques non sans rapport, comme nous le verrons, avec les services et médias géolocalisés.

2.1 De l'espace et du lieu

2.1.1 L'espace, de la géographie sociale à la sociologie urbaine

L'espace est une notion très présente tant en sciences humaines et sociales qu'en sciences dures. Terme polysémique par excellence, celui-ci s'entend avec des sens différents qui n'ont eu de cesse d'évoluer à travers les âges, de même que ses acceptations diffèrent selon les disciplines retenues (Lefebvre, 1974). Relatif au cosmos pour les astronomes, il est tridimensionnel, homogène et isotrope dans la géométrie euclidienne. Espace idéologique, espace littéraire, espace du rêve, il exprime la grandeur et l'abstraction⁴⁹ dans la philosophie cartésienne⁵⁰. Et s'il est principalement issu des sciences précitées, c'est pourtant en géographie que l'espace est aujourd'hui le concept clé, tandis qu'il est, depuis la première école de Chicago, une notion centrale en sociologie.

⁴⁹ Par opposition au lieu qui, ici, indique une situation.

⁵⁰ Gabaude J.-M. (1996), « l'étendue et l'espace chez Descartes », *Proceeds of 8th Congress « Cosmos and Philosophy »*, disponible sur : http://web.ics.purdue.edu/~smith132/French_Philosophy/Sp97/sp97_Leten.pdf [consulté le 3 Juin 2015]

Il faut attendre les années 1960 et les premiers travaux relatifs à l'analyse spatiale pour voir l'espace s'imposer dans la géographie scientifique jusqu'alors focalisée sur les notions de région, de territoire, de genre de vie et de paysages caractéristiques de l'héritage vidalien de la discipline⁵¹. Parce qu'il est neutre par essence, l'espace se trouve très souvent rattaché à des qualificatifs qui tendent à le cloisonner (espace urbain, rural), le partitionner (espace local, régional, national), le diviser (espace public, privé) ou le sectorialiser⁵² (espace industriel, agricole, économique, ...), à tel point qu'il est délicat de définir l'espace en tant que tel, isolé de ces attributs.

Parmi les nombreuses théorisations sur l'espace géographique ces dernières décennies, nous retiendrons trois auteurs qui ont fait évoluer le concept de façon significative, en géographie certes mais aussi dans les sciences sociales de façon plus générale. Le premier d'entre eux, Roger Brunet, propose d'identifier différentes unités spatiales à travers une nouvelle grille de lecture : la table des chorèmes, ces « *structures élémentaires de l'espace représentées par un modèle graphique*⁵³ » visant à créer des modèles spatiaux adaptables autant que possible à la réalité de l'espace (Brunet, 1980). C'est en s'appuyant sur cette modélisation chorématique de l'espace géographique que Brunet le définit ensuite comme « *une mosaïque de lieux reliés*⁵⁴ », soulignant à la fois l'organisation systémique de l'espace et les possibles interactions entre les lieux, tout en nous rapprochant de l'idée d'une société en réseaux⁵⁵. Cinq usages fondamentaux de l'espace sont aussi distingués : l'appropriation, l'exploitation (au sens de la mise en valeur), l'habitation (le fait d'habiter l'espace), l'échange (au sens de la communication), et la gestion.

Le second géographe, Jacques Lévy, met la notion de distance au cœur d'une conceptualisation de l'espace, et la définit comme « *l'attribut de la relation entre deux ou plusieurs réalités, caractérisant leur degré de séparation, par différence avec l'état de contact* », l'espace étant ainsi « *une des dimensions de la société, correspondant à l'ensemble*

⁵¹ Claval P. (2011), *Histoire de la géographie*, Collection Que sais-je ?, Paris, Presses Universitaires de France.

⁵² Belhedi A., dir. (1993), *L'espace : concepts et approches*, disponible sur : <http://epigeo.voila.net/EspaceRelatif.htm> [consulté le 8 Juin 2015]

⁵³ Brunet R. (1986), La carte-modèle et les chorèmes, *Mappemonde*, n°86/4, disponible sur : <http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/M486/p2-6.pdf> [consulté le 8 Juin 2015]

⁵⁴ Brunet, R., Ferras, R. et Théry, H. (1992), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Montpellier, La Documentation Française.

⁵⁵ Il convient à ce stade de prendre des distances avec l'ouvrage éponyme de Castells ; l'idée n'est pas ici de mettre en lien les travaux des deux auteurs.

*des relations que la distance établit entre différentes réalités*⁵⁶ ». Avec Lussault, Lévy propose une approche dynamique de l'espace, ouverte aux autres sciences sociales et principalement à la sociologie. L'espace devient un « *objet social défini par sa dimension spatiale [...], qui se caractérise au minimum par trois attributs : l'échelle, la métrique et la substance. Une réalité spatiale est souvent hybride, à la fois matérielle, immatérielle et idéelle*⁵⁷ ». L'échelle est « *une série de seuils de tailles à partir desquelles le lieu devient aire*⁵⁸ », ces seuils dépendant de la manière avec laquelle on mesure la distance, ce qui représente la métrique. La substance est une composante non spatiale mais étroitement liée à l'espace, qui ouvre à une représentation des distances allant au-delà du mètre et du kilomètre et prenant en compte, entre autres, une dimension temporelle ainsi que d'autres réalités sociétales.

Enfin, pour Michel Lussault, l'espace doit être pensé à partir d'une question primordiale : celle de « *la séparation, de l'impossible confusion des réalités sociales en un même point*⁵⁹ ». L'espace géographique et la spatialité humaine « *ne constituent rien d'autre que des réponses à un problème majeur, à une difficulté fondamentale pour les sociétés : la distance, [...] qui exprime un fait difficilement contestable que nous pouvons éprouver au quotidien : deux réalités sociales matérielles, deux objets physiques, deux corps ne peuvent occuper, sans artifice, sans ruse, un même point de l'étendue*⁶⁰. » La distance représente ainsi une contrainte à surmonter par un ensemble de techniques, de prescription et d'idéologies, les deux principales étant respectivement la coprésence comme recherche du contact topographique ou la mobilité en tant que maîtrise de l'éloignement.

La vision substantielle de l'espace telle qu'évoquée par Lévy et Lussault est directement en relation avec la notion d'espace en sociologie. Pour Frey, le rapport des individus à l'espace des milieux urbains situe au premier plan « *la relation de réciprocité entre la matérialité spatio-physique d'un lieu, les structures sociales relatives à cette localité et les actions encastrées au sein de ces structures sociales*⁶¹ ». L'espace ne s'envisage donc pas comme étant uniquement physique, même si les rapports sociaux « *ne peuvent se concevoir*

⁵⁶ Lévy J. & Lussault M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, éditions Belin.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Lussault M. (2007), *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, éditions Seuil, p.47

⁶⁰ *Ibid.*, p.50

⁶¹ Frey O. (2012), « Sociologie urbaine ou sociologie de l'espace ? Le concept de milieu urbain », *SociologieS* [Revue en ligne], disponible sur : <http://sociologies.revues.org/4168#tocto2n4> [consulté le 31 juillet 2015]

*complètement en-dehors des espaces physiques où ils s'inscrivent*⁶² ». Ce lien entre espace physique et espace social remonte directement à l'école de Chicago et à l'ancrage spatial des conflits sociaux et dynamiques de socialisation (Park, 1920). Michon et Koebel insistent par ailleurs sur l'importance de l'espace, notamment en sociologie urbaine, en s'interrogeant sur la pertinence de renoncer, dans une tentative de modélisation, « *à la possible spatialisation de propriétés prioritairement non spatiales*⁶³ » et arguent que comprendre l'espace, c'est avant tout prendre du recul sur le degré de réalité de ce qui nous paraît précisément réel, pour éviter l'erreur de considérer le matériel plus réel que les idées et valeurs qu'il dégage : « *la manière d'aménager l'espace, l'architecture d'un monument ou d'une simple maison donnent à l'espace ou au bâti correspondants des significations, leur confèrent des symboles et des qualités qui dépassent largement la réalité physique dans laquelle ils s'incarnent*⁶⁴ ». Cette nécessaire distance par rapport à la matérialité de l'espace nous rappelle la substantialité de Lévy mais aussi son approche tridimensionnelle de la réalité spatiale, à la fois matérielle, immatérielle et idéale (Lévy & Lussault, 2003). Cependant, la dimension idéale complexifie d'autant plus la notion d'espace que celle-ci doit être prise en compte à la fois dans l'espace physique traversé par l'individu et dans l'espace numérisé qui s'offre à lui. Pour bien comprendre le rôle des technologies de l'information et de la communication (TIC) sur les réflexions relatives à l'espace nous devons donc nous intéresser à la numérisation et, peut-être, la dématérialisation partielle de ce dernier. Mais d'abord, parce qu'il est l'espace d'une construction sociale, réfléchir à l'espace implique nécessairement de revenir également sur la notion de lieu.

2.1.2 Le lieu comme espace de construction identitaire et de relations sociales

Tout comme l'espace, le lieu est une notion fortement polysémique. Unité spatiale de taille réduite qui constitue l'espace de base de la vie sociale, il met en scène la complexité de la société (Lussault, 2007). Pour Lévy, le lieu est un « *espace dans lequel la distance n'est pas pertinente*⁶⁵ » dès lors que l'intervention de la notion de distance dans le lieu suggère que nous passons à une entité géographique plus large : l'aire. Une approche nuancée par Lussault pour qui la distance influe même au sein des lieux « *mais n'est pas déterminante, en termes de configuration comme de pratiques, dans la mesure où ce qui fait lieu c'est, justement,*

⁶² Michon B., Koebel M. (2012), Pour une définition sociale de l'espace, article en ligne disponible sur : <http://koebel.pagesperso-orange.fr/pdf/Michon-Koebel.pdf> [consulté le 11 Juin 2015]

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*, p.13

⁶⁵ Lévy J. (1994), *L'Espace légitime*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, p.52

*l'affirmation de la prégnance de la logique de coprésence*⁶⁶ ». La définition du lieu passe donc par l'acceptation que la taille prime sur la distance, dès lors « *qu'il doit toujours exister la possibilité de pouvoir le contrôler physiquement par la marche brève, le déplacement rapide et/ou la vue* », les lieux les plus forts étant « *ceux que le regard peut intégralement embrasser et où les repérages visuels des limites sont les plus aisés*⁶⁷ ». Au-delà des différenciations relatives à sa taille, le lieu peut également se mouvoir dans un espace, on parle alors de *lieu-mobile*, qui est une réalité spatiale prenant en compte un mouvement, une trajectoire, une destination, et qui résulte en une construction d'une expérience de l'espace très particulière par les acteurs, « *à la fois rapport à l'espace propre du lieu-mobile et rapport visuel à l'espace au sein duquel le lieu-mobile inscrit sa trajectoire*⁶⁸ », ce que Lussault illustre à travers l'exemple du train en mouvement.

Ces acceptations géographiques du lieu qui nous permettent d'en comprendre la spatialité sont bien sûr à mettre en relation avec des approches sociologiques, dans lesquelles le lieu est perçu à la fois comme vecteur de construction identitaire et de relations sociales (Lemos, 2010) et toujours empreint d'une forte connotation à la fois fonctionnelle et symbolique qui en fait un espace enjeu pour l'appropriation (Bochet, 2000). C'est à travers les travaux de Giddens qu'il nous semble pertinent d'introduire la notion de lieu dans notre discipline. Celui-ci s'intéresse entre autres aux conséquences de la modernité sur l'espace et le lieu, énonçant que dans les sociétés pré-modernes, le lien étant extrêmement fort entre les deux dans la mesure où « *les dimensions spatiales de la vie sociale étaient dominées par la notion de présence* ». Il oppose à ceci la modernité, « *qui distingue progressivement l'espace du lieu, en favorisant les relations avec un autrui absent avec lequel on n'est jamais en situation de face à face*⁶⁹ », tout en mettant en avant la séparation de l'espace et du temps qui fournit les instruments de pilotage nécessaires à l'organisation rationalisée de la ville moderne (Giddens, 1994). Ainsi, la séparation de l'espace et du temps et leur transformation en dimensions vides et standardisées « *casse le lien entre l'activité sociale et sa localisation dans des contextes particuliers de présence*⁷⁰ ». Les différentes évolutions caractéristiques de la société moderne, dont la croissance des mouvements et des flux d'individus, de biens, de capitaux et d'information, ne permettent plus de réduire le lieu à une stricte portion délimitée d'un espace, ni comme un simple point d'ancrage ou de socialisation.

⁶⁶ Lussault M. (2007), *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, éditions Seuil, p.99

⁶⁷ *Ibid.*, p.100

⁶⁸ *Ibid.*, p.103

⁶⁹ Giddens A. (1994), *Les conséquences de la Modernité*, Paris, L'Harmattan, p.27

⁷⁰ *Ibid.*

Deux visions socio-anthropologiques s'opposent ici. Pour Marc Augé⁷¹, les lieux se dissolvent progressivement et perdent leur sens, dès lors que les mobilités et les flux affaiblissent sinon effacent la signification même du lieu, jusqu'au point où le lieu devient flux. C'est dans ce contexte que peuvent se distinguer des lieux plus ou moins instrumentalisés, des lieux dans lesquels le rapport affectif et les processus d'appropriation sont forts et d'autres dans lesquels est théoriquement absente qu'Augé désignera comme des « *non-lieux* ». Ces derniers concernent « *aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, gares, aéroports, réseaux) que les moyens de transport eux-mêmes (voitures, trains, avions ou Internet)*⁷² ». L'existence même du *non-lieu* est néanmoins controversée, allant de la nuance (et l'acceptation du lieu *faible* ou *faible lieu* pour atténuer cette idée du *non-lieu* qualifiant des lieux très instrumentalisés) à la réfutation. Pour Augé, ces *non-lieux* ne sont, par définition, censés détenir aucune des caractéristiques propres aux lieux tels que des dimensions culturelles, symboliques, historiques ou relationnelles : « *Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu*⁷³ », ce qui semble de prime abord paradoxal pour Nathalie Audas qui avance que « *la nature fonctionnelle de ces espaces fait qu'un nombre important de personnes les fréquentent, ce qui génère une forme d'interaction sociale et de confrontation avec autrui, caractéristiques généralement attribuées aux espaces publics*⁷⁴ ». Elle propose ainsi de montrer que « *c'est précisément dans un espace, a priori dépourvu des caractéristiques fondatrices du lieu, que l'hypothèse selon laquelle le lieu, pour ce qu'il est et/ou ce qu'il contient, influencerait la nature du lien affectif entre l'individu et le lieu, sera mieux validée*⁷⁵ » et démontre empiriquement dans ce même article que, dans ces espaces, l'individu ne se retrouve ni dans le lieu ni dans le *non-lieu*, mais plutôt dans un *entre-deux* (tableau 3).

⁷¹ Il ne s'agit pas, bien sûr, du seul auteur à partager cette approche. Dans son article sur les nouvelles façons de penser le lieu, la mobilité et le territoire dans la société contemporaine, Lemos ajoute que cette vision du lieu est également partagée par Tuan (2003), Harvey (1989), Meyrowitz (1985) et Virilio (1984). Nous retiendrons cependant Augé en particulier pour ses « *non-lieux* », littéralement des lieux qui n'en sont plus.

⁷² Augé M. (1992), *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, La librairie du XXe siècle, p.46

⁷³ *Ibid.*, p.47

⁷⁴ Aulas N. (2008), « De l'espace fonctionnel à l'espace vécu : les modes d'appropriation affective d'un archétype du *non-lieu* : la gare », article en ligne disponible sur : http://blogs.univ-tlse2.fr/enseigner-la-geographie/files/2013/07/Audas_2008_De-lespace-fonctionnel-a-lespace-v%C3%A9cu-la-gare.pdf [consulté le 11 Juin 2015]

⁷⁵ *Ibid.*

Tableau 3 : Typologie de la signification de la gare selon Aulas (2008)

	Lieu	Non-lieu	De l'un à l'autre
Usages	Libre choix Fonctionnalité humaine Observation	Contrainte, Fonctionnalité matérielle	Attente
Perceptions	Nostalgie, Voyage, Patrimoine, Rencontre, Agréable	Désagréable, Habitudes	Evolution, Mémoire, Neutralité, Découverte
Ressentis	Animation, Mouvement	Froid, Impersonnel	Taille, Esthétisme, Disposition
Comportements	Vérification	Habitués	Désintérêt

D'autres auteurs tels que Lemos prennent leurs distances par rapport à cette vision du lieu fortement instrumentalisé et dont le sens se dissout progressivement. Ce dernier argue qu'il s'agit ici plutôt d'une évolution de la notion de lieu qui se trouve désormais à l'intersection de ces flux et dont les fonctions qui lui sont attribuées ne font que suivre cette dynamique et ce mouvement, prenant pour appui les hétérotopies de Foucault (Lemos, 2010). Pour lui,

« non seulement les lieux continuent d'exister, mais ils sont de plus l'objectif principal du développement des services et médias géolocalisés puisque ceux-ci ne tendent en aucun cas à dissocier l'espace virtuel et électronique du monde physique, insistant au contraire sur des réalités augmentées [...] qui découlent directement sur une fusion entre l'interface et le lieu, le lieu faisant partie de l'interface. Ces processus créent simplement de nouvelles formes de lieux, de même qu'ils leur confèrent de nouveaux sens.⁷⁶ »

⁷⁶ Lemos A. (2010), « Post-Mass media functions, Locative media, and Informational Territories : New ways of thinking about territory, place and mobility in contemporary society », paru dans *Space and Culture*, Vol.13, p.403.

Par la mise en relation des lieux et des technologies de l'information et de la communication, Richard Coyne théorise une personnalisation du lieu, qu'il décrit d'abord comme « *un espace habité par des individus et investi par leurs doutes, leurs mémoires, leurs histoires, leurs conversations et leurs rencontres*⁷⁷ ». Mais, et c'est là le point essentiel de son ouvrage, le lieu « *devient l'objet d'ajustements permanents de la part de ces individus qui utilisent les smartphones, GPS, iPod et caméras pour aboutir à une expérience très personnelle du lieu et à nulle autre commune* ».

Enfin, l'évolution des approches successives du lieu en sciences sociales nous semble d'autant plus intéressante qu'à la dimension supposément surfacique de l'espace dans lequel prédominent le mouvement, la vitesse et la distance, s'oppose traditionnellement le figuré ponctuel et spatialement hyperlocalisé du lieu que les services de géolocalisation qualifient de point d'intérêt. La version mobile de Facebook par exemple n'évoque d'ailleurs à aucun moment l'acronyme POI pour désigner les bâtiments, services et autres structures physiques qui nous entourent mais les désigne comme des *Places* dans sa version anglophone et, tout simplement, des *Lieux* dans celle qui est disponible chez nous.

Ce cadrage théorique a permis de mettre en évidence que cette distinction simpliste entre lieu et espace était en grande partie erronée, le lien entre les deux se révélant bien plus complexe. Il s'agit néanmoins d'aller au-delà par le biais d'exemples pratiques, tout d'abord à travers une des manifestations les plus représentatives de la digitalisation de l'environnement qui nous entoure, à savoir la cartographie numérique qui représente la principale illustration visuelle des larges bases de données dont sont pourvues les applications de géolocalisation.

Depuis quelques décennies maintenant, les TIC ont en toute logique une incidence directe sur les réflexions liées à l'espace, aux lieux et aux territoires en sciences humaines et sociales. Les espaces numériques, comme ceux que nous avons présentés précédemment à travers la cartographie digitalisée du monde, conduisent à redéfinir ce nouvel espace informationnel et immatériel qui se présente à nous, non sans chercher à l'inclure dans une réalité physique dont il ne faut plus minorer l'existence. De la même façon, alors que la grande majorité des recherches en sciences humaines et sociales sur la question s'intéresse à l'hybridation de l'espace uniquement par la convergence de sa matérialité physique et de sa virtualité informationnelle, il s'agit de ne pas ignorer la dimension idéale que nous avons

⁷⁷ Coyne R. (2010), *The tuning of place : sociable spaces and pervasive digital media*, éditions MIT Press, London, p.187

précédemment abordée : la combinaison de l'idéal et du matériel est une composante à part entière de l'hybridation spatiale (Lussault, 2007). La sphère idéale constitue ainsi « *la pensée dans toutes ses fonctions, présente et agissante dans toutes les activités de l'homme*⁷⁸ ». La prise en compte de cette hybridité idéale/matérielle est d'autant plus importante que l'espace vécu de chaque individu s'avère être un composé complexe :

« Il s'agit là d'un mélange indissociable de formes et de structures matérielles, d'échelles variées – des pièces et des objets à l'intérieur de la sphère intime de l'habitat jusqu'aux espaces les plus grands et d'ailleurs très largement abstraits, via les bâtiments et les espaces urbains publics – et d'idéalités, fort diverses, des moins réflexives aux plus objectivables, des plus singulières aux plus générales, des plus appuyées sur des lieux sujets d'images mentales et de représentations aux plus abstraites déconnectées d'un référent spatial précis⁷⁹. »

Mais, au-delà de cette convergence idéale/matérielle donnant lieu à une première hybridation dont nous devons rendre compte dans la construction de notre méthodologie, intéressons-nous davantage à la relation entre la numérisation de ce même espace et ce qu'il reste encore de sa matérialité.

⁷⁸ Godelier M. (1992), *L'idéal et le matériel*, Paris, le Livre de poche, rééd. Coll. Biblio-essais, p.199

⁷⁹ Lussault M. (2007), *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, éditions Seuil, p.70

2.2 Du cyberspace à l'espace hybride

L'immatérialité de l'espace, produite par l'ensemble des relations sociales qui s'établissent via des réseaux de télécommunication informatiques interconnectés (Lévy & Lussault, 2003), découle sur un cyberspace que David Le Breton définit comme un « *monde où les frontières se brouillent et où le corps s'efface, où l'autre existe dans l'interface de la communication [...], sans autre toucher que celui de l'ordinateur, sans autre regard que celui de l'écran*⁸⁰. » La faiblesse de cette notion est peut-être qu'elle s'est longtemps limitée à une différenciation stricte entre l'espace physique et l'espace immatériel de la part de certains chercheurs, pour qui nous semblons vivre dans « *deux royaumes différents et bien distincts : l'environnement physique d'une part et le cyberspace d'autre part*⁸¹ ». Dans sa thèse sur les usages géographiques du cyberspace, Jérémie Valentin réfute cette stricte séparation et aborde ce dernier comme « *une notion globale qui porte en elle les problématiques liées au déploiement et aux répercussions issues de l'évolution des TIC et de l'informatique. Parce qu'il est une strate spatiale complétant le toujours plus complexe espace géographique, [...] le cyberspace reste pour tous la manifestation des changements technologiques et des changements de comportements face à ces évolutions*⁸². »

S'il n'ignore pas la présence des ensembles physiques et des pratiques sociales qui le structurent, ce cyberspace n'est peut-être pas la notion la plus pertinente à utiliser aujourd'hui. Depuis quelques années, l'espace se trouve en effet régulièrement accolé à un autre qualificatif : il nous apparaît désormais hybridé. En fait, l'hybridation de l'espace n'est pas une notion récente ; Lévy et Lussault évoquaient déjà le terme lorsqu'ils mettaient en relation les trois dimensions matérielles, immatérielles et idéelles de la réalité spatiale dans la première version de leur *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* paru en 1992. Mais c'est en 2006 et principalement à travers les travaux d'Adriana de Souza et de Jordan Frith que les théories autour d'un espace hybride évoluent et que la notion prend le sens que nous lui connaissons aujourd'hui. Fruit de la convergence entre la matérialité de l'espace physique et sa numérisation, mettant en évidence la perméabilité toujours plus prononcée de la frontière entre les deux, l'espace hybride intervient pour De Souza lorsque

⁸⁰ Le Breton D. (2002), « Vers la fin du corps : cyberculture et identité. », *Revue internationale de philosophie*, 4/2002 (n° 222) , p.492

⁸¹ Ishii H. & Ullmer B. (1997), *Tangible Bits : Towards seamless interfaces between People, Bits and Atomes*, paru dans *Proceedings of CHI, Human factors on Computing Systems*, p.97

⁸² Valentin J. (2010), *Usages géographiques du cyberspace, nouvelle appropriation de l'espace et essor d'une "néogéographie"*, thèse de géographie sous la direction de Bakis H, p.78

l'utilisateur ne fait aucune démarche particulière pour entrer ou sortir de l'un ou l'autre de ces espaces et se trouve naturellement inclus dans les deux à la fois :

« Les utilisateurs ne perçoivent pas les espaces physiques et numérisés comme deux entités distinctes et n'ont pas cette sensation d'entrer dans le web, ni d'être immergés dans des espaces digitalisés, comme c'était généralement le cas quand il y avait besoin de s'asseoir devant l'écran d'un ordinateur et d'ouvrir une fenêtre Internet. [...] Loin de cette distinction traditionnelle entre l'espace physique et l'espace immatériel, l'hybridation spatiale intervient dès lors qu'il n'y a plus ce besoin de sortir de cet espace physique pour accéder à un environnement numérisé⁸³. »

Francis Jauréguiberry insiste en outre sur l'obsolescence d'une séparation entre ces deux entités, en admettant dans un premier temps qu'à « *notre environnement situationnel classique (physique et accessible par nos cinq sens) se mélange un environnement informationnel nouveau (médiatique et accessible par l'ouïe et la vue)*⁸⁴», puis en ajoutant qu'il n'est « *plus possible d'opposer mécaniquement un monde on line et un monde off line parce que notre rapport à notre environnement, notre façon de le percevoir et d'agir en son sein mélange constamment les deux. Plutôt que s'ajouter à un réel préexistant, les TIC s'y mélangent donc et nous plongent dans un nouvel environnement hybride*⁸⁵ ». Pour Boris Beade, qui partage cette idée qu'espace physique et immatériel ne peuvent être considérés comme fondamentalement distincts, il est d'abord question des relations entre Internet et le territoire. Celles-ci résultent en une « *interspatialité complexe qui hybride continuellement l'espace selon des logiques d'interface, de cospatialité et de déplacement, dont l'intrication est de plus en plus sensible*⁸⁶. » Dès lors que l'hybridation va au-delà d'un mélange entre deux espaces, Beade la définit par ailleurs comme une « *complexification de notre être au Monde, ajoutant aux relations territoriales des relations réticulaires d'une puissance communicationnelle remarquable*⁸⁷ ».

Penser l'espace et le lieu à travers le spectre des services et médias géolocalisés ne signifie donc pas redéfinir fondamentalement ces notions, mais plutôt y inclure de nouvelles

⁸³ De Souza e Silva A. (2006), « From Cyber to Hybrid », *Space and Culture*, Vol.9 n°3, pp. 261-278

⁸⁴ Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube, p.45.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Beade B. (2012), *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, Limoges, éditions Fyp, p.213

⁸⁷ *Ibid.*, p.219

dimensions. Il s'agit d'abord, bien sûr, de la prise en compte du mouvement, de la vitesse et de la distance caractéristiques de la modernité, mais les flux informationnels dans lesquels les individus hyperconnectés sont constamment plongés nécessitent d'aller au-delà de ces réflexions : même la notion de cyberspace, en tant qu'espace de représentations mais aussi espace d'actions construit par l'ensemble de ces systèmes d'information, semble trop axée sur la virtualité de l'espace pour être pertinente. Il apparaît donc aujourd'hui délaissé pour cette idée d'hybridation spatiale qui laisse par définition entrevoir le flou, le vague, l'incertain mais surtout l'impossible délimitation entre la matérialité d'une réalité spatiale et la non-matérialité relative des données informatisées projetées tantôt sur des interfaces numérisées, tantôt sur l'environnement physique lui-même. Cependant, ces évolutions ne semblent pas jouir d'une répartition géographique uniforme.

3. Les services de géolocalisation dans la pratique des espaces urbains : de la théorie aux expérimentations

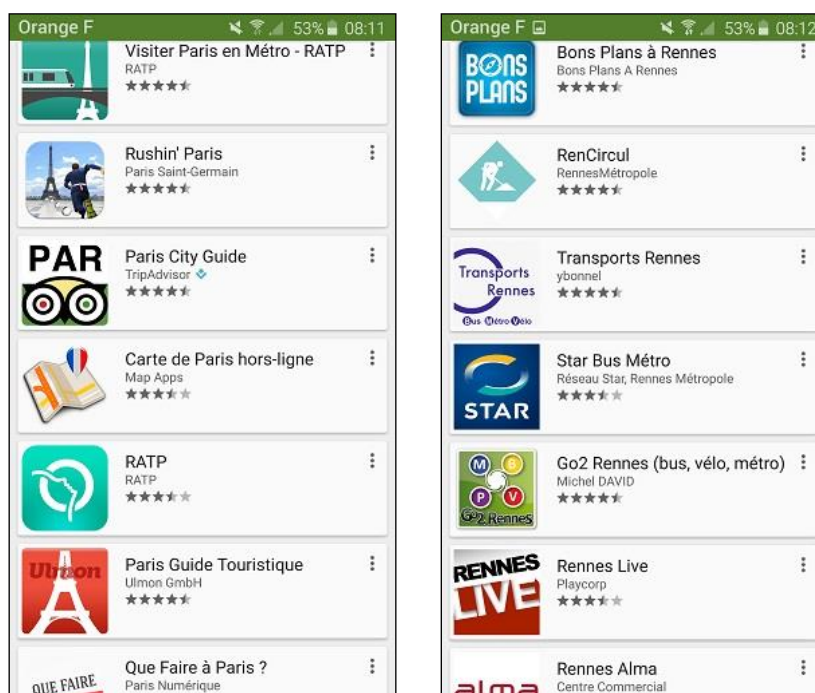
Pour De Souza et Gordon, c'est bien en ville que l'hybridation spatiale apparaît de façon évidente, créant des « *situations sociales dans lesquelles les frontières entre les évènements proches et clairement éloignés ne peuvent plus être précisément définies*⁸⁸ », tandis que Beaudé ajoute que c'est « *au sein des espaces urbanisés que la connexion est de plus en plus indépendante de la localisation*⁸⁹ ». En s'appuyant sur ces discours, il semble pertinent de s'intéresser de façon plus précise à l'espace urbain en tant que surface de convergence entre ces deux réalités, physique et immatérielle, où la densité des échanges informationnels et communicationnels apparaît la plus importante. Mais en se focalisant sur la ville pour observer les nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres qui découlent de l'utilisation des applications de géolocalisation, nous prenons intrinsèquement le risque de considérer comme acquise la présence d'inégalités spatiales dans la disponibilité et l'utilisation des services géolocalisés, en partant du principe que ceux-ci desservent essentiellement l'espace urbain. Cette fracture est donc dans un premier temps à justifier.

L'espace rural peut être perçu comme le point de départ d'un itinéraire, une destination, voire un déplacement. Il peut bien sûr être agrémenté d'une forte charge esthétique et/ou affective, de même que des paysages qui le composent peuvent, certes rarement, disposer du même sous-titrage informationnel que nous évoquions dans la partie précédente. Il nous semble donc important de préciser que les phénomènes que nous observons touchent l'ensemble du territoire ; le choix de se restreindre aux espaces urbains s'explique avant tout par l'implantation des outils et dispositifs rendant possible et/ou justifiant l'usage des services de géolocalisation. C'est bien en ville que les applications géolocalisées sont les plus diversifiées (figure 9), ce qui se vérifie par la densité des points d'intérêt qu'elles cartographient, mais aussi la prise en compte des différents modes de transport visant à optimiser les déplacements et les distances dans cet espace, la quantité des flux informationnels générés ou encore la forte inscription spatiale de réseaux sociaux géolocalisés qui sont exclusivement urbains.

⁸⁸ Gordon E., De Souza e Silva A. (2011), *Net Locality : why location matters in a networked world*, éditions Wiley-Blackwell, p.86

⁸⁹ Beaudé B. (2012), *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, Limoges, éditions Fyp, p.216

Figure 9 : L'espace urbain dispose d'applications de géolocalisation spécifiques



Les captures d'écran ci-dessus montrent qu'un nombre conséquent de ces services géolocalisés sont dédiés à des espaces particuliers. À gauche, nous avons l'exemple d'une *ville globale*, au rayonnement international, dans laquelle la présence d'une certaine variété d'applications de géolocalisation spécifiques est donc tout à fait logique. À droite, nous montrons également que des villes qui dépassent à peine les 200 000 habitants intra-muros, comme c'est le cas de Rennes, possèdent aussi leur lot de services dédiés. De façon générale, nous en déduisons donc que les services de géolocalisation sont davantage présents dans les espaces présentant de fortes densités, cela s'expliquant par la mise en place de dispositifs adaptés (antennes relais, réseaux Wi-Fi, etc.) et plus nombreux dans ces périmètres bien précis mais aussi parce que, dans une stricte logique de facilitation du quotidien, ils semblent être les plus utiles aux individus connectés dans des espaces où ils recherchent constamment à optimiser leurs déplacements.

Mais cette justification de l'intérêt pour l'espace urbain dans notre recherche sur ces services de géolocalisation soulève de nouveaux questionnements : comment définir la ville ? Et, mieux encore, comment peut-on inclure à cette définition l'ajout des technologies de l'information et de la communication – dont les services de géolocalisation font évidemment partie - dans la ville ? Depuis un peu moins d'une décennie, le concept de *ville intelligente* semble à même de proposer une réponse scientifique pertinente à ces interrogations.

3.1 De l'émergence de la ville intelligente

Définie en sciences sociales comme le « *géotype de substance sociétale fondé sur la co-présence*⁹⁰ », la ville semble difficile à limiter dans un strict cadre théorique. Comme nous l'avons montré précédemment pour l'espace ou encore la carte, elle est un substantif qui se suffit rarement à lui-même. Jean Danielou et François Ménard exposent ainsi dans un essai de définition de la ville intelligente une véritable *grammaire des futurs urbains*, où la ville peut apparaître comme malléable, durable, verte, mobile, résiliente ou encore cybernétique, au point de considérer qu'il s'agit ici d'un « *être indifférencié qui ne peut être approché théoriquement que par le recours adjectival, la ville ne pouvant exister que de façon déterminée et jamais générique*⁹¹ ». Hannerz propose dans son ouvrage *Explorer la ville* une définition socio-anthropologique très « goffmanienne » et donc théâtralisante de celle-ci, qu'il considère comme

« un rassemblement d'individus qui n'existent comme êtres sociaux qu'au travers de leurs rôles et des rapports qu'ils établissent et entretiennent en jouant leurs rôles, le vécu urbain tirant donc sa forme de la conjonction d'un certain nombre de rôles et la structure sociale d'une ville est constituée des rapports par lesquels les individus sont liés les uns aux autres au travers des diverses composantes de leurs répertoires »⁹². »

Les différentes approches de la ville en sciences sociales sont extrêmement diversifiées⁹³. Mais, lorsque nous choisissons d'inclure dans la ville les technologies de l'information et de la communication, l'addition résulte systématiquement en un recours à de nouveaux qualificatifs : celle-ci devient dès lors expérimentale, digitale, innovante, numérique, augmentée, « 2.0⁹⁴ » ou encore, plus récemment, intelligente. Ce dernier sous-entend dans une stricte logique grammaticale que

« la ville a franchi le gouffre de la bêtise, de même que le syntagme ville durable nous fait croire à un espace urbain se séparant d'un passé énergivore et polluant.

⁹⁰ Lévy J. & Lussault M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, éditions Belin, 1034p.

⁹¹ Danielou J., Ménard F. (2013), « L'Art d'augmenter les villes : (pour) une enquête sur la ville intelligente », *Arguments*, Paris, p.5

⁹² Hannerz U. (1983), *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, traduit et présenté par Isaac Joseph, éditions Les éditions de minuit, 432p.

⁹³ Dans son blog rattaché au *Monde*, Jean-François Serre propose un vaste état de l'art pluridisciplinaire sur le monde urbain, de ses premières théorisations en sciences sociales aux réflexions actuelles sur les villes durables, où il propose d'explorer les apports des sciences sociales et de la littérature de l'urbanité aux praticiens de l'aménagement et de l'urbanisme : <http://urbainserre.blog.lemonde.fr/>

⁹⁴ Marzloff B. (2009), *Le 5è écran : les médias urbains dans la ville 2.0*, Limoges, éditions FYP

Autrement dit (...), la ville intelligente devient un modèle souhaitable qui renoue avec un futur enviable, sans que l'on sache exactement ce qui est induit par la notion d'intelligence. En embrassant cet horizon, les villes répondent donc à une logique historique de la rupture entre un avant et un après⁹⁵. »

Ce premier constat qui s'appuie de façon volontairement exagérée sur une analyse lexicale est bien sûr à relativiser. Pour Emmanuel Eveno, les relations entre les villes et les TIC ont une histoire, et cette idée de rupture n'est pas concevable dans la mesure où la ville intelligente ne serait que « *la poursuite des dynamiques enclenchées dans les villes numériques, (...) contemporaines de l'irruption d'Internet dans le paysage européen au cours des années 1990⁹⁶* ». C'est donc selon lui l'idée d'une évolution et non, bien sûr, d'une révolution qui prédomine, alors qu'il met cela en relation avec les TIC qui furent l'objet il y a quelques décennies de considérations similaires : « *bien que l'on ait essayé d'affubler à diverses périodes l'expression TIC d'un qualificatif de nouvelles [référence à l'acronyme NTIC], il s'agit d'un exercice particulièrement vain si l'on admet que ces techniques traversent l'ensemble des temps historiques et ne cessent de se réinventer, de se ramifier, de s'affiner...⁹⁷* ». Pour Dominique Boullier, la ville intelligente ou *smart city* se retrouve dans « *un mouvement général de convergence des enjeux de l'urbanisation, de la gestion des villes et du numérique⁹⁸* ».

La ville intelligente peut également être perçue comme le prolongement de la ville durable, avec trois caractéristiques essentielles : répondre à un objectif de sobriété dans l'utilisation des ressources (1), qui passe notamment par l'utilisation de smart grids⁹⁹, mettre l'utilisateur au cœur des dispositifs (2), en lui offrant par exemple l'accès à des services plus diversifiés sur lesquels le « *citoyen-usager* » peut effectuer des retours rapides en cas de dysfonctionnements grâce aux TIC, et permettre une approche systémique de la ville (3), avec pour objectif de dépasser les « *approches sectorielles séparant transport, énergie et bâtiment pour mettre*

⁹⁵ Danielou J., Ménard F. (2013), « L'Art d'augmenter les villes : (pour) une enquête sur la ville intelligente », *Arguments*, Paris, p.6

⁹⁶ Eveno E. (2014), « Comment l'intelligence vint aux villes », paru dans *Urbanisme*, n°394, 04/2014, p.27

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Citation extraite d'une intervention de Dominique Boullier sur la thématique de la Smart City, disponible sur France Culture : <http://www.franceculture.fr/emission-l-alphabet-numerique-smart-city-2014-11-09> [consulté le 16 juin 2015]

⁹⁹ Jean Danielou définit les smart grids, ou réseaux intelligents, comme des « *réseaux augmentés de systèmes informatiques (technologies de l'information et de la communication) qui ont pour but d'optimiser la production, le fonctionnement et la distribution des ressources.* »

l'accent sur les interactions entre ces différentes composantes¹⁰⁰ », ce qui est une nouvelle fois rendu possible par l'utilisation des TIC. Mais alors, à quoi renvoie l'intelligence ? Le retour vers l'anglais est indispensable pour Jean Danielou :

« L'adjectif smart a d'abord été accolé aux téléphones, aux voitures et aux réseaux avant de se fixer sur l'ensemble technique plus vaste qu'est la ville. Les smartphones/cars/grids se caractérisent par l'intégration croissante des TIC miniaturisées au fonctionnement classique des objets susnommés. Il s'agit donc avant tout d'une mutation technique entraînant une modification du fonctionnement de l'objet considéré. En un mot, le smart rend l'objet communicant, producteur et récepteur d'informations¹⁰¹. »

Il ressort des premiers efforts de théorisation sur la ville intelligente que ce syntagme renvoie donc avant tout à une dimension technique par l'intégration des TIC à la structure urbaine, mais aussi à l'accroissement des flux informationnels dans l'espace urbain (Danielou & Ménard, 2013).

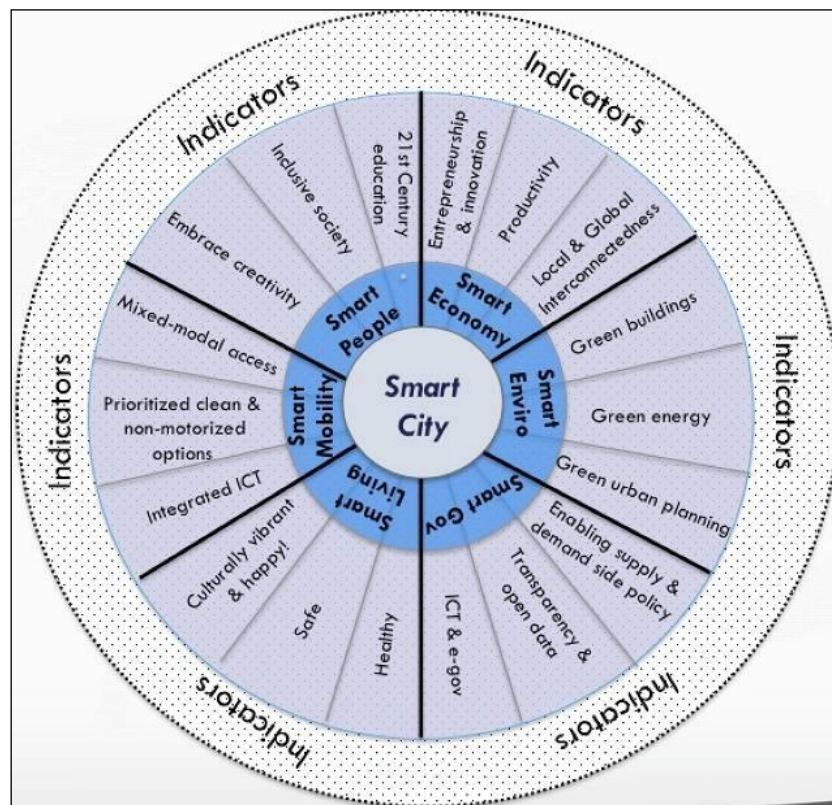
Pour l'urbaniste Boyd Cohen, réduire la ville intelligente à l'insertion des technologies de l'information et de la communication dans cet espace serait toutefois trop réducteur : *« toutes les villes dans lesquelles j'ai eu l'occasion de travailler considèrent la ville intelligente sous une pluralité d'approches, qu'il s'agisse d'améliorer l'efficacité des opérations urbaines, la qualité de vie des citoyens ou encore la croissance de l'économie locale¹⁰²»*. Cohen synthétise ses travaux à travers un diagramme qu'il nomme la « *smart city wheel* », où la ville intelligente se trouve au centre de cette représentation schématique, mettant en avant chacune des six dimensions retenues par Cohen et qui s'organisent autour d'elle : économie, environnement, gouvernance, conditions de vie, mobilité mais aussi individus sont ainsi les six entités qui doivent évoluer vers une dimension plus « intelligente » afin que la ville elle-même soit en mesure de le devenir. Chacune de ces entités se caractérise par la présence de trois indicateurs qui indiquent une direction à prendre pour parvenir à cet « équilibre ».

¹⁰⁰ Danielou J., Charreyron-Perchet A. (dir.) (2012), *La ville intelligente : état des lieux et perspectives en France*, collection « études et documents » de la Délégation au développement durable du Commissariat général au développement durable, disponible sur : <http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/ED73.pdf> [consulté le 16 Juin 2015]

¹⁰¹ Danielou J., Ménard F. (2013), « L'Art d'augmenter les villes : (pour) une enquête sur la ville intelligente », *Arguments*, Paris, p.8

¹⁰² Source : <http://www.fastcoexist.com/1680538/what-exactly-is-a-smart-city>

Schéma 2 : La « smart city wheel » de Boyd Cohen (2012)



Les technologies de l'information et de la communication restent toutefois présentes en arrière-plan dans de nombreux indicateurs. C'est également ce qui transparait des « *dix valeurs associées au smart* » présentées par le philosophe Michel Puech, qu'il associe à la ville intelligente : disponibilité totale, transparence, facilité, immédiateté, autonomie, personnalisation, neutralité, optimisation, réseau collaboratif et partage, mobilité¹⁰³. Ces valeurs associées, qu'il considère comme la solution la plus pertinente pour proposer une définition scientifique du « smart », nous intéressent d'autant plus qu'elles font ressurgir des termes couramment rencontrés dans la théorisation sociologique de la société hypermoderne (*e.g.* disponibilité, transparence, immédiateté, autonomie, personnalisation, mobilité) tout en étant très proches de notions que nous avons pu aborder précédemment, directement liées aux services et médias géolocalisés.

¹⁰³ Source : http://lesclesdedemain.lemonde.fr/innovation/que-signifie-smart-_a-54-2506.html

3.2 Les technologies de l'information et de la communication dans la société contemporaine

Après avoir mis en évidence ce « nouvel » espace d'interactions entre les TIC et leurs utilisateurs, il convient maintenant de se pencher sur les utilisateurs eux-mêmes. En nous appuyant sur les cadrages théoriques précédents, notamment sur les notions d'espace, de lieu et de ville, cette partie nous permettra de dessiner les contours du « citoyen 2.0 », possiblement admis comme l'évolution du *Passant Considérable* de Joseph qui nous emmène à repenser, entre autres, les notions de distance, de proximité et de temporalité à travers son usage des TIC.

3.2.1 La « despatialisation physique du lien social »

Les nombreuses théorisations sur le rôle des technologies de l'information et de la communication dans les sociétés contemporaines ont permis de démontrer empiriquement que les TIC « *détruisent du lien social en même temps qu'elles en créent de nouvelles formes*¹⁰⁴ ». Pour Francis Jauréguiberry, nous assistons davantage à un glissement qu'à une rupture, amenant progressivement à une « *despatialisation physique du lien social* » :

*« Peu à peu, nous nous habituons à un monde où le mouvement n'est plus synonyme de déconnexion avec ce qui demeure fixe. Partir, bouger, ne signifie plus séparation avec ce qui reste. Il en résulte une sorte d'abstraction physique de l'activité communicationnelle. De plus en plus médiatisé par les outils de télécommunications et de moins en moins vécu dans un même espace physique, le lien en change imperceptiblement de nature*¹⁰⁵ ».

Il en ressort en premier lieu que les TIC permettent jusqu'à un certain point de s'affranchir de la distance, classiquement définie comme « *un intervalle à franchir pour se rendre d'un lieu à un autre : il s'agit d'une séparation, son parcours nécessite un effort, une dépense d'énergie*¹⁰⁶ ». Dans la mesure où le smartphone et l'ensemble des techniques qu'il propose (accès permanent à Internet, appels et vidéoconférences, mails, messagerie instantanée, localisation des individus, etc.) donnent la possibilité d'ignorer la plupart de ces distances, ces idées de séparation et d'effort pour les surmonter disparaissent au moins partiellement,

¹⁰⁴ Berry M., Deshayes C. (2009), *Les vrais révolutionnaires du numérique*, Paris, éditions Frontières, p.118

¹⁰⁵ Jauréguiberry F. (2004), « Hypermobilité et télécommunications », article paru dans *Les sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines* (eds. S. Allemand, F. Ascher et J. Lévy), Paris, pp. 130-138.

¹⁰⁶ Pumain D., Saint-Julien T. (2010), *Analyse spatiale, les interactions*, éditions Armand Colin, 218p.

permettant par la même occasion « *d'exploiter un vieux désir de l'humanité : pouvoir s'affranchir des contraintes spatiales*¹⁰⁷ », et donc d'être là sans être là, ne serait-ce que physiquement. Les applications de messagerie instantanée et de vidéoconférence sur smartphones renforcent naturellement ces constats, tandis que la firme RIM va plus loin et joue directement sur ce champ lexical dans ses campagnes publicitaires pour mettre en avant un de ses services de messagerie.

Figure 10 : Publicité pour l'application de messagerie BlackBerry Messenger



S'arrêter sur la distance dans notre recherche sur les nouvelles expériences au monde liées à l'utilisation des dispositifs de géolocalisation est d'autant plus fondamental que la relativisation de celle-ci entraîne nécessairement une relativisation de l'espace. Pour Jacques Lévy, « *c'est la distance, comme obstacle à l'interaction sociale, qui fonde la légitimité d'une problématique de l'espace*¹⁰⁸ », ce sur quoi Boris Beaudé s'appuie avant d'ajouter que :

« sans distance, il n'y a pas d'espace. La distance serait en cela le concept élémentaire d'une problématique spatiale du social. Le social, toujours, supposerait l'effectivité du contact, passé, actuel ou potentiel, entre les réalités qui le constituent. L'espace serait non seulement la dimension spatiale du social, mais plus encore un

¹⁰⁷ Jauréguiberry F (2003), *Les branchés du portable*, éditions PUF, p.71

¹⁰⁸ Lévy J. (1996), « Une géographie vient au monde », *Le Débat*, n°92, p.47

*enjeu, qui placerait la distance comme préalable à une problématique spatiale du social.*¹⁰⁹ »

En bousculant la perception que nous avons de la distance, les TIC et parmi elles les services de géolocalisation concourent à changer également la perception que nous avons de l'espace et de nos relations sociales dans cet espace. Plus récemment, cette relativisation des distances prend un tournant avec la possibilité de consulter et produire des contenus numériques à travers l'utilisation d'Internet en situation de mobilité, dès lors qu'il n'est plus nécessaire pour l'individu de choisir « *entre la transmission et le déplacement*¹¹⁰ », ce qui amène pour Boris Beauce dans son ouvrage *Changer l'espace, changer la société* à penser à un renouvellement des logiques de *synchorisation*, qu'il définit comme « *le processus par lequel nous produisons du lieu en commun pour être et pour agir, processus par lequel la distance devient moins pertinente, processus par lequel l'interaction devient possible*¹¹¹. »

Cette prise de conscience de l'abolition au moins partielle de la distance remonte à plusieurs décennies en sociologie. Dans sa *Sociologie des mobilités*, Urry compare l'espace à un obstacle, qui « *se trouve transcendé par les TIC à tel point que celui-ci peut désormais se traverser en quelques nanosecondes*¹¹² ». Mais il s'appuie notamment sur Heidegger qui, dès 1950, prévoyait une partie de cette accélération de la vie sociale en évoquant le rétrécissement des distances spatio-temporelles et l'importance de l'information instantanée, puis sur Harvey qui considère en 1989 que le temps et l'espace apparaissent littéralement comprimés :

*« L'espace semble s'être rétréci au point de constituer un « village global » de télécommunications et une « Terre vaisseau spatial » d'interdépendances économiques et écologiques. [...] De même, les horizons du temps se rapprochent au point où il n'existe plus qu'un présent éternel. [...] Il nous faut attendre à gérer un sentiment accablant de compression de nos mondes temporels et spatiaux*¹¹³. »

Cette compression spatio-temporelle des réalités urbaines renforcent ce sentiment d'ubiquité n'est pas sans rappeler l'idée première de la ville, archétype d'une construction sociale tendant vers la co-présence et qui repose sur l'utopie d'une distance tendant vers zéro entre

¹⁰⁹ Beauce B. (2015), « Les virtualités de la synchorisation », *Géo-Regards*, n°7, p.126.

¹¹⁰ *Ibid.*, p.127

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Urry J. (2000), *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, éditions Armand Colin, p.129

¹¹³ Harvey D. (1989), *The condition of Postmodernity : an Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford, Blackwell, 392p.

tous les objets qui la constituent¹¹⁴, dans laquelle l'existence même d'une distance serait nécessairement vécue comme contraignante. Cette approche est à relativiser pour Isaac Joseph dans sa théorisation de l'espace public, où il argue que « *la rue est d'abord vécue comme un espacement, comme un espace social régi par la distance*¹¹⁵ », évoquant ainsi la « *distance dans la coprésence* ».

Certains auteurs vont bien plus loin. Pour Gergen, l'individu, « *absorbé physiquement dans un ailleurs médiatisé pouvant générer un climat de paranoïa extrême voire d'isolement*¹¹⁶ », expérimente une nouvelle forme de distance, qui n'est ni métrique ni temporelle. Gergen introduit ainsi sa théorie de l'*absent presence*, qui pourrait se traduire littéralement par la « *disparition présente*¹¹⁷», lorsque le fait « d'être là sans être là » tel que l'évoque Francis Jauréguiberry atteint son paroxysme. Il n'est plus rare aujourd'hui de remarquer des individus qui paraissent enfermés dans leurs « bulles », dans leur sphère informationnelle, les yeux rivés sur l'écran de leur smartphone, même s'il est plus difficile de notifier leur présence quand nous sommes nous-même dans pareille situation. Dans ces situations, le smartphone, pourtant support de prédilection de tous les fantasmes communicationnels et désirs ubiquitaires de l'individu, devient paradoxalement « l'excuse », la carte qui peut permettre au citoyen de se défausser et d'échapper à une relation en face-à-face. Sortir son smartphone ou l'avoir dans les mains, c'est déjà se montrer moins disponible, c'est afficher une occupation qui prime sur d'autres réalités sociales pourtant plus proches physiquement :

« *la façon qu'ont les utilisateurs des mobiles de s'extraire d'espaces partagés tout en y restant, ce pouvoir qu'ils s'octroient donc « d'y être sans y être », suscite dans leur entourage au mieux une neutralité désabusée ou un détachement amusé, au pire une attitude offusquée ou une réaction hostile, (...) ces réactions visant alors à dénoncer l'empiètement médiatique individuel sur l'espace physique public*¹¹⁸. »

Le citoyen hyperconnecté ne parvient pas toujours à gérer cette nouvelle ambivalence. Lui qui, nous disait Simmel, est déjà un *étranger* dans cet espace, libre et aliéné à la fois, doit maintenant répondre de façon synchrone aux exigences traditionnelles d'une réalité urbaine

¹¹⁴ Habermas J. (1988), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot

¹¹⁵ Joseph I. (1998), *La ville sans qualités*, Paris, éditions l'Aube, p.52

¹¹⁶ Gergen K. (2002), *The Challenge of absent presence. Perpetual contact : Mobile communication, private talk, public performance*, Cambridge, éditions Cambridge University Press, p. 227-241.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Jauréguiberry F. (1998), « Lieux publics, téléphone mobile et civilité », *Réseaux*, vol. 16, n°90. pp. 71-84.

dans laquelle il est spatialement et socialement inscrit, mais aussi à celles de la sphère dans laquelle il s'isole partiellement par le biais de ses outils connectés.

Ces dernières réflexions qui peuvent sembler récentes et dans une certaine mesure inédites ne sont en fait que l'écho de théories sociologiques plus anciennes. Dans *Le Passant Considérable*, Isaac Joseph évoque déjà l'isolement du citadin qui est à mettre en relation avec « *son naturel blasé, fermé à l'interaction, qui le place dans un état d'indifférence flottante* », en référence bien sûr à l'attitude du blasé de Simmel, qui découle de « *l'épuisement nerveux que finit par procurer l'assaut de ces stimuli continus, fugaces, contradictoires. Le scepticisme blasé qui donc en résulte serait symptomatique d'une déperdition de la puissance d'agir de l'individu, manifestation d'une déliaison de celui-ci avec son environnement immédiat, dans un effort de disjonction ou de déconnexion*¹¹⁹ ». Ainsi, Joseph explique que le citadin ne peut « *sauvegarder sa capacité à la rencontre que par un certain cloisonnement de l'attention et du regard*¹²⁰ », ce qu'il rapproche aussi des conduites de réserve de l'individu et d'une fréquente « situation d'alarme » propre au milieu urbain, telle que l'énonce Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, dès lors que le citadin « *craint constamment l'envahissement (l'intrus, l'importun, la mauvaise rencontre) ou l'identification (qu'est-ce qu'il fait là, lui ?)*¹²¹ ».

Cette ubiquité médiatique fait également « *monter le niveau à partir duquel les échanges de face à face deviennent nécessaires*¹²² ». Dans la mesure où le téléphone fixe relie des lieux et le portable des individus (Jauréguiberry, 1998), nous passons ainsi « *d'une présence potentielle dans un lieu déterminé, à la potentialité d'une présence dans un lieu indéterminé : pour l'appelant, la relativisation de l'inscription spatiale de l'appelé devient une sorte de préalable à la télécommunication*¹²³ ». Dans une recherche sur l'émergence de projets de rencontre dans les conversations mobiles, Christian Licoppe et Julien Morel proposent ainsi une analyse de ces conversations afin d'examiner « *la façon dont les participants s'engagent dans un travail de co-localisation, comment ils forment les lieux en tant que seuils entre mobilité et contextes d'activité, et se positionnent eux-mêmes comme entités mobiles ou*

¹¹⁹ Simmel G. (1903 ?), *Métropoles et mentalité*

¹²⁰ Joseph I. (1984), *Le Passant Considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, éditions Librairie des Méridiens, p.25

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Autant-Bernard C., LARGERON C., MASSARD N. (2009), *TIC, diffusion spatiale des connaissances et agglomération*, article en ligne disponible sur : http://dossier.univ-st-etienne.fr/creuset/www/pubwp/Autant_040703.pdf [consulté le 17 Juin 2015]

¹²³ Jauréguiberry F. (2004), « *Hypermobilité et télécommunications* », article paru dans *Les sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines* (eds. S. Allemand, F. Ascher et J. Lévy), Paris, pp. 130-138.

*immobiles ; et comment un tel travail collaboratif de co-localisation peut générer la reconnaissance mutuelle d'une co-proximité dans un délai approprié de disponibilité*¹²⁴ ».

Si Francis Jauréguiberry met en avant la survaleur des communications en face-à-face dans cet environnement d'ubiquité médiatique, arguant qu'elles permettent un « *supplément communicationnel* », Sherry Turkle consacre en grande partie un ouvrage à l'importance de celles-ci et démontre que les rencontres en face-à-face impliquent des émotions réelles qu'aucune technologie – pas même les appels visio donc - ne peut retranscrire, comme le ton de la voix de l'individu qui nous parle, mais aussi la façon dont il se tient ou encore la façon dont il nous répond¹²⁵. Byung-Chul Han parle quant à lui de « *fantômes numériques*¹²⁶ », en référence à la vision kafkaïenne de la lettre selon laquelle cette dernière représente un moyen de communication inhumain : « *on peut penser à un être lointain, on peut saisir un être proche : le reste passe la force humaine. Ecrire des lettres, c'est se mettre à nu devant des fantômes ; ils attendent ce moment avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route*¹²⁷. »

¹²⁴ Licoppe C., Morel J. (2011), « La référence aux lieux et à la proximité mutuelle et l'émergence de projets de rencontre dans les conversations mobiles », *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 5, n° 2, p. 364-389.

¹²⁵ Turkle S. (2011), *Alone together : why we expect more from technology and less from each other*, éditions Basic Books, 360p.

¹²⁶ Byung-Chul Han (2015), *Dans la nuée : réflexions sur le numérique*, Paris, éditions Actes Sud, 106p.

¹²⁷ Kafka F. (1920), *Lettres à Milena*, édition revue et augmentée de 1988, Paris, éd. Gallimard, 364p.

3.2.2 Les services de géolocalisation pour une densification des flux informationnels dans l'espace urbain

Parce qu'ils partent du postulat que les applications de géolocalisation peuvent influencer directement sur les lieux que nous visitons et, en conséquence, sur les individus que nous y rencontrons, Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva posent comme une évidence « *qu'être conscient de la présence et de la position des autres dans l'espace physique change irrémédiablement la façon dont nous interagissons avec eux dans cet espace*¹²⁸ ». Pour ces auteurs, cette relation n'est toutefois pas à sens unique et ils énoncent par la suite une réciprocité dans le lien entre les services et médias géolocalisés et les interactions sociales, en avançant que ces dernières « *sont renforcées par la prise en compte de la position géographique, tout comme l'intérêt de cette position géographique se trouve renforcé par les interactions sociales*¹²⁹ ».

Afin de donner à ces éléments théoriques une illustration concrète, nous nous arrêterons sur l'analyse d'une infographie publiée par la CNIL en 2010. Sous ses airs de bande dessinée dans laquelle les bulles auraient été remplacées par des messages affichés sur l'écran d'un smartphone, cette infographie s'avère en fait particulièrement riche et illustre à la fois la quantité d'informations que l'individu connecté envoie et reçoit mais aussi l'importance de la position géographique dans cet espace urbain hybridé, dans lequel l'intégration des applications de géolocalisation semble tellement complète qu'elles en deviennent invisibles.

¹²⁸ Gordon E., De Souza e Silva A. (2011), *Net Locality : why location matters in a networked world*, éditions Wiley-Blackwell, p.59

¹²⁹ *Ibid*, p.60.

Figure 11 : Infographie de la CNIL (2010) sur l'usage de la géolocalisation au quotidien



L'infographie met tout d'abord en scène une situation du quotidien pour l'individu hyperconnecté qui, smartphone en main, s'identifie facilement à Lisa qui prend, seule, une boisson fraîche à la terrasse d'un bar. Le premier élément remarquable est sans doute la variété mais surtout la densité des flux informationnels ascendants comme descendants qui prennent forme sur le smartphone de Lisa. La jeune fille programme une rencontre avec ses amis par le biais de courts messages dans lesquels elle commence par indiquer sa position. Elle reçoit une notification publicitaire du cinéma à proximité lui rappelant que le film qu'elle souhaite voir commence dans dix minutes. Mais, à cette notification que nous pourrions qualifier de « voulue » puisque la formulation sous-entend qu'elle avait déjà prévu d'aller voir ce film en particulier, s'en ajoutent d'autres bien plus « intrusives », lui rappelant qu'elle est proche de sa boutique préférée (ce qui peut être considéré comme un *spam* commercial basé sur la géolocalisation) et qu'elle est déjà venue plusieurs fois à un fast-food dans une période donnée ce qui lui permet de bénéficier d'une promotion (ce qui met en évidence une logique de fidélisation de la clientèle). Adriana de Souza e Silva se montre critique vis-à-vis de ce marketing géolocalisé assimilable à du *spam*, et présente certains services de géolocalisation relatifs à la recherche de points d'intérêt comme « *créateurs d'espaces de consommation et non d'exploration et de sociabilité comme nous aurions aimé trouver*¹³⁰ ». Cela peut résulter en une certaine forme relative de privatisation de l'espace public que nous discuterons ultérieurement, même si l'auteure prend ses distances avec ce postulat : « *ces applications mobiles ne sont pas, selon moi, une négation de l'espace public et ne le privatisent pas : elles représentent plutôt une instanciation physique des acceptations constamment débattues sur les liens entre le privé et le public*¹³¹.»

Cet afflux de messages pour la plupart indésirables basés sur la position géographique de l'individu nous permettent de supposer que la géolocalisation met l'individu face à un excédant informationnel qui peut l'obliger à hiérarchiser les notifications reçues selon diverses logiques pour faire des choix sur ce qu'il souhaite faire ou sur où il souhaite se rendre, les deux étant évidemment liés même s'il reste à déterminer lequel de ces choix a la priorité sur l'autre. Dans tous les cas, l'infographie illustre que Lisa ignore la notification qu'elle a reçue du fast-food pour préférer utiliser une application de recherche de points d'intérêt, afin de trouver le restaurant japonais le plus proche de sa position dès sa sortie du ciné. Nous retrouvons ici le prévisionnel à un deuxième degré, dans la mesure où Lisa, dans

¹³⁰ De Souza e Silva A., Frith J. (2012), *Mobile interfaces in public spaces : Locational privacy, control and urban sociability*, éditions Routledge, p.51

¹³¹ *Ibid*, p.52

l'instant présent, prévoit d'aller au cinéma et questionne ses amis pour savoir avec qui elle s'y rendra, mais imagine déjà dans un futur à peine moins proche la suite des événements. Les services de géolocalisation permettent donc à la protagoniste d'anticiper ce qu'elle va faire et avec qui très prochainement, mais également d'avoir un temps d'avance sur l'organisation de sa journée et de prévoir ce qu'elle souhaite faire ensuite. Cette opportunité lui est, en outre, offerte par la connaissance supplémentaire de l'environnement urbain qui l'entoure, information auquel elle a accès par le biais de son smartphone. Cet espace qui aurait pu lui paraître étranger et qui se découvre à elle sous une nouvelle forme digitalisée lui devient familier. Vuillemin montre ainsi que les cartographies numériques que nous consultons sur nos smartphones peuvent donner « *l'illusion d'une familiarité car chaque événement localisé puisqu'intégré dans les paramètres du logiciel, pénètre sa propre réalité, car s'il n'a pas l'expérience pratique des lieux et des espaces qu'il traverse il en connaît néanmoins les rythmes et les flux qui les caractérisent*¹³² ». C'est précisément ce qui est mis en évidence par la petite carte à droite de l'illustration qui, sur un fond de carte vierge sans réel intérêt pour l'individu, prend tout son sens lorsqu'il affiche à la fois la position de l'utilisatrice mais aussi des points d'intérêts dans lesquels elle va successivement se rendre et enfin la localisation de ses amis.

Il se dégage donc de cette infographie une troisième dimension, relative à la localisation des individus. Selon nous, l'intérêt de s'arrêter sur ce point est ici sensiblement renforcé par le fait que ni Hugo ni Adrien ne savent que Lisa est en train de se renseigner sur leur position géographique. De toute évidence, Lisa connaît l'adresse d'Hugo, mais c'est la localisation d'Adrien qui l'intéresse puisque c'est lui qu'elle souhaite inviter au cinéma. C'est donc en géolocalisant Adrien qu'elle va déduire qu'il est chez un de ses amis, et en conséquence que cet ami est sans doute présent avec lui. Ces stratégies pouvant aussi bien mener à la rencontre sociale qu'à l'évitement et que nous explorerons en profondeur dans cette recherche rendent effectivement caduque la nécessité d'appeler un individu pour lui demander où il se trouve, ou encore comment le rejoindre.

L'hybridation de l'espace urbain telle que nous l'avons détaillée précédemment (cf. 2.2) donne une nouvelle profondeur à ces réflexions dès lors que, si elles nécessitent toujours des structures physiques¹³³ pour fonctionner, les applications de géolocalisation et de réalité augmentée se fondent dans la ville, de même que leurs interventions plus ou moins sollicitées

¹³² Vuillemin S. (2010), « Quand l'ailleurs devient familier », paru dans *Espaces Temps*, disponible sur : <http://www.espacestems.net/en/articles/quand-lrsquoailleurs-devient-familier-en/> [consulté le 12 mai 2015]

¹³³ Réseau satellitaire, antennes relais, bornes Wi-Fi, etc.

par le biais de notifications rend la démarche de les interroger dispensable. Ainsi, cette infographie fait également ressortir la forte intégration de ces services géolocalisés dans le mobilier urbain, alors que nous n'avons guère de recul sur les conséquences liées à l'utilisation de ces dispositifs, bel et bien présents mais plus ou moins perceptibles.

3.3 Étude des expérimentations mises en œuvre dans une ville tournée vers le numérique et les données géolocalisées : Rennes

En parallèle de cette revue de littérature et afin d'affiner nos questionnements, nous avons souhaité avoir un aperçu exploratoire des réalités urbaines que nous venons de décrire, et nous nous sommes déplacés dans différentes villes françaises, plus particulièrement à Nancy, Bordeaux, Paris et Rennes, pour vérifier si des expérimentations liées à l'utilisation d'applications de géolocalisation par les acteurs publics et/ou privés avaient été menées ou étaient en cours. Parmi ces villes, nous retiendrons tout particulièrement le cas de Rennes qui fut souvent pionnière dans le déploiement de technologies numériques. En se référant aux témoignages de certains acteurs locaux, c'est aussi le cas dans l'utilisation des services et médias géolocalisés.

En effet, la géolocalisation possède à Rennes une histoire pour le moins chargée. Une cinquantaine de topographes commença à développer dès les années 1980 un système d'information géographique (SIG) performant pour la ville, permettant ainsi à la ville de s'affranchir des prestations traditionnellement achetées à l'IGN¹³⁴. L'ouverture de ces données au public a fait de Rennes le premier territoire *Open Data* en France. Mais jusqu'à présent, si les adresses de ces points d'intérêt étaient disponibles dans la base de données, il manquait un support pour les localiser, ce qui représentait un facteur limitant pour les touristes et nouveaux arrivants : « *un comble dans une ville qui accueille près de 40 000 étudiants* » nous explique Norbert Friant¹³⁵. Dès le début des années 2000, l'objectif a donc été de recouper cartographiquement ces données dans un repère tridimensionnel, en partie à l'aide des fonds de carte déjà existants. En 2005, l'arrivée du haut-débit permet à la ville de proposer une interface 3D en ligne afin de naviguer dans l'offre : 1200 testeurs bénévoles se

¹³⁴ Institut Géographique National.

¹³⁵ Responsable du service Aménagement et usages du numérique de Rennes Métropole.

sont portés volontaires pour essayer le logiciel et tenter de l'améliorer, l'idée étant de proposer un « survol numérisé » de la ville le plus exhaustif possible et disponible pour tous.

Pour Hugues Aubin¹³⁶, qui insiste sur l'importance de la ville vécue, c'est en premier lieu sur les blogs (et, plus récemment, sur les réseaux sociaux) que les individus donnent et partagent leur vécu, leur lieu de vie, leurs rencontres. C'est ainsi qu'est né le *To Rennes Blog*, une première tentative de partage de contenus entre les individus avant l'ère des réseaux sociaux qui consistait en la mise en ligne de leurs propres prises de vue de Rennes par les citoyens : « *l'idée était d'en arriver à une anamorphose de la ville à travers les médiums numériques* ». Cette technique méthodologique n'est cependant pas propre à Rennes et s'avère même courante dans certaines villes françaises, mais pas seulement : Polise Moreira De Marchi, professeure à l'Université de São Paulo, a mené une expérimentation similaire auprès d'étudiants qui utilisaient leur téléphone portable comme outil de capture de prises de vue de la ville et interface de communication, permettant ainsi de construire une cartographie digitale de São Paulo à partir de ces données et approchant le smartphone non pas comme un simple outil de communication mais comme le producteur de nouvelles formes de langages numériques¹³⁷. Boris Beaudé s'appuie, lui, sur les données geotaggées sur la plate-forme d'hébergement et de partage de photographies Flickr pour démontrer que le regroupement de ces clichés permet d'identifier les éléments qui interpellent les individus dans la ville :

« Les photographies partagées par les touristes et les résidents sur le site Flickr apparaissent comme un indicateur d'intérêt. En dissociant les photos prises par les touristes et les résidents, le site met en valeur les centres d'intérêt de chacun des groupes. Le service Flickr est interfacé avec le service de géo-localisation de Yahoo : cette association regroupe les individus en fonction de l'historique de leurs déplacements. La pertinence de ce dispositif repose sur l'efficacité de l'algorithme d'auto-qualification utilisé¹³⁸. »

Le *To Rennes Blog* a cumulé plus de 3 000 messages, un total qui témoigne selon Hugues Aubin d'un réel engouement de la part des utilisateurs. Des centaines de photographies de la ville ont ainsi été publiées : « *c'était pour nous un contenu géolocalisé mais sans GPS, nous*

¹³⁶ Co-fondateur du LabFab de Rennes et chargé de mission TIC pour la Ville de Rennes et Rennes Métropole

¹³⁷ Moreira De Marchi P. (2014), *Telefones celulares : uma cartografia digital de São Paulo*, paru dans *Urbe - Revista de Gestão Urbana*, v.6, n.1, p.73-85.

¹³⁸ Intervention de Boris Beaudé lors du CITIC-Numérique et Espace Urbain du Grand Lyon, Actes de la journée du 15 octobre 2010 : http://www.millenaire3.com/fileadmin/user_upload/Interviews/AUBIN_citiC.pdf

savions où ces photos avaient été prises ». Comme dans toute *photo elicitation*¹³⁹, cela confirme par ailleurs une déformation affective sur ce qui est montré du quartier aux autres : « nous avons eu seulement deux photos de voitures brûlées durant une émeute, en revanche plus de 800 photos de Rennes sous la neige – ce qui est quand même assez rare - ont été postées en une journée ».

L'expérience est ensuite poussée plus loin avec un réseau social local, LaRuche¹⁴⁰. Il s'agit d'un réseau de communication géré par une association subventionnée par la Ville de Rennes. Ce dispositif permet aux individus de se géo-localiser anonymement, de se projeter dans un univers à « réalité augmentée » et d'accéder à un agenda collaboratif. En outre, la ville a installé des bornes relais Bluetooth qui permettent d'accéder gratuitement à partir d'un téléphone mobile au flux d'informations de l'agglomération.

Figure 12 : La Ruche, un agrégateur d'évènements et de rencontres sociales



La Ruche connaît un certain succès à Rennes malgré l'utilisation massive de pseudonymes. « Il ne faut jamais sous-estimer les pseudonymes sur Internet. Les élus riaient volontiers quand Lolo35 proposait un des premiers évènements Facebook pour se réunir massivement dans un lieu » nous rappelle Hugues Aubin, avant d'ajouter que « ce Lolo35, c'est un être de chair et de sang, et quand des milliers de Lolo35 se réunissent dans un même espace, la prise de conscience se substitue aux rires ». Cela tend d'autant plus à annihiler selon lui la traditionnelle dichotomie « réel / virtuel » pour lui préférer l'expression de « continuum

¹³⁹ Technique méthodologique avec pour objectif l'analyse problématisée de photographies prises par les individus eux-mêmes pour répondre à un questionnement précis.

¹⁴⁰ Source : <http://rennes.ruche.org/personne>

relationnel » dans cet espace hybridé, où les communications sont désormais parfaitement synchrones grâce à l'utilisation massive des messageries instantanées.

« L'hybridation physico-numérique des territoires comporte des dimensions technique et sociologique. Il existe un continuum relationnel dans ce phénomène : les apéros Facebook, par exemple, réunissent un grand nombre d'individus dont les lieux de résidence sont matériellement proches. Les réseaux sociaux en ligne permettent indifféremment à des individus de se retrouver avant ou après s'être rencontrés physiquement¹⁴¹. »

Au niveau de la géolocalisation, le changement est également visible notamment à travers l'émergence d'une dimension collaborative telle que nous l'explorions antérieurement : *« pour beaucoup, la géolocalisation c'est avant tout arriver à rendre intelligible aux gens l'offre proposée à proximité d'eux. Aujourd'hui cette offre est en partie proposée par les gens eux-mêmes ! »*. Ce contenu géolocalisé est néanmoins conçu pour être vécu de plus en plus par les groupes plutôt que par des individus isolés. Hugues Aubin poursuit dans une approche sociologique de ces spatialités en affirmant que nous entrons dans « la ville des tribus constituées et des info-riches », par opposition aux info-pauvres sur lesquels nous reviendrons et qui, pour des raisons diverses, n'ont pas accès à ce contenu numérisé. Rennes investit également dans la réalité augmentée pour dévoiler non seulement son présent mais aussi son passé et son futur. Ainsi, huit époques ont été travaillées dans le projet *Forward To The Past*¹⁴², qui propose une navigation spatiale et temporelle dans la ville de 1750 à aujourd'hui. Les promenades en réalité augmentée permettent également de voir certains monuments de la ville tels qu'ils étaient un siècle plus tôt, les touristes ou citadins sont alors équipés d'un casque et de tablettes, préférées ici aux smartphones : *« nous ne voulions pas équiper les gens de smartphones. C'est un outil trop personnel, or sur l'écran de la tablette plusieurs personnes peuvent commenter, partager ce qu'ils voient »*. De nombreux projets en cours visent à améliorer (ou au moins redéfinir) la vision de la ville actuelle. Les bus sont par exemple équipés d'une puce GPS afin que leur position puisse s'afficher en temps réel sur des applications mobiles, une mesure qui n'a pas fait l'unanimité auprès des conducteurs dans un premier temps. Pour ces derniers, ce n'était pas tant le fait d'être localisé qui était en cause, mais l'obligation de l'être de façon permanente : *« cela a même entraîné des mouvements sociaux, mais nous avons eu le soutien de la CNIL dès lors que nous avons proposé aux*

¹⁴¹ Intervention de Hugues Aubin lors du CITIC-Numérique et Espace Urbain du Grand Lyon, Actes de la journée du 15 octobre 2010 : http://www.millenaire3.com/fileadmin/user_upload/Interviews/AUBIN_citiC.pdf

¹⁴² Source : http://www.wiki-rennes.fr/Forward_To_The_Past

chauffeurs de pouvoir se déconnecter du système dès qu'ils le souhaiteraient », confie Norbert Friant.

Plusieurs milliers d'habitants se sont aussi portés volontaires pour se faire suivre par GPS lors du projet « vélo-piéton » initié par la ville en 2012. Celui-ci avait pour objectif de vérifier quels étaient concrètement les déplacements des cyclistes, les pistes cyclables qu'ils n'empruntaient pas mais aussi les détours et raccourcis qu'ils pouvaient prendre. Alors que des associations de cyclistes étaient d'abord réticentes à ce projet, les élus ont pu gagner leur confiance grâce à l'argument de l'*Open Data* : « *ces données récoltées aident pour le vivre ensemble, dès que nous avons indiqué qu'elles seraient disponibles pour tous et non utilisées dans un cadre privé nous n'avons plus rencontré d'opposition* ». Plus récemment, le projet « empreinte de mouvements » initié par Orange¹⁴³ dans le quartier du Blosne permet de rendre compte des espaces publics les plus fréquentés mais aussi de ceux qui ne le sont que très rarement, le tout sous la forme d'un modèle numérique de terrain (MNT) où les pics les plus élevés représentent les lieux les plus visités. Mais pour Hugues Aubin, trouver des volontaires était cette fois bien plus difficile :

« les gens n'ont pas confiance quand la demande vient d'une entreprise, il se disent que leurs données ne seront pas utilisées que pour cette expérimentation, que ce sera à but commercial, et ne savent pas ce que l'opérateur veut en faire. Et même s'il y a un bon de quinze euros offert aux participants, qu'est-ce que ça change ? La vie privée des gens ne se chiffre pas quinze euros, et il y a toujours ce même flou caractéristique qui fait peur aux utilisateurs, alors qu'il n'existait pas avec nous pour les vélo-piétons puisque nos données étaient publiques, qu'on faisait dans l'Open Data ».

Environ 300 volontaires ont tout de même été trouvés, tandis qu'Orange garantit l'anonymisation des données récoltées et leur partage sur un site avec accès privé. Rennes dispose aussi d'un bureau des temps, et propose avec TicTac¹⁴⁴ un site internet qui permet de mieux organiser ses journées en affichant les horaires d'ouverture et de fermeture de plusieurs milliers d'organismes dans la ville. Le bureau se sert également de ces données pour faciliter le « vivre ensemble ». Le site a permis de prendre conscience que décaler le début des cours à l'université de dix minutes permettait d'avoir 10.000 individus en moins dans le métro à un instant donné, de quoi séparer vie étudiante et vie professionnelle le matin et désengorger les

¹⁴³ Source : <http://www.empreinte-blosne.orange.com/inscription/index.php>

¹⁴⁴ Source : <http://vivrarennnes.fr/>

lieux. En marge des projets précédents dont l'objectif de repenser les mobilités et l'espace public pour qu'ils correspondent davantage aux besoins des habitants, les Rennais sont enfin sollicités pour décider, par exemple, de la nouvelle façade de la gare. A l'aide de la réalité augmentée, ils peuvent choisir des textures et des éléments de décoration en temps réel pour agrémenter l'espace. D'autres projets plus inattendus sont en cours, touchant à l'univers du jeu vidéo :

« La ville physique se mélange constamment à la ville virtuelle et tout un chacun peut, déjà aujourd'hui et sans doute encore plus demain, interagir avec le mobilier urbain, redessiner virtuellement son quartier, découvrir et partager la richesse du patrimoine, réinventer et démultiplier le débat public... Le virtuel autorise de plus une malléabilité de la réalité, portée par l'imagination extraordinaire des joueurs. Nous avons trouvé 300 joueurs de Minecraft et nous leur avons demandé de repenser la ville : le projet Rennescraft était né¹⁴⁵. »

Norbert Friant constate enfin une évolution des mentalités : *« Il y a dix ans, les gens ne nous faisaient pas confiance pour la carte Korrigo, qui permet de profiter du bus, du métro et du vélo dans la ville. Aujourd'hui, ces mêmes gens reviennent dans nos bureaux et nous demandent de les protéger contre Google et Facebook »*. Pour les acteurs publics, les technologies de géolocalisation et de réalité augmentée ont d'abord pour objectif de façonner le paysage urbain de demain et de rendre, à leur échelle, la ville « intelligente » (cf. 3.1). Cela passe notamment par la participation active des citoyens à des projets d'aménagement urbains, la connaissance de la répartition de ces individus dans l'espace urbain afin de fluidifier les déplacements et d'avoir un regard panoptique sur les mouvements et concentrations de ces derniers, ainsi que ce qui les motive, et enfin la mise en valeur de certains grands ensembles ou de lieux particuliers, en travaillant sur leur visibilité dans cet espace médiatique, par exemple par le biais de hashtags, QR Code, notifications géolocalisées. L'idée est ainsi de faire vivre la ville par le biais de l'envoi d'informations en temps réel, par exemple sur des services à proximité ou des événements à ne pas manquer, ce qui soulève une nouvelle fois la place des info-pauvres dans cet environnement, des citoyens qui ne peuvent avoir l'accès à ces flux, pour qui selon Norbert Friant la ville restera « comme avant » : nous remettons cela en question plus loin.

¹⁴⁵ Source : <http://rennescraft.fr/le-projet/>

4. Problématisation

Nous nous demandions en introduction comment repenser cet espace urbain à travers l'usage d'applications et de services géolocalisés. Il est certain que cette revue de littérature nous amène des éclairages sur la perception de ce nouvel environnement d'ubiquité médiatique. Simmel, Goffman, Sennett, Habermas et Joseph nous ont jadis apporté une connaissance sociologique approfondie de la place de l'individu dans la ville mais aussi de ses rapports avec les autres individus présents dans cet espace. Pour autant, au milieu de ce cadre théorique, de nouveaux questionnements surgissent dès lors qu'il s'agit d'inclure les technologies de l'information et de la communication dans le quotidien de l'individu contemporain, qui doit maintenant faire face à de nouvelles tensions et qui répond à de nouvelles logiques. En ce sens, les travaux d'Urry, Licoppe, de Souza, Beaud et Jauréguiberry nous apprennent entre autres que les TIC ne s'ajoutent plus à ce réel préexistant mais tendent à s'y mélanger, au point de perméabiliser toujours davantage des frontières déjà friables entre l'espace physique qui entoure l'individu et les flux informationnels et communicationnels qui font désormais partie intégrante de son environnement.

Cependant, cet état de l'art révèle que la géolocalisation n'occupe que rarement une place centrale dans la littérature sociologique récente, et les recherches qui y sont consacrées, en-dehors de celles d'Adriana de Souza et de Nicolas Nova, restent à ce jour peu nombreuses. La raison essentielle tient au fait qu'il s'agit d'une technologie récemment adoptée par le grand public, le smartphone en nouveau support de prédilection aidant, ce qui explique de ne pas retrouver davantage d'études focalisées sur ces services aujourd'hui très questionnants. Nous constatons également que peu de travaux semblent partir de l'outil géolocalisation pour en faire surgir des problématiques, et notre revue de littérature révèle même un raisonnement inverse : si cette technologie reste rarement traitée en tant que telle, elle se trouve parfois incluse dans diverses recherches sur les TIC qui se recoupent autour d'une thématique centrale. C'est par exemple le cas de la vie privée, de la récolte et de la confidentialité des données personnelles, qui font de nos jours débat tant au niveau des sciences sociales que dans un strict domaine juridique. La géolocalisation n'est ici évoquée que dans quelques paragraphes ou, au mieux, traitée dans un chapitre, car il ne s'agit que d'une technologie parmi d'autres, telles que les puces RFID, les bornes Bluetooth ou l'accès à Internet en situation de mobilité. De façon similaire, les discussions autour de la ville intelligente telles que nous avons pu les exposer incluent nécessairement des réflexions sur la géolocalisation,

mais elles ne sont en rien focalisées sur cette technologie comme nous le confirme la roue de Boyd Cohen.

Or, comme Francis Jauréguiberry en 2003 dans *Les branchés du portable*, nous ne partons pas ici d'un thème ni d'une population mais bien de l'outil, du dispositif, de la technique. Car à force d'inclure ces technologies dans des réflexions plus vastes, force est de constater qu'elles sont rarement mises en avant pour ce qu'elles nous semblent être, à savoir de puissants outils informationnels jouant directement un rôle sur la perception de l'espace, des lieux et des autres par son utilisateur. C'est peut-être ce qui ressort le plus de notre état de l'art : la littérature sociologique sur les nombreux questionnements autour du branché et, de façon plus globale, de l'individu hyperconnecté et de son expérience au monde qui l'entoure est particulièrement fournie, mais aucune à notre connaissance ne s'intéresse, de façon très précise, **à l'expérience au monde de l'individu géolocalisé** en particulier. Nous nous focaliserons donc sur ce sujet dans cette recherche.

Outre cet état de l'art, l'étude à caractère exploratoire de diverses expérimentations liées à la géolocalisation dans des villes françaises nous a également permis d'affiner nos questionnements. Le cas de Rennes, que nous avons retenu, est par exemple révélateur des multiples facettes de l'intégration du numérique dans l'espace urbain, de la dimension collaborative qui y est parfois donnée, des avantages des TIC pour le « vivre ensemble » mais aussi, en retour, des doutes et des craintes de la part des individus dont la position géographique se trouve de plus en plus exploitée.

4.1 Des questionnements autour de l'expérience de l'individu géolocalisé

Parce qu'elles utilisent la position géographique de l'individu de façon permanente, parce qu'elles jouent nécessairement un rôle dans nos rapports à l'espace et aux autres, mais aussi parce qu'elles sont aujourd'hui solidement ancrées dans notre quotidien, les applications de géolocalisation soulèvent de nombreux questionnements. Parce que l'expérience de la ville que vivent nos contemporains est en train de changer à travers l'utilisation des services de géolocalisation, notre recherche s'articulera autour de la problématique suivante que nous allons immédiatement expliciter :

En quoi l'utilisation intensive des applications et services géolocalisés amène-t-elle à de nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres ?

4.1.1 Étudier les usages pour dépasser des visions déterministes

La tournure de la formulation de notre problématique laisse comprendre que nous ne partons ni des technologies ni des utilisateurs pour nous questionner sur de nouvelles expériences, mais bien des usages et donc de l'appropriation et de l'utilisation de ces services. De fait, nous essayons d'éviter deux visions limitantes, deux déterminismes qui se sont affrontés en sociologie depuis la fin des années 1970. Nous nous appuyerons en grande partie dans le cadre théorique qui va suivre sur l'ouvrage de Francis Jauréguiberry et Serge Proulx, *Usages et enjeux des technologies de communication*, pour expliquer notre raisonnement.

D'un côté, nous avons donc le déterminisme technique, une vision dans laquelle peut être incluse la majorité des études dites « d'impact » massivement réalisées en France durant ces dernières décennies, qui pourraient être résumées par la célèbre affirmation « *la science découvre, l'industrie applique et l'homme suit* » (cité par Salomon, 1992, p.274). Ce déterminisme est notamment critiqué pour son manichéisme, opposant communément des visions positives et négatives des technologies de l'information et de la communication. Les premières débouchent sur des discours majoritairement dithyrambiques, pour des technologies qui se veulent pratiques, facilitatrices du quotidien, génératrices de lien social et qui permettent, entre autres, de gagner du temps. Les TIC sont souvent perçues comme conviviales, incontournables et réconfortantes, leurs performances pouvant même être qualifiées de magiques (Jauréguiberry & Proulx, 2011). Cela se heurte à d'autres visions cette fois plus pessimistes voire foncièrement alarmistes : disparition du lien social et annihilation

des rencontres en face-à-face ne sont qu'une simple conséquence de ces technologies qui sont d'abord, pour certains individus, le moyen d'une valorisation narcissique. Aussi,

« au lieu de freiner la déliquescence du lien social, la désertification des lieux publics et l'enfermement de chacun dans sa sphère privée, les technologies de communication ne feraient qu'accélérer ces phénomènes. Elles précipiteraient l'atomisation des individus en rendant non seulement supportable mais agréable leur isolement¹⁴⁶. »

Le déterminisme technique conduit pour Dominique Wolton à apporter une solution simple à des problèmes complexes, ce qui questionne donc sa pertinence scientifique¹⁴⁷. Mais il existe aussi un autre déterminisme dans lequel il n'est plus question de partir des technologies pour voir comment elles influent sur le social. La démarche est l'inverse symétrique puisqu'il s'agit de déterminer en quoi les structures de reproduction du social conditionnent le développement des technologies (Jauréguiberry & Proulx, 2011). Cette vision renvoie au fait que, *« loin de dynamiquement transformer la société »* comme veut le démontrer le déterminisme technique, *« les technologies de la communication ne font que la figer dans la reproduction de ses inégalités¹⁴⁸ »*. Il nous semble nécessaire dans cette recherche d'aller au-delà de ces deux approches qui tendent à isoler respectivement la technologie et la société et à décrire les interactions mécaniques entre ces deux « entités » séparées, alors même que *« la sphère technique est complètement enchevêtrée dans le tissu organisationnel des actions et des associations entre les acteurs, dans l'étoffe de ce qui constitue le social, avec ses fractures et ses inégalités¹⁴⁹ »*. Les études d'usages prennent en compte le caractère dynamique de l'innovation dans nos sociétés contemporaines. Se focaliser sur les usages, c'est aussi s'ouvrir à des tensions, à des écarts entre usages prescrits et usages effectifs, entre ce que le concepteur d'une application de géolocalisation souhaite proposer à l'utilisateur et le détournement que ce dernier peut en faire. Réfléchir sur la géolocalisation aujourd'hui nous permet également d'ignorer la limite souvent reprochée aux études d'usages qui sont, pour Emmanuel Eveno, *« souvent appréhendées par le filtre trompeur des premiers utilisateurs¹⁵⁰ »*... Un problème minoré dans notre cas par l'adoption massive des technologies de géolocalisation sur smartphone : comme nous le citons plus haut, 74% de

¹⁴⁶ Jauréguiberry F., Proulx S. (2011), *Usages et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, éditions Erès, p.18

¹⁴⁷ Wolton D. (1997), *Penser la communication*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.22

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.24

¹⁵⁰ Eveno E. (2004), « Le paradigme territorial de la société de l'information », *Netcom*, Vol.18, n°1-2, p.131

possesseurs de smartphone utilisent des services et médias géolocalisés, ce qui réduit considérablement le risque que notre méthodologie se trouve biaisée par un nombre trop important d'*early adopters*.

Notre choix est également motivé par les travaux d'Emmanuel Eveno lorsque, dans son Habilitation à Diriger des Recherches, il adopte une approche critique des études sur les TIC qui, en géographie également, ont été trop souvent résumées à une simple analyse des impacts des dispositifs sur la société. L'auteur rejoint ici Francis Jauréguiberry et Serge Proulx et insiste en outre sur l'intérêt de se focaliser sur les dynamiques socio-spatiales à travers un regard transversal plus vaste :

« Notre hypothèse consiste à considérer que ces techniques prennent sens dans les dimensions socio-spatiales, c'est-à-dire qu'elles en sont une composantes parmi d'autres et que c'est bien la conjonction de plusieurs facteurs de changement qui contribuent à la recomposition et à la réappropriation des territoires dans des rythmes et des dynamiques qui peuvent être très différents de ceux observés dans la production de l'offre technologique comme dans ceux de la demande et des usages¹⁵¹ ».

4.1.2 Le recours à la notion d'expérience

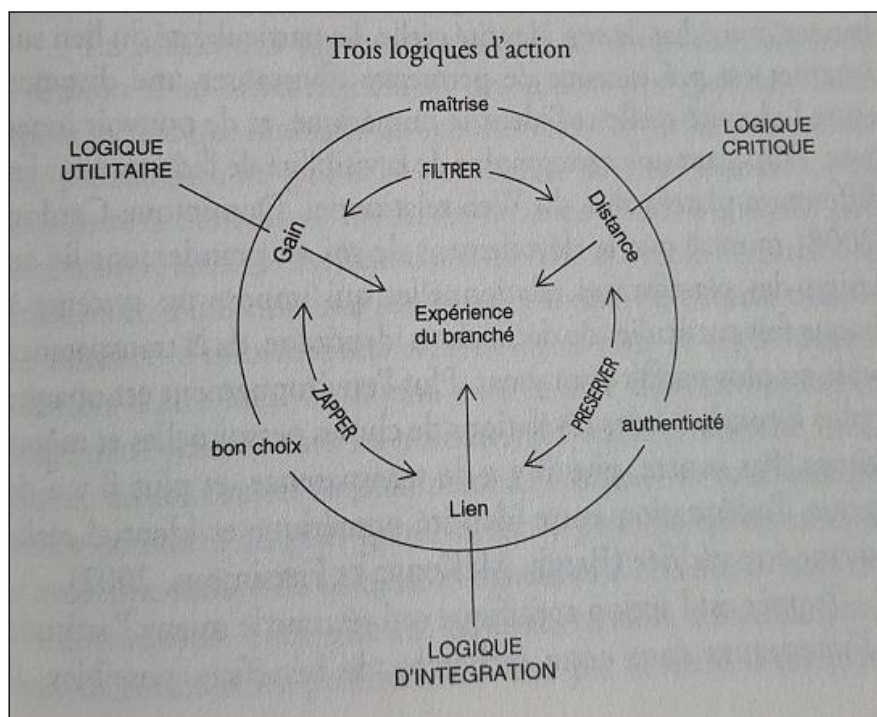
La notion d'expérience est centrale dans notre problématique. Dans sa *Sociologie de l'expérience*, François Dubet s'appuie sur trois grands principes, principalement empruntés à Weber, pour apporter une définition sociologique de l'expérience : l'action sociale n'a pas d'unité, l'action est définie par des relations sociales et l'expérience sociale est une combinatoire (Dubet, 1994). Il définit ainsi l'expérience comme *« une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacun des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'action différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité¹⁵² »*. Les trois logiques d'action évoquées ici sont pour Dubet l'intégration, la stratégie et la subjectivation. Francis Jauréguiberry s'appuie sur cette théorisation de l'expérience mais adapte ces logiques d'action à une dimension et un vocabulaire propres aux TIC. Il distingue *« une logique d'intégration et de reconnaissance, dans un système d'appartenance réticulaire et technologique ; une logique utilitaire, de gain et de puissance dans un système de concurrence et de compétition ; et une logique de prise de distance et d'autonomie dans un système d'individualisation et de*

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² Dubet F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, éditions Seuil, p.105

*subjectivation*¹⁵³ ». Il souhaite ainsi mettre en avant l'usage de ces technologies comme une expérience inédite, où être branché représente une logique d'intégration, être efficace représente une logique stratégique et, enfin, être autonomie représente une logique de subjectivation. Pour autant, cette approche est légèrement plus complexe car certains usages se trouvent à l'intersection de plusieurs logiques : *zapper* entre logique d'intégration et logique utilitaire, *filtrer* entre logique utilitaire et logique de subjectivation, *préserver* entre logique de subjectivation et logique d'intégration. L'expérience du branché, convergence de ces trois logiques, est ainsi représentée par le schéma suivant.

Schéma 3 : L'expérience du branché selon F. Jauréguiberry (2003)



Le recours à la notion d'expérience représente selon nous une approche pertinente pour situer cette nouvelle façon d'être, de percevoir le réel et de le vivre au quotidien. Celle-ci possède en effet une double dimension :

« D'une part, elle est une manière d'éprouver le monde social, de le recevoir, de le définir à travers un ensemble de situations, d'images et de contraintes déjà là. Elle est la version subjective de la vie sociale. D'autre part, et parce que ce monde n'a ni unité ni cohérence, l'expérience sociale est une manière de construire le monde social et de se construire soi-même. L'expérience n'est ni totalement contrainte, ni

¹⁵³ Jauréguiberry F., Proulx S. (2011), *Usages et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, éditions Erès, p.106

*totale­ment libre. C'est une construction inachevée de sens et d'identité, quand les individus ou les groupes sont confrontés à des logiques d'action autonomes, logiques que l'idée de de société et les conceptions classiques de l'individu visaient à intégrer, voire à confondre, sans d'ailleurs y parvenir jamais totale­ment*¹⁵⁴. »

Rapporté à notre sujet, l'expérience de l'individu contemporain à la réalité s'en trouve altérée. La dimension du monde qui vient à lui change : celui-ci devient « *bavard et sous-titré* »¹⁵⁵. Parallèlement, la façon d'agir de l'individu sur ce monde est également l'objet de profondes mutations : ce nouvel espace hybride définit une nouvelle façon d'être, de se mouvoir dans les lieux qu'il fréquente, mais aussi de se comporter avec les individus qu'il rencontre. Et si l'espace dans lequel cet individu s'inscrit lui apparaît différent, c'est également le cas des potentialités qui lui y sont offertes.

Nous laissons pour le moment de côté un dernier point à expliciter dans la formulation de notre problématique : la dimension « intensive » de l'utilisation de ces technologies. Nous supposons ce recours adjectival nécessaire pour mesurer des changements concrets dans nos expériences à l'espace, au temps et aux autres à travers notre usage des services de géolocalisation, mais nous expliquerons cela dans la construction de notre méthodologie.

¹⁵⁴ Dubet F., Martucelli D. (1998), *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, éditions Seuil, p.57

¹⁵⁵ Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube, pp. 41-49.

4.2 Des hypothèses qui recouvrent chaque dimension de notre problématique

Nous proposons à partir de nos lectures et de nos observations trois hypothèses dont chacune renvoie à une des dimensions de notre problématique.

4.2.1 Géolocalisation et spatialité

Nous pensons que les applications directement ou indirectement liées à la géolocalisation (ce qui inclut donc l'ensemble des fonctionnalités du smartphone utilisant la position géographique) peuvent aujourd'hui redéfinir l'expérience de l'individu à l'environnement urbain, et ce selon plusieurs facteurs. Par exemple, la confiance qu'il accorde à ces technologies pourrait dans certains cas déterminer mécaniquement les itinéraires qu'il retiendra lors de ses déplacements, peut-être jusqu'au stade où le smartphone passe de l'état de *conseiller* à celui de *guide*. La nuance est significative, le terminal de géolocalisation en tant que *conseiller* propose un itinéraire ou un lieu, il offre un choix et c'est l'individu qui filtre et retient la solution qui lui convient. En tant que *guide* et parce que le téléphone *intelligent* n'usurpe pas cet adjectif qui ne le quitte plus, il connaît l'individu mieux qu'il ne se connaît lui-même et la solution qu'il propose apparaît idéale pour des raisons de proximité, d'itinéraire retenu ou encore d'évaluations positives. Ce passage de conseiller à guide, que nous observerons peut-être dans nos résultats, poserait en tous cas la question de la liberté de l'acteur tout comme de sa passivité dans ses choix de déplacements. Il s'agit selon nous d'une dimension à explorer, sans omettre l'ensemble de facteurs sociospatiaux qui peuvent sans aucun doute avoir une incidence directe sur l'une ou l'autre de ces visions.

Ces expériences plurielles peuvent également découler de notre perception de cet espace hybridé, en allant au-delà de la traditionnelle dichotomie *info-riches* et *info-pauvres*, où les uns ont nécessairement les outils pour mieux comprendre et appréhender cette ville 2.0 qui s'offre à eux tandis que les autres n'ont pas ces moyens (en termes de maîtrise, de volonté, de capitaux, etc.) et ne saisissent donc pas toutes les potentialités offertes par ce nouvel environnement augmenté. Nous souhaitons traiter cela dans une perspective un peu plus complexe : n'existe-t-il pas une ligne médiane entre ces extrêmes ? Aussi, dès lors que l'info-riche peut décider de devenir au moins temporairement info-pauvre par le biais d'une déconnexion aux TIC, que perd-t-il vraiment ? Et que gagne, réciproquement, l'info-pauvre qui franchit un jour l'étape de la connexion ? Selon cette approche, nous devons également nous questionner sur le partage de cet espace, son accessibilité à l'heure où chaque individu

possède une expérience différente, unique, personnelle de celui-ci selon, entre autres, son degré de connexion et son usage des services de géolocalisation.

Enfin, n'occultons pas la double dimension de l'expérience ici, qui « renvoie d'abord à la façon avec laquelle nous recevons le monde social et à notre manière de l'expérimenter par notre perception - il est déjà là, et s'impose à nous -, mais aussi à ce que nous faisons de ce monde-là, à notre manière de le pratiquer et de participer à son changement, à notre façon de le construire en tant qu'acteur social¹⁵⁶ ». Dans le registre de la perception de cet espace, que voyons-nous vraiment ? Dans le cadre du guidage par satellite par exemple et à l'heure et la relativisation de la distance, l'espace traversé, qui n'est plus que l'itinéraire, la trajectoire, s'efface-t-il au profit du lieu qui peut être assimilé au point de départ, à l'étape puis à la destination ? Cet espace n'est-il plus qu'une simple illustration d'un effet tunnel porté ici à son paroxysme ou bien conserve-t-il une charge esthétique qui le rend singulier et n'annihile pas l'intérêt de s'y attarder ?

Portée par ces questionnements, notre première hypothèse sera donc la suivante : **l'utilisation des technologies de géolocalisation conduit l'individu à acquérir de nouvelles façons de parcourir les espaces et de pratiquer les lieux.**

4.2.2 Géolocalisation et temporalité

D'un strict point de vue sémantique, rapprocher dans un seul titre géolocalisation et temporalité peut poser problème, notamment lorsque l'on considère les racines du premier terme. Du préfixe *géo*, qui vient du grec « γη » qui signifie la terre, à la définition française¹⁵⁷ de la *localisation* qui fait en premier lieu référence à « l'action de déterminer l'emplacement où se situe une chose, un phénomène ou son origine » selon le CNRTL¹⁵⁸, nous pouvons donc doublement penser que nous nous intéressons à une technologie à caractère très fortement spatial. Pour autant, diverses études sociologiques démontrent empiriquement que dans nos sociétés contemporaines, nous raisonnons de plus en plus en termes de temps. Nous évoquions précédemment les notions de distance et de proximité à travers l'usage des TIC (cf. 3.2.1), nous pouvons ajouter que la distance temporelle prime aujourd'hui régulièrement sur

¹⁵⁶ Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube, p.43

¹⁵⁷ En anglais, les services de géolocalisation sont désignés sous l'acronyme LBS pour Location-Based Services car Location fait référence à l'espace tandis que Localisation renvoie davantage à la traduction d'une œuvre dans une langue étrangère.

¹⁵⁸ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/localisation>

la traditionnelle distance métrique. Il est bien plus fréquent de savoir à combien d'heures de train nous nous trouvons de Paris ou à combien d'heures d'avion nous séparent de New York, que de connaître précisément le nombre de kilomètres à effectuer pour s'y rendre (Jauréguiberry, 2003). De façon plus surprenante, Jocelyn Lachance montre que l'espace s'efface également au profit du temps dans le contexte du voyage, dès lors que pour le backpacker l'importance de la destination se trouve minorée par rapport à la durée et au rythme du voyage. Pour lui, l'essentiel n'est donc plus, par exemple, d'être en Nouvelle-Zélande mais de préciser qu'il y passe trois semaines, ce qui sous-tend des possibilités de découverte et d'expéditions supérieures, mais permet aussi une personnalisation du rythme de ce voyage. Lachance met en valeur la recherche d'une certaine autonomisation qui se traduit par la capacité de l'individu à gérer par lui-même la durée et le rythme de son voyage, tout en se vantant le cas échant de ne pas avoir défini de date de retour, ce qui met aussi en avant sa maîtrise du temps (Lachance, 2013). Il fut néanmoins difficile d'inclure cette notion de temps dans notre état de littérature : nous n'avons pas trouvé, à l'heure où nous écrivons ces lignes, une recherche qui se focalise sur la prise en compte de la dimension temporelle dans l'usage des services de géolocalisation. Il s'agit tout au plus d'un point que Nicolas Nova évoque brièvement dans un collectif sur les temps réels¹⁵⁹, sur lequel nous reviendrons. Pourtant, depuis quelques décennies, le temps est plus que jamais une notion centrale en sociologie.

Nous sommes effectivement passés d'une société où nous devons nous insérer dans des contraintes liées au temps à une société dans laquelle nous souhaitons en avoir la maîtrise au point que nous le violentons (Aubert, 2004). Pour Nicole Aubert, ce nouveau rapport au temps caractéristique de nos sociétés contemporaines est marqué par une accélération continue, par une vitesse qui augmente sans cesse et conditionne nos actions. Cette vitesse se traduit par trois façons de vivre le temps : *l'instantanéité* permise par les nouvelles technologies va générer une obligation *d'immédiateté*, qui va entraîner une *urgence* qui imprègne fortement la manière de vivre et de travailler dans les entreprises¹⁶⁰. Ces nouveaux rapports au temps laissent apparaître de nouvelles logiques : « *certains éprouvent du plaisir à s'ajuster en dernière minute, à jongler avec le temps ou à se sentir maîtres du temps*¹⁶¹ ». Mais à cela s'ajoute également un côté négatif : « *on confond l'urgent et l'important, on fonctionne à flux*

¹⁵⁹ Lejeune Y. (dir.) (2012), *Les nouveaux temps réels*, Limoges, éditions FYP.

¹⁶⁰ Aubert N. (2004), *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, éditions Champs Essais, 378p.

¹⁶¹ Aubert N. (2011), « La Société Hyper moderne, l'Individu Hyper moderne : Ruptures et contradictions », Actes de colloque du 5 février 2011 sur « L'accompagnement des processus de construction identitaire : l'apport de la sociologie ».

tendu, dans des logiques de preuves à court terme...¹⁶²». Ironiquement, c'est au moment où nous désirons dominer le temps que nous avons le sentiment d'en manquer. De la même façon, c'est à l'heure où les TIC nous en font indubitablement gagner nous avons subjectivement l'impression d'en avoir moins. En 1999, John Robinson et Geoffrey Godbey expliquaient que nous vivions dans une pénurie de temps, que nous étions en état de « *famine temporelle*¹⁶³ », un problème visiblement insoluble selon Hartmut Rosa, pour qui les TIC ne sont toutefois pas les seuls responsables :

« La modernité signifie mettre en mouvement de plus en plus rapidement le monde matériel, social et idéal. Nous aspirons à multiplier les choses, les contacts, notre horizon d'options... L'aspiration essentielle de la modernité est d'agrandir l'espace des possibilités. Cette aspiration crée inévitablement un problème temporel, car dans ce schéma, le temps est l'élément qui ne peut pas être multiplié. On ne peut pas augmenter la quantité de temps. On peut le compresser, mais pas l'agrandir. Nous vivons dans une société de croissance et le temps, lui, ne peut pas croître¹⁶⁴. »

Rosa évoque aussi cette accélération du monde, qui ne peut être comprise qu'après avoir pris conscience de l'intérêt de la lenteur, qu'il considère comme une richesse du temps : c'est le sentiment de « *ne pas être sous la pression d'une urgence, de ne pas être obligé de faire une chose sans en avoir le temps*¹⁶⁵ ». Il distingue différentes catégories d'accélération interdépendantes qu'il représente sous un cycle de l'accélération, devenu un *système fermé et autopropulsé* dans lequel l'accélération technique mène à une accélération du changement social qui conduit à une accélération des rythmes de vie (qu'il définit comme le « *nombre d'expériences par unité de temps* »), cette dernière nécessitant à nouveau une accélération technique pour être plus significative. Parce que la quantité de temps n'augmente pas, c'est ici la subjectivité qui rentre en compte par le biais de l'accélération des rythmes de vie : le sentiment d'avoir fait plus ou plusieurs choses à la fois dans une même unité de temps.

Cette accélération est, enfin, implicitement évoquée par Zygmunt Bauman lorsqu'il rend compte de la multiplication des *espaces interdictionnels*. L'environnement urbain devient progressivement hostile au flâneur, dont la lenteur entre en contradiction avec une société *liquide* du mouvement, de la vitesse et de l'incertitude. Pour Bauman, la société moderne

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ Robinson J., Godbey G. (1999), *Time for Life : The surprising way Americans use their time*, Pennsylvania, Penn State University Press, 392p.

¹⁶⁴ Rosa H. (2012), *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, éditions La Découverte, p.30

¹⁶⁵ *Ibid.*, p.43

liquide se définit comme celle « où les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et routines¹⁶⁶. »

Au même titre que nos expériences à l'espace, s'intéresser à cette expérience du temps nous semble donc un fondamental dans cette thèse et nous poserons l'hypothèse que **les utilisateurs de services géolocalisés raisonnent davantage en termes de temporalité que de spatialité.**

Si cela fut déjà démontré dans le cadre très englobant des technologies de l'information et de la communication, il nous reste donc maintenant à vérifier empiriquement si les technologies de géolocalisation peuvent être incluses dans ces acceptations dès lors que, par exemple, la distance se compte moins en mètres et kilomètres qu'en heures et en minutes.

4.2.3 Géolocalisation et sociabilité

Des réseaux sociaux géolocalisés aux applications de recherche de points d'intérêt, non sans omettre le *geocaching*, il ne fait aucun doute que les services de géolocalisation s'orientent aujourd'hui vers une dimension de plus en plus sociale. C'est un des points que nous avons voulu mettre en évidence lors de l'analyse de l'infographie de la CNIL sur l'usage quotidien de la géolocalisation.

En 1979, dans *Les tyrannies de l'intimité*, Sennett s'interrogeait sur le fait de vivre *en public* : « Comment vivre avec des inconnus ? Comment être des inconnus au milieu d'inconnus ? Comment vivre, autrement dit, en public¹⁶⁷ ? ». S'intéresser aux nouvelles expériences aux autres suppose tout d'abord de revenir sur ce « vivre en public ». Pour Goffman, les unités élémentaires de l'espace public sont des réponses qui trouvent leur sens et leur cohérence dans une « syntaxe des conduites », ou « une grammaire des motifs ». Goffman définit l'espace public comme un « dispositif de mise en tension des identités entre distance et proximité, entre le face-à-face avec autrui et la coprésence avec tout un chacun¹⁶⁸ ». Pour Habermas, c'est le domaine historiquement constitué de la controverse démocratique et le ressort d'une éthique procédurale de « l'agir communicationnel¹⁶⁹ ». C'est aussi un

¹⁶⁶ Bauman Z. (2007), *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, p.7

¹⁶⁷ Sennett R. (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 282p.

¹⁶⁸ Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, Les éditions de Minuit, 256p.

¹⁶⁹ Habermas J. (1988), *L'espace public, Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, réed. 1988, 324p.

« *dispositif de mobilisation des convictions* », de « *construction des influences* ». L'espace public est une structure intermédiaire tantôt « *épisodique* » (bistrot, cafés et rues), tantôt « *abstraite* » (celui des mass media composé de lecteurs, auditeurs et spectateurs « *à la fois isolés et globalement dispersés* »), tantôt « *organisé* » (représentations, conseils de parents d'élèves, concerts, conférences, etc.). Pour Joseph enfin, qui s'appuie principalement sur les travaux de Goffman puis d'Habermas, l'espace public est « *un dispositif de dramatisation de l'intersubjectivité pratique qui mobilise toute une série d'artéfacts et d'équipements de la pensée et de l'activité*¹⁷⁰ ».

Ces définitions mettent en avant plusieurs dimensions de l'espace public, nous distinguerons notamment un retour sur les notions de distance et de proximité, constamment mises en tension, puisant ses racines dans la figure de l'*étranger* de Simmel par laquelle le lointain devient proche tout comme le proche devient lointain. Mais, surtout, elles soulèvent divers questionnements sociologiques relatifs à l'anonymat et à la visibilité dans cet espace public : c'est ici que les services de géolocalisation entrent en jeu. Selon le type d'application qu'il utilise, sa position géographique dans l'espace urbain, l'heure de la journée ou encore la présence à proximité de ses proches qu'il peut souhaiter aller voir ou au contraire esquiver, l'individu est confronté de façon permanente à la gestion de sa visibilité dans cet espace hybridé qui a paradoxalement un point commun avec les petits villages et hameaux : tout peut se voir, tout peut se savoir. L'accès à des flux informationnels géolocalisés d'une densité inédite peut être vécue comme un rétrécissement à l'extrême de la distance entre diverses réalités spatiales mais aussi sociales, ce qui induit de nouvelles problématiques. Là où l'anonymat était une caractéristique fondamentale de la ville il y a encore quelques décennies dès lors que, citons à nouveau Sennett, nous vivions « *en tant qu'inconnus au milieu d'inconnus* », nous devons maintenant réfléchir à un espace où tout est potentiellement connu, où l'anonymat de l'individu ne s'impose plus par définition mais doit au contraire être l'objet d'une démarche personnelle, il doit se rechercher et nécessite pour cela des compétences. Nous pourrions également pousser ce raisonnement à peine plus loin en étant moins optimistes sans être néanmoins technophobes, en partant du principe qu'il n'est tout simplement plus possible d'être cet anonyme au milieu d'anonymes, à l'ère des *Big Data*s et donc du partage massif de données recoupées et retravaillées par des algorithmes toujours

¹⁷⁰ Joseph I. (1984), *Le Passant Considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, éditions Librairie des Méridiens, p.40

plus complexes qui nous amènent irrémédiablement à la conclusion que, peut-être, l'anonymat est aujourd'hui sévèrement menacé.

Notre réflexion à partir des deux diptyques distance/proximité et anonymat/visibilité nous amènent à nous questionner sur le partage de cet espace urbain à l'heure où chaque individu peut en avoir une vision très personnalisée pour ne pas dire unique (Coyne, 2010), par le biais des flux d'informations qu'il décide de recevoir et des applications qu'il utilise pour en « augmenter » sa perception. Comment concilier à la fois l'intégration de ces nouvelles technologies dans la ville avec la conservation de services plus conventionnels pour ceux qui préfèrent ne pas les utiliser ? Qu'est-ce que l'espace public aujourd'hui ? N'est-ce pas « *cet espace hybridé et mobile créé par le mouvement constant des utilisateurs qui s'avèrent continuellement connectés à Internet et aux autres*¹⁷¹ » ? Mais, surtout, ce partage permanent de la position géographique des individus peut-il amener à de nouvelles rencontres ? Quelles en sont les modalités ? Comment s'organisent-elles dans l'espace ? Et inversement, des individus adoptent-ils parfois des stratégies d'évitement lorsqu'ils repèrent sur leur smartphone qu'un contact se trouve à proximité de leur position ?

Suite à ces questionnements et devant la prolifération d'applications telles que Cloak ayant pour objectif d'éviter de potentielles rencontres, nous posons donc pour troisième hypothèse que **la connaissance de la position géographique des proches et, réciproquement, la connaissance qu'ont les proches de la position géographique de l'utilisateur de services géolocalisés entraînent de nouvelles stratégies de contrôle, d'évitement et de falsification de leur position de la part des individus.**

¹⁷¹ De Souza e Silva A., Frith J. (2012), *Mobile interfaces in public spaces : Locational privacy, control and urban sociability*, éditions Routledge, p.72

5. Construction de la méthodologie

5.1 De la nécessité d'une méthodologie interventionniste

En parallèle de notre problématique et des hypothèses retenues, nous accordons une grande importance à l'objet étudié dans la construction de notre méthodologie. Nous l'avons montré : il s'agit d'une technologie dont l'adoption massive est encore très récente, ce qui signifie que des nouvelles potentialités sont en train de se mettre en place sous nos yeux, de même que les irréversibilités qui peuvent y être liées émergent elles aussi progressivement. Nous devons aussi faire face à l'évolution rapide des services géolocalisés, en gardant à l'esprit qu'ils se diversifient de façon intense et adoptent continuellement de nouveaux supports tels que la montre ou les lunettes connectées. Pour compenser ce temps d'avance de la technologie sur la réflexion sociale qui devrait l'accompagner, il nous semble indispensable d'intervenir, de sonder, de mesurer des changements, des écarts et des logiques au plus près des populations. Une méthodologie interventionniste nous semble donc particulièrement adaptée. Et, parce que nous nous intéressons à l'expérience des acteurs, nous proposons une approche qualitative par le biais d'entretiens. Le choix de s'arrêter sur cette méthodologie a été motivé par ce que nous souhaitons précisément recueillir, que nous regrouperons en trois points :

(1) La recherche de la représentation des acteurs sur leurs propres pratiques spatiales, temporelles et sociales dans l'espace urbain aujourd'hui. Dans ce premier point, nous souhaitons que l'individu s'interroge sur ses pratiques concrètes de cet espace, d'abord sans inclure la dimension de la géolocalisation (sauf s'il y fait directement référence, ce qui peut être révélateur), puis se questionne sur une éventuelle évolution de ces pratiques par le biais d'une utilisation générale des services et médias géolocalisés : Comment définit-il son usage de ces technologies ? A quelle fréquence les utilise-t-il mais surtout, dans quel but ? Participe-t-il à des rencontres et événements dans cet espace ? De façon générale, qu'est-ce qui a changé pour lui depuis qu'il a téléchargé ces applications ? Il ne s'agit pas ici d'entrer dans le détail mais d'avoir un premier aperçu qui peut permettre par la suite de revenir sur certains éléments du discours.

(2) La recherche de la représentation des acteurs sur les nouvelles potentialités offertes par cet environnement hybride qui se présente à eux. Ce second point s'inscrit dans la continuité du premier, mais nous abordons plus profondément ici les

nouvelles expériences à l'espace, aux temps et aux autres sous l'angle des applications de géolocalisation. Il s'agit pour l'interviewé de se questionner cette fois sur ce nouvel environnement d'ubiquité médiatique qui l'entoure. Comment partage-t-il sa position géographique ? Que fait-il de celle des autres ? Quel est son degré d'implication dans ses services ? Est-ce qu'il participe aux services collaboratifs ? Est-ce qu'il retrouve des inconnus autour d'un jeu de geocaching ? Est-ce que ces applications lui font réellement gagner du temps ? Si oui, qu'est-ce qu'il en fait ? Comment vit-il ce « rétrécissement » des distances ? Est-ce qu'il a déjà pisté quelqu'un à son insu en utilisant ces services ? Les questions sont ici multiples et ont pour objectif de pousser l'individu interrogé à mieux cerner ce qui a peut avoir changé pour lui, ce qu'il y a d'inédit et donc qu'il ne faisait pas avant. Au-delà de ces questions, nous prêterons donc une attention particulière aux anecdotes (que nous « réclamerons » régulièrement) et donc au vécu de l'acteur.

(3) La recherche d'une posture réflexive des acteurs sur les enjeux liés à l'utilisation de ces technologies. La sphère de la vie privée, nécessairement menacée par l'usage des services de géolocalisation mais aussi par les TIC de façon plus globale, est un point que nous traiterons en toute logique ici mais ce n'est pas le seul. Nous souhaitons ici avoir, de façon plus générale, le retour d'expérience de l'individu sur les risques¹⁷² liés à l'usage intensif et parfois non maîtrisé de ces technologies, tout en prenant en compte d'éventuelles irréversibilités qui sont en train de se mettre en place. Que pense l'interviewé de son anonymat à l'ère du « tout-géolocalisable » ? Est-ce qu'il a le sentiment d'avoir perdu tout ou partie de son autonomie ? Qu'en est-il de son expérience sensible des lieux dans des environnements aussi instrumentalisés et surchargés de flux informationnels ? Dans quelles circonstances refuserait-il catégoriquement d'être géolocalisé aujourd'hui ? Alors que les deux points précédents pouvaient inclure, entre autres, une réflexion sur les services géolocalisés sous l'angle du « qu'est-ce qui s'y gagne ? », nous nous focaliserons ici sur ce qui s'y perd.

Ces réflexions se focalisent donc principalement sur le vécu des individus. Nous nous intéressons à la fois à leurs pratiques de ce nouvel espace hybridé et à leur regard sur leurs propres pratiques. L'idée n'est donc pas tant de savoir ce qu'ils y gagnent ou ce qu'ils y

¹⁷² Nous faisons référence à la notion de risque proposée par Berk, qui la définit comme la mesure de la négativité potentielle.

perdent - nous irons d'ailleurs au-delà de cette dichotomie - mais plutôt ce qui change au point qu'ils en prennent conscience, tant sur cet environnement qui est là et s'impose à eux que sur ce qu'ils font de celui-ci.

5.2 Une volonté de cibler les utilisateurs réguliers des services géolocalisés

Le sujet traité appelle à des délimitations du terrain plus complexes qu'il n'y paraît. Nous avons retenu trois critères.

5.2.1 De l'importance de la localisation géographique des individus interrogés

Nous mettons en valeur dans la partie précédente l'inégale répartition des offres de services géolocalisés entre les espaces urbains à fortes densités par rapport au monde rural qui, s'il n'en est pas nécessairement réduit au simple guidage par satellite, ne dispose pas d'un nombre d'applications spécifiques conséquent pour justifier, selon nous, de focaliser notre attention dessus. Nous avons à ce titre mis en évidence la diversité des services géolocalisés proposés sur les marchés applicatifs, tels que le suivi en temps réel des transports en commun, le repérage de places de parking libres ou de *vélib* dans des objectifs de facilitation et/ou de fluidification de la circulation, ou encore l'organisation d'évènements donnant lieu à des regroupements et rencontres dans cet espace, qui sont répertoriés et localisés par le biais d'applications. Nous avons par la suite ajouté à ces premières considérations géographiques et techniques que la ville était bien le fruit d'une construction sociale portée par des priorités de coprésence et de co-spatialité et que, devenant progressivement un environnement hybridé augmenté par des flux informationnels et communicationnels toujours plus denses, cette ville portant vers l'intelligence et la malléabilité devenait de plus en plus personnalisée par l'individu qui y porte un regard égocentré. Alors que nous nous intéressons aux nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres sous le spectre des services de géolocalisation, il nous semble donc pertinent de nous focaliser sur cet espace urbain pour rendre compte de ces phénomènes.

Nous avons donc choisi d'interroger des individus qui habitent dans des villes françaises de taille moyenne ou supérieure. Dans un premier temps nous avons fixé une limite arbitraire de 100.000 habitants minimum, en jugeant qu'il s'agissait ici d'un nombre à partir duquel un espace urbain semblait suffisamment dense pour proposer un contenu géolocalisé spécifique et adapté à nos attentes. Mais, rapidement, nous avons accompagné cette limite d'un autre pré-requis et nous avons vérifié sur les marchés applicatifs de la présence effective de

diverses applications de géolocalisation propres à ces villes, ce qui est devenu notre critère de sélection principal dans ce cadre géographique. Pour des raisons de proximité, nous avons effectué la majorité des entretiens à Bordeaux et Toulouse, puis nous nous sommes rendus à Rennes, Paris et Nancy, avant de terminer par trois entretiens à Pau. Nous avons choisi six villes différentes afin d'éviter un possible biais méthodologique qui aurait consisté à interroger un certain nombre d'individus dans une seule et même ville et, peut-être, de passer outre certains résultats qui auraient été obtenus ailleurs. Dans tous les cas, il ne s'agit pas ici de faire une étude comparative des usages de la géolocalisation dans différentes villes.

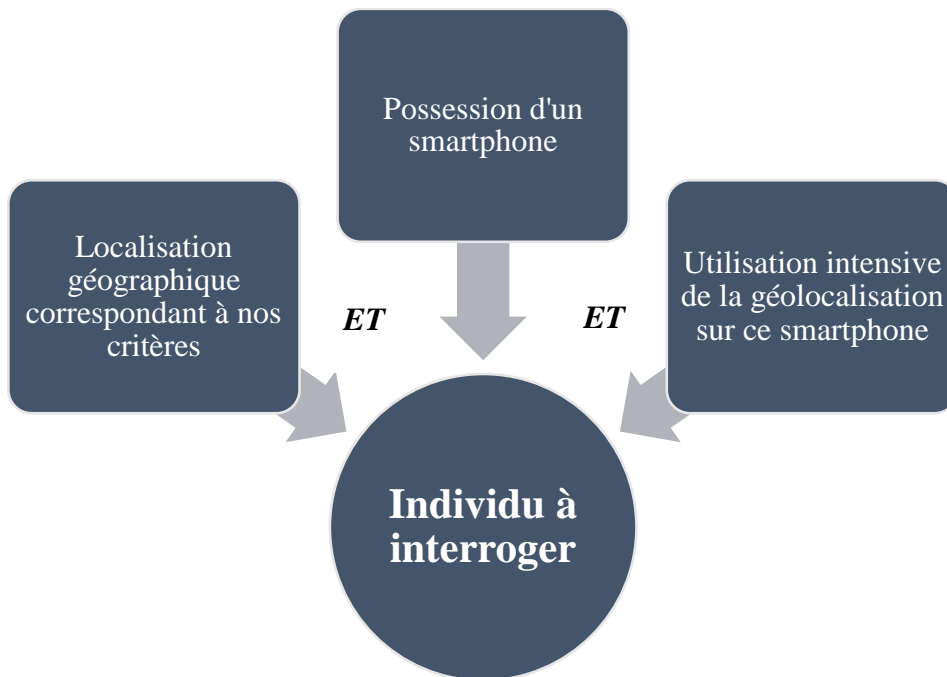
Les entretiens ont été réalisés auprès d'individus qui habitent dans les six villes retenues. La durée depuis laquelle ils y habitent n'est pas un critère de sélection, mais l'information est tout de même incluse dans la fiche signalétique car elle peut avoir une incidence sur la connaissance de cet espace urbain et la nécessité (ou non) d'utiliser des services de géolocalisation pour certains déplacements. Seuls deux entretiens ont été effectués par visioconférence *via* le logiciel Skype. Nous avons privilégié autant que possible la rencontre en face-à-face car nous souhaitons que les individus interrogés aient la possibilité de sortir leur smartphone pour effectuer certaines manipulations sous nos yeux, comme vérifier quelles applications de géolocalisation ils avaient téléchargé ou bien nous montrer ce qu'ils en faisaient lorsque, par exemple, ils calculaient un itinéraire. Il s'agit donc pour nous d'une valeur ajoutée à ces entretiens, afin de pouvoir évaluer des pratiques spécifiques dont la grille d'entretien ne peut rendre compte et, potentiellement, de mettre en avant divers détournements par rapport à une utilisation « traditionnelle » de ces applications. Toutefois, nous insistons sur le fait que ces résultats supplémentaires apparaissent comme un simple complément aux entretiens et non comme une expérimentation.

5.2.2 Des utilisateurs qui vont au-delà de la recherche d'itinéraires

Le second critère retenu est la possession d'un smartphone et l'utilisation d'applications de géolocalisation sur ce dernier. Nous excluons donc à la fois les individus qui (1) ne sont équipés que d'un téléphone portable classique, car non pourvu d'une puce GPS ni de la connectivité suffisante pour permettre l'utilisation d'applications de géolocalisation, et ceux qui (2) n'utilisent que des outils de guidage par satellite traditionnels tels que les boîtiers Tomtom, Navigon ou Garmin, qui se limitent à un strict usage automobile, ce qui ne traite que très partiellement notre problématique. Nous ajoutons également un troisième critère, en sélectionnant parmi les possesseurs de smartphone des individus qui utilisent des applications

de géolocalisation pour au moins un autre objectif que le guidage par satellite. Dit autrement et parce que nous évoquions en introduction que près de 75% des possesseurs de smartphones déclarent utiliser ces applications, nous souhaitons filtrer quelque peu les individus pour ne garder que ceux qui ont l'usage le plus diversifié possible de ces services géolocalisés. C'est ce que nous entendions dans notre problématique par « *usage intensif* ». L'idée n'est pas ici de catégoriser des individus selon le temps qu'ils passent sur ces applications, ni même leur fréquence d'utilisation de ces dernières : que peut nous dire de ses nouvelles expériences aux autres un individu qui, même s'il possède un smartphone et a recours au guidage par satellite plusieurs fois par semaine, s'en tient uniquement à cet usage et n'a jamais souhaité aller plus loin avec les technologies de géolocalisation ? Parce que nous avons mis en avant la diversification de ces applications dans la partie précédente et que nous avons plusieurs fois souligné la dimension socialisante qui s'en dégage de plus en plus, nous souhaitons donc trouver des individus qui étaient en mesure de nous présenter ce petit « supplément » à la simple recherche d'itinéraire. Réseaux sociaux géolocalisés, geotagging puis partage de photographies, réalité augmentée, geocaching, planification d'évènements, repérage de contacts dans l'espace, ou plusieurs de ces usages à la fois : les possibilités étaient vastes et, dans le cadre de deux entretiens, nous nous sommes même éloignés du strict cadre de l'espace urbain pour avoir un aperçu des nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres dans le contexte du voyage. Les 48 personnes que nous avons interrogées répondent donc à l'ensemble de ces critères, synthétisés dans le schéma en page suivante.

Schéma 4 : Synthèse des critères d'échantillonnage



L'âge n'est pas inclus dans les critères de sélection retenus, car s'il s'agit indubitablement d'un facteur déterminant par rapport aux pratiques socio-spatiales d'un individu, il nous a semblé pertinent de ne pas s'arrêter à des tranches d'âge délimitées. Rapporté à notre sujet, nous avons donc préféré la prise en compte de l'âge dans l'analyse des résultats obtenus plutôt que dans la sélection a priori des individus. Nous en arrivons ainsi à une large amplitude, les personnes interrogées ayant entre 18 et 56 ans.

Au fur et à mesure de la réalisation de nos entretiens, deux cas particuliers ont retenu notre attention : l'utilisation de services de géolocalisation par des individus en situation de handicap visuel, et la localisation des enfants et adolescents par leurs parents. Ces particularités nous ont conduits à réaliser des terrains complémentaires que nous détaillerons dans les chapitres qui leur sont consacrés afin d'éviter toute redondance, portant ainsi notre échantillon à 62 individus interrogés au total.

Retenons enfin que nous excluons deux profils d'individus de notre échantillonnage. D'abord, les individus qui n'habitent pas dans une des villes choisies mais s'y trouvent car ils sont de passage. Ce point suppose par la même occasion que nous avons interrogé des individus qui, eux, ont sans doute déjà été « de passage » dans d'autres villes et ont donc eu la possibilité de nous faire partager ce vécu. Par conséquent, si l'une des limites de notre méthodologie est de ne pas prendre en compte les touristes dans les villes initialement retenues, qui ont sans aucun doute des pratiques de cet espace à prendre en compte, nous avons arrangé notre grille

d'entretien pour pouvoir tout de même nous appuyer sur les diverses expériences des individus que nous avons interrogés. Ensuite, nous avons choisi d'exclure les non-connectés. Nous nous focalisons dans cette thèse sur les individus connectés et utilisateurs de services de géolocalisation, afin de nous intéresser aux nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres qui découlaient directement de l'usage de ces technologies. Mais, dès lors que nous avons mis en avant dans une première partie les évolutions significatives de l'environnement hybridé qui nous entoure, nous ne pouvons ignorer que ces transformations n'affectent pas seulement les individus hyperconnectés qui se saisissent à des degrés variés de ces nouvelles opportunités. La ville peut ainsi devenir moins lisible à ceux qui n'ont plus les compétences nécessaires pour en déchiffrer ses nouveaux signes, son nouveau langage. Nous ne prendrons pas cette dimension en compte ici, mais elle n'est pas pour autant à oublier.

5.3 Élaboration de la grille d'entretien

La grille d'entretien se divise en cinq parties : les deux premières sont davantage introductives, respectivement sur le smartphone et sur l'utilisation des applications de géolocalisation. Nous proposons ici de décomposer cette grille pour expliquer les questionnements et questions de relances que nous y avons incluses, dans le cadre de notre analyse problématisée et afin d'apporter des réponses à nos hypothèses.

Partie 1 : Le regard de l'individu sur son smartphone

1.1	Pourquoi avez-vous acquis un smartphone ?	Est-ce que c'était un choix personnel ? Racontez-moi comment ça s'est passé.
1.2	Qu'est-ce qui a changé depuis que vous utilisez un smartphone ?	Diriez-vous que c'est positif en général ?
1.3	Est-ce que vous vous connectez à Internet depuis votre smartphone ? Pourquoi ?	Combien d'heures par jour en moyenne ?
1.4	Avez-vous le sentiment de passer trop de temps sur votre smartphone ?	Etes-vous également connecté en week-end ? Durant vos vacances ? Ressentez-vous cela comme une addiction ? Pendant combien de temps pourriez-vous vous passer de votre smartphone sans ressentir un manque ? Avez-vous un exemple ?

La première partie de la grille d'entretien n'est pas focalisée sur les services de géolocalisation, même si les individus interrogés ont pu y faire référence, pour certains, dès la question 1.3. L'objectif était ici de proposer une entrée en douceur dans l'entretien en questionnant l'individu sur l'outil smartphone de façon générale, mais aussi la fréquence et la durée d'utilisation de ce dernier. Ces premiers questionnements permettent d'évaluer la place que prend l'outil smartphone dans la vie des individus, que nous forçons d'ores et déjà, comme cela sera le cas tout au long de l'entretien, à réfléchir sur ses propres pratiques. La question 1.3, relative à l'Internet mobile, nous intéresse d'autant plus que la réponse va nécessairement influencer sur l'utilisation des applications de géolocalisation, les deux technologies étant indissociables dès lors que nous allons au-delà du guidage par satellite. Parce que l'accès au réseau cellulaire est indispensable à la majorité des services de géolocalisation et que, réciproquement, une grande partie des applications connectées au

réseau mobile prennent en compte la position géographique de l'individu, un individu connecté plusieurs heures par jour à Internet en situation de mobilité a d'autant plus de chances d'avoir des usages des applications géolocalisées diversifiées, parfois même sans savoir qu'il est localisable mais nous aurons le temps d'y revenir.

Partie 2 : Utilisation générale des applications de géolocalisation

2.1	Pourquoi utilisez-vous des applications de géolocalisation ?	
2.2	Utilisez-vous déjà un GPS avant de posséder votre smartphone ?	Si oui, qu'est-ce que le smartphone vous apporte en plus ?
2.3	Quelles applications liées à la géolocalisation utilisez-vous régulièrement ? (+ noms)	<i>(uniq. si description vraiment insuffisante)</i> Pouvez-vous me dire l'usage que vous en faites généralement ?
2.4	Pouvez-vous me décrire comment vous utilisez la géolocalisation dans une journée de travail ?	Est-ce que vous en avez un usage différent en week-end ? Et en vacances ?
2.5	Utilisez-vous la géolocalisation uniquement dans votre véhicule ou également à pied et dans les transports en commun ?	<i>(si cela n'a pas été fait auparavant)</i> Décrivez-en votre utilisation pour les deux derniers cas en particulier (répéter : à pied/transports)
2.6	Avez-vous déjà entendu parler de la réalité augmentée ?	Si oui, avez-vous déjà utilisé des applications de géolocalisation qui ont recours à cette technologie ? Pourquoi ?

Cette deuxième partie amène progressivement l'individu à réfléchir sur son utilisation des services de géolocalisation. Nous commençons par une question très générale (2.1) en cherchant à savoir quels éléments sont mis en valeur dès maintenant dans la réponse de la personne interrogée. Cela peut nous permettre de voir quel usage revient de façon récurrente en première position, et s'il s'agit toujours aujourd'hui du guidage par satellite dont nous supposons qu'il est encore le plus commun. La grille a bien sûr évolué avec le temps et, dans cette dernière version, nous n'y apposons aucune relance prédéfinie à cette question car nous préférons rebondir le cas échéant sur des usages atypiques qui seraient cités immédiatement. Nous nous sommes par ailleurs plusieurs fois retrouvés confrontés à cette situation, notamment pour le geocaching qui est apparu pour trois individus comme l'utilisation prioritaire de cette technologie.

La question 2.2 est relativement fermée mais c'est sa relance qui nous intéresse davantage : il s'agit d'abord de savoir si l'interviewé(e) possède une expérience antérieure au smartphone

du guidage par satellite mais, surtout, si cette dernière s'est trouvée augmentée par l'utilisation de ce nouveau support. Nous cherchons donc explicitement à savoir ce qui a changé avec le passage au smartphone, en supposant que cette question très large peut nous apporter des réponses variées. La question 2.3 est typiquement celle qui a poussé une partie des individus à sortir leur smartphone et chercher effectivement quelles applications plus ou moins liées à la géolocalisation ils avaient eu l'occasion d'installer. Nous leur demandions ici le nom de ces applications et ce qu'ils en faisaient, avec des objectifs multiples : voir quelles applications étaient les plus citées, connaître la description qu'en faisaient leurs utilisateurs afin de constater un éventuel détournement de l'usage principal du service ou encore voir sur l'écran du smartphone quelles applications installées étaient directement liées à la prise en compte de la position géographique mais n'était pour autant pas citées par les utilisateurs. Nous cherchions dans la suite de la grille d'entretien à observer des usages différenciés des services de géolocalisation : au travail, en week-end et en vacances dans un premier temps, mais aussi de façon piétonne ou dans les transports en commun. Contrairement aux premiers outils de guidage par satellite, le smartphone s'illustre en effet au-delà du strict cadre de la navigation automobile et c'est précisément ce piéton augmenté qui nous intéresse le plus. Ces questions 2.4 et 2.5 apportent également des éléments de réponse à notre première hypothèse, dans laquelle nous souhaitions faire ressortir la personnalisation des expériences de l'espace selon les appropriations individuelles des technologies de géolocalisation.

Enfin, nous avons été dans un premier temps trop optimistes avec la réalité augmentée et nous posions des questions trop précises sur cette technologie. Il s'est avéré que les réponses à cette question n'étaient pas concluantes lors de la plupart des premiers entretiens menés car les personnes interrogées avaient des difficultés à bien comprendre ce que représentait la réalité augmentée. Nous avons donc été contraints de modifier en profondeur cette partie 2.6 pour ne traiter cette technologie qu'en surface.

Partie 3 : Géolocalisation et nouvelles expériences à l'espace et aux temps

3.1	De façon générale, qu'est-ce que la géolocalisation change dans votre quotidien ?	<i>(préciser si il/elle n'y vient pas : dans vos déplacements puis dans votre gestion du temps)</i>
3.2	Diriez-vous que la géolocalisation vous fait gagner du temps ? Pourquoi ?	Avez-vous une anecdote à ce sujet ?
3.3	Si vous avez le choix entre deux itinéraires, lequel choisissez-vous entre celui qui a un peu plus de kilomètres et celui qui met un peu plus longtemps ?	Avez-vous déjà vécu cette situation ? Si oui, racontez-moi.
3.4	En étant géolocalisé, pensez-vous avoir moins de chances de vous perdre ? Pourquoi ?	Si oui, partez-vous davantage vers des lieux inconnus pour cette raison ? (Partez-vous plus souvent ? Plus loin ?) Vous sentez-vous davantage en sécurité lorsque vous êtes géolocalisé ?
3.5	La géolocalisation a-t-elle changé votre façon de vous repérer, de vous orienter en ville ?	Comment vous repérez-vous lorsque vous n'aviez de votre smartphone ? Lorsque vous ne connaissez pas un itinéraire, avez-vous un recours <u>systématique</u> à la géolocalisation ? Y avez-vous également recours même si vous connaissez le chemin ?
3.6	En dehors de vos déplacements (<i>et du temps gagné le cas échéant</i>), quelle utilité trouvez-vous aux applications de géolocalisation ?	<i>(si hésitation)</i> Vous arrive-t-il de découvrir des lieux, des services dans un espace que vous pensiez connaître ?
3.7	Quand votre smartphone vous propose un itinéraire, suivez-vous à la lettre les instructions qui vous sont proposées ?	Retenez-vous suffisamment cet itinéraire pour pouvoir y retourner sans le smartphone une prochaine fois ?
3.8	Avez-vous déjà bifurqué d'une destination initiale parce que votre smartphone vous a conseillé d'aller ailleurs ?	<i>(rajouter si difficulté pour comprendre : promotion soudaine, meilleur restaurant, etc.)</i>

Cette troisième partie se focalise essentiellement sur nos deux premières hypothèses, et donc sur la dimension spatio-temporelle liée à l'usage des applications de géolocalisation. Alors que nous en revenons toujours aux expériences de l'espace et du temps, nous avons pour objectif que chacune des questions implique pour l'interviewé(e) une réflexion sur ses propres pratiques et sur son vécu, par rapport à ses déplacements dans cet espace ou à sa gestion du temps. Comme précédemment, la première question très globale permet d'introduire la thématique qui sera centrale dans l'ensemble de la partie et donc d'attirer l'attention de la personne interrogée vers ce sur quoi elle devra se questionner. Si cette question 3.1 est neutre

dans sa formulation, nous nous attendons bien sûr à des réponses orientées mais celles-ci peuvent l'être dans les deux sens (positivement ou négativement) selon le ressenti de l'individu. En exagérant, nous pourrions voir dès à présent si ces technologies ressortent comme un fardeau ou au contraire une facilitation du quotidien bienvenue, même si les réponses les plus attendues sont celles qui dépassent ce manichéisme et mettent en valeur les changements à la fois positifs et négatifs qui découlent de l'utilisation de ces applications. Nous gardons deux questions de relance pour recadrer si nécessaire la réflexion de l'interviewé(e), en l'orientant vers des changements dont les thématiques correspondent davantage à ce que nous attendons. Les deux questions suivantes, 3.2 et 3.3, concernent précisément ces nouveaux rapports au temps. Chacune des questions est accompagnée d'une relance afin que nous ayons des exemples de situations dans lesquelles l'usage des services de géolocalisation a effectivement joué un rôle sur la perception et/ou la gestion du temps de l'individu.

Au classique gain de temps qui ressort fréquemment des études d'usages sur les TIC, nous souhaitons apposer une question subsidiaire et savoir si, dans le cas de deux itinéraires pour arriver à une même destination, l'utilisateur va privilégier celui qui possède la plus petite distance kilométrique ou bien, au contraire, la plus petite distance temporelle. C'est là tout l'intérêt de l'analyse des déplacements physiques dans l'espace où les trajets les plus courts d'un strict point de vue métrique ne sont pas nécessairement les trajets les moins longs dans un cadre cette fois temporel, ce qui nécessite un choix de la part de l'individu dans la mesure où le smartphone indique généralement les deux possibilités, mais peut orienter le choix à retenir vers une en particulier. Il ressort également de nos réflexions précédentes que nous pouvons nous demander jusqu'à quel point les services de géolocalisation peuvent être en mesure d'influencer l'utilisateur sur le trajet qu'il va choisir : les questions 3.7 et 3.8 ont été ajoutées suite à ces interrogations. La 3.7 en particulier pose le problème fréquemment soulevé d'une potentielle perte du sens de l'orientation liée à l'utilisation fréquente du guidage par satellite : assistés par ce contrôle vocal qui « réfléchit » à leur place, les usagers sont-ils capables une fois arrivés de refaire le même itinéraire cette fois sans cette aide extérieure ? Nous nous en tiendrons malheureusement à une réponse déclarative en comptant donc sur l'honnêteté des répondants, mais si cette problématique du déplacement avec puis sans ces technologies était au centre de notre recherche il aurait été intéressant de pouvoir vérifier cela empiriquement par le biais d'une expérimentation. Nous cherchons aussi à percevoir une évolution dans le rapport à l'espace des personnes interrogées dans les

questions 3.4 à 3.6. Sous cet angle, évoquer le fait de se perdre dans un environnement urbain où cela n'est théoriquement plus possible pour l'individu hyperconnecté nous semble pertinent. La formulation de la question induit ici que nous nous en tenons aux conséquences négatives liées à la possibilité de se perdre, nous ne prenons pas en compte dans cette partie l'errance comme échappatoire ou recherche d'une quelconque expérience sensible que la géolocalisation empêche. Dans ce cadre et en admettant que nous ne nous perdons plus aujourd'hui, cela nous donne-t-il davantage d'assurance pour nous aventurer vers des destinations que nous ne connaissons pas et auxquelles nous ne nous serions pas risqués auparavant ?

Nous évoquerons aussi un autre questionnement en 3.5 : parce que nous nous intéressons à ce qui a potentiellement changé, il convient de comprendre ce qu'il en était avant ce changement. Nous demanderons aux répondants de s'interroger sur ce passé encore pas si lointain afin qu'ils évaluent par eux-mêmes l'écart entre leurs pratiques de l'espace urbain quelques années en arrière, et maintenant qu'ils sont « outillés ». Nous vérifierons enfin si, au moindre problème lié à leurs déplacements, les individus ont un recours systématique à ces applications ou s'ils essaient néanmoins de surmonter ces aléas et de se mouvoir par eux-mêmes. La question 3.6, pour finir, cherche à mettre en perspective des irrégularités dans les connaissances d'un espace familier, en questionnant l'individu sur les découvertes en termes de points d'intérêt, de services et/ou d'évènements apportées par les applications de géolocalisation dans un environnement supposément connu : il peut s'agir ici d'une illustration très parlante du recours à l'adjectif « augmenté » pour caractériser cet espace qui s'agrémente des flux informationnels que nous avons décrits antérieurement.

Partie 4 : Géolocalisation et nouvelles expériences aux autres

4.1	(selon réponse à 2.3) Utilisez-vous également des applications de géolocalisation à visée sociale (Waze, Foursquare, etc.) ?	Est-ce que les commentaires laissés par les autres utilisateurs sont importants pour vous ? Est-ce que vous en laissez vous-même ? Vous êtes-vous déjà rendu dans un lieu uniquement parce que vous avez lu des avis favorables dessus (ou inversement) ?
4.2	Sur les réseaux sociaux, est-ce qu'il vous arrive de partager votre position (géographique) ? Dans quelles circonstances ?	Vos contacts le font-ils également ?
4.3	Avez-vous déjà essayé de repérer quelqu'un en utilisant la géolocalisation ? Pourquoi ?	Et avez-vous déjà pisté quelqu'un à son insu ? Expliquez.
4.4	Etes-vous déjà allé rencontrer des gens uniquement parce que vous vous êtes aperçu(e) qu'ils se trouvaient à proximité ?	Comment cela s'est-il passé ? Au contraire, avez-vous déjà évité certains lieux car vous saviez qu'une personne s'y trouvait ?
4.5	Comment ont évolué vos relations sociales depuis que vous utilisez les réseaux sociaux géolocalisés ?	Participez-vous à des événements programmés sur ces derniers ? Organisez-vous des événements vous-même ? Rencontrez-vous plus ou moins de monde qu'avant ? Expliquez.
4.6	Pensez-vous que ceux qui n'utilisent pas ces technologies ratent quelque chose ?	Avez-vous un exemple ? Leur dites-vous régulièrement de s'y mettre ?
4.7	De façon générale, pensez-vous que la géolocalisation joue un rôle dans vos relations avec les autres ?	

Ce quatrième bloc de la grille d'entretien répond en partie à notre troisième hypothèse. Pour rappel, nous avançons que la connaissance de la position géographique des proches entraînait de nouvelles stratégies de contrôle, d'évitement et de falsification de leur position de la part des individus. Dans les premiers entretiens, nous avons inséré la question la plus ouverte (4.7) dès le début de cette partie, comme nous procédions jusqu'alors. Cependant, la transition avec la partie précédente était relativement brutale, d'autant plus que cette question nécessite une certaine réflexion et résultait parfois en un blocage de la part de certains répondants. Nous l'avons donc rapidement déplacée à la fin de ce bloc, afin qu'elle soit au contraire considérée comme un aboutissement qui vient conclure les réflexions entamées lors des six autres

questions. Nous entamons donc la transition entre les rapports spatio-temporels et les rapports aux autres par le biais d'une question plus facile qui concerne de façon très large les applications de géolocalisation à visée sociale. Les relances nous permettent d'orienter le discours vers le thème plus précis des commentaires laissés sur les services de recherche de points d'intérêt. Après avoir voulu évaluer l'influence des recommandations du smartphone sur le choix final de l'utilisateur dans la partie précédente, nous souhaitons cette fois mesurer l'importance des avis des individus sur les prises de décision, tout en essayant de comprendre ce qui les incite à utiliser cette catégorie d'applications et donc à laisser ses propres commentaires. Dans la première partie de cette recherche, nous insistions sur l'importance de cette dimension collaborative apportant peut-être de nouvelles perspectives socialisantes aux technologies de géolocalisation sur smartphone : nous allons désormais vérifier ce qu'il en est.

La question 4.2 s'attarde sur ce qui motive le partage de la position géographique du répondant, que nous serions tentés d'assimiler à une mise en visibilité de lui-même dans cet espace hybridé. De la simple photographie géolocalisée qui risque même de trahir sa propre position à la volonté de partager cette dernière afin de pouvoir être rejoint par des contacts à proximité, il s'agit ici d'un questionnaire essentiel sur lequel nous attendons une certaine réflexion de la part des personnes interrogées. Cette question est immédiatement suivie par la 4.3 qui, suite au partage de sa localisation personnelle, s'étend sur le repérage de la position de ses contacts, notre finalité ici restant de comprendre pour quelles raisons un individu peut décider d'en « pister » un autre à son insu.

Les deux questions suivantes sont directement liées à notre hypothèse : la 4.4 fait référence aux potentielles stratégies de regroupement et d'évitement tandis que la 4.5 amène le répondant à réfléchir sur l'évolution de ses relations avec les autres depuis qu'il utilise des réseaux sociaux géolocalisés, dans lesquels nous incluons (cf. partie 1) les versions mobiles de Facebook et Twitter. Enfin, nous jouons une fois de plus sur le « *qu'est-ce qui s'y gagne ? Qu'est-ce qui s'y perd ?* » via la question 4.6 en demandant à notre échantillon ce que ratent, selon eux, ceux qui n'utilisent pas ces technologies et, le cas échéant, si ce qu'ils ratent est suffisamment important pour qu'ils leur disent de s'y mettre. Nous pourrions voir ici comment les individus défendent leur usage de la géolocalisation et peut-être, selon l'orientation donnée à leur réponse, commencer à y voir une certaine dépendance.

Partie 5 : Contraintes et irréversibilités potentielles liées à l'usage de la géolocalisation

5.1	Selon vous, est-ce qu'il y a des risques à utiliser la géolocalisation ?	Est-ce qu'il vous arrive de vous sentir pisté, surveillé ?
5.2	Dans quelles circonstances refuseriez-vous catégoriquement d'être géolocalisé ?	Expliquez pourquoi.
5.3	Aujourd'hui, beaucoup de réseaux sociaux peuvent utiliser votre position géographique et la transmettre. Comment réagissez-vous face à cela ?	Vérifiez-vous systématiquement si une application peut ou non vous localiser avant de l'installer ? Le fait de pouvoir être localisé a-t-il déjà été pour vous une source de stress, d'anxiété ?
5.4	Avez-vous déjà tenté de désactiver la fonction de géolocalisation sur certaines applications ? Pourquoi ?	Avez-vous réussi ? Avez-vous également réussi à ne plus être géolocalisable du tout ? Comment y êtes-vous parvenu ?
5.5	Depuis que vous utilisez la géolocalisation, pensez-vous avoir perdu quelque chose ?	<i>(relances si réponse peu précise)</i> Avez-vous le sentiment d'être moins autonome ? D'avoir perdu votre sens de l'orientation ? De ne plus réellement partir à l'aventure lorsque vous êtes en vacances ? De ne pas être tout à ce que vous faites ?
5.6	Qu'est-ce qui se passerait si vous ne pouviez plus utiliser la moindre application liée à la géolocalisation ? <i>(question d'ouverture)</i>	

La dernière partie de notre grille d'entretien apporte des résultats supplémentaires à nos hypothèses tout en incluant de nouvelles dimensions afin d'ouvrir nos résultats à d'autres problématiques qui sont directement liées à l'usage des technologies de géolocalisation : nous traiterons ainsi de la possible mise en place d'irréversibilités (5.3, 5.5), des menaces pour la vie privée de l'individu (5.1, 5.2, 5.4) et des dangers liés à une maîtrise insuffisante de ces services bien plus complexes et intrusifs qu'il ne le paraissent (5.3). Avant de demander à nos répondants s'ils ont un dernier élément à ajouter, nous concluons l'entretien par une question d'ouverture très générale qui est tout de même suffisamment orientée pour mettre en lumière une possible dépendance vis-à-vis de ces technologies.

5.4 Synthèse et méthode d'analyse des résultats

À l'issue de cette présentation de la méthodologie retenue, nous pouvons donc synthétiser les points essentiels afin de préparer l'analyse des résultats. Dans le cadre de notre terrain principal, nous avons interrogé 48 individus, âgés de 18 à 56 ans, dans six villes différentes : 18 à Bordeaux, 16 à Toulouse, 4 à Nancy, 4 à Paris, 3 à Rennes et 3 à Pau. À Pau et Nancy, nous connaissions déjà ces personnes qui respectaient les critères de sélection précités. Les 8 individus à Paris et Rennes ont été retenus lors de déplacements dans ces villes, dans lesquelles nous sommes retournés après l'étude des expérimentations sur les technologies de géolocalisation qui y étaient menées par les acteurs publics. Les répondants à Bordeaux et Toulouse qui constituent la grande majorité de notre échantillon ont été repérés, pour la plupart, sur des espaces de discussion en ligne, nous les avons ensuite contactés par téléphone (ou mail) et puis nous nous sommes déplacés jusqu'à eux. Présents sur des réseaux sociaux et des blogs relatifs aux nouvelles technologies (principalement à l'actualité des smartphones), il s'agit d'individus plutôt technophiles. Néanmoins, nous ne pouvons considérer cela comme un biais méthodologique puisque nous cherchions précisément des personnes suffisamment connectées pour être considérées comme utilisant de manière intensive les services de géolocalisation. Nous serons de plus intéressés de voir comment ces répondants réagissent lorsque, dans la dernière partie de notre grille d'entretien, nous les questionnons quant aux risques, dangers et contraintes liés à l'utilisation de ces technologies. Un second critère de recrutement efficace fut l'exploitation des connaissances des individus pour, de fil en aiguille, remonter jusqu'à un profil correspondant à nos critères de sélection. Nous avons bien sûr conversé avec des individus qui n'estimaient pas suffisamment utiliser la géolocalisation pour participer à l'entrevue, mais ceux-ci nous ont très souvent redirigés vers des connaissances davantage connectées à ces services. Il semble donc d'ores et déjà que l'usage intensif de la géolocalisation ne passe pas inaperçu dans le cercle familial ou tout du moins le cercle des proches, nous tenterons d'en expliciter les raisons.

Dans un premier temps, tous les entretiens ont été retranscrits afin qu'il soit possible d'y repérer des occurrences, d'analyser les champs lexicaux et, au final, d'en dégager des thématiques. Dans un second temps, nous avons effectué une nouvelle lecture de chaque retranscription afin d'en extraire des *verbatim* à inclure dans les catégories précédemment révélées. Les résultats obtenus s'insèrent dans les douze grands thèmes présentés en page

suivante, qui se regroupent en quatre parties volontairement très génériques et ne donnant qu'une idée globale des points qui y sont développés.

Regroupement thématique des résultats

Regroupement autour des rapports à l'espace

- 1) Des utilisations de la géolocalisation à différencier selon le contexte : déplacements professionnels, voyages, etc.
- 2) Des rapports à l'espace différents selon un usage piéton ou automobile
- 3) Des perceptions très contrastées de l'espace traversé : entre effet tunnel et nouvelle dimension esthétique

Regroupement autour des rapports au temps

- 4) De nouveaux rapports au temps réel pendant les déplacements
- 5) La géolocalisation au futur : prévisionnel et anticipation, perdre du temps maintenant pour en gagner ensuite
- 6) La géolocalisation au passé : historique de photographies geotaggées et cartographie des traces

Regroupement autour des rapports aux lieux et aux autres

- 7) Les nouvelles relations aux lieux et aux autres dans ces lieux
- 8) Les individus qui se géolocalisent entre eux : du fantasme à la réalité
- 9) Rétablir une certaine égalité dans l'accès à l'espace et aux lieux, mais en créant une inégalité dans les compétences requises pour y parvenir

Contraintes et irréversibilités

- 10) Une technologie qui peut à la fois générer et dissiper du stress dans des situations du quotidien
- 11) De nouvelles irréversibilités. Ne plus pouvoir se perdre en étant géolocalisé : une sécurité qui peut déboucher sur une confiance aveugle, une perte d'autonomie et sur une dépendance à ces outils.
- 12) Géolocalisation et libertés individuelles : la facilitation du quotidien prévaut-elle sur la préservation de sa vie privée ?

L'ensemble des résultats de nos terrains est présenté dans la seconde partie de cette recherche.

Deuxième partie :
Les nouveaux rapports au temps, aux lieux et
aux autres liés à l'utilisation de services
géolocalisés

1. La géolocalisation sur smartphones, entre expériences plurielles de l'espace et nouveaux rapports au temps

Avant de se pencher sur ces nouvelles expériences, il est nécessaire de nous attarder encore un peu sur le profil de ces individus géolocalisés. Deux points nous intéressent : comment nos répondants ont-ils découvert ces services de géolocalisation sur smartphone ? Et pourquoi en sont-ils, aujourd'hui, des utilisateurs intensifs ? Trois grands profils se distinguent ici. Pour la majorité des personnes interrogées, le passage au smartphone a été motivé par les nouvelles fonctionnalités et la connectivité accrue de celui-ci. C'est en particulier l'accès à Internet en situation de mobilité qui est l'élément déclencheur : même si, bien sûr, nous ne visons pas une quelconque représentativité à travers cette méthodologie qualitative, soulignons simplement que l'Internet mobile a amené 26 de nos 48 répondants à rentrer dans l'ère du téléphone intelligent. Dans ces conditions, l'accès aux applications de géolocalisation n'a initialement que peu d'influence sur ce choix...

« Pour être précise je ne suis pas passée à la géolocalisation sur smartphone, je suis surtout passée au smartphone. Ce qui me plaisait surtout c'était d'avoir Internet partout, même si à cette époque c'était assez lent. Et effectivement des applications de plans et de GPS étaient incluses dans le smartphone, au début ce n'était pas très fiable et il fallait beaucoup de temps pour trouver le signal GPS, c'est bien mieux aujourd'hui. » (Jeanne, 31 ans, enseignante en SES)

En revanche, lorsque la démonstration de leur utilité en est faite par leurs pairs, les individus peuvent parfois être poussés à acquérir un smartphone pour profiter des services de géolocalisation dont ils disposent. Pour Aurélien, toulousain de 34 ans et cadre dans une entreprise de conception de meubles, il s'agissait d'éviter de solliciter les rares possesseurs de smartphone à une époque pas si lointaine et de gagner en autonomie en se déplaçant « vers l'inconnu » par ses propres moyens :

« Ce que je vous dis ça devait être en 2008 ou 2009 je crois, au bureau il y avait un collègue qu'on surnommait la boussole, il avait les premiers modèles d'iPhone, et il était souvent harcelé par tout un tas de demandes : « tiens, tu saurais pas où je peux trouver tel truc, telle boutique ? » Dans la foulée d'autres s'y sont mis aussi, et j'ai fait comme tout le monde, j'ai fini par suivre. »

Enfin, les autres témoignages mettent en avant une adoption de ces services consécutive à des expériences désagréables : la perte (première situation) et l'imprévu (seconde situation) peuvent effectivement motiver l'acquisition des technologies de géolocalisation.

« Je me rappelle d'un passage à Paris en juillet dernier, je me suis complètement perdu et vu que je ne connaissais absolument pas la ville c'était assez pénible de me retrouver et c'est là que je me suis dit qu'il serait peut-être temps de m'y mettre. C'est suite à ça que j'ai commencé à utiliser Maps. » (Damien, 28 ans, infirmier)

« Une anecdote qui me revient, je suis descendue une fois à Pau avec un copain qui se moquait du GPS et qui trouvait que ça servait à rien, on s'est retrouvés bloqués à minuit à cause d'un convoi exceptionnel et toute la route des Landes que nous prenions habituellement, du sud de Bordeaux jusqu'à Pau, était fermée. Il y a eu une déviation dans les petites forêts des Landes qui était très mal faite, et là il a fallu brancher mon GPS, sinon on aurait passé la nuit à se perdre, et il a reconnu que ça servait vraiment à quelque chose (...) Il a dit que dans cette situation s'il n'y avait pas eu le GPS on aurait été incapables de continuer, il n'y avait vraiment que les gens du coin qui auraient pu s'en sortir. » (Amélie, 52 ans, professeure d'arts visuels)

La dimension pratique des applications de géolocalisation est régulièrement mise en avant pour justifier leur utilisation. Elles sont en effet sont l'objet d'une vaste énumération d'avantages qui aboutissent de façon générale à une facilitation du quotidien : sont principalement cités le gain de temps, la simplicité des déplacements, le gain d'efficacité dans ces derniers ou encore la possibilité de se repérer dans un environnement peu connu voire inconnu.

« Je l'utilise surtout [la géolocalisation] parce que ça permet de facilement me retrouver, d'aller plus rapidement, d'être plus efficace je dirais, de ne pas mettre beaucoup trop de temps à chercher mon chemin. » (André, 40 ans, en recherche d'emploi)

Ce dernier *verbatim* illustre d'ailleurs que l'utilisation des services et applications de géolocalisation sur smartphone peut amener l'individu à se montrer de plus en plus exigeant vis-à-vis des potentialités qui lui sont offertes dans ce nouvel environnement hybridé. Parmi celles-ci, la recherche de la maîtrise du temps apparaît fondamentale.

1.1 À la recherche du temps gagné

Derrière cet intitulé en référence directe à l'œuvre de Proust se cachent des premiers résultats qui dépassent nos attentes. En effet, il nous semblait évident, de la construction de notre problématique jusqu'à la fin de l'élaboration de notre grille d'entretien, de commencer par les nouvelles expériences à l'espace pour présenter nos résultats. Mais cela serait trahir la dimension temporelle qui prédomine et autour de laquelle ils s'articulent invariablement.

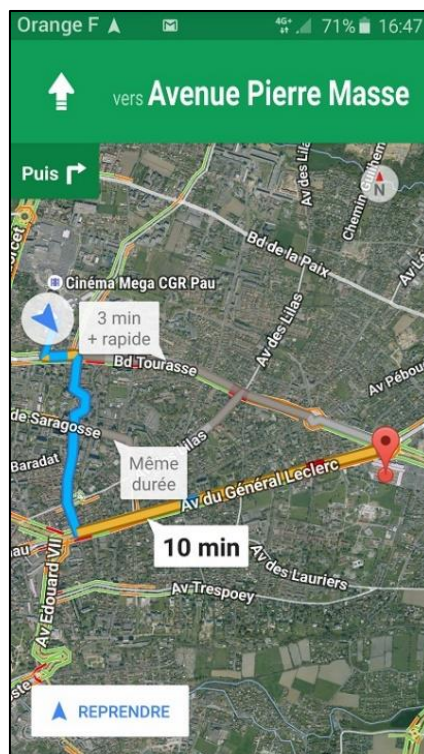
1.1.1 Quand l'espace s'efface au profit du temps

La prise en compte de la dimension temporelle dans nos questionnements n'est pas surprenante, dès lors que les applications de géolocalisation se présentent en premier lieu comme des services facilitateurs du quotidien, rendant le mouvement plus rapide, plus fluide et moins contraignant.

« Pour moi le temps est le plus important, bien sûr s'il y a beaucoup de kilomètres en plus ou des péages je vais réfléchir, mais de façon générale quand j'ai le choix entre plusieurs itinéraires je prends toujours celui qui me permettra d'arriver le plus tôt. » (Jacques, 51 ans, médecin)

Il n'est donc pas étonnant de constater que des applications comme Maps proposent désormais une visualisation des itinéraires en mettant prioritairement en avant les distances temporelles au détriment des distances kilométriques.

Figure 13 : Maps privilégie la distance temporelle à la distance kilométrique



Une première distinction se dessine toutefois rapidement : le rapport au temps évolue en fonction du contexte du déplacement. La domination du temps sur l'espace semble complète dans trois cas de figure : les déplacements professionnels d'abord, ceux qui sont motivés par une arrivée à un horaire défini ensuite, mais aussi tout type de déplacement dès lors que l'individu se trouve confronté à une situation d'urgence. Le manque de temps peut d'ailleurs

justifier à lui seul le recours au GPS, y compris auprès d'individus qui y sont réfractaires dans des situations spécifiques (*e.g.* en vacances).

« Ce n'est pas la distance objective qui m'intéresse, c'est le temps, surtout dans le contexte professionnel parce que je ne suis pas là pour faire du tourisme (...), je ne suis pas en disposition d'errance, je vais toujours au plus court en termes de temps. » (Jacques, 51 ans, médecin)

« Le GPS va me permettre de me cadrer, c'est-à-dire que l'objectif que je m'assigne c'est celui d'arriver à l'heure dans un lieu que je ne connais pas et de la façon qui me rassure personnellement, sachant que quand je fais des itinéraires bis, ce que j'adore et que je choisis toujours d'abord, je perds du temps. [Le GPS] me rassure profondément parce que je sais que la personne qui m'attend ne va pas poireauter, et que dans mon contrat avec cette personne je vais être dans les clous. » (Marion, 56 ans, chargée de mission)

« Quand je suis en vacances j'aime bien ne rien utiliser, j'ai quand même un bon sens de l'orientation et je sais à peu près où je vais et j'aime aussi faire des petits détours dans des coins qui sont sympatiques même si ce n'est pas le meilleur chemin. Mais si vraiment je n'ai pas le temps, si je dois un peu me presser, là j'utilise le GPS, si le train arrive dans une trentaine de minutes et que je connais pas le chemin le plus intéressant je vais directement sur le GPS et je regarde. » (Benjamin, 20 ans, étudiant)

C'est donc lorsque le temps apparaît comme une contrainte qu'il se montre prioritaire dans les choix de l'individu hyperconnecté. Sans obligation de présence ni urgence spécifique, le rapport au temps à travers l'usage des services de géolocalisation s'avère différent. C'est notamment le cas dans le contexte du voyage.

« Si je suis en voyage ça sera peut-être différent, je vais pas nécessairement prendre la distance la plus courte, ça va être plus peut-être « est-ce que je pense que tel itinéraire va mettre sur ma route plus de choses intéressantes ? », là ça va être un autre raisonnement. » (Jeanne, 31 ans, enseignante en SES)

« Quand je n'ai pas d'obligation ni d'horaire à respecter, je prends parfois des itinéraires parce qu'esthétiquement ils me plaisent, et non parce qu'ils sont les plus rapides. Parce qu'il y a des beaux arbres, parce que c'est la saison où l'on voit bien les Pyrénées... Voilà, je ne raisonne pas en économies de temps ni d'essence, même si ça compte quand même mais ici ce n'est pas le plus important. » (Marion, 56 ans, chargée de mission)

Le choix de l'itinéraire peut ainsi découler d'éléments extérieurs au strict cadre spatio-temporel, et se trouve potentiellement motivé par des critères économiques.

« S'il y a quelqu'un qui m'attend à un endroit et que j'ai accepté ce rendez-vous, ça sera toujours le temps qui sera privilégié, toujours. Quand c'est plus souple, quand il n'y a pas cette finalité de retrouver quelqu'un à telle heure, ça sera davantage les kilomètres, bon après il y a d'autres raisons qui me font avoir des choix parfois, on peut aussi faire rentrer l'ingrédient économique par exemple pour Bordeaux-Pau avec l'A65. À titre personnel je ne la prends pas seule et je m'organise vers d'autres stratégies qui sont guidées par l'économie, même si avec l'A65 je gagne à la fois des kilomètres et du temps. » (Amélie, 52 ans, professeure d'arts visuels)

Lorsque l'errance n'est pas recherchée, la dimension temporelle reprend néanmoins le dessus. Il est intéressant d'observer que le temps est directement rattaché à certaines situations perçues comme négatives : pour certains individus, se perdre se résume avant tout à perdre du temps, un souci auquel la géolocalisation peut parfois représenter un recours.

« Ce n'est pas de l'inquiétude d'être perdu, c'est plus que si je me perds c'est pénible, je perds du temps, je n'ai pas envie quand je vais faire une marche tranquille de chercher où je suis pendant une heure et demie ». (Jacques, 51 ans, médecin)

« Je ne sais pas si j'irais plus loin ou moins loin [sans smartphone] mais une chose est certaine c'est que je me pose pas la question du risque de me perdre. Parce que tu vois, là je réfléchis, je repense à mon dernier voyage au Venezuela, je ne suis pas géolocalisé, je me laisse aller, je me promène, mais à un moment donné il faut bien savoir vers où tu vas, et c'est même pas une question d'avoir peur : c'est la question qu'il est 8h le soir, j'ai déjà marché 6 heures, si je marche encore 2 heures dans la direction contraire à mon hôtel je vais être très fatigué, c'est plus ce genre de questions très pratiques. » (Martin, 37 ans, chercheur)

Cette première approche introductive pose déjà les bases d'un nouveau rapport au temps pour l'individu qui s'octroie à première vue un contrôle supplémentaire de celui-ci, en sachant à l'avance, par exemple, l'heure précise à laquelle il arrivera à destination tout en tenant comptes des aléas du trafic qui, théoriquement, ne devraient plus être en mesure de le retarder. Parce qu'il se retrouve fréquemment dans des situations d'urgence, l'individu insiste sur le recours salvateur aux applications de géolocalisation dès lors qu'en l'affranchissant de diverses contraintes spatiales, allant des aléas précédemment cités à la connaissance du trajet à emprunter, ces technologies jouent directement un rôle sur une autre catégorie de contraintes, cette fois exclusivement temporelles, auxquelles il se trouve de plus en plus souvent confronté. L'absence d'obligations liées au temps, qu'elles soient d'ordre professionnel ou non, change profondément ce rapport à la temporalité : en situation d'errance, la dimension esthétique de l'environnement semble rester prioritaire.

Alors qu'ils nous expliquent en quoi les services de géolocalisation leur font gagner du temps, un point sur lequel notre échantillon est unanime, certains répondants sont en revanche partagés sur les apports concrets de ce gain.

« Le temps gagné c'est une chose, mais moi je raisonne plutôt en temps que je ne perds pas. Si je suis perdu je perds du temps, si je suis coincé dans un bouchon j'en perds aussi. Je ne mesure pas vraiment le temps que je gagne en utilisant tous ces GPS mais si je m'en passais, je sais que j'en perdrais beaucoup. » (Jacques, 51 ans, médecin)

Entre temps gagné et temps « qui n'est pas perdu », Amélie nous fait part d'un raisonnement quelque peu différent lorsque nous lui demandons si, pour elle, le temps qu'elle met pour arriver à une destination lui semble prévaloir sur la distance kilométrique parcourue :

« Le plus important, c'est le temps qu'il me reste pour moi. »

Ces premiers résultats ne rendent compte que d'une approche superficielle du temps, alors que ce dernier aime traditionnellement être décliné au passé, au présent et au futur. Pour Nicolas Nova, la géolocalisation apparaît tant dans le discours des concepteurs de certaines applications que dans les travaux de chercheurs dans le domaine (principalement ceux d'Adriana De Souza e Silva) comme une technologie du temps réel¹⁷³ : sont ainsi évoquées les expressions de « *real-time positioning* » pour positionnement en temps réel, « *just-in-time* » ou encore « *synchronous location-awareness* » pour géolocalisation synchrone. Après tout, une des fonctionnalités remarquables des applications de guidage par satellite n'est-elle pas la possibilité, en cas de problème sur l'itinéraire initial, de recalculer en *temps réel* un nouvel itinéraire pour contourner ce problème ? La majorité des *verbatim* ci-dessus se focalisent d'ailleurs sur le moment présent mais, en fait, les services de géolocalisation englobent l'intégralité du spectre temporel.

¹⁷³ Lejeune Y. (dir.) (2012), *Les nouveaux temps réels : comment les TIC changent notre rapport au temps*, intervention de Nicolas Nova sur « Géolocalisation et temps réel », Limoges, éditions FYP, p.151-160

1.1.2 Mémoire des évènements passés et autres traces numériques

Notre terrain révèle que l'utilisation des applications de géolocalisation se justifie par la volonté des individus à conserver une mémoire, des traces des évènements passés. Lorsque nous évoquons le *geotagging* des photos¹⁷⁴, nous voyons parfois apparaître en premier lieu les dérives qui peuvent y être liées (comme le repérage d'individus à leur insu) et sur lesquelles nous reviendrons. Ici, la plupart des individus interrogés en a une approche bien différente...

« Quand je prends des photos elles sont localisées, je peux voir où je les ai prises. Si je suis en voyage dans une ville je saurai que si je prends une photo elle viendra de cette ville-là. (...) Et ensuite quand je regarde l'historique de mes photos, je vois déjà la date mais aussi le lieu de la prise de vue, je peux me dire que c'était lors d'un voyage à tel endroit, j'en garde une trace. »
(Benjamin, 20 ans, étudiant)

Si la pratique n'est pas singulière, c'est le dernier terme utilité qui retient l'attention. Une prise de vue est par définition une trace du passé, une mémoire, mais cette trace prend ici une dimension inédite lorsqu'elle est complétée par défaut par une date et une heure de capture, et désormais par une localisation géographique.

« Je me rends compte que pour moi c'est très intéressant la géolocalisation des photos, par rapport à moi, à ma mémoire. En te parlant je me rends compte que la géolocalisation sur le smartphone, pour moi c'est essentiel pour enregistrer, archiver, garder en mémoire où j'ai été, où je suis, où je veux aller. Et je me souviens par exemple quand j'ai été en Autriche il y a quelques années, l'avion s'arrêtait en Allemagne, et j'ai pris une photo de l'avion parce qu'en fait on avait une vue sur la capitale qui était vraiment magnifique, surréaliste. J'ai pris cette photo, le temps passe, j'oublie, et quand je revois mes photos je vois celle-ci, et immédiatement je me dis « c'est où exactement ? ». Effectivement mon portable a identifié que c'était en Ethiopie, ça m'a même surpris, et après je pense que tu peux aller sur une carte et voir sur la carte où tu as pris toutes tes photos et ça te donne en fait une vision, un historique d'où tu as été. Pour moi c'est ce côté qui est très intéressant, l'archivage et la mémoire. Si je compare avec les photos de voyage que j'ai d'avant le smartphone, mes premiers voyages, aujourd'hui je regarde les photos et certaines je ne peux même pas dire où elles ont été prises... » (Martin, 37 ans, chercheur)

L'idée première semble être ici la création d'un historique de photographies, qui peuvent être affichées sur une carte (figure 24). Pour ce répondant, la géolocalisation au passé se résume

¹⁷⁴ Les photographies geotaggées laissent apparaître dans leurs métadonnées des coordonnées géographiques (longitude, latitude, altitude) permettant de localiser précisément le lieu de la prise de vue.

avant tout à un archivage de ses souvenirs, à figer dans le présent du vécu dont il aurait pu, quelques années ou décennies plus tard, oublier la localisation. La plupart des applications et logiciels dédiés à la photographie proposent cette fonctionnalité, c'est notamment le cas d'Instagram, Flickr ou iPhoto d'Apple.

Figure 14 : Vers une cartographie des traces, l'exemple d'Instagram



Au-delà de la mémoire personnelle de ces photographies, il se pose également la question de leur partage. À qui montrer ces événements passés agrémentés d'une localisation géographique, et, surtout, pourquoi le faire ? Les points de vue sont ici divergents et parfois virulents de la part de certains non-utilisateurs de ces services.

« C'est un peu de « l'esbroufe », une attitude qui fait très « m'as-tu-vu ». Je vois de plus en plus de gens sur Facebook qui prennent des photos de n'importe quoi juste parce qu'il y a écrit qu'ils ont pris ça depuis la Thaïlande, les Bahamas... Alors dessus tu vois la mer ou un arbre, et ça s'arrête là. J'ai l'impression que pour eux, l'endroit où la photo est prise a plus de valeur que la photo elle-même, le but c'est pas de montrer la mer ou un palmier mais de dire que c'est tel océan ou que le palmier se trouve à tel endroit. » (Benjamin, 20 ans, étudiant)

Si le *geotagging* contribue à figer dans le temps la mise en valeur du soi, des utilisateurs mettent en avant l'idée d'une personnalisation de la prise de vue, à laquelle s'ajoute un

caractère authentique, à l'heure où Google Images par exemple peut tout aussi bien remplir la fonction initiale de représentation photographique du monde.

« Oui, pour moi il y a peut-être une question d'authentification, je veux dire les mêmes photos on pourrait les prendre sur Internet et les mettre-là et personne ne verrait la différence, là les gens savent que c'est moi qui ai pris telle photo... Quand je mettais les albums photo sur Facebook, pour moi c'était une façon de laisser le choix aux gens que je connaissais d'aller voir ou non sans que moi je les embête directement avec « va voir mon album photo ! ». Mais c'est spécifique au voyage, il y a des gens qui adorent entendre parler de ça et d'autres qui n'en ont rien à faire. Pour moi c'était comme un entre deux : ceux qui veulent aller voir iront voir, ceux qui ne veulent pas ne le feront pas. » (Martin, 37 ans, chercheur)

Le partage de ces événements laisse donc le choix au réseau social de cet individu. Certains de ses contacts pourront considérer cette initiative comme une intrusion tandis que d'autres, intéressés, décideront d'aller voir plus loin. Les traces font également référence à l'empreinte spatiale de l'individu, avec laquelle il est possible de constituer un historique de ses déplacements, ce à quoi nous faisons référence dans la première partie à travers l'exemple de conversations Facebook apparemment anodines. Philippe, commercial de 37 ans, hiérarchise l'importance de ces données à ses yeux, tout comme la menace qu'elles peuvent présenter :

« J'ai déjà été embêté avec Facebook parce que tout est stocké, tout est affiché. Bon, au niveau du temps moi ça ne me dérange pas que des contacts sachent où j'étais la veille, le souci c'est qu'il est possible de remonter tellement loin, c'est un peu « flippant » de voir soi-même où on était il y a 2 ou 3 ans mais savoir que d'autres peuvent lire cette information c'est pire encore. »

Ce témoignage éclaire par ailleurs le lien intime entre le passé et le présent, un lien d'autant plus fort que les technologies de l'information et de la communication (réseaux sociaux et géolocalisation des individus ici-même) tend à le raviver.

1.1.3 Prévisionnel et prévisualisation au cœur des déplacements des individus géolocalisés

La géolocalisation peut enfin se décliner dans un futur peut-être moins proche que prévu. Ce nouveau rapport au temps qui consiste, dans une société de l'urgence et de l'accélération, à accepter d'en perdre dans l'instant présent pour en gagner dans l'avenir nous semble particulièrement intéressant. Il s'agit ici d'une délicate balance, de la recherche d'un équilibre entre le temps perdu à prévoir un déplacement et sa récupération par la suite lorsque ce

déplacement doit être réalisé, l'idée en trame de fond étant bien sûr que le gain de temps soit suffisamment important pour justifier d'avoir accepté d'en perdre. L'équation n'est en fait pas aussi complexe car un autre élément s'y rajoute, qui rend dans tous les cas l'utilisateur de ces technologies « bénéficiaire du temps » : sans le recours à ces services prévisionnels, le calcul d'un parcours en amont via les traditionnelles cartes routières par exemple s'avère dans la majorité des cas bien plus chronophage.

« Ça me fait gagner du temps dans le sens aussi où je sais à quelle heure je peux partir de chez moi puisque mon trajet est calculé, j'ai pas besoin de partir trop en avance, et ça je trouve que c'est un confort terrible, si je sais que j'en ai pour 20 minutes je m'adapte à ce temps de trajet alors que si je ne sais pas pour combien de temps je vais en avoir je n'aime pas arriver en retard donc je vais partir beaucoup plus tôt. Je suis quelqu'un qui aime bien anticiper et ces petites machines le font très bien pour moi. » (Aurélien, 34 ans, cadre)

« Je vais regarder de la gare à l'hôtel combien ça fait, mais ça c'est peut-être trois mois avant de me déplacer. Donc je me dis « OK ça fait tant, je laisse de côté », et je me dis dans ma tête que c'est faisable, mais ça ne veut pas dire que je me souviens exactement de ce qui a été fait parce que je me fie sur le fait que c'est enregistré finalement et que ça va me redonner l'information quand je vais sortir de la gare. » (Philippe, 37 ans, commercial)

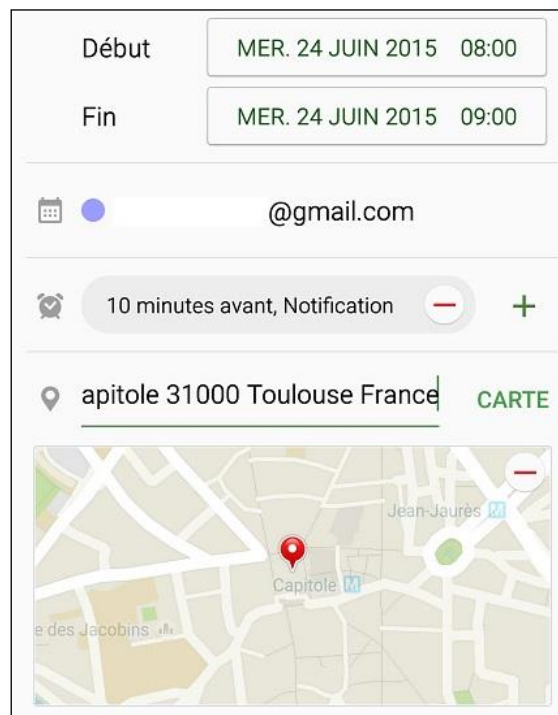
Cette facilité pour préparer ses trajets futurs en « deux clics » seulement peut amener le l'individu géolocalisé à repenser en profondeur l'organisation de ses déplacements professionnels parfois plusieurs mois en amont.

« Regardez [*sur le smartphone*], je peux rentrer directement dans mon calendrier ce que je fais la plupart du temps, par exemple là le 7 octobre je vais aller visiter quelque chose donc j'ai rentré mon emploi du temps, j'ai rentré le lieu et j'irais directement voir ça en appuyant là-dessus et c'est une fonction super pratique c'est-à-dire que j'ai intégré les liens du GPS dans mon calendrier ce qui fait que comme je travaille à plein d'endroits différents j'ai juste à faire deux clics pour savoir où je vais alors qu'avant c'était extrêmement complexe de gérer ça. C'est vraiment là-dessus que c'est pratique, et je sais que je suis à 5, 10, 20 min pour y aller, ça me convient tout à fait. » (Gérard, 43 ans, commercial)

Parce qu'il ajoute à la date et l'heure d'un rendez-vous ou de tout autre évènement une dimension spatiale, le calendrier devient en ce sens une application de géolocalisation nativement intégrée au smartphone. Il apporte aussi une légère nuance à ces résultats focalisés sur la temporalité. Si le gain de temps à venir motive directement l'usage de ce service, il ne faut pas ignorer l'inscription spatiale de cette anticipation. Il y a quelques années, les premiers

smartphones n'offraient pas une telle latitude et le calendrier de résumait au « quoi ? » et au « quand ? », respectivement pour ajouter un évènement puis localiser cet évènement dans le temps en l'agrémentant d'une date et d'une heure. En lien avec la liste de contacts, les terminaux intelligents ont par la suite ajouté un nouveau questionnement : « avec qui ? ». Plus récemment, le « où ? » (figure 15) vient compléter les autres possibilités de personnaliser un évènement en y ajoutant toujours plus d'informations de type pratique.

Figure 15 : Le calendrier permet de localiser des évènements dans le temps comme dans l'espace



Cette maîtrise du temps peut également apparaître pour nos répondants comme une sécurité. Des outils cartographiques en ligne tels que Mappy, ViaMichelin ou Google Maps peuvent être utilisés pour préparer des simulations de déplacements et retenir le trajet le plus avantageux, pas seulement en termes de distance comme nous l'avons vu précédemment : il s'agit de délimiter les contours du possible en prévoyant des étapes, comme dans le cas suivant où une conductrice unique devait effectuer plusieurs milliers de kilomètres...

« Là on vient de faire plus de 2000 kilomètres et c'est moi qui conduisais, ça me permet d'anticiper, de savoir combien de temps justement je vais conduire pour qu'on choisisse les itinéraires, on fait des simulations comme ça on sait où on peut dormir parce que je n'ai pas envie de conduire 8 heures de suite. » (Hervé, 38 ans, cadre)

Conjuguée au futur, la géolocalisation inclut aussi les expériences de pré-visite. Dans le contexte professionnel, il ne s'agit plus uniquement de planifier un rendez-vous dans un lieu précis mais d'observer ce qu'il y a autour : restaurants, hôtels, transports en commun, etc.

« Une fois que j'ai calculé mon itinéraire à l'avance je vais sur StreetView et je peux voir ce qu'il y a autour d'où je vais. Alors oui c'est utile en vacances, pas trop non plus si tu ne veux pas te *spoiler* le paysage, mais quand tu vas dans un hôtel pour le boulot c'est bien aussi de voir à peu près dans quel quartier tu vas tomber. » (Hervé, 38 ans, cadre)

En fait, deux cas semblent à distinguer : (1) la pré-visite où le principal intérêt est le lieu, et (2) la pré-visite où l'intérêt est cette fois ce qui est adjacent au lieu. La première configuration est notamment retenue dans le contexte du voyage, avec quelques réserves :

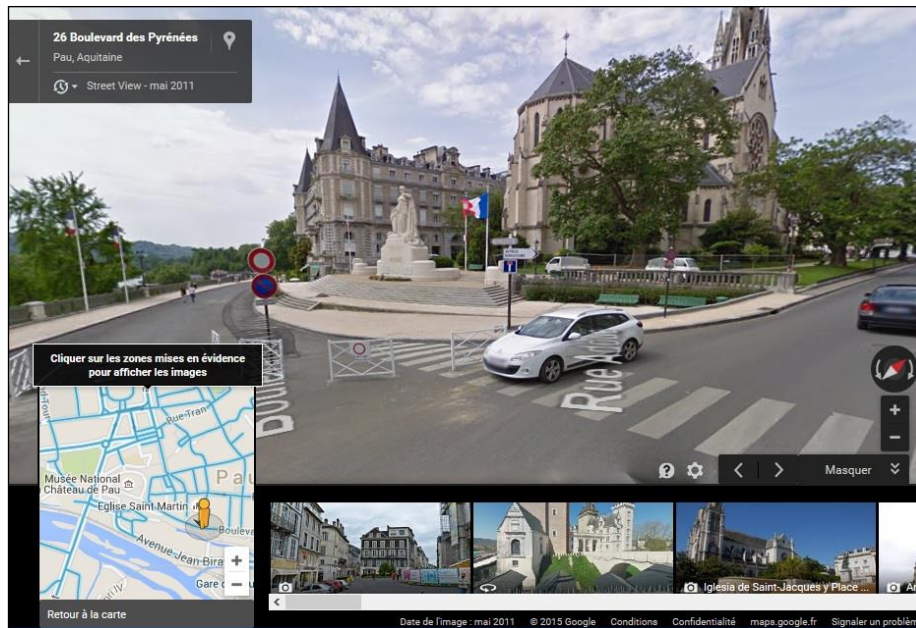
« Quand je prépare un voyage je veux voir le moins possible de l'endroit où je vais, je ne veux pas voir d'images concrètes car je cherche la surprise, je veux arriver en me disant « ha, il y a ici ! ». Donc par exemple je ne vais pas utiliser Street View. » (Martin, 37 ans, chercheur)

Cela représente néanmoins une opportunité intéressante quand, pour des raisons diverses, le voyage ne peut aboutir. Le contexte du voyage s'oppose comme nous l'avons vu au contexte professionnel dans le cadre de ces expériences de pré-visite. Toutefois, pour Martin, ce qui se trouve autour d'un lieu précis peut intéresser dans d'autres situations :

« J'ai déménagé souvent, avant d'arriver à Pau par exemple j'ai regardé Street View pour voir les rues et voir de quoi ça avait l'air. Je l'avais fait quand je cherchais un appartement à Toulouse, mais ce sont des lieux où je vais habiter, pas des lieux que je vais découvrir. »

Plusieurs fois cité dans nos entretiens, Street View semble être le support numérique de prédilection retenu pour ces expériences de pré-visite.

Figure 16 : Google Street View, d'une représentation cartographique à une représentation visuelle du monde



Anticipation, planification et prévisualisation sont ainsi au cœur des déplacements mais aussi de l'organisation de ces déplacements pour l'individu qui utilise divers services de géolocalisation sur son smartphone : parce qu'il ne peut allonger le temps ni le démultiplier, il cherche à la soumettre et à le maîtriser en gardant un contrôle sur ses mouvements actuels et à venir.

1.2 Les nouveaux rapports à l'espace et aux lieux de l'individu géolocalisé

Qu'il s'agisse des façons de vivre le déplacement ou bien des nouvelles expériences à l'environnement urbain hybridé qui l'entoure, l'utilisateur des services de géolocalisation voit ses rapports à l'espace profondément modifiés par une pluralité de facteurs. Mais avant de détailler ces points et donc, dit simplement, de voir « ce qui a changé », peut-être serait-il pertinent de s'arrêter un instant sur comment les individus interrogées percevaient le déplacement dans l'espace urbain avant d'avoir recours à ces technologies.

« [Sans GPS] je pense surtout que j'aurais passé mon temps au téléphone à dire « je suis là tu peux me guider ? », enfin c'est ce que je faisais avant. » (Sandrine, 48 ans, commerciale)

« Je me rappelle d'une fois où j'étais allé chez un copain il y a quelques années, il m'avait emmené chez lui, mais en repartant je ne connaissais pas du tout le chemin, je suis allé un peu au pif, je me suis dit que je retrouverais forcément quelque chose que je connaissais, je savais

à peu près dans quelle direction aller, j'ai retrouvé un arrêt de bus d'une ligne de bus que je connaissais, à partir de là j'ai su où aller. » (Aurélien, 34 ans, cadre)

Le recours à la carte routière, la demande d'aide à un passant et l'appel à un proche sont les trois éléments qui reviennent majoritairement sur ce point. Avec quatorze occurrences, ce dernier est d'ailleurs celui qui revient le plus fréquemment. Le repérage autour d'ensembles urbains déjà connus, notamment des structures remarquables (gares, hôtel de ville, centres commerciaux) mais aussi de lieux précis plus personnels (lieu de travail, domicile d'un ami) est également un élément récurrent.

« Après ce qui a changé c'est que maintenant c'est plus facile, avant je me repérais aux bâtiments, je savais qu'il y avait tel bâtiment ici et donc telle et telle chose autour, si vous voulez c'est du stable un bâtiment, on ne se dit pas que demain il n'y sera plus, c'est pratique pour se situer ou pour situer quelque chose. Avec le GPS j'ai plus besoin de ça, je sais où se trouve ce que je cherche et comment y aller et je me dis que si quelque chose bouge je le saurai parce que la carte est mise à jour. » (Virginie, 30 ans, experte en BTP)

« Avant je me repérais aux magasins (*rires*). Quand je voyais une enseigne que je connaissais je savais où j'étais en ville, les noms de rue je les connaissais pas mais par exemple quand on me donnait une adresse qui me disait rien je demandais « c'est où par rapport à telle boutique ? ». Quand on me disait « c'est à côté de tel centre commercial », là je savais me repérer. (...) Aujourd'hui quand je connais j'y vais directement et quand je connais pas j'ai mes yeux vissés sur l'écran, je me repère comme ça maintenant, parce que l'écran tu as la flèche, le point où tu te trouves, et au fur et à mesure que tu avances, ça avance, c'est plus pratique. » (Sandrine, 48 ans, commerciale)

Alors que la ville est par essence l'espace du changement rapide dans lequel l'accélération se fait le plus ressentir (Rosa, 2010), les services de géolocalisation peuvent ainsi apparaître, sous cet angle, comme des palliatifs à cette recherche de stabilité urbaine dans le cadre du repérage. Cela fait écho aux théories d'Halbwachs pour qui la mémoire collective apparaît comme un produit matérialisé qui contre l'agitation perpétuelle de la société : « *un groupe urbain n'a pas l'impression de changer tant que l'aspect des rues et des bâtiments demeure identique, et qu'il est peu de formations sociales à la fois plus stables et mieux assurées de durer*¹⁷⁵ ».

L'utilisation de services de géolocalisation pourrait être vécue comme une numérisation malléable et intemporelle de cette mémoire collective, qui se trouve désormais façonnée par

¹⁷⁵ Halbwachs M. (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France.

des couches d'information géographique avec lesquelles les individus interagissent lorsqu'ils les consultent, façonnent et partagent. Parce qu'elle se veut facile d'utilisation et même si elle s'avère évolutive et dynamique, la cartographie numérique pourrait représenter ce support stable qui, est toujours présent aux côtés de l'individu, même dans un environnement qui change, ce sur quoi nous reviendrons dans les aspects révélateurs de notre terrain.

1.2.1 De l'efficacité à l'efficience, pour une nouvelle conception de la distance

Alors que les sciences sociales s'accordent sur une forte relativisation des distances kilométriques comme temporelles à travers le spectre des technologies de l'information et de la communication (cf. partie 1), ces mêmes distances restent néanmoins une réalité immuable à l'heure où nous sommes de plus en plus mobiles et qu'aucune alternative ne peut empêcher le déplacement physique. Autrement dit, parce que la distance est avant tout perçue comme contraignante, il s'agit de l'alléger.

C'est principalement dans le contexte professionnel que nous passons d'une recherche d'*efficacité*, qui consiste donc dans le cadre du déplacement à arriver à destination de manière satisfaisante, à une recherche d'*efficience*, qui met en avant une nuance significative : il s'agit aujourd'hui de réunir les conditions les plus favorables dans le but d'optimiser son parcours et de réduire la distance physique donc temporelle qui nous sépare de la destination.

Les résultats qui ressortent de ces entretiens sont marqués par une évolution progressive des attentes de l'individu dont les déplacements ne sont plus seulement marqués par la recherche d'efficacité initiale : celui-ci se montre aujourd'hui bien plus exigeant vis-à-vis des itinéraires empruntés. La connexion au réseau cellulaire - et donc l'accès à Internet en situation de mobilité - couplée à la malléabilité et au dynamisme de la cartographie numérisée mise en œuvre doivent toutes deux permettre aux trajets retenus par l'individu de répondre désormais à une recherche d'efficience de plus en plus prégnante.

« Avant j'utilisais un GPS basique mais je me suis aperçu que je ratais beaucoup de choses : avoir un itinéraire c'est bien pour ne pas être perdu mais pour éviter les bouchons ou les travaux, c'est quand même une sacrée évolution ! C'est comme que vous passez du téléphone portable au smartphone, quand vous passez des SMS à la messagerie instantanée. » (Sylvain, 35 ans, assureur)

« Waze est pratique parce que tous ceux qui l'utilisent et qui se trouvent par exemple quelques kilomètres devant vous vont signaler tout ce qui peut perturber votre trajet, moi dans mon métier je fonctionne comme beaucoup de gens par rendez-vous et quand on me donne une

heure, je dois y être, donc avec Waze j'optimise ce trajet, c'est vraiment de l'information en plus, c'est évident que sans ces applications j'arriverais moins vite. » (Monique, 29 ans, coiffeuse)

« Quand j'utilise la géolocalisation dans un but professionnel c'est souvent très pragmatique, c'est dans une visée très pratique, et c'est à la limite pour m'embêter le moins possible avec le déplacement. » (Virginie, 30 ans, experte en BTP)

Sous cet angle, les applications de géolocalisation revêtent une forte logique utilitaire. Mais, au-delà de cette évolution dans la perception du déplacement, comment ce dernier est-il concrètement vécu ?

1.2.2 Vivre le déplacement en étant géolocalisé

L'utilisation des services de géolocalisation amène à de nouveaux rapports à l'espace selon divers facteurs comme par exemple le type d'application utilisé ou encore le niveau de compétences nécessaire pour la maîtrise de ces outils. Mais c'est bien aux expériences à l'espace que nous nous intéressons et ces dernières ne sauraient être uniformisées entre les individus. Pour certains d'entre eux, la navigation automobile porte l'effet tunnel à son paroxysme : la dimension esthétique du paysage traversé s'efface complètement et emporte avec elle jusqu'à la mémoire de ce parcours.

Pour d'autres, le GPS permet au contraire de s'affranchir au moins partiellement des diverses contraintes et aléas d'un trajet et donc de profiter davantage de l'environnement à proximité afin de se concentrer sur une forêt, une chaîne de montagnes ou un monument historique qui serait passé inaperçu si le guidage par satellite n'avait pas en partie déchargé le conducteur de quelques obligations. Nous retiendrons ici deux témoignages qui s'opposent.

Du point de départ à l'arrivée à destination ne subsiste pour Thomas, 22 ans, étudiant en médecine à Paris, que l'empreinte spatiale de ce déplacement, potentiellement couplée aux traces numériques laissées en cours de route : envoi de messages électroniques, communications vocales, etc. En réfléchissant sur sa propre perception du déplacement, il en vient à parler de téléportation et à utiliser la métaphore du vortex.

« Quand je programme un itinéraire j'ai ce sentiment de... comment dire... me téléporter où je veux aller. Même si je ne connais pas la route, j'ai juste à me laisser guider, ce n'est qu'une question de temps avant d'arriver, pour que ce temps passe plus vite je m'occupe, j'écoute de

la musique, je dicte des SMS... Puis j'arrive à destination, je sors de mon « vortex » si tu vois ce que je veux dire. »

Étudiant hyperconnecté, il déclare passer plus de six heures par jour sur son smartphone, tous usages confondus (réseaux sociaux et Internet mobile principalement). L'écran de ce terminal connecté devient progressivement une véritable vitrine, une exposition digitale du monde qui l'entoure et qu'il ne quitte pas. Quand il conduit, c'est aussi *via* cet écran et non à travers les vitres de son véhicule qu'il voit cet espace qu'il traverse. En fait, Thomas ne garde de l'espace physique que l'information essentielle qui n'est pas encore répertoriée – pour le moment – sur son smartphone. Celui-ci lui semble aujourd'hui bien vide, tant dans son contenu que dans son intérêt global :

« Il y a deux ou trois ans je regardais tous les panneaux, je venais d'avoir le permis aussi, je peux pas dire que je savais bien conduire et avec six points on ne va pas loin. Maintenant ces panneaux je les ai aussi sur Waze, ça fait encore un truc en moins à regarder. Alors quand tu me demandes si je rate quelque chose, qu'est-ce que tu veux que je manque ? Si j'avance au ralenti pour regarder les arbres au bord de la route, je ne rate rien mais je ne gagne rien non plus. »

Au-delà de la navigation automobile, son usage piéton des services de géolocalisation ne diffère pas fondamentalement.

« À pied c'est un peu pareil surtout dans une ville que je ne connais pas. Je marche, je marche, et à un moment je suis arrivé, parfois même je ne me rappelle plus de ce qu'il se passe durant le trajet, parce que ça ne m'intéresse pas. En fait je ne regarde plus ce qui m'entoure quand j'utilise ça, ou beaucoup moins. »

Les nouvelles potentialités introduites par le smartphone dans l'espace numérisé que l'individu consulte peuvent résulter en un certain désintérêt pour l'espace physique alentour, dans une société en réseaux où les lieux sont reliés entre eux mais dans lesquels l'environnement extérieur à ces lieux devient de plus en plus transparent, peut-être même vide de sens. Ce n'est pas le point de vue d'Amélie, professeure d'arts visuels. Pour elle, la distinction entre les usages piéton et automobile a son importance. Dans le premier cas, elle souligne l'encombrement du GPS qui devient un poids, un obstacle à la découverte de l'environnement urbain.

« Il est évident que si je découvre une ville dans laquelle je suis jamais allée où même si je redécouvre une ville que je connais j'aime trop regarder en l'air les architectures, les sculptures, les bâtiments, ... Le GPS m'encombre complètement. »

Mais en voiture, Amélie voit le guidage par satellite sous un angle différent : d'une présence encombrante à pied, c'est désormais son absence qui devient une gêne lorsqu'elle est au volant. Les technologies de géolocalisation permettent de profiter de la dimension esthétique du paysage en diminuant la concentration requise dans une situation de conduite. Il est une nouvelle fois souligné la possibilité pour le conducteur d'anticiper son trajet, même si cela concerne ici le quasi temps réel ou un futur très proche puisque cette anticipation intervient durant l'itinéraire et non lors de sa préparation en amont.

« Quand je conduis, je n'ai pas la même attention sur le trajet, ça me libère aussi, le fait de savoir où je vais me rend beaucoup plus tranquille pour discuter avec mon co-pilote, et je peux profiter de certaines parties du paysage justement sur le plan esthétique, parce que si je suis sans GPS je vais me concentrer plus. Je pense en fait que je profite quand même plus du paysage une fois que le GPS est mis, si je ne l'ai pas je suis tout le temps en train d'essayer d'anticiper, de chercher les panneaux, c'est gênant. »

Il se dégage néanmoins une similitude avec Thomas : peu importe comment elles transforment notre regard sur l'espace, ces applications semblent promouvoir la communication, soit au sein de l'habitacle du véhicule dans le cas d'Amélie qui profite donc de discuter avec son passager, soit par le biais du smartphone avec Thomas qui dicte ses messages avec ses contacts physiquement lointains mais désormais bien plus proches affectivement. Ces discours révèlent un lien intéressant entre les rapports à l'espace, aux temps et aux autres dans la mesure où en situant l'individu dans l'espace ou en ayant une connaissance augmentée de ce dernier, le ce même individu libère du temps qu'il utilise pour parler avec les autres.

Ces deux témoignages diamétralement opposés traduisent l'écart relatif à ces nouvelles expériences à l'espace qui découlent de l'usage des services géolocalisés. Ici, ce n'est pas tant l'espace qui s'impose à nous qui aboutit à des points de vue aussi radicaux, mais bel et bien l'appropriation de cet espace par l'acteur. Il faut également nuancer ces résultats car ceux-ci se focalisent essentiellement sur le déplacement. Mais, alors que la distance est manifestement

perçue comme une séparation dont le franchissement nécessite un effort, ce qui est d'autant plus inadapté aux exigences de proximité et d'instantanéité de l'individu contemporain, qu'en est-il de l'espace qui entoure directement l'utilisateur de ces services ? Dans un sens, ne profite-t-il pas du contenu informationnel géolocalisé à sa disposition pour échapper autant que possible au déplacement et se focaliser sur cet environnement immédiatement accessible ?

1.2.3 À la recherche de la proximité immédiate

Assise à la terrasse d'un bar, Lisa émet et reçoit des flux d'informations géolocalisés qui concernent exclusivement son environnement proche : ce qu'il est possible de faire en s'affranchissant d'une contraignante distance l'intéresse prioritairement et, en allant retrouver ses amis à proximité pour aller au cinéma « pas très loin » avec eux, elle organise sa journée dans cet espace urbain augmenté autour de sa propre position géographique et à travers sa vision égocentrée du monde. Cet exemple, c'est celui de l'infographie que nous présentions dans la première partie de cette thèse, mais cette recherche de potentialités immédiatement adjacentes se retrouve directement dans nos entretiens :

« Pour moi l'intérêt de la géolocalisation c'est de savoir ce que j'ai autour, et le fait d'être géolocalisé permet d'avoir cette information plus rapidement et de façon plus localisée, sans que je sois obligé de chercher partout. » (Benjamin, 20 ans, étudiant)

« C'est toujours un peu pareil, donner des informations qui sont proches, qui peuvent me concerner directement et ne pas concerner quelqu'un qui habite loin. Un spectacle dans le coin, une offre promotionnelle dans le coin, c'est toujours « dans le coin » pour moi. » (Stéphane, 18 ans, étudiant)

« L'application que j'utilise en me géolocalisant me donne de l'information par rapport où je suis. Si je suis sur les Pages jaunes et que je demande quelque chose, je demande généralement autour de moi, à côté d'où je suis géolocalisé. (...) Par exemple je recherche un médecin ou un restaurant, quand l'application me demande « où », je coche toujours « autour de moi » donc il me donne toujours tout ce que j'ai à proximité. » (Alexandre, 52 ans, pâtissier)

Le contenu encyclopédique interactif dont il dispose par le biais de la géolocalisation et de l'Internet mobile suit l'utilisateur dans ses déplacements afin de lui offrir une information adaptée à sa position, le tout s'affichant dans un système de cercles concentriques, faisant

penser à un radar, qui détecte les points d'intérêt autour du smartphone. Le tri s'avère toutefois nécessaire. En 2010, il était admis que « *la mise à disposition massive et aspatiale de l'information renforce la nécessité d'avoir à sélectionner l'information pertinente*¹⁷⁶ ». Aujourd'hui, nous avons longuement montré que cette information n'était absolument plus *aspatiale* et nous en arrivons à un espace cartographié qui semble s'organiser autour de l'individu et non l'inverse, à travers le choix de l'affichage ou non de diverses annotations spatiales qui appartient d'abord à l'utilisateur.

Les résultats mettent en avant ces préoccupations de la part des individus interrogés de se concentrer sur les opportunités facilement accessibles car à proximité directe de leur position. Pour la majorité d'entre eux, le choix parmi les points d'intérêts proposés s'effectue d'abord en fonction de la distance à parcourir pour les rejoindre, même si d'autres critères que nous verrons ultérieurement (comme les avis d'autres utilisateurs) peuvent rentrer en compte selon le type de point d'intérêt recherché.

« Ces applications c'est aussi pour me donner l'information que je veux, pas une information qui m'intéresse pas. Par exemple devoir sélectionner moi-même parmi tous les restaurants de France ça m'intéresse pas. Il y a ces deux avantages en plus de gagner du temps : avoir une information localisée, et en plus avoir un choix parmi les réponses. Ça me restreint pas de limiter ma recherche à un secteur en particulier puisque j'ai ce choix. Dans une zone que je connais pas quand je cherche un restaurant sans savoir où aller je suis déjà content d'en trouver un, alors que là j'ai plusieurs réponses immédiatement, j'ai du choix et en plus le GPS m'y conduit. » (Alexandre, 52 ans, pâtissier)

Les exigences dans un espace inconnu montent ainsi d'un cran et c'est encore une fois le rapport à cet espace de l'individu qui s'en trouve bouleversé : de la satisfaction de trouver le type de lieu recherché, nous évoluons ainsi vers des attentes bien plus fortes où ce lieu est désormais le résultat d'un choix parmi d'autres lieux, ce choix étant effectué selon des critères propres à chacun mais qui prennent le plus souvent en compte la distance et donc surtout le temps nécessaire pour s'y rendre.

1.2.4 Géolocalisation et découverte : des stratégies qui s'opposent ?

Les réponses parfois très contrastées des individus interrogés soulèvent une nouvelle contradiction liée aux services de géolocalisation : selon les témoignages, ces derniers tendent

¹⁷⁶ Autant-Bernard C., Massard N., Largeron C. (2003), « TIC, diffusion spatiale des connaissances et agglomération », article en ligne paru dans *Géographie, Economie et Société*, http://dossier.univ-st-etienne.fr/creuset/www/pubwp/Autant_040703.pdf [consulté le 2 Août 2015]

à favoriser ou au contraire empêcher la découverte. En premier lieu et au vu de la plupart des résultats précédents, le surplus d'information localisée apporté par ces technologies se montre avantageux pour la grande majorité de nos répondants¹⁷⁷, lorsque nous le questionnons sur les éventuelles découvertes qui ont pu découler de l'utilisation de ces applications.

« Parfois le smartphone indique des petites choses, par exemple qu'il y a un magasin ici, un boutique ici, c'est vrai. Ça m'est déjà arrivé, oui, d'avoir ce cas-là, de découvrir une boutique grâce à ça. » (Lucie, 24 ans, secrétaire)

« Après je l'utilise aussi [la géolocalisation sur smartphone] dans ma vie quotidienne quand je dois aller à un endroit que je ne connais pas pour un service. (...) Je l'utilise pour savoir où se trouvent les choses, combien de temps ça va me prendre à pied si je m'en sers à pied, et dans un cadre professionnel... » (Evelyne, 37 ans, assistante de direction)

Mieux encore, l'usage des services de géolocalisation tend à révéler des lieux dans l'espace (cf. partie 3). En soi, la géolocalisation rend certes possible la découverte de nouvelles structures, de nouveaux points d'intérêt dans un environnement peu connu ou inconnu. Mais, alors que nous présentions antérieurement le rôle de ces technologies sur la perception de l'environnement immédiat, nous pouvons maintenant avancer que cela peut aller plus loin, lorsqu'elles redéfinissent au moins partiellement le regard de l'individu sur un périmètre, une étendue spatiale qu'il connaît déjà :

« Cette semaine je suis allé faire faire ma carte d'identité donc je ne savais pas où c'était exactement, donc j'ai cliqué j'ai cherché et je me suis rendu compte que c'était juste à côté de chez moi. » (Benjamin, 20 ans, étudiant)

« L'autre jour ma fille me demandait des cupcakes, il y a une boutique qui a ouvert à Toulouse et je ne la trouvais pas. En cherchant le salon de thé avec une copine je suis tombée dans la rue où il y avait ce magasin. Sans le smartphone je n'aurais pas trouvé, il me donnait ce chemin, je suis passée dans la rue et comme par hasard il y avait ce magasin de cupcakes. Du coup maintenant je sais où il est alors que je passais parfois dans cette rue et j'y avais jamais fait attention. » (Nathalie, 48 ans, vendeuse en prêt-à-porter)

Evoluer dans l'inconnu en étant guidé par ces services n'est pas un phénomène nouveau, mais repenser un environnement urbain qui semblait spatialement délimité et acquis résulte en une nouvelle expérience à l'espace, ce dernier pouvant s'enrichir de nouvelles potentialités en tout lieu et en tout point, indépendamment de notre connaissance, de notre mémoire de celui-ci.

¹⁷⁷ Un échantillon uniquement composé, rappelons-le, d'utilisateurs intensifs de ces services.

L'espace *découvert* se mue ainsi progressivement en espace *révélé*, une qualification qui lui sied mieux aujourd'hui.

Dans des contextes différents, la géolocalisation peut cependant apparaître comme une contrainte, un frein à l'aventure. Pour certains répondants, elle annihile tout simplement cette dernière.

« Pour moi le GPS et l'aventure c'est antinomique, on ne va pas à l'aventure avec un GPS, dans ces cas-là il faut carrément l'enlever ! » (Nathalie, 48 ans, vendeuse en prêt-à-porter)

Certains témoignages se veulent plus nuancés : tout en prenant en compte les aspects négatifs de ces technologies comme ici dans le contexte du voyage, Philippe admet que la géolocalisation lui permet de franchir une limite dans sa route vers « l'inconnu » :

« Si je voyage sans géolocalisation, je m'empêcherai pas d'aller quelque part, mais à un moment donné il va y avoir une limite, je vais devoir me renseigner. »

Ces technologies apparaissent pour les plus optimistes comme des interfaces d'une grande richesse aboutissant à une relative maîtrise de l'espace dès lors qu'elles apportent des connaissances supplémentaires pour l'appréhender, tandis que d'autres répondants moins enthousiastes voient dans ces services une négation de l'aventure, au point que leur utilisation dans le contexte du voyage en deviendrait presque blasphématoire. Il ressort surtout que les applications de géolocalisation sont perçues comme facilitatrices du quotidien en apportant, comme nous l'avons vu, de l'information spatialisée à visée pratique.

Lorsque dans certains contextes l'intérêt d'avoir accès à ce supplément informationnel s'amenuise, la géolocalisation devient rapidement encombrante. Néanmoins, pour qu'elle reste utile, certains interviewés n'hésitent pas à en détourner leur premier usage, afin d'éviter par exemple des tracés prédéfinis. Le directeur des guides de voyage Lonely Planet lui-même déclarait ironiquement : « *achetez notre guide car, si vous voulez partir à l'aventure, vous y trouverez tous les lieux où vous ne devez pas vous rendre !* », ce que Paul confirme :

« J'ai déjà parlé à quelqu'un qui disait « oui je me sers de la géolocalisation, je regarde les itinéraires, et en fait ça me dit ce que je ne vais pas faire ». Tu vois, il y a des gens qui vont utiliser les propositions comme repères pour aller en-dehors des sentiers battus. » (Paul, 25 ans, étudiant)

Il s'agit d'un point de vue partagé par Isabelle, 34 ans et assistante dentaire dans l'agglomération toulousaine, qui prend immédiatement ses distances avec ses propres

pratiques et nous explique que l'usage du smartphone dans le contexte du voyage peut choquer au point qu'elle trouve le besoin de justifier cette utilisation :

« Alors ça peut vous choquer mais j'utilise mon smartphone pour partir en voyage, mais je vais vous dire à quoi la géolocalisation me sert [elle sort son smartphone pour y effectuer des manipulations]. Voilà, là je vois où je suis sur une carte, et vous voyez tous les enseignes avec les commentaires... Moi, je repère des lieux mais je n'y vais que s'il n'y a pas de commentaire. C'est ça pour moi la découverte, je veux me rendre où je me dis que d'autres personnes ne sont pas allées pour laisser des avis. Si je veux voir ce que tout le monde a déjà vu je vais au Capitole. »

Pour certains individus, les points d'intérêt recensés dans les guides et sur les cartographies numérisées ne sont donc pas des lieux où l'on se retrouve, mais des lieux qu'il s'agit d'éviter. Alors que l'usage principal des applications de géolocalisation dédiées au voyage consiste à indiquer ce qu'il faut voir à l'individu, celui-ci le détourne et semble s'intéresser au contraire à ce qu'il peut découvrir par lui-même qui n'ait été massivement exploré. Cet exemple du voyage semble également pertinent car il est révélateur d'une attitude qui découle directement des rapports inédits à l'espace résultant de l'usage de ces technologies : dans un environnement où tout est possiblement connu, découvrir un lieu, un monument, un paysage par soi-même peut devenir un challenge, un défi dont l'accomplissement ne peut être que d'autant plus gratifiant. Philippe insiste néanmoins sur l'intérêt de différencier certaines applications, qui peuvent altérer négativement l'expérience du voyage à différents degrés.

« J'utilise beaucoup Google Maps. Je l'utilise comme quand je regardais des cartes géographiques quand j'étais enfant, ou quand j'étais ado et que je préparais des voyages. Parce que la carte, ça te fait rêver. Généralement quand tu voyages la première chose que tu fais c'est que tu regardes une carte, mais bizarrement une carte ça ne montre rien de l'endroit, il faut beaucoup d'imagination pour imaginer un lieu à partir d'une carte. Et je trouve que Google Maps sert beaucoup à ça. Quand je prépare un voyage je regarde, par exemple Malaga c'est où déjà ? En Espagne ? Du coup je vais voir, je me dis que c'est près de tel endroit et là l'imagination part... »

Seul, déconnecté des couches informationnelles qu'il est possible d'y apposer, le fond de carte de Google Maps continue donc de « faire rêver » et de fertiliser l'imagination dans la représentation prévisionnelle du voyage. Le recours à Street View constitue dans ce cas l'étape supplémentaire qu'il s'agit de ne pas franchir.

1.2.5 Maîtriser l'espace, de l'utopie à la nécessité

Grâce à un apport de connaissances sur cet espace physique désormais numériquement augmenté, la géolocalisation semble établir un certain équilibre au moins théorique entre les utilisateurs de cette technologie qui sont toujours plus nombreux. Cet équilibre, c'est la possibilité pour l'individu de se mouvoir dans cet environnement en faisant fi de diverses contraintes, parfois individuelles, comme un sens de l'orientation « assez médiocre » de l'aveu de certains répondants. Pour Damien, 28 ans et infirmier à Nancy, ce facteur limitant appartient désormais au passé :

« Récemment j'ai dû passer des examens, j'avais le choix entre deux cabinets médicaux, plutôt que d'aller à celui qui était dans ma ville et dont je connaissais l'itinéraire, j'en ai choisi un dans une autre ville et je ne savais absolument pas comment y aller. On m'avait que le médecin en charge était de confiance, plutôt que d'aller à la facilité, j'ai plus été à l'aventure parce que je savais que je me perdrais pas et que je saurais me retrouver, c'est important pour moi. Sans géolocalisation, je n'aurais probablement pas fait ce trajet, je pense que j'aurais évité. Ou alors j'aurais demandé à quelqu'un de me conduire, auquel cas j'aurais reporté la responsabilité sur cette personne. »

À partir de témoignages extérieurs sur un médecin compétent mais géographiquement plus éloigné, Damien explique donc que les services de géolocalisation lui ont permis de potentiellement accéder à de meilleurs soins. Pour lui, le GPS et l'aventure ne sont d'ailleurs pas antinomiques, car *l'aventure* ne sous-entend pas nécessairement la possibilité d'être en situation d'errance. Et, parce que la représentation cartographique du réel qui s'affiche sur son smartphone ne remplacera jamais la vision fidèle et inaltérable de l'espace physique à travers ses propres yeux, il considère toujours partir vers une destination suffisamment peu connue pour que ce substantif conserve tout son sens. Tout en étant sûr de sa route car guidé vocalement par son smartphone, il s'affranchit donc des contraintes spatiales pour partir vers le moins connu afin d'accéder, peut-être, à un meilleur service. Cela lui permet, conclut-il, de ne pas « reporter cette responsabilité » sur une tierce personne, montrant par la même occasion un gain d'autonomie significatif.

Toutefois, cette vision utopiste d'une maîtrise totale d'un espace ouvert où chacun pourrait se rendre où il le souhaite sans le moindre facteur limitant est fortement à nuancer, d'abord parce qu'il en découle des irréversibilités. Parce que cette possible exhaustivité dans la connaissance

du monde qui nous entoure est de plus en plus communément admise, les exigences relatives au repérage des individus dans l'espace semblent avoir monté d'un cran.

« Il est arrivé une anecdote ce matin, (...) je suis en voiture avec mon partenaire de badminton, on se rend vers l'endroit où on joue, et il y a quelqu'un qui s'arrête, il était devant nous, il recule et il baisse sa vitre, et il nous demande « vers où il faut passer pour aller à Oloron ? ». Mon ami qui conduit lui dit « je pense que c'est vers là, etc. », bon parfait il part, etc. mais la première réaction de mon ami c'est de dire « ce mec a pas de GPS ? C'est pas croyable ». Moi je trouve que, de plus en plus, on prend pour acquis que les gens ont ça dans leur poche. » (Hervé, 38 ans, cadre)

Ce genre de témoignage est aujourd'hui de plus en plus fréquent, peut-être au point que l'individu qui ne sait pas se déplacer en toute autonomie dans l'espace urbain aujourd'hui en deviendrait presque dérangeant, pour ne pas dire déviant. Nos résultats semblent ainsi montrer que la norme est désormais de pouvoir s'affranchir, par le biais de la géolocalisation, de tout aléa extérieur grâce à une anticipation et à une adaptation optimales même dans le cas d'itinéraires inconnus. Peut-être peut-on en déduire que, pour l'individu géolocalisé, ce n'est pas nécessairement le fait de se perdre qui ne doit plus exister mais bel et bien l'inconnu qui doit disparaître ?

De son côté, Amélie nous fait aussi part d'une anecdote, mais au contenu clairement antagoniste. En raison de son travail, elle n'est pas dans une situation où elle domine naturellement l'espace par ses connaissances personnelles : parce qu'elle doit quotidiennement se déplacer dans des lieux qu'elle ne connaît pas, elle y est au contraire soumise et vit donc régulièrement cette nouvelle approche de l'espace à ses dépens. Pour ces raisons, le recours à la géolocalisation lui semble de plus en plus nécessaire :

« Je vais souvent dans des lieux dans lesquels je ne suis jamais allée puisque je fais des visites dans toutes les écoles du département, et donc je trouve ça extrêmement pénible... les gens pensent que tout le monde sait d'emblée où est située l'école dans un bourg, donc il n'y a pas de panneau et les noms des rues sont très mal indiqués dans les petits villages, et donc j'ai passé beaucoup de temps à tourner dans ce genre d'endroits, ce qui m'agace profondément. »

L'utilisation intensive de ces services de géolocalisation semble ainsi placer les individus dans une situation avantageuse de supériorité cognitive. Les limites spatio-temporelles sont constamment repoussées, mais cela n'entraîne que rarement des conséquences positives aux yeux de nos répondants. Aurélien, qui a commencé à utiliser la géolocalisation principalement

par « mimétisme », nous raconte comment il vit cette évolution, en partant du stade où un seul de ses collègues était équipé, jusqu'à ce qui représente selon lui la situation actuelle :

« En y réfléchissant ce qui me questionne c'est que lui semblait en avance alors que nous, on était dans notre temps. Et puis, allez, 6 ou 7 ans plus tard, celui qui n'utilise toujours pas ça il est vraiment en retard. Oui c'est vraiment ça : aujourd'hui on en parle partout, on est toujours localisé parfois sans s'en rendre compte, j'ai presque l'impression que celui qui n'est pas connecté il est tout le temps en retard. »

D'une simple utopie, maîtriser l'espace pourrait devenir de plus en plus nécessaire. Sous cet angle, une des difficultés consiste à ne pas exclure tous les non-utilisateurs des services de géolocalisation sur smartphone, l'absence de connexion à ces outils augmentant des disparités déjà bien présentes entre ceux qui ont la possibilité matérielle de profiter de cet espace hybridé et ceux qui ne l'ont pas. La réalité est même plus complexe, car les compétences techniques sont sensiblement inégales entre les adeptes de ces technologies.

Certains répondants veulent ainsi nous faire comprendre que nous avons quitté un monde où la véritable compétence pouvait résider dans la maîtrise des technologies de géolocalisation et autres outils informatiques de façon plus globale, initialement complexes et peu ergonomiques, pour en arriver à l'extrême opposé. Dans notre société hyperconnectée, certains réfractaires, peut-être technophobes, considèrent en effet que la véritable maîtrise de l'espace aujourd'hui est de pouvoir continuer à se déplacer dans l'inconnu sans avoir recours aux applications géolocalisées. C'est désormais ici que se situerait la compétence :

« Quand j'étais en Irlande j'ai rencontré un allemand, il sortait sa carte, il était fier de ne pas avoir de technologie, et il sort une boussole pour vérifier dans quelle direction il devait positionner sa carte. La question que je me pose c'est à quoi ça sert ? S'il avait pu avoir Google Maps, à quoi ça sert de faire ça ? En fait ça sert à une seule chose : montrer que tu as des compétences, c'est la seule différence. Et c'est peut-être ce que la géolocalisation transforme par rapport aux cartes ou à la boussole : tous ces outils demandaient une compétence. » (Martin, 37 ans, chercheur)

À l'issue de la présentation de cette partie de nos résultats, nous constatons qu'il aurait peut-être été intéressant de prendre également en compte les témoignages des non-utilisateurs de ces services afin de vérifier ce qui avait potentiellement changé pour eux aussi, à l'heure où la ville (cf. première partie), augmentée par ces technologies, peut tout aussi bien se montrer diminuée pour ceux qui n'en sont pas pourvus. Mais, parce que nous nous en tenons aux utilisateurs de ces services, nous avons souhaité aller plus loin d'une toute autre façon, à

travers l'étude d'un cas particulier d'individus pour lesquels l'usage de la géolocalisation pourrait découler sur une modification bien plus sensible encore de leurs expériences à l'espace et aux lieux : les personnes connectées en situation de handicap.

1.3 Voir la ville sans en avoir l'image

Dans la mesure où les technologies de géolocalisation nous ont été régulièrement vantées par les interviewés pour être facilitatrices du quotidien, nous pouvons nous demander jusqu'à quel point elles pourraient l'être pour les individus qui en auraient le plus besoin. C'est au détour d'un des précédents entretiens que nous avons souhaité inclure ce questionnement dans cette recherche, lorsque qu'une répondante s'est montrée très optimiste envers les opportunités offertes par de telles technologies :

« Pour moi c'est émouvant parce que je viens d'une famille de malvoyants et je me dis que si mon frère était encore vivant il verrait ça, lui il se déplacerait aujourd'hui avec le GPS dans les villes partout, il ferait des tas de choses, je trouve que c'est magnifique pour tout ce que ça peut apporter aux malvoyants je trouve cette technologie extraordinaire. » (Amélie, 52 ans, professeure d'arts visuels)

Nous avons donc souhaité vérifier ce qu'il en était réellement, ce qui nous a amené à changer de focale pour nous intéresser au cas particulier des individus en situation de handicap, plus précisément aux non-voyants. Cette sous-partie s'articule ainsi autour de deux questionnements centraux : Que peut offrir cet espace hybridé à l'individu handicapé ? Qu'est-ce qui peut changer positivement pour lui à travers l'utilisation de services géolocalisés dans cet espace ?

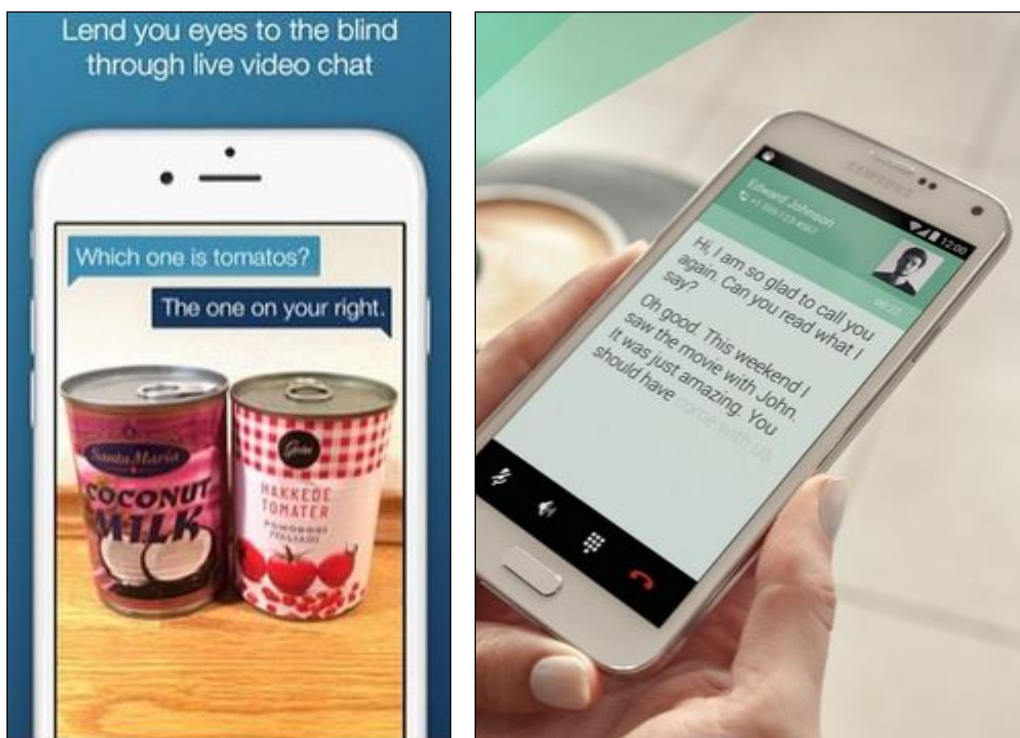
1.3.1 Prémices méthodologiques

Dans ce terrain complémentaire, nous supposons que l'utilisation par ces personnes d'applications de géolocalisation qui leur sont spécifiquement destinées peut résulter en de nouvelles expériences enrichissantes de l'espace qu'ils *doivent* traverser et des lieux qu'ils *peuvent* fréquenter. L'emploi de ces verbes précis dans cette hypothèse (devoir / pouvoir) renvoie à l'idée préconçue que la distance physique est bien plus contraignante encore que pour les personnes valides tandis que les possibilités de découvertes sont nécessairement réduites en raison d'une mobilité qui l'est également. L'accès à ces lieux est également questionnant.

Pourtant, les technologies de l'information et de la communication, plus particulièrement celles disponibles sur le smartphone, représentent depuis quelques années des aides significatives pour l'individu en situation de handicap. Pour les malvoyants par exemple, l'application *Be My Eyes* est un service gratuit d'aide à la personne qui propose aux personnes

valides, dans sa traduction la plus littérale, de devenir les yeux des non-voyants en répondant à leurs questions par le biais d'images ou de conférences vidéo (figure 17, à gauche). Le texte écrit par le répondant est alors dicté à la personne non-voyante. En janvier 2015 et alors qu'elle n'est disponible que sur l'App Store (et non sur Android donc), le service comptait plus de 80 000 bénévoles d'après son site officiel¹⁷⁸. *Roger Voice* pourrait être considéré comme l'exact opposé de *Be My Eyes* : l'application s'adresse aux personnes malentendantes et, au lieu de synthétiser vocalement un texte, propose à l'inverse de transformer une communication téléphonique en une conversation textuelle. Le discours de l'appelé est ainsi retranscrit sur l'écran sur smartphone (figure 17, à droite). *Roger Voice* est issu d'une campagne *Kickstarter*¹⁷⁹ et a presque atteint le double des attentes initiales dans sa campagne de financement¹⁸⁰.

Figure 17 : Avec Be My Eyes (à gauche) et Roger Voice (à droite), le smartphone peut devenir une aide au quotidien



Source : sites officiels des applications : <http://www.bemyeyes.org/> et <http://www.rogervoice.com/>

Certaines applications destinées aux individus en situation de handicap utilisent la position géographique de ces derniers et la cartographie numérique pour offrir de nouvelles

¹⁷⁸ <http://www.bemyeyes.org/>

¹⁷⁹ Site spécialisé dans le financement participatif, qui permet à des acteurs du web, des éditeurs, développeurs (mais pas seulement) de proposer des projets très variés que les internautes peuvent décider de mener à bien en y apportant leur contribution financière. Kickstarter est aujourd'hui devenu un des grands noms du *crowdsourcing*.

¹⁸⁰ Source : <https://www.kickstarter.com/projects/olivierjeannel/rogervoice-phone-engaging-the-world-with-the-hard/description>

potentialités dans un périmètre défini. Pour explorer leur utilisation, nous avons d'abord défini les contours d'un terrain complémentaire grâce aux apports théoriques de la thèse de Catherine Gouédard¹⁸¹ sur la conception d'un trajet par téléphone entre de jeunes individus non-voyants, puis à un entretien étendu avec Martine Rived¹⁸² qui nous a orientés vers la ville de Bordeaux pour la réalisation de ce terrain. Nous avons donc contacté le service « Conseils ville & handicaps » afin d'avoir un aperçu du plan d'action de la ville et de ses associations dans l'optique de l'amélioration de l'accès et de la circulation des personnes en situation de handicap, principalement visuel. Nous pensons en effet que l'usage des technologies de géolocalisation peut jouer un rôle plus déterminant sur ce handicap en particulier. Ce terrain complémentaire est donc motivé par la recherche de la réflexivité de ces acteurs dont le statut spécifique, ici le handicap, est susceptible de nous offrir un éclairage inédit sur les nouvelles expériences de l'individu au monde qui l'entoure.

Nous souhaitons obtenir ici des résultats que nous n'aurions pu rassembler dans le cadre de notre terrain principal. Pour autant, l'idée n'est en aucun cas de chercher ici à accentuer une quelconque différence entre l'individu en situation de handicap et celui qui ne l'est pas : cela n'excède pas la prise de conscience de cette situation particulière dans les pratiques spatiales de ces personnes sous l'angle d'approche de l'usage des technologies de géolocalisation. Et, bien au contraire, la dimension pratique de ces services pourrait tout aussi bien tendre à réduire cette différence entre les individus de nos deux terrains, dès lors que tous deux ont accès à cette même densité de flux informationnels même s'ils ne se les approprient pas nécessairement de façon similaire.

Nous avons donc interrogé six individus non-voyants, possesseurs de smartphones et utilisateurs de ces services¹⁸³. Par rapport à notre terrain principal, nous avons mis de côté le critère de l'utilisation *intensive* de ces services. Notre intérêt se porte ici sur l'usage d'applications très spécifiques, conçues pour apporter une aide face à un handicap bien précis. Ces entretiens ont été effectués uniquement en face-à-face et sont très libres dans leur déroulement, nous ne nous appuyons que sur une grille relativement courte (cf. page suivante), composée d'une dizaine de questions et de quelques relances, et qui se construit autour de l'ensemble des thématiques que nous avons présentées ici.

¹⁸¹ Gouédard C. (2006), *Espace et langage : conceptualisations et malentendus dans la conception d'un trajet par téléphone entre de jeunes aveugles*, Thèse de doctorat en Psychologie sous la direction de Gérard Vergnaud.

¹⁸² Adjointe du chargé de mission handicap de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour et Docteure en Sciences Politiques.

¹⁸³ Parmi ces six individus, quatre sont de Bordeaux et deux de Pau. Nous remercions tout particulièrement Mmes. Martine Rived et Nicole Lompré pour leur aide dans cette partie de notre terrain.

Grille d'entretien du terrain « géolocalisation et handicap ».

1.1	Diriez-vous que des applications sur votre smartphone vous aident à mieux vivre avec votre handicap ?	Si oui, quelles sont-elles ? Pouvez-vous me les décrire brièvement ?
1.2	Parmi ces applications, quelles sont celles qui sont en lien direct avec la géolocalisation ?	Pouvez-vous me montrer ou m'expliquer comment vous vous en servez ?
1.3	Dans quelles circonstances ces applications peuvent-elles faciliter votre quotidien ?	Avez-vous des anecdotes à ce sujet ?
1.4	De façon générale, comment a évolué votre perception de la ville depuis que vous utilisez ces outils ?	La ville est-elle plus praticable ? Plus accessible ? Moins contraignante ?
1.5	Vous sentez-vous davantage en sécurité en utilisant ces services de géolocalisation ?	Sentez-vous que vous avez moins de risques de vous perdre ?
1.6	Avez-vous le sentiment d'être plus autonome grâce à l'utilisation de ces outils ?	Avez-vous des anecdotes à ce sujet ?
1.7	Comment évaluez-vous la marge de progression de ces applications ?	Qu'est-ce qui pourrait être amélioré pour vous faciliter le quotidien ? Vers quels axes les concepteurs devraient-ils se pencher ?
1.8	Comment vivez-vous le fait de devoir être connecté(e) aujourd'hui pour profiter de ces nouvelles expériences à l'espace ?	Leur accordez-vous, de fait, toute votre confiance ?
1.9	Avez-vous le sentiment d'avoir perdu quelque chose depuis que vous utilisez ces services ?	
1.10	Aujourd'hui, ressentiriez-vous un manque si vous n'aviez plus accès à ces technologies ?	

Nous partons ici de l'utilisation très générale d'applications spécifiques au handicap, comme les deux présentées plus haut (images 35 et 36), pour en venir rapidement à celles qui touchent à la géolocalisation dès la question 1.2. Nous attendons du répondant une certaine réflexivité sur l'évolution de ses propres pratiques autour de plusieurs thématiques : sa perception de l'espace urbain, sa conception des déplacements dans celui-ci, sa possibilité de s'affranchir ou non de certaines contraintes spatiales, son gain (ou sa perte ?) d'autonomie, puis sa confiance et possible dépendance vis-à-vis des services de géolocalisation.

1.3.2 Géolocalisation et handicap : analyse du quotidien du non-voyant géolocalisé

S'intéresser à l'usage d'applications ayant pour rôle premier le repérage et le déplacement dans l'espace par des individus non-voyants nécessite tout d'abord une rapide contextualisation. C'est tout d'abord sur la motilité de ces personnes, et donc leur faculté de se mouvoir dans cet espace, que nous nous focaliserons ici. Martine Rived insiste sur la difficulté de leur quotidien, qui est sans doute encore plus prononcée aujourd'hui,

paradoxalement en raison du développement des technologies de l'information et de la communication. Pour elle, ne pas avoir accès à la vue est plus que jamais pénalisant :

« Beaucoup de choses dans notre société sont très hautement technologiques mais défavorisent les non-voyants, parce que l'image est très dominante, alors que le propre du non-voyant, c'est de ne pas avoir accès à l'image. »

Nous avons pris pour exemple la ville de Bordeaux dans la réalisation de ce terrain car celle-ci a mis en place une interface très aboutie pour les individus handicapés, dans de nombreux domaines : hôtellerie, restauration, sport, culture, tourisme, services, stationnement, etc. Cela passe par un recensement de points d'intérêt disposant de divers aménagements pour les individus à mobilité réduite ou souffrant d'un handicap visuel par exemple. Chaque point d'intérêt est annoté et le type d'accessibilité mis en œuvre est précisé

Cette vaste base de données cartographique est sans doute utile pour des individus avec certains handicaps (moteurs par exemple) ou pour les accompagnateurs de non-voyants, mais pas pour les non-voyants eux-mêmes. La véritable inconnue à résoudre reste à transposer des interfaces et applications qui sont très clairement articulées autour de deux sens en particulier, la vue et le toucher (dans cet ordre, de telle sorte que sans la vue, le toucher perd son sens) vers un troisième sens qui peut se dispenser entièrement de la vue. Pour les personnes interrogées, qui utilisent ces services, la solution existe : la géolocalisation par l'ouïe. Le guidage vocal, couplé aux multiples services de contrôles à la voix dont est aujourd'hui équipé le smartphone, prend ici tout son sens. Pour Emmanuelle qui travaille dans un centre d'appels, la facilitation du quotidien est bien perceptible :

« Depuis l'iPhone on trouve dans les téléphones des fonctions d'accessibilité qui permettent de les contrôler à la voix, bon je peux aussi me faire guider vocalement, c'est pratique dans les deux sens parce qu'on peut parler au téléphone et on a un retour. Si je demande « peux-tu m'emmener au restaurant le plus proche ? » je n'ai rien à faire, mon téléphone me guide. En tous cas je pense qu'il y a ici un écart : pour moi Siri représente une avancée extraordinaire et non pas un moyen de frimer avec son iPhone ! »

Ce retour vocal dépasse de loin la stricte utilisation du guidage par satellite. Sur des smartphones récents, la fonctionnalité Talkback permet le contrôle total du terminal par le

biais d'un retour haptique¹⁸⁴ couplé à la synthèse vocale : chaque action et même le positionnement du doigt de l'individu sur l'écran sont énoncés vocalement.

Figure 18 : Talkback, le service d'accessibilité de Samsung pour le contrôle du smartphone par synthèse vocale



Après nous avoir fait une démonstration de cette fonctionnalité, Adrien nous explique que ne pas voir l'écran est bien moins contraignant pour lui. En revenant à la géolocalisation, il s'arrête sur l'utilisation en mode piéton qui lui semble être une vraie avancée apportée par le smartphone :

« Ce qui a changé avec le smartphone, c'est le développement de l'usage piéton de la géolocalisation, c'est aussi le fait d'inclure cet outil très pratique dans un autre que nous avons toujours avec nous. Alors je vous parle de l'usage piéton par rapport à mon handicap oui, mais on peut aller au-delà de ça je pense, je me rends compte que j'ai plein d'amis qui utilisent ça en marchant, ça c'est un point positif, ça montre une richesse de l'espace, on dirait qu'il y a toujours quelque chose à y trouver et que c'est grâce au smartphone qu'on y arrive. »

Adrien attribue donc à cet espace augmenté une richesse qui se trouve révélée par le biais de l'usage de ces technologies. Il peut être intéressant de relever que pour un individu non-voyant, l'ajout de ces couches informationnelles désormais accessibles vocalement ajoute une nouvelle dimension à cet espace qui semble bien moins inconnu voire mystérieux. La géolocalisation sur smartphone semble ainsi diminuer d'un degré la difficile appréhension de

¹⁸⁴ Le smartphone émet de petites vibrations lors d'un appui sur l'écran afin de donner la sensation pour l'utilisateur d'appuyer sur une touche physique et/ou lui confirmer que son action est bien prise en compte.

l'environnement urbain, par définition dense et potentiellement dangereux sans les facultés physiques pour en avoir une représentation par le biais de nos cinq sens. Cependant, Adrien se montre ensuite un peu plus réservé sur l'utilisation des services de géolocalisation. Selon lui, ces derniers pourraient être bien plus utiles à moindre coût. Il distingue ainsi les efforts fournis sur l'accès aux lieux pour les individus en situation de handicap (qui sont de plus en plus notables) des efforts consentis sur la circulation et le potentiel de déplacement de l'individu, donc sa motilité (qui restent selon lui insuffisants).

« Bien sûr, la géolocalisation pourrait faire grandement avancer les choses. Le problème c'est que beaucoup de progrès sont notables dans l'accès aux lieux mais très peu dans la circulation. Coupler les systèmes connectés de la ville à la localisation ouvrirait la porte à de nouvelles opportunités : imaginez une canne connectée qui saurait, avec les données des feux rouges à l'appui, quand il est possible de traverser à notre place. C'est ça que j'entends par circulation. »

En ce sens, les progrès effectués jusqu'alors restent à relativiser, tout comme le gain d'autonomie. Pour nos répondants, ce n'est pas nécessairement au smartphone d'évoluer. Isabelle, mère au foyer, partage le point de vue d'Adrien et pense que l'environnement urbain n'a pas suivi la même courbe de progression que le smartphone, qui ne « peut pas offrir beaucoup plus tant que le reste ne changera pas en même temps ». La qualité et la diversité des applications, liées ou non à la géolocalisation, ne pourront être appréciées que lorsque la ville aura également changé en conséquence :

« On en est à un stade où le smartphone dépasse le handicap, où il y aura souvent une application utile peu importe ce handicap, bien sûr ça ne sera jamais parfait mais on peut déjà faire tellement avec... par contre, ce qu'il y a autour n'évolue pas. Le smartphone est connecté, mais connecté à quoi ? Il y a encore beaucoup à faire pour rendre le déplacement plus agréable. »

C'est donc au niveau des infrastructures urbaines dédiées que les premiers facteurs limitants apparaissent. L'espace hybridé ne le serait-il pas tant que cela pour le non-voyant ? C'est ce que finit par suggérer Adrien :

« Je reste sur l'idée que la ville évolue moins rapidement que notre usage de ces outils. Quand vous me parlez des signes de la ville je pense d'abord aux flash codes, ces carrés à flasher avec son smartphone, mais ça pose quand même un problème : le non-voyant il ne peut pas profiter de ça. Bon, vous me direz, pour en avoir parlé avec un collègue celui qui les voit n'en a jamais flashé un de sa vie ! Entre le bluetooth et les bornes Wifi, il y a forcément de meilleurs

moyens pour exploiter la connectivité de la ville avec celle du smartphone, pour avoir de nouvelles interactions entre les deux. »

D'un strict point de vue théorique, nous retrouvons ainsi dans le discours de Catherine Gouédard sur le cas particulier de ces jeunes atteints de cécité ce que nous mettions en avant dans la première partie de cette thèse : « *Face au manque d'anticipation perceptive et cognitive sur l'espace, pour déterminer et maintenir l'orientation, l'appel à la référence égocentrée est un mode d'adaptation privilégié chez les aveugles. Mais elle nécessite aussi un traitement cognitif plus coûteux, car les informations dans ce cas, doivent être réactualisées à chaque déplacement du sujet*¹⁸⁵ ». L'appel à la référence égocentrée et la réactualisation de l'information en temps réel est certes un mode d'adaptation privilégié par les non-voyants mais nous n'avons eu de cesse de montrer précédemment qu'il ne leur était plus exclusif. Ces nouveaux référentiels spatiaux sont au contraire ancrés dans les déplacements de l'individu géolocalisé, qu'il soit non-voyant ou qu'il ne le soit pas. Isabelle, que nous citons plus haut, a bien ressenti cette évolution :

« Il y a bien quelque chose de moins contraignant, mais comment expliquer... Je ne raisonne peut-être pas de la façon que vous pensez, pour moi la géolocalisation ce n'est pas « savoir où je suis » mais « savoir où je suis par rapport à quelque chose ». Et maintenant je peux me dire que si je veux aller à La Poste je sais à tout moment où je me situe par rapport à La Poste, c'est vraiment cette idée de se situer « par rapport » en fait. En parlant de ça je sens que je suis plus autonome oui, mais ce n'est pas flagrant non plus, comme je vous disais. »

Julien, non-voyant dès sa naissance, réfléchit à son expérience de l'espace à travers son utilisation de ces technologies. S'il peine en toute logique à voir comment elle pourrait être différente s'il n'était pas atteint de cécité, il relativise son handicap et prend ses distances avec l'image...

« Vous savez, je pense qu'il faut toujours essayer de trouver un juste milieu et non pas se dire en permanence « ah mais moi je n'ai pas accès à ça ». Par exemple là vous me parlez de la géolocalisation, donc je réfléchis et je me demande : est-ce que j'en ai une utilisation bien particulière finalement ? Non. Si vous voulez, je n'ai pas l'image de la ville, mais quand vous êtes dans un coin que vous connaissez pas, à quoi elle sert l'image sinon à vous perdre encore plus et à vous dire « bon, finalement je connais pas, je suis dans l'ignorance, vite il me faut mon smartphone » ? Le GPS me dit de tourner à gauche dans tant de mètres, je tourne à

¹⁸⁵ Gouédard C. (2006), *Espace et langage : conceptualisations et malentendus dans la conception d'un trajet par téléphone entre de jeunes aveugles*, Thèse de doctorat en Psychologie sous la direction de Gérard Vergnaud, p.24

gauche comme vous tourneriez à gauche. Alors évidemment je me déplace peut-être avec plus de contraintes, mais globalement il n'y a pas tant de différence, il y a même un certain équilibre. Très franchement, entre celui qui n'a aucun sens de l'orientation et pas de GPS, et moi qui ne voit pas mais qui suis guidé, ce n'est pas dit que j'arrive à destination en dernier (rires) ! Il y a aussi une question de volonté derrière tout ça, la géolocalisation ne fait pas de miracle mais c'est un support qui donne un coup de boost à cette volonté. »

Ce constat est partagé par Isabelle qui se montre encore plus catégorique :

« Si je voyais tous ces gens qui ne décollent pas de leur écran dès qu'ils doivent aller quelque part, je dirais qu'ils sont bien plus perdus que moi. »

À l'heure de la vérification de notre hypothèse, qui consistait pour ce terrain à montrer que l'utilisation des services de géolocalisation sur smartphone pouvait résulter en de nouveaux rapports à l'espace et aux lieux marqués par une facilitation de la circulation et de l'accessibilité pour les individus en situation de handicap visuel, les résultats obtenus laissent donc apparaître un résultat mitigé. Dans une approche très déterministe et donc réductrice, il ressort que les applications de géolocalisation dévoilent tout leur potentiel pour augmenter le champ du possible pour le non-voyant, en revanche, elles influent encore peu sur la motilité de l'individu aveugle et restent très limitées par l'évolution plus timide des aménagements urbains connectés visant à aider la personne handicapée.

Comme nous le fait remarquer un des répondants, la ville intelligente aurait pourtant le potentiel de bien mieux justifier son appellation en équipant par exemple les cannes de capteurs GPS et de puces Bluetooth pour améliorer, cette fois de façon bien plus sensible, le mouvement de l'individu atteint de cécité. Ce terrain complémentaire fait donc ressortir des limites de cet espace hybridé dont le degré d'augmentation, tant en termes de connaissances que de potentiel de déplacement, varie de manière significative en fonction du sujet, selon ses compétences certes mais aussi ses éventuels handicaps. Au final, lorsque ce handicap est visuel, le malvoyant y trouve peut-être plus son compte que le non-voyant, en accompagnant les faiblesses de la vue par la force d'un autre sens : le toucher.

« J'ai la vue qui bouge je trouve que parfois c'est écrit tellement petit que j'arrive pas bien à lire les cartes papier, et ce que je trouve génial c'est le confort visuel du GPS, je trouve fabuleux d'agrandir avec les doigts. »

Martine Rived conclut de la même façon :

« Vous savez, moi je m'occupe de personnes en situation de handicap mais mon seul handicap c'est mon âge. Ce qui est ironique c'est que c'est au moment où je commence à ne plus voir très bien que tout le monde doit avoir les yeux rivés sur un écran. Ce que je trouve formidable c'est comment dire... ce renouveau du geste. J'étire avec mes doigts pour grossir l'écran, c'est un mouvement très naturel et même ce qui est écrit en tout petit devient visible. »

Agrandir l'espace numérisé en l'étirant et ajuster par ce mouvement notre perception de cet espace et les informations qui s'y rapportent est assurément une dimension essentielle. Le toucher en tant que sens mais surtout la gestuelle adoptée pour le contrôle de l'écran du smartphone, qui transcende la malléabilité et le dynamisme de cet espace, finit par devenir un mouvement qualifié de naturel au point qu'il en est mimé par de jeunes enfants qui, fraîchement sortis de leurs tablettes tactiles, essaient d'agrandir un fruit ou zoomer sur un paysage avec leurs doigts de la même façon qu'ils le feraient sur un écran.

Au final, que retenir de ces nouvelles expériences à l'espace et au temps présentées dans cette partie avant d'en faire ressortir plus longuement ensuite les aspects révélateurs ?

Dans le cadre d'une redéfinition de nos rapports au temps, l'utilisation intensive des services de géolocalisation ne se démarque pas fondamentalement de celle des autres technologies de l'information et de la communication. L'individu géolocalisé raisonne définitivement en termes de distances temporelles même lors de l'usage d'applications qui revêtent *a priori* une dimension spatiale prédominante. Dans notre société de l'accélération qui caractérise le sujet par sa nécessité de se plier aux exigences du temps alors qu'il essaie paradoxalement d'en avoir la maîtrise, nous en arrivons à une véritable sacralisation du temps gagné. Motivés par ce gain et friands de ces outils facilitateurs du quotidien, les individus interrogés soulignent la dimension pratique des services de géolocalisation qui se conjuguent tant au passé par la mémoire et l'archivage, qu'au présent par l'optimisation du mouvement en temps réel ou qu'au futur par la recherche de l'anticipation et de la prévision. Parce qu'elle donne l'illusion d'un contrôle du temps sur l'intégralité de son spectre, la géolocalisation apparaît en premier lieu et, peut-être, sans avoir suffisamment de recul sur la question, comme le Saint-Graal de l'individu hypermoderne, aux côtés de l'accès à Internet en situation de mobilité et des potentialités virtuellement illimitées offertes par celui-ci. Ces résultats sont néanmoins à contextualiser : les exigences du quotidien, motivées par des facteurs professionnels ou des nécessités de présence délimitées dans le temps, amènent à des expériences à l'espace et au temps relativement éloignées de préoccupations bien différentes dans le contexte du voyage,

qui se manifestent entre autres par la difficile recherche de l'errance, en partie rendue possible en évitant les parcours conseillés par les applications géolocalisées.

Certains profitent du guidage vocal pour rendre la perte de temps engendrée par la contraignante distance physique la plus productive possible, amenant à une recherche permanente d'efficacité tant dans le choix de la destination que dans le parcours à effectuer pour y parvenir, et ce jusque dans les activités qui peuvent être accomplies durant ce parcours : consultation et réponse à des mails ou autres flux communicationnels ascendants comme descendants ne représentent qu'un vague aperçu de ces possibilités. D'autres expérimentent le déplacement comme un vortex situationnel et décrivent leur mémoire du déplacement comme particulièrement sélective : le départ et l'arrivée demeurent correctement archivés mais la métaphore de la « téléportation » entre les deux est explicite. Ici, le guidage par satellite peut annihiler l'expérience sensible de l'espace traversé et conduire à ce que les géographes appellent communément un « effet tunnel », ce que nous apparenterons davantage en sociologie, selon l'approche de Castells, à une forte diminution de la spatialité conduisant à une mise en réseaux de nos sociétés, ce qui peut se traduire par une disparition relative de l'espace et du territoire au profit d'une surreprésentation du lieu et du réseau. Plus rares sont les individus qui, grâce à cette interface numérique et au guidage vocal qui diminue sensiblement l'attention portée à l'itinéraire, nous font part de nouvelles expériences à l'espace diamétralement opposées dans lesquelles ils s'arrêtent sur la charge esthétique que leur renvoie un paysage et prennent le temps de l'observation pour, réciproquement, y consacrer suffisamment de temps pour se sentir investis par ce rapport sensible au monde qu'ils considèrent nouveau.

Ces rapports à l'espace sont de plus en plus marqués par la recherche de la proximité immédiate. « Pas très loin » et « autour de moi » se côtoient volontiers : dès lors que la séparation kilométrique devient aussi contraignante, l'utilisation de la géolocalisation et de la réalité augmentée sont motivées par la volonté d'acquérir des connaissances supplémentaires sur l'environnement urbain adjacent pour s'affranchir d'un long et chronophage déplacement. D'une part, les couches d'information géographique qui s'empilent sur la cartographie numérique et lui confèrent sa malléabilité en permettant à l'individu de modifier sa base de données et son niveau scalaire et, d'autre part, la représentation égocentrée de cette carte sur laquelle ce même individu tient plus une place plus que jamais centrale dans cet espace hybridé, conduisent à une délimitation périmétrique personnalisée de l'environnement urbain. Ces mutations amènent à prendre pour acquise la disponibilité présente de l'individu qui

ne doit plus se laisser surprendre par d'éventuels aléas rencontrés durant le trajet, de même qu'il ne peut s'en remettre à des excuses liées au déplacement en cas de retard. Cela peut aller plus loin, lorsque le manque de repères géographiques dans l'espace urbain et l'obligation de demander son chemin résulte presque en une conduite déviante, à l'heure où la norme semble être, d'après les témoignages recueillis par les utilisateurs intensifs de ces technologies, autant de pouvoir répondre à l'inattendu que d'avoir les compétences techniques pour se déplacer dans l'inconnu sans solliciter une aide extérieure à celle que peuvent apporter les services de géolocalisation.

Mais qu'en est-il plus précisément de ces rapports aux autres résultant de l'utilisation de ces services ? Nous posions précédemment pour hypothèse que la connaissance de la position géographique des proches entraînait de nouvelles stratégies de contrôle, d'évitement et de falsification de leur position de la part des individus. En présentant les résultats des parties suivantes de nos entretiens, nous vérifierons si cette hypothèse peut ou non être validée mais aussi si d'autres questionnements subsidiaires peuvent s'en dégager et motiver, comme dans la partie précédente, la réalisation d'un terrain complémentaire sur un cas plus spécifique.

2. Le cas de la géolocalisation sociale : des rapports aux autres marqués par des stratégies de regroupement et d'évitement

L'utilisation aujourd'hui massive¹⁸⁶ des réseaux sociaux géolocalisés, tels que le diptyque Foursquare/Swarm mais surtout les versions mobiles de Facebook et Twitter, n'est plus à ignorer dans la prise en compte des rapports des individus à leurs pairs, à proximité physique ou virtuelle. Nous présentions précédemment le rôle de la cartographie numérique et de la réalité augmentée puis des usages diversifiés qui en découlaient, donnant lieu à une redéfinition de nos expériences à l'espace et enrichissant l'expérience au temps de l'individu hyperconnecté vers de nouvelles déclinaisons. Mais il y a une autre dimension à prendre en compte. À travers la géolocalisation collaborative, nous nous attarderons dans un premier temps sur l'influence des acteurs extérieurs, pourtant en majorité inconnus, dans les choix du sujet.

2.1 Des répondants investis dans la géolocalisation à visée collaborative

La dimension collaborative des services de géolocalisation semble en fait jouer un rôle bien plus important que ce que nous pensions initialement, au point qu'il est nécessaire de partitionner les résultats obtenus.

2.1.1 Du GPS collaboratif au geocaching : la forte dimension communautaire de certains services géolocalisés

Le *user-generated content*¹⁸⁷ est de plus en plus au centre du schéma de fonctionnement des technologies de géolocalisation. Cela se retrouve par exemple à travers l'utilisation de l'application de guidage par satellite Waze (cf. partie 1) où l'information présente sur le fond de carte est ajoutée directement par les usagers. Avec plus de cinquante millions d'utilisateurs à travers le monde (dont 5 millions en France d'après le site officiel), ce service collaboratif est un des plus connus¹⁸⁸. En plus des alertes (accident, embouteillage, etc.) qui sont donc créées par les usagers, Waze affiche aussi la présence en temps réel des autres utilisateurs du service en montrant leur pseudonyme, leur score (qui augmente principalement en postant des alertes), leur vitesse de circulation et offre des fonctionnalités de chat pour discuter avec la

¹⁸⁶ La version mobile de Facebook a été téléchargée plus d'un milliard de fois sur le seul Play Store.

¹⁸⁷ Pour « contenu généré par l'utilisateur ». Cette expression anglaise est aujourd'hui souvent utilisée pour faire référence aux applications et logiciels à dimension collaborative.

¹⁸⁸ Source : <https://www.waze.com/fr/>

communauté de ceux qui se surnomment les *Wazers* et qui « conduisent de façon sociale¹⁸⁹ ». Allant au-delà d'une simple logique utilitaire, l'utilisation de Waze peut aussi être motivée par cette logique d'appartenance qui est aussi soulignée par Paul, 25 ans qui a téléchargé cette application il y a maintenant deux ans :

« Beaucoup de gens dans mon entourage découvrent Waze aujourd'hui parce que c'est une alternative gratuite à ce que propose Coyote pour les radars. Mais Waze, c'est fait par nous tous, ceux qui l'utilisent depuis un certain temps comme moi pour avertir d'autres personnes qu'à tel endroit tu as un accident, un radar mobile, tout ce qui peut te perturber en gros. Et pour moi je pense que tu as cette valeur ajoutée par rapport à un Tomtom ou un GPS plus classique, parce qu'il y a toute une communauté derrière qui signale tout ça à la minute près, parfois je rencontre même par hasard des gens que je connais et qui arrivent en face de moi. »

Par rapport à des applications plus traditionnelles dans lesquelles l'intégralité de l'itinéraire, une fois calculé, n'est gérée que par des algorithmes sans intervention humaine directe, Waze tirerait donc sa force de cette dimension participative qui facilite la communication visuelle sur d'éventuelles perturbations lors d'un trajet. L'affichage des autres individus qui se déplacent avec l'application (figure 19) renforce de plus un aspect communautaire qui semble davantage se retrouver chez les « vétérans » du service.

Figure 19 : Illustration du repérage des *Wazers* dans l'espace



¹⁸⁹ Source : <https://www.facebook.com/pages/Wazers/446303855408282>

Émilie, 35 ans, enseignante en histoire-géographie dans l'agglomération de Bordeaux et nouvelle utilisatrice de l'application pour ses déplacements professionnels, nous en livre un constat plus modéré. Pour elle, si le service est globalement fiable, l'information fournie par les *Wazers* est géographiquement sélective :

« Waze est surtout basé sur la confiance et je ne suis pas convaincue que ce soit toujours aussi fiable qu'un vrai GPS, mais pour l'instant je n'ai pas eu de problèmes avec les signalements. On sent qu'il y a une vraie communauté autour de ce service mais ça dépend surtout de la situation : sur Bordeaux je peux voir les ralentissements, les bouchons, c'est pratique, mais quand je bouge un peu plus loin j'ai beaucoup moins d'information. »

C'est donc dans une utilisation principalement urbaine que Waze semble être le plus efficace. Cette dimension communautaire est également bien présente dans le cas du *geocaching* (cf. partie 1). Nous avons présenté entre autres Google Ingress. Parmi les individus interrogés, seul Thomas est un joueur régulier et nous en apprend davantage sur ses pratiques de cette application, d'abord à visée ludique mais pas seulement :

« En-dehors du guidage par satellite je suis un vraiment accro à Ingress parce qu'il y a l'idée d'une domination d'un territoire avec un clan qui en attaque un autre mais il y a aussi le côté « rencontre », ça va plus loin que le jeu vidéo qui se passe dans la ville, la plupart du temps ceux qui font partie du clan on ne les connaît pas et pourtant on leur donne rendez-vous. D'habitude je ne suis pas très porté sur le fait de rencontrer des inconnus mais là il y a un but derrière, on a un objectif commun et tout le monde est très investi. »

Ici, l'aspect communautaire est bien évidemment marqué par le concept de l'application, qui repose sur la mise en place d'une rivalité entre deux clans qui se partagent le contrôle d'un territoire hybridé, à mi-chemin entre son existence dans l'espace physique et la mise en scène qui en découle sur l'écran du jeu. Mais, parce que les joueurs ne semblent pas si nombreux¹⁹⁰, ils en sont peut-être d'autant plus investis au point pour certains d'organiser et/ou de rejoindre des regroupements de joueurs. Alors que Christian Licoppe montrait qu'en 2006 peu de joueurs franchissaient le pas du déplacement dans l'espace physique à travers l'exemple de Mogi, le *geocaching* revêt neuf ans plus tard une forme bien différente et Ingress, son représentant actuel, nécessite obligatoirement ce déplacement. Pour Thomas,

¹⁹⁰ Encore une fois sans une quelconque volonté de représentativité, nous constatons que dans notre échantillon pourtant constitué d'utilisateurs intensifs d'applications de géolocalisation, seul un individu se présente comme un adepte de ces services de *geocaching*.

« On ne peut pas avancer sur Ingress en restant chez soi, quand j'explique ça à des amis je prends l'exemple d'un MMO¹⁹¹, parce que c'est finalement un MMO dans le monde réel : celui qui reste dans sa base ou sur la première carte du jeu il va vite être limité, très vite il faudra aller plus loin et rencontrer d'autres joueurs pour former des groupes, c'est la même chose ici. »

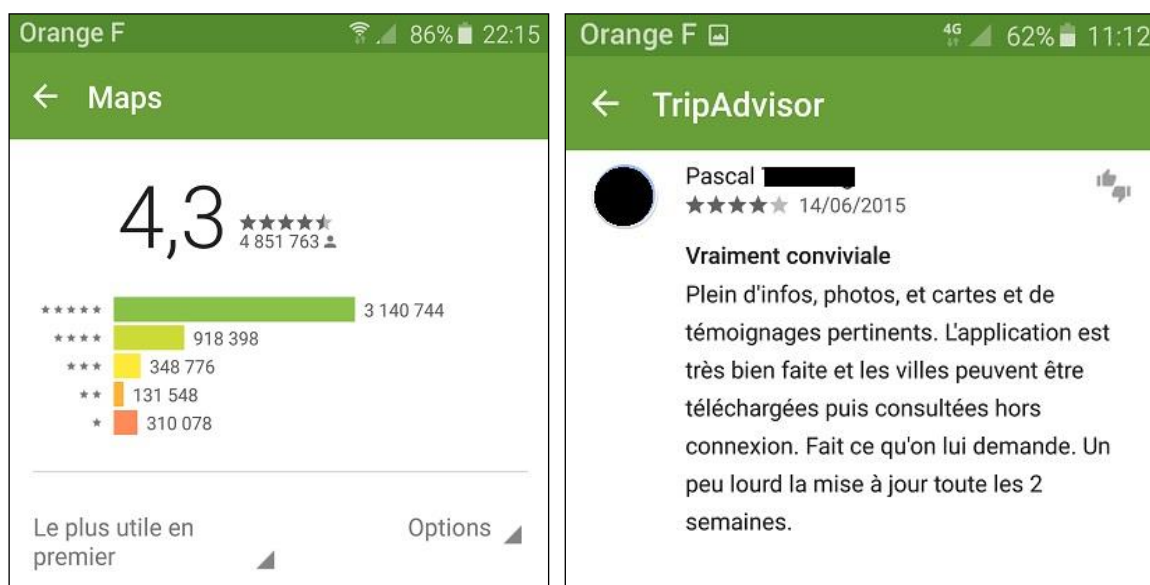
Bien plus qu'un simple aspect de la géolocalisation ludique sur smartphone, le regroupement de joueurs et donc la rencontre avec d'autres individus qui utilisent la même application est progressivement devenue indispensable dans la progression du jeu. Aux clans et guildes des jeux de rôle se substituent ici des communautés de joueurs qui apprennent à se connaître et à se rejoindre dans la ville et qui exécutent ensemble des actions certes virtuelles mais dans des environnements précis qui sont, pour leur part, bien réels.

2.1.2 Évaluations et commentaires : vivre dans un monde « parsemé d'étoiles »

Parce qu'il est toujours plus annoté par l'individu, l'espace hybridé se caractérise aujourd'hui par l'omniprésence d'étoiles apposées à chacun des services, des lieux, des points d'intérêt qu'il peut offrir. À première vue, cette métaphore qui fait d'abord penser à l'espace des astronomes plus qu'à celui que nous étudions peut faire référence aux étoiles délivrées par un guide culinaire bien connu à des restaurants de qualité. Mais dans les faits, ce ne sont plus des professionnels qui évaluent un type précis d'établissement. Nous entrons dans l'espace du quantitatif, de la note et de la moyenne des notes. Le lieu, quel qu'il soit, jusqu'à la simple boulangerie ou à l'attraction touristique, devient constamment évalué, soumis à la critique. Ironiquement, cela va encore plus loin, dès lors que les applications qui permettent de laisser ces évaluations et commentaires sont elles-mêmes notées à leur tour : Google Maps par exemple l'a été par près de cinq millions d'utilisateurs.

¹⁹¹ Référence aux jeux de rôle massivement multijoueur en ligne qui ont pour acronyme complet MMORPG (Massively Multiplayer Online Role-Playing Game).

Figure 20 : Les applications sont évaluées quantitativement et qualitativement



Comme en attestent les captures d'écran ci-dessus, la note n'est pas la seule option pour évaluer un lieu, un service ou une application. Pour l'individu, le commentaire qualitatif complète souvent cette première approche quantitative et résulte en un partage de sa propre expérience de ce lieu, où il y relate son vécu, son ressenti et parfois ses rencontres.

« La plupart du temps je mets juste des notes. Laisser des commentaires, je vois ça comme une nouvelle forme de bouche-à-oreille à vrai dire, après quand vous me demandez pourquoi [sous-entendu, pourquoi j'en écris]... c'est vrai que je me pose parfois la question : est-ce que ce le moment présent mérite d'être partagé ? Je pense que je me situe entre le partage et le conseil quand j'écris un commentaire, par exemple je partage la qualité, la variété de ce que j'ai pu manger dans un restaurant et je conseille ou non à d'autres personnes d'y aller, c'est à la fois l'un et l'autre. » (Sophie, 27 ans, infographiste)

« C'est quand même très pratique parce que je suis renseignée sur les bonnes adresses, je pense surtout aux hôtels et aux restaurants, il y a des photos aussi. Je participe aussi même si c'est assez rare, j'essaie surtout de donner des avis là où il n'y en a pas encore. » (Julie, 22 ans, étudiante)

Marc, qui travaille dans une compagnie d'assurances, profite de ses déplacements professionnels pour utiliser fréquemment ces fonctionnalités. Plutôt que sur le simple partage, il se montre plus exigeant et met l'accent sur la fiabilité et la qualité des évaluations, en prenant aussi en compte le profil des utilisateurs.

« [Laisser des commentaires] ça montre que je me déplace beaucoup, ça va vous faire sourire mais je prends ça très au sérieux, c'est aussi en regardant le nombre d'avis des autres membres que je vois des gens qui aiment bien découvrir, tout ça influe sur la fiabilité des commentaires. C'est important de savoir qui les laisse, si c'est un nouvel inscrit ou un ancien qui en a déjà posté des centaines. Là vous me parlez de cette logique de partage, c'est pas faux non plus mais ma logique c'est d'abord « j'étais ici, voilà mes critères et voilà ce que j'en pense » plutôt que « je vous conseille cet endroit parce que vous m'en avez conseillé d'autres avant ». En fait la différence, ça peut vous paraître paradoxal mais ces commentaires je les laisse aussi pour moi, pour avoir un historique d'où je suis allé et de ce que j'en ai pensé. »

Il est donc à première vue difficile de dégager un profil-type d'individu qui utilise des services liés à la géolocalisation pour partager son expérience des lieux qu'il fréquente, car les motivations sont ici différentes. Ces témoignages ont par ailleurs été sélectionnés car ils sont représentatifs de l'ensemble de nos entretiens, les évaluateurs pouvant se partitionner en deux grands ensembles. D'un côté, et c'est ici que se retrouve la majorité des répondants qui déclarent laisser des notes et/ou des commentaires, il y a cette volonté de participer occasionnellement à ce système collaboratif sous le motif d'une entraide réciproque : parce qu'ils profitent de ces commentaires, ils en laissent en retour. Mais, pour d'autres personnes et de façon plus rare, le commentaire est le résultat systématique de la visite d'un point d'intérêt ou d'un quelconque lieu. Il doit être construit, argumenté et même parfois appuyé par des photographies. L'individu s'attache ici à son profil, il apparaît comme un utilisateur confirmé par la quantité et/ou la qualité de ses évaluations, un statut par exemple certifié par un badge sur *TripAdvisor*. Comme pour le *geocaching*, cette utilisation de la géolocalisation semble, d'après nos résultats, plutôt rare mais ces deux cas mettent en évidence que l'individu géolocalisé peut en arriver à une recherche de performance très poussée dans son utilisation de ces technologies. Cela repose dans les deux cas sur l'obtention de badges et autres distinctions qui mettent en valeur son profil en ligne : alors qu'il monte de niveau sur *Ingress*, il devient par exemple « explorateur », « auteur chevronné » ou encore « contributeur utile » sur *TripAdvisor*. Et, toujours dans les deux cas, les établissements, lieux touristiques et monuments historiques évalués voient dans l'utilisation de ces services géolocalisés de nouvelles opportunités : Sur *TripAdvisor*, les mieux notés obtiennent également des badges distinctifs intitulés « certificats d'excellence », tandis qu'*Ingress* rémunère les établissements explorés qui sont le théâtre de la guerre virtuelle opposant deux équipes de joueurs. Évoluer dans ce monde « parsemé d'étoiles », dans cet espace désormais marqué par ces annotations indélébiles, soulève un nouveau questionnement : quelle influence ces commentaires laissés

par les individus peuvent-ils avoir sur leurs pairs ? Autrement dit, les expériences passées de ces derniers sont-elles susceptibles de modifier le présent de nos répondants ? Et, pour aller plus loin, jusqu'à quel degré leurs choix sont-ils orientés par ces évaluations ?

Dans la majorité des cas, la note et/ou le commentaire aboutissent à un filtrage des potentialités offertes dans un périmètre défini. Parce que les services de géolocalisation offrent le choix mais qu'une seule adresse peut être retenue, celle-ci est sélectionnée en fonction de sa distance, de critères inhérents au lieu (bâtiment remarquable, panorama à explorer) selon le contexte (professionnel / loisir / voyage), mais aussi selon les évaluations qui y sont laissées.

« Oui l'avis des autres compte surtout pour des raisons de choix, vous savez je n'ai pas les moyens d'aller tous les jours au restaurant par exemple donc plutôt que choisir à l'aveugle je regarde ce qui est le mieux noté pas loin d'où je me trouve et dans ma gamme de prix. »
(Sophie, 27 ans, infographiste)

Sophie distingue toutefois la note du commentaire en soulignant que, si la note donne une idée globale, les commentaires laissés sont souvent redondants et peuvent être orientés. Leur fiabilité est à remettre en question car selon lui, dans le cas d'un hôtel par exemple, un évènement négatif qui arrive à titre exceptionnel influe sur le contenu du commentaire et peut très bien ne pas se reproduire lors d'un autre séjour. Son choix est davantage conditionné par la quantitatif, et plus précisément la moyenne des notes, alors qu'elle admet être moins intéressée par des établissements lorsque l'évaluation est inférieure à un certain seuil.

« Le souci c'est que les commentaires qualitatifs, il y en a tellement que ça finit par être un peu harassant et on sait déjà un peu à quoi s'attendre, il y a ceux qui ont eu la mauvaise nuit et la mauvaise chambre, ceux qui ont été plus chanceux, etc. Je me rends compte que je regarde beaucoup plus le quantitatif, le 7.4 ou le 8.2, et c'est vrai que dernièrement je me suis rendu compte que quand un hôtel est en-dessous de 7.5 j'y porte moins attention, je vais aller plus vers un autre hôtel. »

Les commentaires des autres utilisateurs semblent donc jouer un rôle majeur dans le déplacement de l'individu géolocalisé : ils participent à l'anticipation et la prévisualisation de la destination future et orientent le choix de l'individu, quitte à le détourner de son idée première :

« Oui j'ai déjà bifurqué quelques fois, je me souviens d'une fois, j'étais en vacances et je voulais trouver un McDonald's pour faire plaisir aux enfants, j'ai activé la géolocalisation

pour en chercher un et je suis tombé sur un restaurant libanais pas cher et très bien noté, c'était un bon prétexte pour faire découvrir cette cuisine aux petits, finalement c'est là que nous sommes allés. » (Hervé, 38 ans, cadre)

Alors que des outils de géolocalisation permettent d'avoir un aperçu de ses futurs déplacements et, par exemple, de préparer un voyage en personnalisant le circuit à effectuer, les évaluations des utilisateurs pourraient tendre à une standardisation des sélections et à ôter toute cette idée de *customisation* :

« D'un côté je me rends compte que ce que je choisis est de plus en plus orienté, c'est intéressant parce que ça me fait penser à mon dernier voyage, je voulais me faire mon propre circuit mais en y réfléchissant bien à chaque étape je sélectionnais des hôtels qui avaient été bien notés, des choses à voir qui avaient aussi été bien notées. Je vais peut-être un peu loin mais mon voyage au final il n'avait plus rien de personnalisé et peut-être même plus rien de personnel tout court. » (Simon, 42 ans, dentiste)

Sous certains aspects, le *Tuning of Place* de Coyne¹⁹² qui exprime cette personnalisation de l'espace par l'individu connecté est peut-être à relativiser désormais, et sans doute pourrions-nous avancer que le filtrage des individus géolocalisés selon les avis effectués par leurs pairs amène davantage à une uniformisation des lieux fréquentés plutôt qu'à la diversification attendue. En marge de l'importance du commentaire, Martin évoque néanmoins un retour à l'espace. S'il explique que ses choix sont aussi orientés par ces avis, la localisation géographique du point d'intérêt demeure le critère prépondérant lors de ses déplacements professionnels.

« Ce qui est encore plus important pour moi et ça revient à ton sujet, c'est que quand je vais sur Booking.com et que je réserve, la première chose que je fais et même la façon dont je cherche les hôtels, c'est que je clique sur la carte. Je ne cherche pas les hôtels seulement par prix ou par qualité, je regarde la carte et je bouge la souris dans la zone où j'aimerais aller, et après seulement je regarde les prix. »

Dans tous les cas, l'influence de la géolocalisation collaborative sur les déplacements de l'individu n'est pas à minorer. Cette nouvelle couche informationnelle qui ajoute à une carte déjà bien fournie des évaluations, des étoiles et des badges sur chaque lieu possiblement fréquentable représente déjà en soi un nouveau rapport à l'autre, où cet autre s'emmène partout avec soi afin de dispenser ses conseils et orienter les choix de l'individu quand il

¹⁹² Coyne R. (2010), *The tuning of place : sociable spaces and pervasive digital media*, éditions MIT Press, London

sollicite une aide extérieure pour filtrer un trop grand nombre de résultats et donc pour encore moins évoluer dans l'inconnu. De plus, l'aide peut ici être sollicitée de manière tout à fait asynchrone, par exemple pour la mise en place d'étapes lors d'un long déplacement ou d'un voyage. Bien plus que d'en rester à la simple anticipation d'un trajet ou même à son éventuelle prévisualisation, la dimension participative des technologies de géolocalisation poussent à en venir de plus en plus à une idée de programmation préalable du déplacement.

2.2 La géolocalisation d'individus dans l'espace : des pratiques aux représentations

En analysant l'infographie de la CNIL à la fin de la première partie de cette recherche, nous présentons la géolocalisation comme une technologie utilisée pour découvrir et rejoindre des lieux mais aussi des personnes, notamment par le biais de l'organisation d'évènements donnant lieu à des regroupements d'individus dans l'espace. Nous avons rapidement évoqué cela avec le *geocaching*, qui reste toutefois un usage minoritaire... Mais c'est par le biais des réseaux sociaux géolocalisés que s'organisent généralement ces évènements. Aussi, des applications ayant recours aux technologies de géolocalisation sont également de plus en plus utilisées pour réaliser des rencontres : il est difficile d'ignorer l'engouement des jeunes populations pour des services tels que Badoo ou Tinder¹⁹³ sur smartphones, avec respectivement plus de cinquante millions de téléchargements pour le premier et plus de dix millions pour le second. Dans un premier temps, nous analyserons donc successivement ces deux dimensions (évènements et regroupement d'individus, puis rencontres sociales plus spécifiques) afin de voir quelles nouvelles pratiques de sociabilité dans l'espace urbain ces technologies font émerger, et en quoi celles-ci révèlent un nouveau rapport à l'autre. Alors que cet élément n'était pas ressorti jusqu'à présent, nous verrons que l'âge semble être un critère déterminant dans ces pratiques.

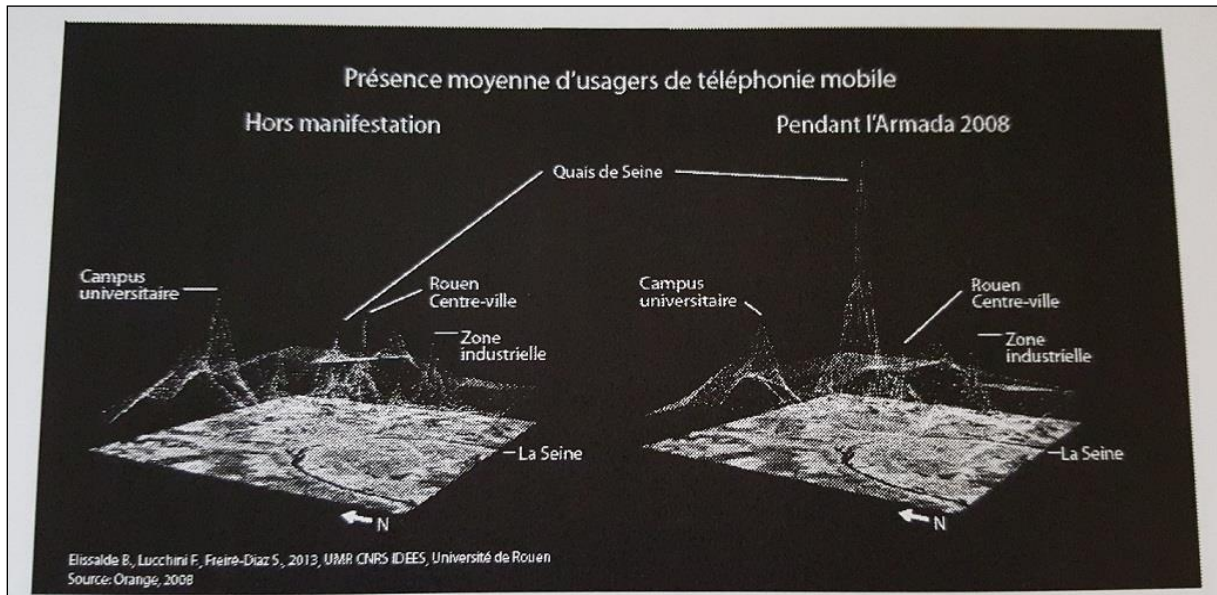
2.2.1 Les jeunes comme principaux utilisateurs de la géolocalisation sociale ?

Les études sur l'analyse des regroupements d'individus dans l'espace urbain lors de certains évènements ne sont pas nouvelles, y compris sous l'approche bien spécifique de la géolocalisation. Parmi ces recherches, nous retiendrons surtout celle de Françoise Lucchini, Bernard Elissalde et Sylviano Freiré-Diaz qui, en 2013, utilisent des données relatives à la position géographique des clients mobile de l'opérateur Orange pour représenter cartographiquement l'attractivité d'un quartier urbain durant les festivités de l'Armada de

¹⁹³ Applications de géolocalisation liées à la rencontre sociale.

Rouen en 2008. L'intérêt est ici d'analyser ces espaces bien délimités hors de leur quotidienneté, ce qui est désigné ici comme la *pulsation urbaine*, et donc « *l'intensité variable de la vie urbaine et des usages de la ville*¹⁹⁴ ». Ce contraste est représenté par le schéma suivant.

Figure 21 : représentation cartographique tridimensionnelle de « l'effet Armada »



Source des données : Orange, 2008. Conception/Réalisation : Lucchini F. et al., 2013.

Les auteurs concluent ainsi sur le fait que ces lieux, « *revitalisés le temps d'un évènement, constituent des hétérotopies urbaines contemporaines, sortant de l'univers spatio-temporel habituel des visiteurs et de la marche quotidienne de la ville*¹⁹⁵ ». Dans cette partie, notre approche se distingue de cette recherche pour deux raisons. D'abord, ce n'est pas la position géographique des individus pour en déterminer des concentrations plus ou moins denses qui nous intéresse, mais l'utilisation de la géolocalisation par les individus eux-mêmes dans le but de former par leurs propres moyens ces regroupements. Ensuite, alors que cette recherche se focalise sur le caractère évènementiel de ces concentrations de population, nous souhaitons aussi les aborder dans leur quotidienneté. Aujourd'hui, l'information relative à des évènements est notamment diffusée sur les réseaux sociaux. Pour les organisateurs, ceux-ci représentent une plate-forme de partage efficace permettant de mettre en avant la date, l'heure, la localisation de l'évènement ou encore le nombre de participants. Mais l'intérêt réside surtout dans la propagation virale de l'évènement dès lors que chaque utilisateur peut le

¹⁹⁴ Lucchini F. et al. (2013), « Caractériser l'attractivité des quartiers urbains par les données de la téléphonie mobile », *L'information géographique*, 2013/1 Vol.77, p.44

¹⁹⁵ Ibid., p.61

partager sur son profil pour en améliorer la visibilité ou y inviter ses propres amis, qui eux-mêmes pourront inviter les leurs à participer. La capture d'écran suivante montre tous ces éléments en prenant pour exemple un évènement sur le réseau social Facebook (figure 22), avec les informations générales à gauche et les possibilités de partage, d'adhésion et d'invitation à droite.

Figure 22 : Présentation d'un évènement géolocalisé sur Facebook



Contrairement à nos attentes, notre échantillon utilise peu ces outils pour se retrouver dans l'espace urbain, à l'exception d'une catégorie bien précise d'individus : les jeunes. Encore une fois notre méthodologie qualitative ne nous permet pas de démontrer empiriquement que les tranches d'âges moins élevées utilisent davantage les réseaux sociaux géolocalisés pour se regrouper dans des lieux particuliers, il s'agit simplement d'une tendance générale qui se dégage de l'analyse des entretiens effectués. Nous nous attarderons en revanche sur le « pourquoi » et le « comment » de ces usages ainsi que les représentations que se font ces jeunes de leurs propres pratiques. Étudiante en histoire à l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès, Mélissa, 20 ans, s'exprime au nom de sa promotion :

« On utilise souvent Facebook pour programmer des soirées, enfin je veux dire on a une page Facebook, parfois on crée des évènements dessus comme pour fêter la fin des examens, après par rapport à la géolocalisation... C'est surtout que l'adresse est affichée sur une carte et ceux qui veulent peuvent participer et savent directement où ça se trouve. Sinon ce n'est pas très

utile de créer une page pour un évènement, on a déjà une page privée pour la promo et on reçoit une notification quand quelqu'un y poste quelque chose. »

En plus d'être effective dans l'espace physique, car dans le cas retenu ici ces individus se connaissent déjà, la concentration de ces individus semble aussi avoir lieu dans l'espace numérisé par le biais d'un groupe privé. Ce regroupement spécifique autorise de nouvelles possibilités qui sont plus délicates à envisager dans le réel, selon la distance kilométrique qui sépare ces individus. Parce que les TIC ignorent précisément cette distance, MéliSSa évoque par exemple le système de notifications pour avertir l'ensemble des membres du groupe de chaque message qui y est posté, peu importe la position géographique de ceux-ci. Pour Stéphane, 18 ans et étudiant à Bordeaux-Montaigne, c'est la dimension pratique de ces réseaux sociaux géolocalisés qui prédomine mais il y ajoute un élément important : ces outils lui permettent de « voir plus de monde »...

« C'est quand même beaucoup plus pratique que d'appeler 30 personnes à chaque fois que tu veux faire un truc, donc dans un sens c'est vrai que je vois plus de monde parce qu'avant je n'aurais pas appelé ces 30 personnes, j'aurais sélectionné quelques amis plus proches et on aurait fait ça en plus petit comité, ou alors j'aurais laissé les autres se débrouiller pour ramener plus de monde. Et suivant ce qu'on organise il faut aussi prendre en compte que les amis des amis peuvent s'inscrire, et voilà, eux par exemple ce sont des gens qu'on ne contacte pas toujours. »

Interrogé après Stéphane, Thomas, 22 ans et étudiant en médecine, nuance le fait que Facebook lui permette de rencontrer davantage de ses contacts mais admet que le système de notifications et de rappels ont tout de même pour finalité de ramener plus de monde à ses soirées hebdomadaires :

« L'avantage c'est que c'est écrit et que Facebook le rappelle, après moi je suis pas trop d'accord pour dire qu'on invite plus de monde en passant par Facebook que sans Facebook, en tous cas c'est pas quelque chose que j'ai déjà ressenti, ce que je trouve c'est que c'est plus efficace pour se retrouver parce qu'il y a des gens que tu prévois une semaine à l'avance et si tu leur a pas rappelé parfois tu les vois pas à la soirée. »

Mais, en soi, l'utilisation de Facebook et de sa version smartphone pour organiser ces évènements n'a rien de nouveau et n'est pas nécessairement l'exemple le plus intéressant à explorer en raison du caractère fortement asynchrone de cet outil : comme le précise le témoignage précédent, ces regroupements d'individus dans l'espace peuvent avoir lieu une semaine à l'avance. À l'inverse, d'autres applications cette fois directement basées sur la

géolocalisation des individus sont orientées vers des rencontres parfois plus inattendues, qui ne sont plus programmées dans le temps mais peuvent au contraire survenir inopinément. Dans notre échantillon d'utilisateurs intensifs des technologies de géolocalisation sur smartphone, deux individus se sont orientés vers Swarm. Cette application dérivée de Foursquare connaît un certain engouement avec plus de cinq millions de téléchargements. Alors que les utilisateurs d'autres réseaux sociaux géolocalisés tels que Facebook semblent mettre en avant l'anticipation et la programmation de rencontres plusieurs jours à l'avance, en médiatisant l'évènement et en augmentant sa visibilité afin de le faire gagner en importance, Swarm se définit par ses concepteurs comme « le moyen le plus rapide de rester en contact et de se retrouver entre amis », avec objectif de promouvoir et surtout de rendre possible la rencontre « dans la journée » voire « dans l'heure qui vient ». L'application propose au premier démarrage une recherche de contacts à partir de différents réseaux sociaux (Facebook, Twitter et Google+) et l'activation du partage de la position géographique en arrière-plan pour être géolocalisable de façon permanente sans avoir besoin d'effectuer des *check-in*.

Pour Annabelle, 20 ans et étudiante en géographie à Bordeaux-Montaigne, Swarm n'est pas une application de messagerie instantanée traditionnelle. Le focus effectué sur la géolocalisation apparaît comme « quelque chose en plus » permettant par exemple de prévoir une activité avec des contacts « dans l'après-midi », une dimension qu'elle ne retrouve apparemment pas dans des services concurrents...

« Aujourd'hui tu as quand même des dizaines d'applications de messagerie avec Facebook, Skype, WhatsApp, même Snap [Snapchat] s'y met. Moi j'utilise Swarm, parce qu'il a quelque chose en plus, chacun dit où il est et c'est pratique pour retrouver les gens ou pour organiser quelque chose quand t'avais rien prévu de spécial dans ton après-midi. »

Un autre élément ressort de ce témoignage et nous nous arrêterons sur ce qu'Annabelle semble prendre ici pour acquis : « chacun dit où il est ». Le partage de la position géographique est ici assimilé à une déclaration de présence de la part de l'individu. Pour pouvoir se retrouver à plusieurs dans l'espace, il est attendu que ce dernier effectue volontairement ce *check-in* ou bien qu'il décide de laisser la géolocalisation activée en arrière-plan. Le point de départ de ces rencontres « sur le moment » semble donc être une démarche de connexion de la part de deux ou plusieurs utilisateurs. Paul, étudiant de 25 ans, souligne également le côté pratique de ce repérage :

« Voir où se trouvent les autres [sur Swarm] c'est pratique pour se dire « tiens, j'ai deux amis pas loin alors autant bouger et faire quelque chose ensemble ». Le seul souci c'est que j'ai pas tout le monde dessus, c'est moins connu que Skype par exemple mais sur Skype tu fais pas la même chose. »

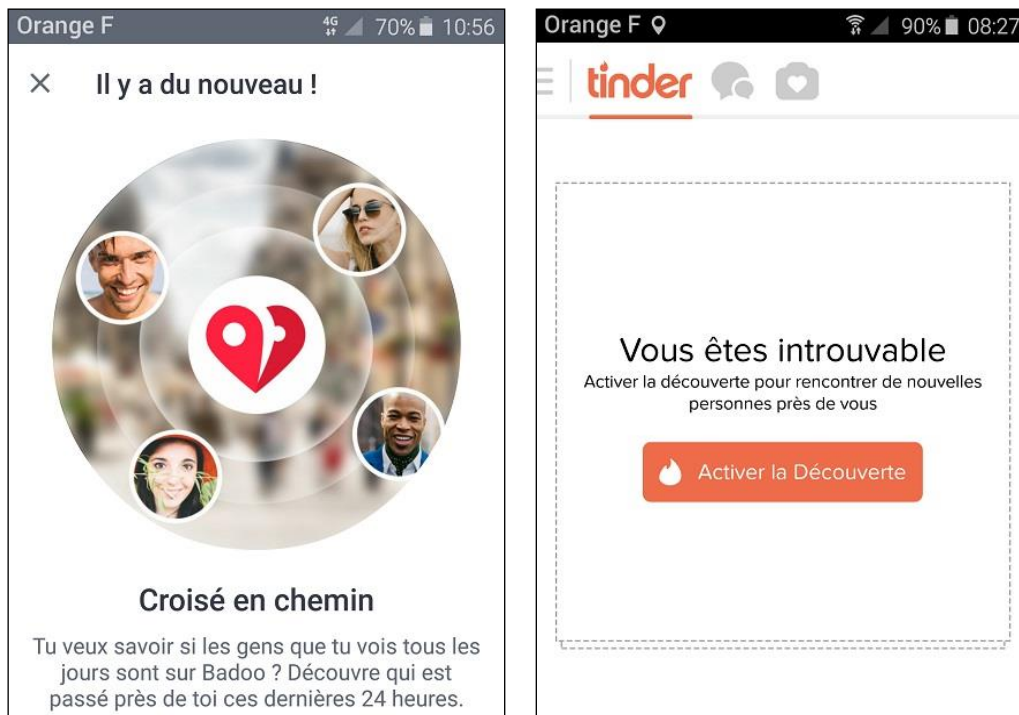
La localisation de contacts dans l'espace, immédiatement mise en relation avec la nécessaire proximité de ceux-ci (deux amis « pas loin »), représente donc aussi pour Paul une « opportunité » de rencontrer ces individus à la frontière du temps réel, mais le nombre restreint de ses contacts sur Swarm par rapport à d'autres réseaux sociaux plus connus limite selon lui le potentiel de l'application. Il ajoute que, plus qu'un service de géolocalisation en particulier, c'est bien l'ensemble de l'écosystème applicatif du smartphone qui rend cet outil socialisant :

« Quand je prends tout en compte oui ça fait bouger, je parle pas de Facebook ni de Swarm en particulier mais quand vous réunissez toutes ces applications, c'est difficile de dire que ça n'incite pas à voir du monde, je trouve que je bouge plus qu'avant pour rencontrer des gens mais c'est surtout une question d'opportunités, je pense que c'est le bon mot, parce que tout ce que je vous dis était déjà possible mais devait se préparer, aujourd'hui c'est possible mais sans préparation. » (Paul, 25 ans, étudiant)

Plus que la rencontre en elle-même, ces premiers résultats révèlent que ce sont les modalités de cette dernière qui semblent différentes. L'individu géolocalise s'insère dans un environnement urbain « socialement augmenté », dans lequel la rencontre n'est plus un hasard pour celui qui possède des connaissances sur la localisation de ses pairs. Cet espace hybridé apparaît aussi propice à cette rencontre lorsque, pour nos répondants, la proximité physique désormais connue des autres individus dans cet espace peut amener à les rejoindre (il est proche, donc autant bouger) ou à les éviter. L'utilisateur peut montrer s'il est disposé ou non à la rencontre, en se rendant visible (par le biais d'un *check-in* pour signaler sa propre position par exemple) ou en essayant de s'effacer de cet espace par le biais d'une gestion numérique inédite de sa propre visibilité qui se répercute directement dans cet environnement physique. Une autre catégorie de service de géolocalisation connaît aujourd'hui un certain succès, notamment auprès des jeunes : les applications de rencontre sur smartphone parmi lesquelles Badoo, Tinder et Happ'n sont les plus populaires avec plus de cinquante millions de téléchargements pour la première sur le Play Store, et dix millions pour chacune des deux autres. Ces applications sont à la fois des indicateurs de la position géographique des individus dans l'environnement physique immédiat de l'utilisateur et des agrégateurs de

contenus provenant de différents réseaux sociaux sur lesquels cet utilisateur est inscrit, qui permettent d'affiner la recherche géographique pour filtrer les individus qui correspondent à un profil recherché. Les captures d'écran suivantes mettent en évidence que Badoo (figure 23, à gauche) propose désormais un archivage des individus rencontrés, dispensant par exemple l'utilisateur de rester concentré sur l'application en lui permettant de faire un bilan des personnes croisées en fin de journée. De son côté, Tinder (figure 23, à droite) nécessite obligatoirement l'acceptation du partage de sa position et de son profil pour être opérationnel.

Figure 23 : Badoo et Tinder : la position géographique d'un individu mise à profit pour la rencontre sociale



Le premier questionnement énoncé par l'individu qui télécharge ces applications présente une fois de plus un caractère foncièrement spatial. Jusqu'alors, et en excluant le classique guidage par satellite, les technologies de géolocalisation répondaient surtout à « qu'est-ce qui se trouve autour de moi ? », par le biais d'un agglomérat de couches d'information géographique visant à mettre en relief des lieux et des services dans l'espace. Pour ces jeunes, adeptes de la géolocalisation sociale, il ne s'agit plus uniquement de repérer des lieux mais aussi et surtout des personnes. À la question initiale que nous énoncions quelques lignes plus haut s'en substitue une cette fois bien plus précise : « qui est autour de moi ? ». Pour Paul, c'est principalement la possibilité de rencontres en temps réel qui retient son attention :

« Ça change la façon de rencontrer des gens. Ce qui est marrant c'est que quand on y réfléchit bien il y a rien de nouveau, par exemple tout ce qui est sites de rencontres ça date pas d'hier, et

le minitel encore moins, c'est même trop vieux pour moi (*rires*). Mais le smartphone tout le monde l'a sur soi, on peut voir qu'on a un *match*¹⁹⁶ avec quelqu'un qui se trouve juste deux rues plus loin ou qu'on a rencontré sans s'en rendre compte il y a deux minutes. » (Paul, 25 ans, étudiant)

Selon Paul, ces applications de géolocalisation changent donc à la fois la temporalité et la spatialité de la rencontre, un point à rapprocher de la relativisation des distances temporelles comme physiques qui découlent de l'usage intensif des technologies de l'information et de la communication. Ce ne sont pas ces services de rencontres qui sont nouveaux, mais leur utilisation désormais possible en situation de mobilité et le filtrage des résultats en fonction de critères précis comme la position géographique des individus. Cela déploie l'hybridation de l'environnement urbain qui nous entoure à un niveau encore supérieur, quand le possesseur de smartphone lui-même doit composer entre sa présence physique dans l'espace et sa retranscription directe sur une cartographie numérique, un point que nous développerons dans la partie suivante.

Facebook mobile, Messenger, Swarm, Banjo, Tinder, Badoo ou Happ'n : derrière cette liste loin d'être exhaustive d'applications dites de géolocalisation sociale se cachent principalement¹⁹⁷ de jeunes individus dont les concentrations dans l'espace évoluent significativement. En décrivant leurs pratiques de ces outils au quotidien, ils rendent compte de l'éventail de potentialités toujours plus étendu offert par cet espace hybridé ou l'individu lui-même devient un objet géographique, un figuré ponctuel inclus dans un périmètre délimité. Alors que les regroupements d'individus par le biais d'applications de géolocalisation pouvaient laisser supposer une majorité de concentrations massives programmées longtemps à l'avance, les différentes stratégies de regroupement évoquées dans nos résultats tendent à minorer ces premières hypothèses pour faire ressortir au contraire de nouvelles approches « sur le fil » de la rencontre sociale. L'inattendu, l'incertain, la surprise dans la rencontre inopinée en face-à-face dans l'espace urbain en ressortent atténués dès lors qu'il est possible de savoir qui se situe en tel lieu, à telle heure et/ou à proximité de la position de l'individu, qui se trouve lui-même géolocalisé par la même occasion. Cela ne doit pas faire oublier, à l'opposé, que la surprise de localiser un contact à proximité, qui n'aurait pas été notifié par une quelconque application, est toujours présente et peut-être même vécue de

¹⁹⁶ Sur Tinder, cela pourrait se définir comme une « correspondance de profils » entre deux individus qui sont, chacun de leur côté et au départ de façon anonyme, intéressés pour se rencontrer.

¹⁹⁷ Nous gardons ici certaines distances car en raison des tentatives d'anonymisation de certaines données par les utilisateurs et de mensonges sur leur âge réel, il est difficile de trouver un pourcentage précis de la proportion d'utilisateurs de 18 à 25 ans.

façon plus intense. Cela soulève des problématiques multiples et, au-delà de la présentation de ces usages, il devient donc nécessaire de s'attarder sur leurs représentations : qu'en est-il de la réflexivité des acteurs sur leurs propres pratiques de localisation de leurs pairs ? Comment évoluer dans cet environnement urbain à l'ère du tout-localisable ?

2.2.2 La géolocalisation des proches : entre tensions, résistances et banalisation

La géolocalisation des individus dans l'espace devient progressivement une préoccupation centrale dans les débats sur la vie privée et, conséquemment, sur la récolte, le traitement, l'anonymisation et la confidentialité des données récoltées. Les problématiques liées à ces thématiques sont aujourd'hui abondamment traitées en sciences sociales mais aussi en sciences exactes par le biais de l'analyse des processus algorithmiques mis en œuvre dans l'usage des *Big Data*. Nous retiendrons à ce titre les travaux d'Armand Mattelart et André Vitalis qui, en retraçant l'histoire du profilage des populations, dénoncent « *la captation et l'exploitation marchande des identités* » et argumentent sur la « *condition postorwelienne*¹⁹⁸» de l'individu contemporain soumis à des cybercontrôles « *invisibles et mobiles*¹⁹⁹». Nous pouvons également citer Béatrice Galinon-Méléneq et Sami Zlitni qui se focalisent sur l'exploitation des traces numériques dans une société hyperconnectée²⁰⁰, des traces rapidement encombrantes et problématiques lorsqu'elles sont réutilisées par des organismes tiers.

Mais, parce que nous nous focalisons sur les représentations, sur l'expérience de l'acteur à l'espace hybridé par les TIC dans lequel lui et ses pairs sont nécessairement inclus, sur la réflexivité de celui-ci sur ses propres pratiques de cet espace, nous avons choisi d'orienter cette partie de notre grille d'entretien sur une approche différente du repérage par ces organismes et nous nous intéresserons donc à la localisation des individus... par leurs proches. Ce choix s'explique logiquement par la recherche d'éléments de vérification pour notre troisième hypothèse de départ, qui consistait à dire que la connaissance de la position géographique des proches entraînait de nouvelles stratégies de contrôle, d'évitement et de falsification de leur position de la part des individus. Nous nous trouvons ici face à une première difficulté : pour une partie de notre échantillon, localiser ses contacts est certes techniquement possible mais relève encore aujourd'hui du fantasme et n'est absolument pas

¹⁹⁸ En référence à 1984 d'Orwell.

¹⁹⁹ Mattelart A., Vitalis A. (2014), *Le profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, éditions La Découverte.

²⁰⁰ Galinon-Méléneq B., Zlitni S. (2013), *Traces numériques : de la production à l'interprétation*, Paris, éditions CNRS.

une réalité. Aussi, lorsque nous leur demandons de s'exprimer sur cette utilisation bien précise des technologies de géolocalisation (cf. questions 4.3 et 5.3 de la grille d'entretien), les individus interrogés alternent entre étonnement, incompréhension et réponses évasives.

« J'en ai entendu parler une fois oui, mais je pense que c'est très minoritaire, ces gens doivent avoir une vie vraiment spéciale et je n'aimerais pas être à leur place (rires). » (Isabelle, 34 ans, dentiste)

« Ça va un peu trop loin [localiser ses proches], non sincèrement je pense qu'on est dans la paranoïa, les gens ne font pas ça ailleurs que dans les séries télé américaines où tout est volontairement exagéré. » (Aurélien, 34 ans, cadre)

Pourtant, les applications de géolocalisation permettant de localiser des contacts sont de plus en plus nombreuses, comme nous avons pu le voir précédemment. Cela va même bien plus loin, cette tâche pouvant aujourd'hui être déléguée : des entreprises vendent ainsi ces services à des particuliers, assurant la localisation de personnes âgées, en situation de handicap, atteints d'Alzheimer ou encore des enfants, en prétendant assurer la sécurité des proches.

Figure 24 : Géolocaliser les proches pour leur sécurité, « il y a des entreprises pour ça »

Lundi matin Jeanne a perdu son chemin...

Service sérénité
Avec son GPS (précision 10m)

Service sécurité
Avec son téléphone portable (précision 150m à plusieurs km)

Commandez son GPS communiquant maintenant!

Jeanne est là

Jeanne est dans le cercle

Seulement sur Orange pour l'instant

Nos offres

- Grand âge
- Alzheimer
- Handicap
- Enfants

Sécurisez le déplacement de vos proches et soyez tous rassurés !

Peut-on y voir un écart entre une offre toujours plus riche et une demande pour ce type de services qui ne suit pas toujours ? La situation est en fait bien plus complexe et c'est là l'intérêt des études d'usages : s'éloigner de tout déterminisme pour comprendre les détournements qui peuvent être effectués. C'est par exemple le cas d'Alexandre, pâtissier de

52 ans dans l'agglomération toulousaine, qui utilise l'application *Localiser Mon iPhone*, développée par Apple, pour suivre en temps réel les déplacements de sa famille (équipée de smartphones Apple également) et non pour demander les coordonnées géographiques de son smartphone en cas de perte ou de vol.

Figure 25 : Localisation de proches dans une même famille avec des appareils Apple



Derrière des objectifs premiers de sécurisation et données et de lutte contre le vol d'un appareil, *Localiser Mon iPhone* peut ainsi devenir un puissant outil de repérage de contacts possédant tous le même compte Apple, ce qui pourrait être fréquemment le cas dans le cadre familial afin de partager gratuitement les achats d'applications ou d'autres contenus multimédia entre les membres de la famille. Le but initial d'une application de géolocalisation, tel qu'il a été pensé par son ou ses développeur(s), nécessite donc de conserver un certain recul devant ce type de détournements : dès lors que la position géographique d'un smartphone peut être connue par le biais d'un de ces services, il va de soi que la localisation de l'individu qui a ce smartphone dans sa poche l'est également.

Le simple fait de localiser un individu dans l'espace par le biais d'applications qui sont conçues pour cela est, déjà, suffisamment questionnant pour nos répondants. Interrogée à ce propos, Èvelyne, assistante de direction de 37 ans, raconte sa première expérience liée à cette dimension de la géolocalisation, où elle a délaissée la communication téléphonique ponctuée par le traditionnel « t'es où ? » pour chercher à connaître par elle-même et sans la moindre intervention extérieure la position géographique d'une de ses amies :

« L'hiver dernier j'ai profité du premier jour des soldes comme ça, je suis partie seule en prévoyant d'appeler des amies pour me rejoindre et je me suis dit : « pourquoi est-ce que je n'essaierais pas de voir si ça fonctionne vraiment [sous-entendu, la géolocalisation de contacts] ? ». Je sais pas comment vous dire, sur le papier ça paraît dingue de pouvoir repérer des gens comme ça, j'étais un peu dubitative, il faut le voir fonctionner pour se dire que c'est vraiment possible. J'ai vu qu'une amie était pas très loin de moi, j'ai pu lui faire la surprise en lui montrant que je m'attendais à la retrouver au coin d'une rue alors que c'était pas prévu (*rires*). »

La première utilisation de cette fonctionnalité se décompose donc pour Èvelyne de la façon suivante :

- (1) Volonté de rejoindre un contact dans l'environnement urbain sans avoir de connaissance précise sur sa localisation.
- (2) Renoncement à la classique communication téléphonique qui peut s'expliquer par deux objectifs : pouvoir *surprendre* le contact en le rejoignant directement et *découvrir* une nouvelle fonctionnalité.
- (3) Première utilisation de cette fonctionnalité sur le smartphone, non sans avoir des doutes sur sa fiabilité, qui justifient peut-être ce premier recours à ce service dans le contexte du loisir et sans contrainte temporelle ou situationnelle définie.
- (4) Dissipation des doutes sur la fiabilité du système : oui, cela fonctionne.

Il reste cependant une grande inconnue : si nous avons ici des éléments qui justifient le premier recours à ces services de géolocalisation dans le présent, qu'est-ce qui se passe dans l'après-découverte ? Très rapidement, Èvelyne se montre moins enthousiaste :

« Il y a quelque chose qui me choque quand je réfléchis à cette entrevue, d'abord vous me parlez de géocaliser des choses, enfin des restaurants, des hôtels, puis vous me parlez de géolocaliser des êtres humains, bon jusque-là d'accord j'ai vérifié que la géolocalisation pouvait le faire. Mais ce sur quoi je m'interroge, c'est : « quelle est la différence finalement ? ». C'est ça qui me choque, que j'en arrive à me poser cette question parce que les gens font ça de manière tellement innocente et convenue que pour eux il ne semble pas y avoir de différence entre les deux. »

Quelques temps après sa première expérimentation de cette fonctionnalité, notre répondante s'inquiète donc à la fois de la banalisation de ces pratiques et de la possibilité de géolocaliser aussi bien des lieux que des individus, a priori dans réelle différenciation. Cette vision est partagée par Lucie, secrétaire de 24 ans à Nancy :

« J'ai du mal à voir comment Tinder favorise les rencontres, je crois que ça vient de ma définition d'une rencontre. On fait défiler des personnes comme on fait défiler des produits sur Amazon en se disant « ça c'est bien, ça j'achète pas », sauf que là c'est dans un rayon de... je sais pas... 30 kilomètres et qu'on parle de personnes réelles. »

Loin des réflexions et des inquiétudes sur la vie privée auxquelles nous viendrons ensuite, ces deux utilisatrices de la géolocalisation sur smartphone mettent prioritairement en avant l'affaiblissement du lien social lorsque l'individu n'est plus qu'un point dans l'espace et se retrouve finalement traité comme un objet géographique comme un autre sans autre forme de procès. Ce sentiment est d'ailleurs accentué par l'utilisation d'un figuré ponctuel pour une représentation déshumanisée de l'individu, un point à rapprocher de nos constats précédents lorsque nous avançons que ces interactions entre des outils technologiques spatialement distants affichaient d'abord la position de ces outils sur une cartographie numérique et non, en premier lieu, la position des individus qui les utilisent.

Les résultats de notre terrain nous permettaient d'affirmer plus haut que la connaissance supplémentaire des espaces et des lieux apportée par la géolocalisation faisait monter d'un cran les attentes des individus vis-à-vis de la maîtrise de cet environnement urbain hybridé : nous prenions entre autres pour exemple l'impossibilité théorique de s'y perdre d'un point de vue géographique. En fait, la connaissance désormais possible de la localisation des autres semble également faire monter d'un cran les attentes des individus vis-à-vis de leurs proches. Pour Martin, les réseaux sociaux géolocalisés tendent à rendre bien plus facile le tri entre les contacts qui veulent conserver de ses nouvelles depuis son arrivée en France et ceux qui ne le souhaitent pas.

« Je n'utilise plus Facebook, tu vois si on prend le côté opposé on peut se poser la question « mais pourquoi j'ai déconnecté de Facebook ? ». Evidemment il y a une forme d'invisibilité, t'as plus envie d'être vu par tout le monde, mais il y a aussi le côté que les gens ne savent plus où tu es. Je suis quand même quelqu'un qui est expatrié, donc il y a toujours cette question qui se pose, parce que d'une part ma famille est loin au Québec, mais aussi parce que la plupart de mes très bons amis vivent dans d'autres pays. Donc la question est aussi celle de la localisation, que ces gens ne savent pas exactement où je suis, mais ça renvoie à quelque chose de plus personnel, je me dis que les gens qui veulent savoir où je me trouve vont prendre le temps d'avoir des relations de personne à personne par mail ou autre pour me retrouver. C'est une façon de réaliser qui veut vraiment tes nouvelles. »

Parce que l'information qu'il décide de partager est bien plus accessible aujourd'hui qu'elle ne l'était auparavant, Martin a donc décidé de se déconnecter de ces réseaux afin de vérifier qui parmi ses relations ferait des démarches plus abouties pour savoir ce qu'il devenait. La géolocalisation des individus trouve toutefois des résistances qui sont variables selon qu'il s'agisse d'un repérage par des organismes tiers ou par d'autres individus eux-mêmes. Pour les personnes interrogées, être localisé par Google ou par son mari, ce n'est définitivement pas la même chose. De façon générale, nous en arrivons rapidement au fait que Big Father effraie d'ailleurs davantage que Big Brother, même s'il faut prendre en compte dans ce résultat que seulement un peu plus du quart de notre échantillon²⁰¹ avait déjà expérimenté un partage de localisation avec des contacts et était donc en mesure de répondre à nos questionnements. Parmi nos répondants, Damien, 28 ans et infirmier à Nancy, est le seul à trouver le « pistage » par ces organismes, par exemple à des fins commerciales ou politiques, plus gênant que celui qui pourrait être effectué par ses proches :

« Mon problème vient surtout des organismes, en fait mes proches ça ne pose pas de problème qu'ils sachent exactement où je me trouve, c'est même assez fréquent que je leur dise explicitement où je vais, après ça dépend quels proches parfois j'aime aussi avoir un peu d'intimité et pour moi ne pas partager ma localisation ça fait partie de l'intimité dans un certain sens. Mais de façon générale c'est surtout auprès des organismes que ça me pose souci. » (Damien, 28 ans, infirmier)

Cependant, il se ravise lorsque nous lui demandons ce qui le dérange dans la collecte de ses données par ces organismes précis :

« En fait je dis ça mais ce n'est pas envers les organismes eux-mêmes mais pour ce que des utilisateurs frauduleux pourraient faire en collectant ce genre de données. » (Damien, 28 ans, infirmier)

C'est donc une utilisation *a posteriori* inappropriée de ses données qui préoccupe davantage Damien, bien plus que leur récolte en temps réel par ces organismes. Jacques se montre également critique, au moins dans un premier temps, vis-à-vis de la récolte mais surtout de l'utilisation de ces données, soulignant le problème de l'appropriation de ces technologies par des entreprises :

« Le problème c'est surtout que c'est un dispositif qui peut être approprié, et on sait que certaines entreprises par exemple s'approprient ça pour en faire quelque chose qui n'est pas

²⁰¹ 13 individus sur un échantillon global de 48.

éthique. Après si on me disait « est-ce que ça te dérange d'être géolocalisé par telle compagnie pour pouvoir vérifier telle chose ? », peut-être que j'accepterais, le problème c'est l'opacité de ces usages, c'est tellement mystérieux qu'on finit par plus vraiment savoir à quoi ça sert. »
(Jacques, 51 ans, médecin)

Néanmoins, son propre discours qui met en évidence le brouillard, le flou qui stagne autour du stockage et des finalités de cette quantité massive de données rentre en conflit avec son expérience de ces technologies. Parce qu'il n'en subit pas de désagrément suffisamment perceptible au quotidien, ces *Big Datas*, aussi nébuleuses et énigmatiques qu'elles paraissent, n'affectent pas son utilisation concrète de ces services de géolocalisation :

« Je me rends compte que dans la vie de tous les jours j'ai un discours citoyen, politique, je vais dire « non il ne faut pas contrôler les gens », etc. Mais dans mon expérience personnelle, je suis géolocalisé et puis je ne fais rien ! Donc finalement je vais être honnête, je ne vais pas dire que ça me dérange, et chaque jour je fais « accepter », « accepter » et encore « accepter » comme tout le monde, je sais très bien qu'il y a de la géolocalisation là-dedans... »

Plus loin, Jacques amenuise d'autant plus l'importance de ce repérage par des organismes en tournant en dérision les réactions de certains individus qui, selon lui, cacheraient le fait qu'ils sont géolocalisés tout en déclarant auparavant que ce contrôle de la position géographique n'est « pas acceptable » :

« Je trouve que là-dessus il y a beaucoup d'intellectualisation, beaucoup de gens qui vont dire « oh oui ce n'est pas acceptable, etc. » et après tu vas leur demander « êtes-vous géolocalisé ? » ils vont te dire oui ou essayer de te le cacher, mais moi je suis honnête je suis géolocalisé et ça ne m'empêche pas de dormir. » (Jacques, 51 ans, médecin)

Parmi nos interviewés qui déclarent être géolocalisés par des tierces personnes, Anne, 35 ans et chargée de clientèle qui habite également à Nancy, est la première des trois répondantes qui ont déclaré être géolocalisées, entre autres, par leur époux. Elle nous décrit ici l'arrivée importune de la géolocalisation dans sa vie de tous les jours. Pour elle, la différence est notable entre la récolte de données de géolocalisation par des entreprises et, en l'occurrence, par son employeur ou son mari. Son quotidien d'utilisatrice intensive de services géolocalisés tant dans sa vie professionnelle que dans sa vie privée résulte, selon ses dires, en « une pression énorme » :

« En gros la différence pour moi c'est que ce qui est fait de mes données par tous ceux qui en recueillent comme je sais pas... Apple, Google, TF1 et ainsi de suite, pour moi c'est assez flou parce qu'il n'y a pas d'impact direct sur ma vie, ou alors si impact il y a comme de la publicité

ciblée, je ne le ressens pas, c'est peu dérangeant. Par contre quand c'est par exemple mon employeur qui sait où je suis dès que je me déplace, ou mon mari qui veut savoir si je suis bien en train de faire les courses, mais lui encore il me localise rarement, ça met une pression énorme, je pense que c'est grave quand on en arrive à une étape où le moindre écart à ce qui est attendu et qui n'aurait jamais été su avant est maintenant à justifier, et ça c'est pas anodin. »

Au-delà de cette pression engendrée par ce repérage, Anne remarque aussi qu'elle doit désormais justifier ses déplacements lorsqu'ils ont lieu hors de l'itinéraire « prévu ». Comme Martin, elle évoque également le flou autour de la récolte de données privées par des entreprises, ce même flou qui n'apparaît à aucun moment lorsqu'elle évoque, cette fois, la recherche de sa localisation par des individus. Il s'agit peut-être ici d'un premier facteur explicatif qui justifierait cette différenciation entre les deux types de repérage que nous confrontons ici. Au « Google me piste mais je ne sais pas dans quel but ni où vont mes données, je suis dans le flou donc ça ne m'affecte pas / ça m'affecte peu » semble ainsi s'opposer d'après ces témoignages une logique bien différente lorsque « un proche me piste, connaît ma position, c'est une situation très concrète et je dois justifier mes mouvements dans l'espace ». Marie, hôtesse de caisse de 49 ans dans l'agglomération bordelaise, est également localisée par son époux. Pour elle, ce repérage est parfois l'objet de disputes dans le cercle familial.

« Ça m'arrive de râler un peu, quand j'ai des journées difficiles, que je rentre à 22 heures, et que j'entends quelque chose du genre « ah mais j'ai regardé à 21h t'étais toujours pas partie, qu'est-ce que tu faisais ? », oui ça m'énerve. Ce n'est même pas le coup qu'il sache où je suis qui m'énerve sinon je trouverais bien le moyen de stopper ça ou de faire croire que je suis ailleurs, ça doit pouvoir se faire. Non, le pire c'est d'expliquer pourquoi vous vous trouvez ici à telle heure, ça c'est quelque chose que je ne devrais pas avoir à faire, pour moi c'est là que ça va trop loin ».

La visualisation de la position géographique d'une personne tierce pour s'assurer de sa localisation n'est pas, en soi, la source du conflit. C'est une fois de plus l'interprétation qui en est faite et la demande de justification qui peut en découler qui dérange Marie. Visiblement gênée par l'utilisation de ses données personnelles, elle peine dans un premier temps à hiérarchiser la gêne que peut lui occasionner son repérage par ces organismes ou par ses proches, avant de nous faire comprendre que le second cas reste tout de même le plus dérangeant :

« Vous savez comme tout le monde j'ai vu des reportages à la télé qui expliquent tout ce qui peut être fait à partir de nos données, j'ai vu ça par rapport au site Facebook et c'est assez affolant, d'ailleurs ça ne concerne pas que la géolocalisation, c'est valable pour toutes nos données sur Internet et je pense que c'est quelque chose à prendre au sérieux. Mais bon, qu'est-ce que ça change pour moi... Ce que je peux vous dire c'est que, contrairement à mon mari, Facebook ne me pose pas toutes ces questions et récupère mes données en silence (*rires*) ! » (Marie, 49 ans, hôtesse de caisse)

Peut-être est-il possible d'aller encore plus loin lorsque cette même localisation par un proche a lieu à l'insu de la personne repérée, une situation qui pourrait se montrer encore plus embarrassante et qui peut survenir lorsque l'individu ne possède pas une maîtrise suffisante de son smartphone pour se rendre compte que ses déplacements sont en train d'être suivis à distance. Il n'est donc pas surprenant que, pour certains de nos répondants, une certaine résistance face à la localisation des individus par le biais de ces technologies se fasse ressentir. Paul pense ainsi que la géolocalisation est avant tout « quelque chose de personnel ».

« J'ai déjà l'expérience de Foursquare, qui permet de géolocaliser des personnes pour les retrouver plus facilement mais personnellement j'aime pas trop ça, j'aime pas savoir que les autres puissent savoir où je suis, pour moi la géolocalisation c'est quelque chose de personnel, j'essaie de faire en sorte que ce soit juste pour moi-même et mes déplacements. Après, les gens ne sont pas forcément au courant des choses je dirais, s'ils ont envie d'exposer toute leur vie ils font ce qu'ils veulent mais d'autres ne savent pas comment ça marche exactement... » (Paul, 25 ans, étudiant)

Nathalie, 48 ans et vendeuse en prêt-à-porter à Toulouse est la troisième répondante qui nous a concédée être régulièrement géolocalisée par son mari. Mais contrairement aux deux répondantes précédentes, elle déclare avoir déjà essayé de désactiver certaines fonctionnalités de son smartphone pour ne plus être repérable :

« Oui, j'ai déjà voulu enlever ça pour essayer de ne pas me faire localiser par mon mari, j'ai déjà réussi une fois, après je lui remets la fonction, comme ça il est content (*rires*). Par contre le seul défaut de ça c'est que quand tu veux désactiver la localisation, la personne concernée le sait. Quand je me suis enlevée de la géolocalisation et que dans la soirée je l'ai remise, le lendemain j'ai eu droit à une remarque, « tiens j'ai eu un bip pour me dire que tu avais enlevé la géolocalisation », donc il a pu voir ça. »

Cette tentative de déconnexion volontaire a donc été infructueuse pour Nathalie, car la justification de ses déplacements est remplacée par la justification de sa déconnexion. Selon elle, l'incertitude qui résulte de la désactivation de ce repérage met en place un doute chez son époux, qui trouve cette attitude suspecte :

« C'est surtout qu'il croit que je sais pas du tout m'en servir, je lui dis que moi j'y touche pas, que c'est mes enfants qui touchent à mon téléphone tout le temps. Mais oui je pense qu'il trouve ça suspect, puisque j'ai le droit à des remarques quand je me déconnecte. » (Nathalie, 48 ans, vendeuse en prêt-à-porter)

Pour son mari, Alexandre, pâtissier de 52 ans, il est difficile d'expliquer les raisons de ce geste sans qu'il n'y ait, derrière, « quelque chose à cacher ». Pour compléter l'entretien réalisé avec son épouse, nous avons pu l'interroger sur les raisons que le poussent à localiser sa famille. Cet entretien a finalement résulté en un échange très libre et éloigné de notre grille initiale, dont nous retranscrivons les trois parties les plus significatives ici.

(1) La justification du repérage par un gain d'information

« Est-ce que tu as déjà essayé de repérer quelqu'un en utilisant la géolocalisation ? »

Oui, je localise ma famille. Pour savoir où ils sont, s'ils vont rentrer bientôt... Ça m'apporte une information, par exemple pouvoir estimer l'heure d'arrivée de quelqu'un en fonction de sa localisation.

Pour toi c'est important de savoir ça ?

Important non, mais ça peut permettre de savoir si la personne va rentrer dans dix minutes ou si elle va rentrer dans une heure, si elle est coincée quelque part...

Et si tu n'avais plus cette information, si ces personnes-là savaient ne plus être repérables, qu'est-ce que ça changerait pour toi ?

C'est toujours le doute de savoir où est la personne et à quelle heure elle rentre, c'est de l'information en moins. »

Tout comme le repérage de points d'intérêt à proximité, la localisation de ses proches représente d'abord pour Alexandre un surplus informationnel qui lui permet d'anticiper l'heure arrivée de chaque membre de sa famille et de resynchroniser des parcours individualisés. Ce contrôle des déplacements des individus serait donc directement lié à une volonté de maîtrise du temps et recouvrirait une forte logique utilitaire :

« Par exemple, comme je peux prévoir à quelle heure ma femme rentre suivant où elle est, je sais quand mettre [le repas] à chauffer et ça brûle pas (*rires*), c'est surtout pratique pour moi ».

À l'heure où certains de nos répondants partagent un point de vue résolument négatif sur ces applications de géolocalisation sociale qui tendent à déshumaniser l'individu en amenuisant les différences entre la localisation d'un lieu et celle d'une personne réelle, ce nouveau témoignage qui simplifie le repérage d'un proche à un simple gain d'information ne peut qu'appuyer ce constat et laisse transparaître une banalisation de l'utilisation de la position géographique de l'autre. De la même façon, l'individu géolocalisé, parce qu'il est sans cesse plongé dans des flux informationnels particulièrement denses, peut ainsi considérer l'absence de localisation comme une « perte d'information ». En lieu et place de choquer, la géolocalisation d'un individu, justifiée par des intérêts sans doute discutables, pourrait-elle à court terme devenir la norme ? Alexandre nous montre que ce n'est pas encore le cas...

(2) Une première difficulté pour admettre la localisation des proches à leur insu

« Mais ces personnes, tu les pistes à leur insu ? »

Ah non, non ça ne m'arrive pas.

Donc toutes les personnes que tu localises savent en temps réel que tu les traces à distance ?

Non je leur dis après je ne leur dis pas sur le moment...

C'est donc un peu à leur insu quand même...

Ah, si tu veux, au moment donné c'est à leur insu mais après... je leur dis. »

Si elle n'a plus rien du fantasme, la géolocalisation de ses proches semble encore représenter une certaine gêne et pourrait être perçue comme une pratique déviante dont l'individu ne se vante pas : l'anonymat garanti par l'entretien n'a, par exemple, pas été suffisant pour qu'Alexandre déclare directement qu'il traçait les membres de sa famille à leur insu. Parce qu'en répondant à ces questionnements d'ordre privé sur une utilisation des services géolocalisés qu'il sait polémique et potentiellement choquante, il réfléchit à son discours et modère ses propos. Dans son entrevue, reconnaître qu'il géolocalise sa famille tient plus de l'aveu que de la déclaration.

(3) Une seconde difficulté pour concéder qu'une déconnexion paraîtrait suspecte ?

D'accord et quelqu'un qui par exemple désactiverait volontairement la géolocalisation ça te paraîtrait suspect ?

Non pas du tout.

Mais après tu leur ferais la remarque ?

Oui, quand même, parce qu'après c'est toujours le doute de savoir si la personne va bien, pour moi le fait de géolocaliser ma famille c'est rassurant, je vérifie en fonction d'où elle est si c'est normal ou pas. »

Contrairement aux propos de son épouse, Alexandre réfute l'idée selon laquelle la déconnexion volontaire à ces technologies de la part de la personne localisée lui semblerait suspecte. Mais, parce qu'il est rassuré de savoir où se trouvent les membres de sa famille, il déclare néanmoins qu'il demanderait des justifications si cette déconnexion intervenait. C'est donc après une certaine insistance que celui-ci fait preuve d'une nécessaire réflexivité sur ses propres pratiques : une première question très déclarative sur la localisation de ses proches n'était pas dérangeante pour Alexandre, mais la suite de l'entretien fut davantage gênante pour l'interviewé qui, en creusant davantage, laissait apparaître des écarts voire des contradictions avec ses premières réponses.

Cette posture défensive du répondant, qui aboutit finalement à des concessions (« non je ne fais pas ça, mais... »), n'est pas tant surprenante dès lors que d'autres individus, visiblement choqués par de telles pratiques, expriment leurs inquiétudes d'une façon pour le moins virulente. C'est le cas d'Amélie :

« En utilisant la géolocalisation est-ce que vous avez déjà essayé de repérer quelqu'un ?

Non, c'est une drôle de question, à quoi ça sert ?

C'est-à-dire où se trouve une personne, un proche...

Ah, quelle horreur ! Non je ne veux pas ça !

Pourquoi est-ce que vous dites « quelle horreur » ?

Je ne veux pas savoir ça ! Je préfère imaginer... j'imagine que ce soit pour mes enfants ou des amis, je trouve ça assez glauque, je trouve ça vraiment intrusif, j'ai pas envie de tomber là-dedans, ça ne m'intéresse pas !

Et vous savez qu'en retour des gens peuvent vous localiser de cette façon ?

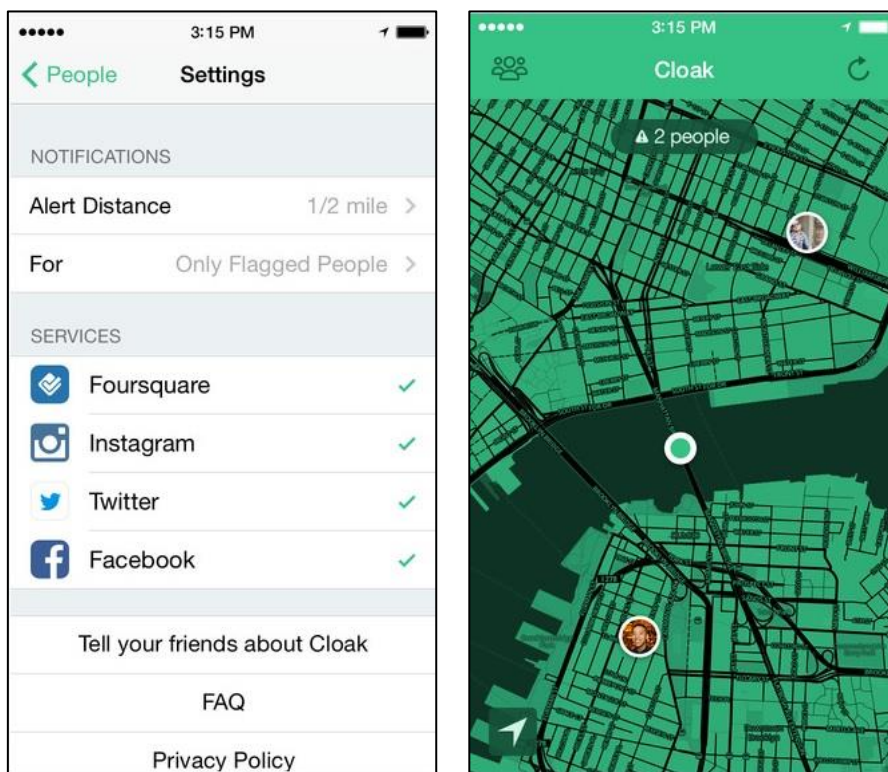
Oui mais j'y pense pas, comme je ne suis pas là-dedans j'imagine que les gens ne sont pas là-dedans non plus par rapport à moi mais c'est peut-être une erreur... »

Plus qu'une simple résistance vis-à-vis de cette possible localisation des individus, Amélie montre davantage une profonde répulsion face à ces utilisations polémiques. D'abord intriguée par la question, elle y répond par un « quelle horreur » pour le moins explicite et appuyé par des qualificatifs qui confirment son ressenti par rapport à ces services de géolocalisation sociale. Amélie montre ainsi sa volonté de rester extérieure à ce type d'utilisation des applications géolocalisées sur smartphone, à trois reprises dans cet extrait : « je ne veux pas de ça ! », « je ne veux pas savoir ça ! », « ça ne m'intéresse pas ! » : une redondance volontaire de propos exclamatifs qui appuie son opposition très marquée à ces pratiques qu'elle désignait initialement comme « horribles ». Pour conclure, si la géolocalisation des proches est bel et bien une réalité, il serait donc prématuré d'avancer qu'il s'agit aujourd'hui d'une norme et donc que la banalisation de ce type de pratique est aujourd'hui majoritaire dans l'imaginaire collectif. Parce que, comme nous l'avons montré, le repérage des proches dans l'espace s'avère contraignant pour les individus géolocalisés, certains d'entre eux développent de nouvelles stratégies pour échapper à ce pistage.

2.2.3 Logiques d'évitement et de falsification de position : le cas des enfants géolocalisés par leurs parents

L'analyse précédente des différents discours sur le repérage des individus dans l'espace, à leur insu ou non, nous permet de poursuivre notre réflexion sur les différentes logiques émises par les individus pour échapper à ce pistage. Déviations, contournements, falsifications de position, évitements programmés : les possibilités sont multiples et alors que la plupart des applications de géolocalisation sociale ont pour objectif de favoriser le regroupement d'individus dans l'environnement urbain, d'autres au contraire sont conçues pour l'exact opposé.

Figure 26 : Cloak, une application de géolocalisation pour éviter de croiser des contacts...



Cloak, ci-dessus, agrège les données de géolocalisation récoltées sur différents réseaux sociaux tels que Foursquare, Instagram, Twitter ou Facebook pour afficher la position de ces contacts dans l'espace et ainsi permettre à l'utilisateur de les éviter : l'application avertit par exemple par le biais d'une notification que tel contact se trouve à quelques centaines de mètres. Thierry, bordelais de 31 ans et à la recherche d'un emploi, a trouvé une autre parade bien connue des technophiles : la désactivation du repérage par la puce GPS du smartphone :

« Par principe je ne souhaite pas être géolocalisé mais c'est vrai aussi que j'aime profiter de ce que la géolocalisation apporte, alors ce que je fais, regardez [il montre sur son smartphone], j'ai juste à désactiver la localisation par le GPS pour être localisé par la 3G et je vous garantis que celui qui veut savoir où je suis perdra beaucoup en précision ». (Thierry, 31 ans, en recherche d'emploi)

Cette technique permet à Thierry de ne plus être représenté comme un point mais comme un cercle dans l'espace : de la *granularité fine* d'un repérage par triangulation satellitaire, il évolue vers une *granularité large* et n'est plus localisé comme étant un individu à cet endroit précis, mais un individu dans un périmètre plutôt flou qui se situe entre des antennes réseau ou des bornes WiFi. Ainsi, en passant du ponctuel au surfacique, la précision de sa localisation diminue sensiblement en passant de quelques mètres à plusieurs centaines : la densité du tissu urbain et des points d'intérêts qui s'y trouvent rendent difficile toute déduction quant à son positionnement exact. Ce brouillage peut aussi résulter en une volonté de falsifier sa localisation réelle à des fins diverses, comme l'explore René Glas en 2011 dans une étude qualitative où il met en évidence que des individus « trichent » avec ces limites et les contournent pour en arriver par exemple à se localiser sur un bateau sur Foursquare, un moyen facile de déverrouiller le badge « *I'm on a boat !* » sur cette application²⁰².

Pour compléter ces premiers résultats et analyser plus profondément ces logiques d'évitement et de falsification de localisation, deux terrains complémentaires se présentaient. Dans le premier cas, nos lectures et nos premiers déplacements nous orientaient vers la géolocalisation d'individus dans le contexte professionnel. À Rennes, Hugues Aubin prenait pour exemple les conducteurs de bus qui ont montré quelques réticences à être localisés en temps réel. Julien Mattern explique ces transformations dans sa thèse sur les transports publics parisiens²⁰³. La géolocalisation des conducteurs intervient dans les années 1990 et vise à améliorer la régulation et la fluidité du trafic afin d'éviter un « *effet canyon* ». Le repérage de la position des bus est ici justifié par des exigences plus importantes en matière de minutage des trajets de telle sorte que « *plus on avance, moins les écarts sont tolérés* ». La mise en relation de ce phénomène avec les nouvelles exigences de l'individu hypermoderne, principalement relatives ici à son rapport au temps (cf. partie 1), aboutit à une inéluctable intensification du travail pour des trajets qui doivent désormais être calculés « à la minute ». Comme nous

²⁰² Glas R. (2011), « Breaking Reality ; Exploring pervasive cheating in Foursquare », article en ligne disponible sur : <http://www.digra.org/wp-content/uploads/digital-library/11307.57380.pdf> [consulté le 6 Août 2015]

²⁰³ Mattern J. (2011), *Sociologie critique de l'innovation technologique : le cas de la télébillétique dans les transports publics parisiens*, thèse de Doctorat en Sociologie sous la direction de Danièle Linhart.

l'avons évoqué lors de la présentation de nos résultats dans le cadre des nouvelles expériences au temps de l'individu géolocalisé, l'utilisation massive des technologies de l'information et de la communication résultent en une sensible diminution de la tolérance vis-à-vis du retard. Pour les conducteurs de bus, l'acceptation de cette géolocalisation permanente s'explique surtout par des raisons sécuritaires selon Julien Mattern : les salariés ne sont plus seuls mais désormais visibles, et donc mieux protégés face aux difficultés quotidiennes et aux risques d'incivilité. Parce qu'il y a toujours un œil sur eux, ils ressentent donc moins cette « *solitude subie* ».

En retour, cela engendre une individualisation dans la profession : les aménagements personnels sont par exemple moins bien tolérés. En outre, alors que pour certains cette profession permettait précisément d'être « tranquille dans la ville », la géolocalisation ne rend plus cela possible. Il est enfin difficile d'ignorer la pression potentiellement engendrée par ce repérage constant, comme l'explique Francis Jauréguiberry pour le cas des chauffeurs-livreurs²⁰⁴. L'analyse des pratiques et représentations de la géolocalisation des salariés par leurs employeurs représente donc un terrain complémentaire pertinent mais, uniquement pour des raisons de temps, nous avons préféré en traiter un autre qui, comme pour le cas des individus en situation de handicap, s'est peu à peu révélé au fil de la dissection des résultats de notre terrain principal.

Le témoignage d'Alexandre qui admet géolocaliser non seulement son épouse mais aussi ses enfants amène à réfléchir sur le quotidien de ces jeunes individus qui peut se montrer profondément marqué par ces nouvelles contraintes parentales : comment les jeunes vivent-ils le fait d'être localisés ? Développent-ils des stratégies pour échapper à ce repérage ? Quelles irréversibilités semblent d'ores et déjà se dessiner ici ?

Contactée par nos soins, Sophie Limare, qui vient de publier un ouvrage sur la vidéosurveillance dans l'espace urbain²⁰⁵, le repérage des enfants est particulièrement questionnant lorsque nous lui demandons des précisions sur la thématique globale de la géolocalisation des individus :

« Il y a une info qui m'a choquée il n'y a pas longtemps, c'est la société Gemo qui va fabriquer des petits habits pour les 3-10 ans avec GPS intégré pour que les parents puissent

²⁰⁴ Jauréguiberry F. (2003), « La mise en place des télécommunications mobiles au sein des entreprises comme vecteur de nouvelles formes d'exploitation », paru dans *Actes des neuvièmes journées de sociologie du travail : « Contraintes, normes et compétences au travail »*, Paris, Université de Paris X, 2003, tome 1, pp. 443-451.

²⁰⁵ Limare S. (2015), *Surveiller et sourire. Les artistes visuels et le regard numérique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

suivre à distance leurs gamins. Je trouve ça effrayant, j'ai l'impression que la géolocalisation c'est un leurre pour nous faire croire que le danger n'existe pas, pour exacerber les peurs collectives ou individuelles donc je trouve ça assez dangereux, cette volonté de tout savoir, de tout voir, ce côté anxiogène aussi. »

Avant d'aller plus loin, nous nous sommes donc renseignés sur la puce GPS implantée dans ces manteaux Gemo. Celle-ci provient de la société Weenect, qui se définit comme « le spécialiste de la géolocalisation familiale ». Sur son site Internet, Weenect défend une autonomisation de l'enfant qui doit comprendre que la balise qu'il transporte est présente dans son sac pour sa propre sécurité et qu'il doit penser à la recharger régulièrement. Pour garantir le suivi dans l'espace de l'individu, la société utilise l'ensemble des technologies liées à la géolocalisation que nous avons développées précédemment : numérisation cartographique des déplacements (figure 27), boussole et même réalité augmentée.

Figure 27 : En plus de sa géolocalisation en temps réel, Weenect permet de constituer un historique des déplacements de l'enfant



Source : <http://www.weenect.com/fr/balise-gps-enfant-weenect-kids#Enfants>

En fait, l'utilisation de ce type d'outil fait déjà débat, notamment auprès de certaines associations de défense des droits de la famille qui comparent ce manteau « connecté » à 1984 d'Orwell. Sophie Limare se montre très critique vis-à-vis de l'utilisation de tels services qui, en « tuant l'imaginaire », empêchent de rêver mais aussi de se sentir libre.

« Heureusement que ça n'existait pas pour la génération de mes propres enfants, malheureusement ça existera pour la génération de leurs enfants, je trouve que ça tue l'imaginaire aussi, moi j'aime rêver, m'imaginer, savoir où sont les gens, où ils ne sont pas, je les imagine dans un univers assez libre, je n'ai pas envie de savoir où ils sont ni à quelle heure ils seront là, déjà je m'occupe de moi, de savoir où moi je suis, m'encombrer la tête pour savoir où sont les autres ça ne m'intéresse pas. »

Si ces pratiques sont questionnantes sur le court terme, elles le sont encore davantage à moyen et long terme pour la chercheuse, qui s'inquiète des répercussions futures de cette première génération d'enfants et adolescents géolocalisés. Dès lors que le repérage des individus deviendrait une norme, ceux-ci pourraient possiblement devenir des parents encore plus exigeants sur le contrôle de leurs proches.

« J'ai fini mon bouquin il y a deux jours sur ces petits écoliers avec le petit GPS intégré dans le manteau, en me disant mais quelle génération ça va donner ces enfants-là, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Je pense que ça va être quelque chose de très intéressant à suivre ! Quand on a été géopisté entre 3 et 10 ans, comment on gère ça quand on est adulte ? Ça voudrait dire le fait de géolocaliser l'autre qu'il est aussi potentiellement en danger, je trouve que c'est très anxiogène cette espèce de volonté de tout localiser tout le temps, ça me dérange oui. »

La justification de l'utilisation de la géolocalisation pour des raisons sécuritaires est donc, selon elle, discutable. Parmi nos interviewés, ce point de vue est entre autres partagé par Damien, qui évoque aussi une perte de liberté mais relativise surtout la sérénité promise aux parents par les concepteurs de ces outils :

« C'est assez intrusif dans l'intimité de la personne, même s'il y a un lien très fort par exemple familial ou marital, je pense que pister carrément son partenaire ou son enfant c'est vraiment trop, ça va trop loin, on retire une part de liberté. De plus, pour moi, savoir où se trouve exactement l'enfant ne garantit pas sa sécurité, quelque chose est si vite arrivé... » (Damien, 28 ans, infirmier)

Ces résultats obtenus dans notre échantillon principal nous ont conduit à s'arrêter sur la mise en place d'un terrain supplémentaire par rapport à cette thématique de la géolocalisation des enfants, dont nous avons pu présenter ci-dessus quelques réactions pour le moins négatives. Une rapide revue de presse sur ces manteaux connectés montre pour le moment qu'équiper son enfant d'une balise GPS ou, s'il en possède un, d'une application permettant de le repérer sur son smartphone, reste mal accepté auprès des lecteurs dont les commentaires sont souvent encore plus virulents que les propos que nous avons recueillis à ce sujet.

Figure 28 : La géolocalisation des enfants vue par un commentaire d'un lecteur du Monde : un point de vue pas si irréaliste ?



Source : http://www.lemonde.fr/economie/article/2014/09/08/le-manteau-gps-pour-tranquilliser-les-parents_4483620_3234.html

Nous avons retenu cet avis en particulier pour deux raisons. D'abord, il dénonce des attitudes caricaturales mais pas nécessairement improbables : l'acceptation du repérage – et les enjeux qui en découlent – et les tentatives de falsification de position que nous avons déjà partiellement explorées. Mais, surtout, ce commentaire s'attarde dans sa dernière partie sur une potentielle irréversibilité qui inquiétait également Amélie sur le moyen terme : dans un futur peut-être bien plus proche qu'il n'y paraît, une mère qui ne localise pas son enfant sera-t-elle perçue comme irresponsable ? En confrontant les réponses de certains individus interrogés, la question semble en tous cas pertinente.

Dans l'idée de vérifier notre hypothèse que les individus, y compris les plus jeunes donc, pouvaient mettre en place des stratégies d'évitement et falsifier leur position réelle pour échapper à leur repérage, nous avons donc souhaité interroger des enfants géolocalisés par leurs parents. Comme pour les individus en situation de handicap, nous avons conçu une grille d'entretien plus courte et plus libre que celle de notre terrain principal, cette fois adaptée à un public bien différent et avec pour objectif que chaque question puisse être comprise et amène à réfléchir de jeunes adolescents sur ce traçage qu'ils expérimentent lors de leurs déplacements.

Grille d'entretien du terrain « géolocalisation des jeunes individus par leurs parents ».

1.1	Depuis combien de temps sais-tu que tes parents te localisent ?	Quel âge avais-tu ?
1.2	Comment as-tu réagi la première fois qu'ils t'ont annoncé qu'ils voulaient te géolocaliser ?	Ce jour-là, comment ont-ils justifié le fait de te tracer ?
1.3	Qu'est-ce qu'ils utilisent tes parents pour te localiser ?	C'est une application sur ton smartphone ? Une balise que tu gardes sur toi ?
1.4	De façon générale, comment tu vis ça au quotidien ?	
1.5	Est-ce que tes parents te laissent plus de liberté sous prétexte qu'ils te localisent ?	Si oui, qu'est-ce que tu fais maintenant que tu ne faisais pas avant ? Tu as une anecdote à ce sujet ?
1.6	Est-ce que toi-même tu te sens plus en sécurité parce que tu es localisé(e) ?	Si oui, qu'est-ce que ça t'apporte en plus ?
1.7	As-tu déjà essayé de mentir sur ta position ?	Pourquoi ? À quelle occasion est-ce que tu voulais cacher ta vraie position ?
1.8	(Si oui à 1.6) Comment as-tu fait pour tricher sur ta vraie position ?	Peux-tu me raconter ce qu'il s'est passé ensuite ?
1.9	Est-ce que toi-même tu as déjà essayé de localiser quelqu'un ?	Qui ? Pourquoi ?
1.10	Qu'est-ce qui serait différent pour toi si tes parents arrêtaient de te géolocaliser ?	D'un point de vue positif ? Et négatif ?

Cette grille s'ouvre sur une première question qui vise à quantifier l'étendue dans le temps de cette localisation, comparée à l'âge du répondant. Ce premier résultat sera à relativiser, du fait que si la géolocalisation des proches par les individus eux-mêmes est bien une réalité aujourd'hui, cela reste un phénomène très récent auprès du grand public, rendu possible il y a quelques années à peine en raison du développement et de la diversification de ces technologies ainsi que du détournement de leurs usages premiers dans certains cas. Il semble donc improbable qu'un adolescent de 17 ans aujourd'hui ait été géolocalisé (au moins par le biais du smartphone) par ses parents depuis l'âge de 10 ans, car cela reviendrait à dire que ces derniers avaient à disposition depuis 2008 certaines applications qui n'avaient pas encore vu le jour. Or, c'est cette même année que l'App Store, premier véritable marché applicatif mobile, venait enrichir dans l'été les fonctionnalités de l'iPhone 3G : son contenu était en toute logique assez limité. À l'heure où même Facebook, ultime recours de géolocalisation asynchrone, commençait progressivement à se déployer dans la langue de Molière, n'existait pas en version mobile et comptait alors un peu moins de 4 millions d'inscrits, il est donc un peu tôt pour penser, sauf cas exceptionnels, au repérage des proches en temps réel *via* un

smartphone. Nous ne trouverons donc probablement pas dans notre échantillon des adolescents qui sont pistés depuis des nombreuses années tant ces pratiques de localisation, même si elles sont techniquement au point, semblent encore balbutiantes. En conséquence, il est tout aussi peu probable que les individus interrogés aient été géolocalisés dès leur plus jeune âge. En revanche, cette situation pourrait être possible voire courante dans quelques années. Suite à cette question introductive, nous avons cherché à mettre en relief la première expérience de géolocalisation afin de comprendre comment celle-ci a été vécue par le jeune individu et quelle justification a été apportée par ses parents pour justifier cette nouvelle pratique, avant de chercher à en savoir davantage sur le matériel utilisé pour cette collecte de données. Si la balise GPS semble d'après le bilan de notre revue de presse être la solution privilégiée pour les enfants en bas âge (qui ne possèdent pas de smartphone par exemple), nous prenons peu de risques en avançant que le smartphone reste le choix retenu durant l'adolescence. Enfin, nous concluons cette première partie de l'entretien par un questionnement très général sans relance prédéfinie (1.4), en cherchant des éléments de réponse sur le vécu de cette situation au quotidien pour ce jeune public, un point de vue que nous pourrons comparer à celui donné par notre échantillon principal logiquement plus âgé.

Dans la seconde partie de la grille (1.5 à 1.9), nous en restons à des questions facilement compréhensibles tout en essayant de mettre en avant des termes forts qui sont le centre de questionnements majeurs dans nos réflexions sur les applications de géolocalisation. C'est le cas de la liberté dans la question 1.5, abordée sous l'angle d'un potentiel éventail de possibilités plus important lorsque l'individu est localisé dans l'espace « qu'est-ce que tu fais maintenant que tu ne faisais pas avant ? », tout en cherchant à mieux comprendre cela à travers un exemple, une anecdote de la part du répondant. La question 1.6 traite la thématique de la sécurité. Comme nous l'avons vu précédemment, celle-ci fait débat chez les adultes pour lesquels les avis les plus critiques sur la géolocalisation des proches pointent le recours à cet aspect sécuritaire comme une excuse facile et non un argument pertinent, lorsque Damien nous disait par exemple que « quelque chose est si vite arrivé... ». Les questions 1.7 et 1.8 sont relatives aux logiques de falsification de position et d'évitement à ce repérage par le biais de différentes techniques et stratégies pouvant faire figure d'échappatoire pour l'adolescent constamment tracé. Malgré le jeune âge de nos répondants, nous aimerions enfin savoir en 1.9 si certains d'entre eux avaient tenté eux aussi de géolocaliser des individus, avant de questionner plus en profondeur les adolescents sur cette pratique et voir si elle peut avoir un rapport avec le fait qu'eux-mêmes vivent ce repérage au quotidien. Enfin, la dernière question

1.10 pousse l'individu à réfléchir sur une situation qu'il ne vit pas ou du moins pas encore, en l'interrogeant sur ce qui serait différent (dans un sens très large donc) pour lui s'il n'était plus géolocalisé.

La réalisation de ce terrain complémentaire dans un temps limité était toutefois difficile pour deux raisons :

- (1) La difficulté de trouver des enfants et/ou adolescents géolocalisés par leurs parents. Si cette pratique existe bel et bien, elle reste en effet peu commune aujourd'hui par rapport, à titre d'exemple, à un usage plus traditionnel des services de géolocalisation comme le guidage par satellite. De plus, comme nous avons pu l'observer à travers la gêne dont a fait preuve un de nos interviewés lorsque nous orientons le questionnement sur ses pratiques de géolocalisation de ses proches, cette utilisation bien précise des applications à disposition sur le smartphone ne fait pas partie de celles que les individus semblent partager sur les réseaux sociaux et autres espaces de discussion en ligne. La localisation dans le cercle familial relève du privé, de l'intime et face à la difficulté de trouver de individus tracés par leurs parents, nous avons dû jouer sur les « connaissances de connaissances » pour remonter jusqu'à ces jeunes pour arriver dans un premier temps à un échantillon de quinze individus, dont les deux enfants d'Alexandre que nous présentions plus haut.

- (2) Malheureusement, et c'est là une seconde difficulté, nous avons été contraints de renoncer à interroger certains individus, principalement les plus jeunes, face au refus de leurs parents quant à la participation à cet entretien. Au final, nous avons donc été contraints de nous rabattre sur un échantillon de huit adolescents, âgés de 11 à 17 ans, qui vivent ce pistage au quotidien et nous n'avons pas été en mesure, dans le temps prévu, de nous entretenir avec des enfants plus jeunes comme prévu initialement. Cela reste donc un terrain à mener et que nous regrettons de ne pas avoir pu effectuer ici, avec néanmoins une petite nuance : l'étude d'une tranche d'âge inférieure se serait sans doute traduite par un recours à une localisation par un autre outil qu'un smartphone (comme une balise GPS, cf. les manteaux Gemo qui étaient prévus pour les 6-10 ans), or c'est bien sur l'utilisation de ce terminal polyvalent et les possibles détournements qui en résultent que nous focalisons cette recherche.

Il convient tout d'abord de se pencher sur la justification de l'utilisation de ces outils, telle qu'elle est décrite par un chercheur puis, surtout, vécue par les adolescents interrogés. Pour Olivier Daviet, psychologue, la géolocalisation dans le cercle familial fait ressortir avant toute chose la problématique du contrôle des individus sur leurs pairs et, intrinsèquement, les limites à imposer à ce contrôle en prenant en compte la « part d'inévitable » qui peut y échapper : « *Personnellement, en tant que père je ne ressens pas (pour le moment...) le besoin d'un tel objet. Ici, on se pose vraiment la question du contrôle : est-ce qu'on peut tout contrôler ou est-ce qu'il y a une part d'inévitable avec laquelle on doit composer et où place-t-on la limite ?* ». Selon lui, la géolocalisation peut apparaître comme une entrave à l'autonomisation des jeunes individus, qui doivent tout de même garder un « jardin secret » : « *Je pense que les enfants s'autonomisent aussi dans l'angle mort de la vision de leurs parents. Ils ont grand besoin d'être protégés mais cela n'empêche pas d'avoir un petit jardin secret. Le franchissement de certains interdits et les petites bêtises font par exemple partie du développement de l'enfant.* »

Olivier Daviet conclut enfin sur le fait que « *le lien parent-enfant puise une part de sa force dans la confiance et c'est une dimension de la relation humaine qu'on ne peut pas entièrement robotiser...* ». Hélène, 17 ans, partage cet avis et évoque également l'importance de la confiance que la géolocalisation remet inévitablement en question. Géolocalisée par ses parents depuis moins d'un an et, selon elle, de façon occasionnelle, Hélène se montre très critique vis-à-vis de ce pistage qui serait fondé, entre autres, sur l'absence de cette confiance et la crainte du mensonge :

« C'est assez nul d'en arriver là parce que ça montre qu'il n'y a pas de confiance. Donc voilà c'est pas que ça me dérange parce que c'est comment dire... enfin c'est pas si envahissant quoi, ça va encore mais moi je le ferai pas pour mes enfants parce que je trouve que quand tu es parent c'est un échec de surveiller tes enfants comme ça pour voir qu'ils te mentent pas sur où ils vont. »

Le ressenti des adolescents interrogés concernant leur repérage dans l'espace ne sont pas toujours aussi négatifs, sans être pour autant positifs. En fait, ceux-ci sont preuve, pour la plupart, d'une certaine neutralité et ne constatent tout simplement pas l'intérêt de cette localisation. Pour Xavier, 15 ans, l'inquiétude de ses parents n'est à première vue pas justifiée et le recours à ces services ne l'est donc pas non plus :

« Je vois pas à quoi ça leur sert parce que j'aime pas trop sortir ou alors pour faire un Fifa avec des potes donc pour eux c'est juste pour voir si j'y suis vraiment, moi ça me dérange pas mais bon voilà ils s'inquiètent pour rien »

En revanche, c'est la façon dont il a appris qu'il était l'objet de ce pistage qui a « choqué » l'adolescent :

« Quand mon père m'a dit que j'étais pas allé au cours de rattrapage comme prévu j'ai de suite voulu me défendre mais quand il m'a montré l'iPad... Tu vois c'est ça qui m'a choqué, parce que tu peux pas te défendre contre ça, tu as tout ton itinéraire de marqué c'est ça qui était le plus violent pour moi parce que tu vois ça dans les séries, tu vois ça quand tu lis des trucs sur la NSA et tu sais que c'est possible mais du jour au lendemain tu apprends que tes parents ils en profitent pour faire ça... Donc voilà pour moi c'est choquant, c'est moi qui leur ai appris à se servir d'un iPad et aujourd'hui ils retournent ça contre moi... » (Xavier, 15 ans, lycéen)

Dans ce contexte, la géolocalisation d'un individu est utilisée a posteriori comme une preuve irréfutable d'un déplacement effectué, le géolocalisant ayant pour objectif de pousser le géolocalisé à l'aveu et de rendre impossibles de futurs mensonges liés à la position géographique. Comme d'autres outils, la géolocalisation apparaît ici comme une technologie jouant directement un rôle sur la confiance entre deux individus proches, lorsque le traçage en temps réel peut dans un premier temps être perçu comme une *vérification* de la position réelle du géolocalisé, avant d'être à l'origine d'une éventuelle *sanction* lorsqu'il y a un décalage entre une réalité affichée sur un écran et le discours d'un individu qui cherche à cacher sa véritable destination. Toujours pour Xavier, la source de cette volonté de localisation paraît évidente :

« Mon oncle a eu un accident de moto assez grave et chaque fois que je prends mon scooter mon père s'imagine le pire, mais ça je peux pas lui en vouloir, je pense qu'au départ il me localisait même pas pour savoir où j'étais mais si tout se passait bien quand je partais, si j'arrivais bien au lycée. C'est le fait que j'ai menti qui l'a mis hors de lui mais je suis pas sûr qu'il fait ça pour me fliquer... Mais comme je te disais je fais pas le fou sur la route donc il a pas de raison de s'inquiéter... »

Ce n'est donc pas ici la découverte d'une telle fonctionnalité sur une tablette nouvellement acquise mais bien un élément déclencheur extérieur qui est à l'origine du pistage de l'adolescent par ses parents. Pour Margot, 14 ans et géolocalisée par sa mère, cela fait suite à un divorce :

« Je pense que ce qu'elle me dit pas c'est qu'elle veut voir où mon père m'emmène quand je suis avec lui, voir tout ce qu'on fait parce que je le vois qu'un week-end sur deux mais quand je suis avec lui elle aime pas. »

Si l'adolescente ne se sent pas surveillée au quotidien, le temps qu'elle passe avec son père est selon elle minutieusement analysé :

« Quand je suis chez ma mère ça va parce que de 8h à 17h je suis en cours, le mercredi après-midi j'ai piscine donc je pense pas qu'elle va quand même vouloir me localiser à la piscine je sais pas... Mais quand je suis chez mon père elle vérifie oui, quand je reviens elle me pose tout un tas de questions, et « pourquoi vous étiez là ? » et « qu'est-ce que vous avez fait ici ? », des choses comme ça. » (Margot, 14 ans, collégienne)

Pour autant, Margot ironise sur cette situation et évoque la perception de ce repérage par des jeunes individus qui, eux, ne sont pas localisés par leurs parents. Selon elle, ceux-ci en rigolent mais ne semblent pas non plus comprendre l'intérêt de cet usage.

« Ca fait rire mes amies quand je leur dis, enfin depuis que je leur ai dit maintenant quand je les invite chez moi parfois elles regardent mes parents bizarrement (rires). Mais tu vois je vais pas te dire que c'est gênant comme tu dis, moi tant que ça m'empêche rien ça me dérange pas, comme tout le monde j'ai des trucs à cacher mais pas sur où je me trouve en fait, pour moi ça serait pire d'avoir par exemple mon père et ma mère sur Facebook en amis et de devoir réfléchir avant d'écrire un truc parce que derrière tout est contrôlé ».

Comme Xavier, Margot relativise la gêne engendrée par le traçage de sa position et argue qu'un pistage similaire sur les réseaux sociaux serait pour elle bien plus intrusif et « dérangeant ». Ce témoignage soulève un point important : selon elle, le contrôle de son identité en ligne sur un réseau social numérique et immatériel lui semble donc plus préoccupant que ses déplacements dans l'espace physique. Il est possible d'aller plus loin dans l'interprétation : contrairement à l'abondance d'informations sur les réseaux sociaux, la seule position géographique d'un individu ne représente qu'une entrave limitée à sa « liberté » car elle en dit peu sur son activité. Il est donc possible de distinguer le « où » du « quoi » : si la géolocalisation met en exergue le « où » parfois à l'insu de l'individu localisé, elle ne révèle pas toujours le « quoi » et donc l'activité pratiquée en tel lieu. Cela est néanmoins à relativiser car les deux dimensions sont souvent liées entre elles et le « quoi » peut très bien découler du « où », lorsque par exemple l'adolescent est géolocalisé à proximité immédiate d'un cinéma, d'un bar ou encore d'un complexe sportif.

Alors que nous nous attendions à des témoignages plus tranchés, il ressort jusqu'à présent que pour nos adolescents, la géolocalisation peut tout à fait paraître acceptable... mais sous conditions. Mélanie, 16 ans, y voit une technologie comme chez certains adultes interrogés précédemment rassurante et adopte d'ailleurs un point de vue fréquemment défendu par les plus grands « quand tu regardes les infos, il se passe des trucs aberrants, etc. » :

« C'est rassurant mais ça dépend, il y a des fois où je voudrais être tranquille, avant quand je bougeais un peu en ville chaque fois que je rentrais c'était « alors t'étais où ? », bon là j'ai plus droit à cette question puisqu'ils le savent, c'est juste que pour mentir sur où tu es vraiment c'est compliqué. Mais comme je te disais parfois c'est rassurant oui parce que... voilà tu regardes les infos il se passe toujours des trucs aberrants, au moins s'il y a un souci tes parents savent où tu es, en fait je suis pas pour ni contre, ce que j'aimerais c'est pouvoir choisir quand on me localise et quand c'est pas la peine et que je veux me balader tranquillement. »
(Mélanie, 16 ans, lycéenne)

L'actualité et les faits divers accroissent cette inquiétude globale vis-à-vis de l'incertain et de l'inattendu, et indirectement des déviances, abus et dangers qui peuvent survenir dans l'environnement urbain. Nous reviendrons par ailleurs sur cette peur collective, visiblement génératrice d'un accroissement de l'usage de ces procédés de localisation. Derrière cette façade de la sécurité, Mélanie est cependant la première répondante à évoquer assez tôt dans l'entretien la difficulté à mentir sur sa position, sous-entendant par la même occasion qu'elle y a déjà songé. Selon elle, le fait d'être localisée est acceptable à la condition qu'elle puisse garder le contrôle sur la fréquence de ce traçage et décider quand il intervient ou non, ce qui n'est actuellement pas le cas. Pour Florian, 17 ans, l'acceptation du repérage est bien moins évidente : parce qu'il a des connaissances techniques suffisamment développées de cet outil, il sait à tout moment désactiver les fonctionnalités nécessaires pour ne plus être localisable, ce qu'il fait « souvent » au point de « faire râler son père », dont les compétences sont d'après Florian moins poussées et qui est donc soumis à la volonté de son fils d'être ou non géolocalisé sur le moment.

« Je fais souvent râler mon père avec ça parce que lui il aime bien tout voir comme ça mais moi je sais tout désactiver, c'est moi qui lui ai appris à se servir de son iPhone donc on me la fait pas (*rires*). Mais j'ai pas un avis négatif, ça dépend de l'âge pour moi, là j'ai bientôt 18 ans j'ai envie de dire « non mais stop il faut arrêter » et de toute façon quand je veux dire stop je coupe la localisation et il peut rien y faire, mais ma sœur elle vient d'avoir 13 ans alors si elle doit partir seule pour aller au ciné ou je sais pas je trouve ça bien que mon père la localise. » (Florian, 17 ans, lycéen)

Deux éléments majeurs ressortent du témoignage de Florian. Dans un premier temps (1), s'il accepte donc de moins en moins la géolocalisation de sa propre position, son avis n'est pas négatif pour autant par rapport à cette technologie derrière laquelle se dessine également pour lui un aspect sécuritaire. Il prend ainsi l'exemple de sa petite sœur de 13 ans pour qui ce repérage par l'autorité parentale devient dès lors une bonne chose. Nous pourrions y voir le fait qu'être tracé en temps réel peut sembler plus acceptable pour les autres que pour soi-même mais ce n'est pas dans cette direction que nous porterons notre analyse : le facteur explicatif est ici de toute évidence la tranche d'âge de l'individu pisté. À cela s'ajoute pour Jocelyn Lachance, socio-anthropologue de l'adolescence, le fait que les adolescents se définissent de moins en moins en fonction des adultes, mais de plus en plus en fonction des plus jeunes²⁰⁶, ce que nous retrouvons dans ce témoignage ; en disant que sa petite sœur a effectivement besoin d'une telle « protection », Florian se distingue de celle-ci, révélant un autre usage des TIC comme « marqueur du grandir ».

Alors que juridiquement la localisation d'un individu mineur à son insu est interdite sans le consentement de ses responsables légaux, il se pose tout naturellement la question suivante : lorsque ce sont les responsables légaux qui géolocalisent l'individu mineur, où se trouve l'interdit ? Il s'agit d'une problématique centrale pour Sophie Nerbonne, directrice de la conformité à la CNIL, qui précise qu'il est « *prévu de renforcer le droit des mineurs, de leur donner un consentement spécifique sur leurs données* ». Lucie Souiller, journaliste au Monde et rédactrice d'un article de presse que cette thématique, rejoint le témoignage de Florian et argue que « *la prise en compte de l'âge de l'enfant est (...) primordiale pour juger du caractère excessif ou non de la collecte. On ne surveille pas un enfant de 8 ans comme un adolescent de 15*²⁰⁷ ».

Un second élément (2) est soulevé par le témoignage de Florian. Alors qu'il ressortait de l'entretien d'Alexandre, ce pâtissier toulousain qui géolocalise régulièrement sa famille (cf. 3.2.2) une volonté d'information et de contrôle sur les individus tracés, Florian raconte que « quand [il] veut dire stop, [il] coupe la localisation et [son père] ne peut rien y faire ». Ce renversement de situation montre que non seulement l'adolescent, grâce à ses compétences techniques, est en mesure de reprendre le contrôle sur ses déplacements et intrinsèquement sa le partage de ses données privées, mais il va plus loin soumettant l'individu qui le géolocalise

²⁰⁶ Lachance J. (2012), *L'adolescence hypermoderne, le nouveau rapport au temps des jeunes*, Laval, Presses de l'Université de Laval, collection « Sociologie au coin de la rue ».

²⁰⁷ Source : http://www.lemonde.fr/pixels/article/2014/11/12/une-enfance-sous-surveillance_4521887_4408996.html#M5ZaZbrGChO6Y2o1.99

à son bon vouloir, en partageant stratégiquement et au « compte-gouttes » l'information recherchée par son père, ce qu'il explique plus en détail :

« Il suffit de couper le positionnement par GPS et de juste laisser la 4G, c'est vraiment l'astuce pratique d'un peu tout le monde aujourd'hui j'ai l'impression, comme ça on peut toujours savoir où je suis mais dans une zone très large. C'est aussi possible de *router* son smartphone et de contourner ces applications, en fait celui qui gère bien son smartphone peut complètement échapper à ça sans que personne s'en aperçoive.

Est-ce que toi-même tu fais cela ?

Non je vais pas jusque là, tu vois quand je réfléchis ça me dérange d'être géolocalisé mais pas à ce point, c'est suivant où je vais aussi, l'important je pense c'est que si ça arrivait au stade où je voudrais dire « là c'est bon, j'en ai marre, stop » je pourrais le faire. Jusqu'à présent mon père pense qu'il a le contrôle alors qu'en réalité, c'est moi qui l'ai ». (Florian, 17 ans, lycéen)

Alors qu'il met en évidence, comme Mélanie précédemment, l'importance du choix personnel d'être géolocalisé ou non, Florian souligne surtout qu'il est conscient de son propre contrôle sur le géopositionnement demandé par son père grâce à une maîtrise supérieure de son smartphone. Ce témoignage met en valeur la question des compétences techniques qui ressortent comme décisives dans la préservation et le partage contrôlé de ses données personnelles, un point sur lequel nous reviendrons dans la dernière partie de cette recherche.

Florian n'est pas le seul à flouter ou désactiver le partage de sa position, d'autres adolescents dans notre échantillon ont déjà effectué plusieurs tentatives de falsification de localisation, quand d'autres ont aussi recours au mensonge. Pour gagner en autonomie, Ludivine, 15 ans, préfère mentir sur celle de son smartphone :

« J'ai déjà pris l'excuse de la batterie, quand j'avais envie de bouger ça tombait mal pour mes parents parce que, hop, j'avais plus de batterie (*rires*). Mais il faut savoir varier aussi, donc parfois je leur dis par SMS que je dois tout couper pour justement garder un peu de batterie et pouvoir les appeler en cas d'urgence parce le GPS tout le monde sait que ça diminue très vite la batterie ».

Mélanie, citée plus haut, admet aussi tricher régulièrement sur sa localisation lorsqu'elle en a l'occasion, mais elle est contrainte pour cela de se séparer temporairement de son smartphone :

« Ça m'arrive un peu toutes les semaines, le mercredi après-midi surtout. Je laisse mon portable dans mon casier comme ça il croit [mon père] que je suis encore au lycée et je peux sortir un peu en ville. Le risque c'est que je ne peux pas répondre s'il m'appelle. »

Enfin, Mathias, 16 ans, a déjà songé à mentir sur sa position mais n'est pas parvenu à trouver une solution efficace...

« J'ai un peu de mal à tricher, parce que quand je coupe la géolocalisation ils sont au courant et je vois pas l'intérêt de passer mon portable à un pote parce que je sors souvent avec le même groupe de potes donc on est au même endroit tu vois, mais si c'est ça la question j'ai déjà pensé à tricher oui. »

Au-delà de ces stratégies développées pour falsifier sa localisation géographique et/ou garder un contrôle sur cette dernière, ces adolescents mettent surtout en évidence les difficultés de maintenir une nécessaire relation de confiance avec leurs parents dès lors que la géolocalisation apparaît ici comme un affront, une atteinte directe à cette confiance réciproque. Plus encore que le fait de mentir sur sa destination réelle au préalable, c'est peut-être au final le repérage spatial en temps réel imposé par l'autorité parentale qui se retrouve paradoxalement générateur de nouveaux mensonges cette fois parfaitement synchrones. Il est donc nécessaire ici d'aller au-delà des discours de ces adolescents, pas fondamentalement négatifs lorsque nous les considérons séparément et sans prendre de recul dessus, mais qui cachent néanmoins bien plus qu'il n'y paraît en trame de fond.

Pour Jules, 13 ans, cela est d'autant plus frustrant que les promesses initiales de ses parents relatives à une augmentation du diamètre du possible consécutive à son acceptation de la géolocalisation de ses déplacements n'ont pas été longtemps tenues :

« C'était le plan au début, c'était « comme on peut savoir où tu es tu peux y aller » mais ça n'a pas duré longtemps et maintenant c'est un peu comme avant, donc j'ai rien gagné sauf que maintenant quand je bouge mon père vérifie souvent où je suis et quand je coupe la fonction je me prends des reproches et je peux plus sortir du tout après »

Pour l'adolescent, il s'agissait pourtant initialement d'hypothéquer une partie de sa liberté pour être, en retour, gratifié par un gain d'autonomie. Mais ce gain, présenté tel quel au premier abord, n'était donc selon lui que très temporaire et la désactivation du repérage finit même par entraîner son contraire, à savoir un traçage encore plus intense qu'il ne l'était précédemment. Michaël Stora, psychologue et cofondateur de l'Observatoire des mondes numériques en sciences humaines, présente l'enfant comme « *un petit fonctionnaire*

manichéen qui dit tout à ses parents » et qui, lorsqu'en grandissant, « comprend que cela peut se retourner contre lui, il se met à mentir. » Il argue ainsi que l'objet géolocalisation « révèle surtout la fragilité des parents. C'est sur leur réservoir de peurs qu'il vient mettre un pansement ». Avant même d'essayer de le combler avec une réussite variable selon les représentations, la géolocalisation des individus commence donc par créer de toutes pièces un sentiment d'insécurité permanent. Nous retrouvons ici le point de vue d'Amélie, une de nos répondantes dans notre échantillon principal qui présentait la géolocalisation comme « un leurre pour nous faire croire que le danger n'existe pas, pour exacerber les peurs collectives ou individuelles » et qui se traduit avant tout par « cette volonté de tout savoir, de tout voir » également révélateur d'un « côté anxiogène » par la même occasion. Ces technologies amènent donc de façon inquiétante à une marchandisation de la peur telle que nous la décrit le psychologue Olivier Daviet à travers le cas des balises GPS glissées dans le sac des enfants en bas âge²⁰⁸ :

« L'angoisse parentale est un véritable marché et c'est un puits sans fond ! En effet, à partir du moment où on a un enfant, on a toujours peur pour lui : donner la vie, c'est exposer au danger... Les inventeurs de ces balises veulent créer un nouveau besoin chez les parents qui souhaitent, pour leur enfant, le maximum de sécurité. C'est la recherche de profit, comme dans beaucoup de domaines, qui vient écraser ce qui pourrait être un intéressant débat de société. »

En conclusion, la géolocalisation des individus conduit donc bien à des conduites d'évitement et, surtout, diverses stratégies de falsification de position. Les discours recueillis auprès d'adolescents régulièrement localisés par leurs parents sont néanmoins moins inquiétants que ce que nous pensions au premier abord : ce repérage pourrait ne pas être « si dérangeant » dès lors qu'ils peuvent y émettre leurs conditions, comme le choix d'être localisé ou non en fonction du déplacement ou encore la possibilité de refuser ce traçage une fois un certain âge atteint, montrant par la même occasion une émancipation de l'adolescent lorsqu'il atteint ce seuil. Dans une certaine mesure, la possibilité de se mouvoir dans une plus grande autonomie dans l'espace physique et donc sans cette relative contrainte de la localisation forcée pourrait dès lors apparaître comme un passage au même titre que l'acquisition de son premier smartphone, que son arrivée au lycée, son obtention du baccalauréat ou encore du permis de conduire.

²⁰⁸ Source : <http://lesdetrackeurs.fr/objets-traceurs/geolocalise-enfant-bien/>

Plus encore que les questionnements relatifs à l'autonomisation de l'adolescent, ce sont les thématiques de la confiance et du mensonge d'une part, mais aussi de la peur et de la légitimité du combat contre une potentielle insécurité d'autre part qui viennent agrémenter des discours bien plus chargés en sens qu'ils ne le paraissent dans un premier temps. Derrière ces analyses se trouvent également en perpétuelle tension les problématiques récurrentes relatives à la *privacy* et donc à la récolte, au partage et à l'utilisation des données personnelles, qui font face aux valeurs de libertés individuelles et de contrôle de ses propres données dans une société où, en partie à travers le spectre des technologies de géolocalisation, l'anonymisation est de plus en plus relative.

3. Géolocalisation et vie privée : entre difficile prise de distance et irréversibilités

La dernière partie de la grille d'entretien utilisée auprès des 48 individus de notre échantillon principal centralise des questionnements liés aux risques soulevés par l'utilisation des services de géolocalisation sur smartphone, autour de trois axes principaux :

- (1) Les problématiques relatives à la vie privée de l'individu géolocalisé**, que nous avons déjà entraperçues dans la partie précédente concernant le repérage dans l'espace des individus par leurs proches. Cette partie du questionnaire a pour objectif d'aller plus loin dans cette analyse et de mettre en avant les inquiétudes soulevées par rapport aux libertés individuelles, à la gestion de l'empreinte spatiale de l'utilisateur d'applications géolocalisées ou encore à la récolte, l'anonymisation et la confidentialité de ses données récoltées.
- (2) Les diverses irréversibilités qui peuvent progressivement se mettre en place** suite au développement massif et à l'usage intensif des technologies de géolocalisation. Nous pouvons penser ici à des pertes d'autonomie mais aussi de repères spatio-temporels pour l'individu qui est soumis à une dépendance toujours plus forte à ces applications de guidage et de positionnement.
- (3) L'évaluation de la résistance à la géolocalisation de nos répondants et des tentatives de déconnexion qui peuvent en résulter**. Cela se traduit par une première vague d'interrogations : à partir de quel moment l'individu songe-t-il à se déconnecter ? Quand la géolocalisation devient-elle soudain trop intrusive pour lui ? Dans quelles circonstances refuse-t-il catégoriquement d'être localisé ? Mais au-delà de ces premières questions, un nouvel enjeu se pose : qu'en est-il de l'effectivité de cette résistance ? Comment réagit-il face à des applications qui lui demandent toujours plus d'informations personnelles ? Enfin, en croisant les résultats obtenus dans ce terrain avec ceux d'une recherche précédente, nous pourrions vérifier si, en marge d'une volonté de déconnexion de la part de l'individu, celle-ci est pleinement réalisable dès lors que des compétences techniques complexes sont requises pour y parvenir.

Parce qu'il nécessite une première approche technique susceptible de donner davantage de poids encore aux deux autres, c'est par ce dernier point que nous débuterons cette analyse.

3.1 Une technologie omniprésente et intrusive

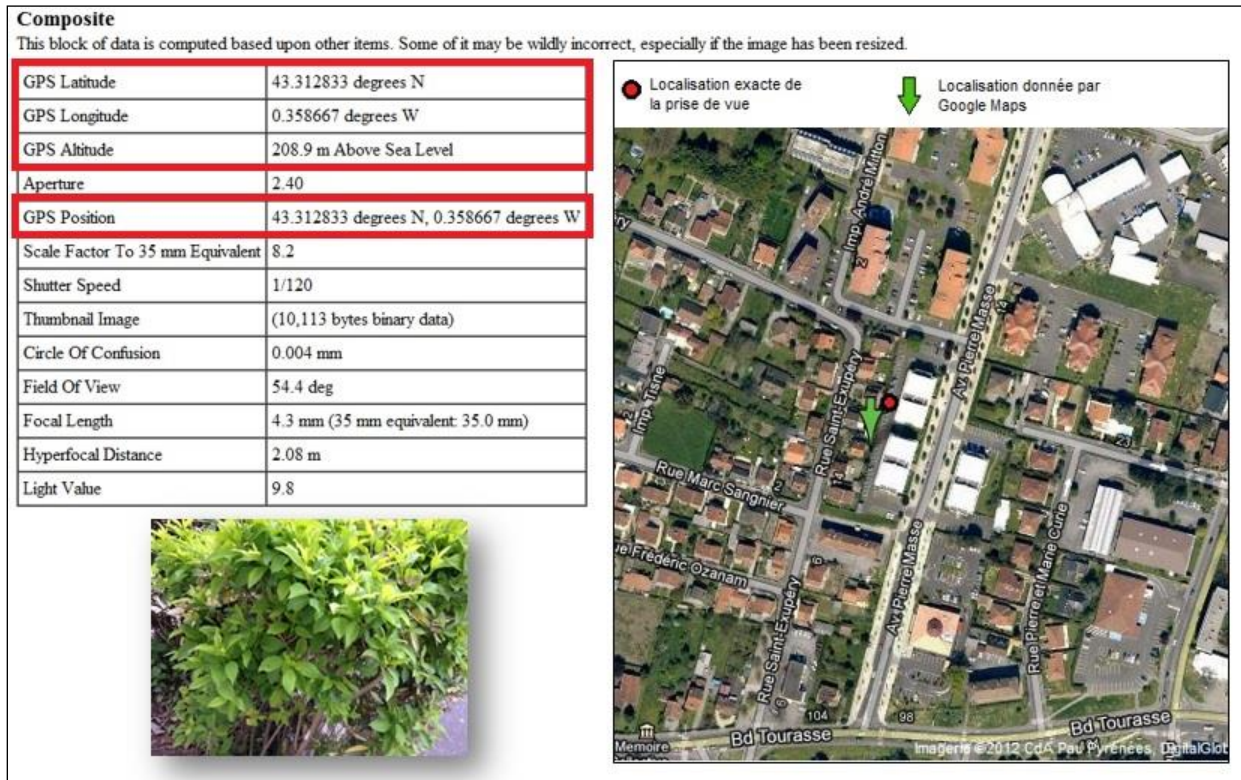
Un rapide retour sur l’outil smartphone est requis dans cette sous-partie qui vise à explorer la tension entre une dépendance croissante envers les technologies de géolocalisation d’une part, avec plusieurs facteurs explicatifs selon nos répondants, et la prise de distance qui semble plus que jamais nécessaire avec ces applications d’autre part, qui se traduit communément par une tentative de déconnexion parfois difficile à mettre en place lorsque la volonté, seule, n’est pas suffisante pour la mener à bien.

3.1.1 L’omniprésence de la géolocalisation sur smartphone : considérations techniques

Nous avons tenté en début de première partie de dresser une typologie des applications de géolocalisation sur smartphone, en répartissant une vingtaine des plus populaires d’entre elles (classées par nombre de téléchargements) dans différentes catégories. Le principal facteur limitant de ce tableau synthétique qui annihile toute tentative d’être exhaustif vient du fait qu’aujourd’hui, sur un smartphone, les applications ne sont pas désignées *stricto sensu* comme étant des services de géolocalisation s’incluant dans les catégories que nous avons proposées, mais (presque) toutes les applications utilisent néanmoins la position géographique à des finalités diverses. La localisation de l’individu, parmi une multitude d’autres accès subsidiaires demandés à chaque téléchargement d’application, ne se limite pas aux traditionnelles *apps* de guidage par satellite, repérage de points d’intérêt ou encore d’individus. Ainsi, cette même localisation peut tout à fait être demandée à l’utilisateur dans des circonstances pour le moins variées à tel point qu’il est difficile d’approcher une quelconque exhaustivité. Mettre en relation géolocalisation sur smartphone et vie privée nécessite donc une réflexion approfondie sur deux dimensions techniques, soulevant intrinsèquement divers questionnements : en premier lieu, il s’agit de s’intéresser à la diversité des applications requérant désormais l’utilisation de la position géographique du smartphone. Dans un second temps, en laissant cette fois de côté l’accès à cette localisation, nous nous pencherons sur l’ensemble des accès requis par certaines applications particulièrement intrusives. Nous nous appuyerons dans les deux cas sur des captures d’écran expliquées et réalisées sur les deux systèmes d’exploitation mobiles dominant le marché du smartphone à ce jour, Android et iOS. La réalisation, en 2012, d’un mémoire de Master sur l’importance de la position géographique dans la société hypermoderne à travers le spectre des technologies de géolocalisation nous permettra également d’avoir une vision diachronique de ce phénomène à partir de données récoltées trois ans auparavant que nous comparerons

avec celles acquises cette année. C'est d'ailleurs en 2012 que nous prenions pour principale illustration d'une utilisation de la position géographique parfois surprenante pour l'individu l'exemple des photographies géotaggées, dans lesquelles les coordonnées GPS sont intégrées aux autres métadonnées de la prise de vue.

Figure 29 : Des coordonnées GPS présentes dans les métadonnées d'une photographie

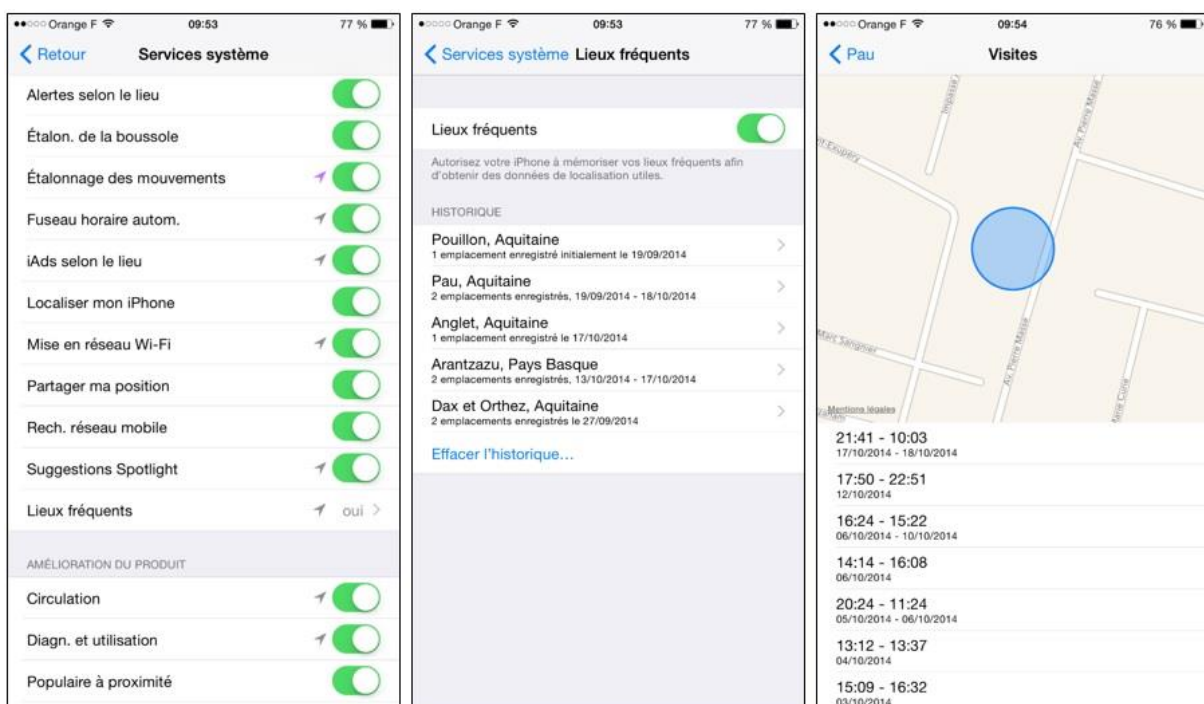


En plus de la date et l'heure de la photographie, ses longitude, latitude et altitude sont également répertoriées et permettent une identification très précise du lieu exact de cette prise de vue. Si cette fonctionnalité est utile, comme certains de nos répondants l'ont évoqué, pour constituer un historique géolocalisé de ses albums de voyages et en garder un archivage, des dérives sont facilement imaginables et la publication de photographies géotaggées sur les réseaux sociaux fut par exemple à l'origine de cambriolages et de licenciements. Alors qu'en raison de son architecture le smartphone peut-être perçu comme un micro-ordinateur mobile dont le système d'exploitation intègre nativement une multitude d'applications (en fait, la fonction téléphonie elle-même n'en est-elle pas une parmi d'autres ?), l'accès au réseau cellulaire (EDGE/3G/H+/4G) et à la position géographique par triangulation paraissent de plus en plus récurrentes et ce, au final, quelle que soit l'application retenue. Dans la partie précédente, nos répondants illustraient par exemple l'usage de la géolocalisation dans le calendrier pour anticiper l'itinéraire à effectuer vers des rendez-vous prévus parfois plusieurs

mois à l'avance. L'appareil photo et le calendrier ne sont pas les seules applications natives ayant des recours réguliers à la puce GPS : même le navigateur Internet demande à l'utilisateur s'il peut, selon le site consulté, accéder à son positionnement.

En 2015, le cas des prises de vue géotaggées reste tout à fait actuel et parlant pour le grand public, mais il n'est qu'un simple exemple qui, seul, ne suffit plus à montrer à quel point le recours à la géolocalisation s'est intensifié avec les années, parallèlement aux nouvelles fonctionnalités et à l'exploitation de la connectivité des dernières versions en date des systèmes d'exploitations mobiles. Une visite approfondie des paramètres de confidentialité permet d'avoir un premier aperçu des services nativement inclus dans le système qui ont tous pour point commun d'utiliser et/ou d'enregistrer la position géographique de l'individu (figure 30) avec une grande précision tant d'un point de vue spatial (à quelques mètres) que temporel (à la minute près) : en explorant ces paramètres et en mettant en évidence cette localisation permanente en arrière-plan, nous allons déjà bien plus loin qu'en retenant simplement le geotagging d'une photographie « dans l'instant ».

Figure 30 : Les smartphones enregistrent par défaut l'historique des déplacements



Au même titre que nos rapports à l'espace, au temps et aux autres, c'est notre rapport au smartphone qui est aussi en train de connaître des évolutions majeures. Alors que ce terminal connecté était initialement le « couteau-suisse » du professionnel (rappelons-nous des Palm et autres smartphones de première génération sous Windows Mobile et Symbian), il s'est peu à

peu ouvert à tous les publics notamment avec la sortie en 2007 de l'iPhone d'Apple dont l'interface vantée comme ergonomique et l'écran capacitif multipoint ont sans doute permis un bond en avant dans l'intuitivité et la facilité d'utilisation de l'appareil.

Aujourd'hui, ce constat enthousiaste est à nuancer devant la complexification de ces terminaux, ce qui est aussi le cas pour l'iPhone dont la dernière itération du système d'exploitation en date nécessite de plus en plus de compétences pour un repérage et une navigation optimales. Par exemple, accéder au sous-menu relatif à l'historique des déplacements nécessite de naviguer dans sept onglets différents pour avoir enfin accès à ce traçage : arriver à la fin de cette arborescence représente une manipulation qui n'est clairement pas à la portée de tous. Pour autant, il ne s'agit ici que des services de géolocalisation natifs et le téléchargement d'applications tierces relève encore d'un cran la difficulté pour l'utilisateur de maîtriser le partage de son propre positionnement. Cette capture d'écran montre une liste d'applications classées par ordre alphabétique et qui sont liées à différents degrés à la récolte et à l'utilisation de la position géographique.

Pour certaines comme Google Maps, l'intérêt de l'accès à ces données est évident à défaut d'être précis : il s'agit d'une application de guidage par satellite et de repérage de points d'intérêt dans l'espace, mais les conditions exactes de la récolte et de l'utilisation a posteriori des données sont floues et nécessitent la consultation d'une charte de confidentialité à lire dans les paramètres de Maps. Pour d'autres applications, l'utilisation de la position géographique est plus nébuleuse encore et requiert là-aussi une démarche de renseignements de la part de l'utilisateur soucieux de la gestion de ses données personnelles. Parmi les grandes inconnues qui découlent de l'utilisation de ces services, la plus récurrente est sans doute relative à la récolte d'information de localisation : celle-ci peut en effet être ponctuelle mais aussi permanente, ce qui est fréquemment le cas.

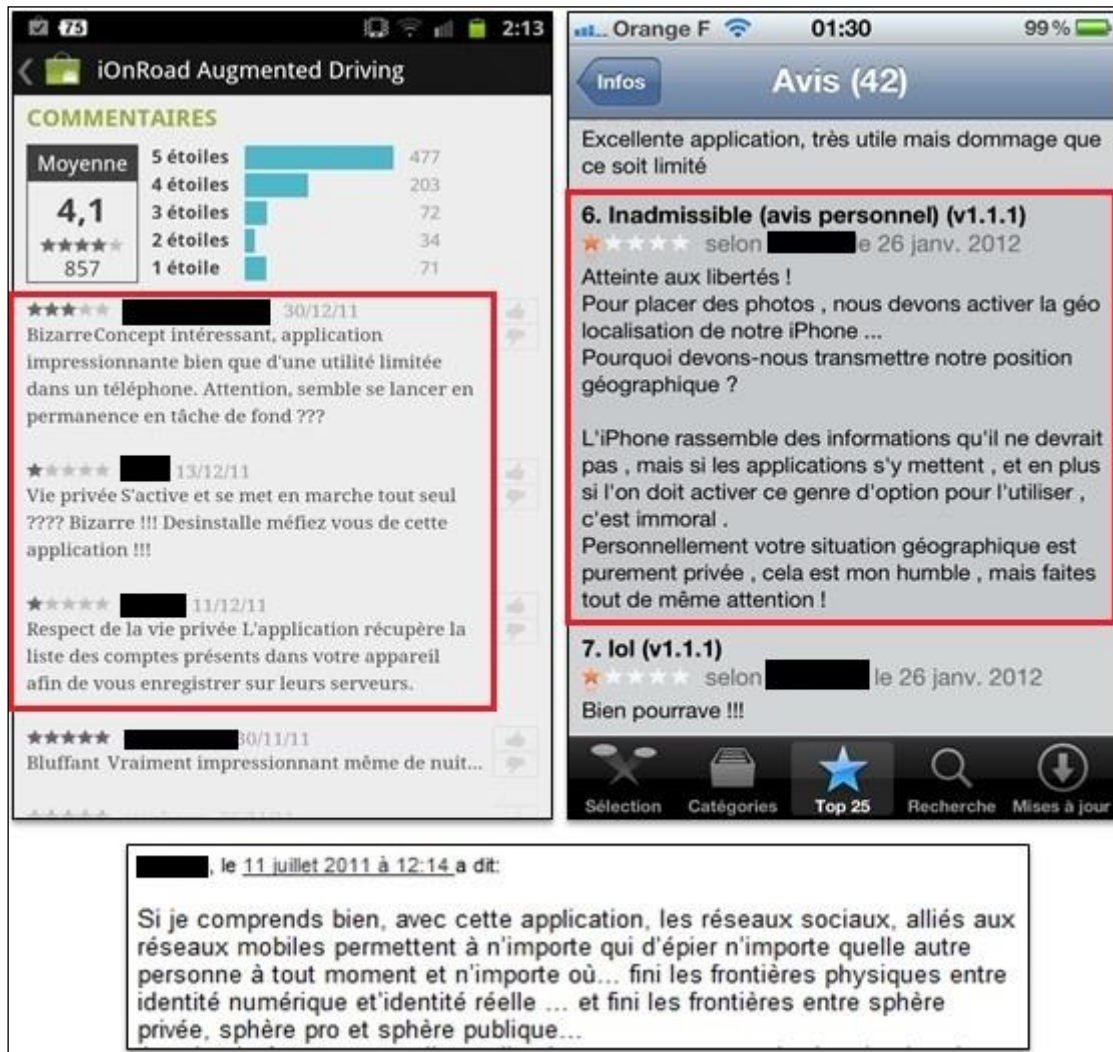
Figure 31 : « Apple Store » et « Fruit Ninja », deux applications qui accèdent à la localisation de l'individu en arrière-plan



Au premier démarrage d'une application téléchargée, l'individu est averti par une fenêtre qui s'affiche en surimpression des autorisations qu'il décide de donner ou non à cette application. Une fois le choix effectué, il est mémorisé dans le terminal et revenir en arrière est plus délicat car cela nécessite des compétences suffisantes pour naviguer dans les paramètres et désactiver au cas par cas les accès précédemment donnés. Les deux captures d'écran ci-dessus montrent deux applications qui utilisent ces données de localisation en arrière-plan, c'est-à-dire que la récolte de la position géographique reste active même après un retour à l'accueil ou le lancement d'une autre application. Pour Apple Store (à gauche), qui permet l'achat par le biais du smartphone de produits de la marque mais aussi un guidage vers les boutiques physiques Apple à proximité de l'individu, la logique commerciale est fortement suggérée. Lorsque l'utilisateur se rapproche d'une boutique Apple, il peut par exemple être notifié de promotions et autres avantages dans cette enseigne.

Cette publicité ciblée que Nicolas Nova considérait dans un entretien téléphonique comme « *intrusive et assimilable à du spam lorsque poussée en temps réel sur le smartphone* », n'est peut-être pas la plus dérangeante car elle est décidée au préalable par l'utilisateur et, en apparence, explicite dans les conditions de la localisation en arrière-plan. Cela n'est pas le cas de Fruit Ninja (à droite) qui, loin d'être une application de géolocalisation, est un des jeux vidéo mobiles populaires sur les marchés applicatifs. Le jeu demande ici l'accès à la position géographique en tâche de fond sans donner la moindre explication qui justifierait la récolte de telles données. Dans les faits, certains utilisateurs réagissent dans les commentaires face aux incertitudes relatives à la gestion de leur vie privée à travers l'usage de tels services...

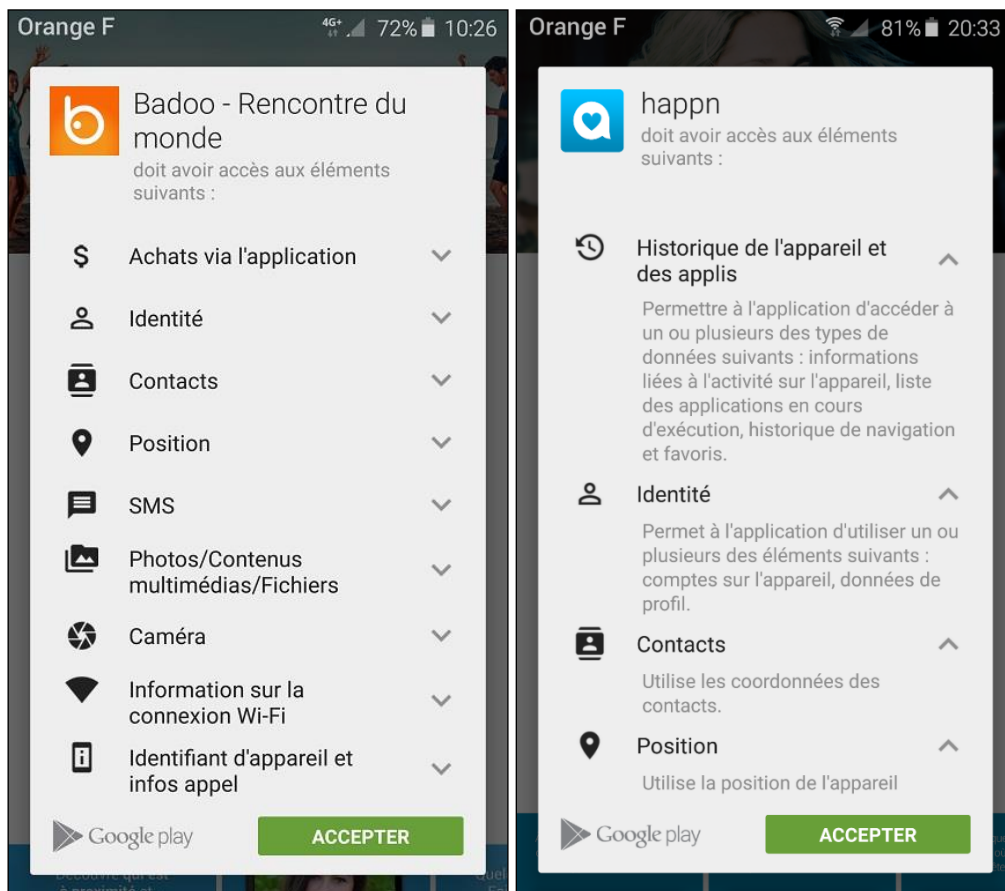
Figure 32 : Géolocalisation et vie privée, une préoccupation pas si récente...



En plus du contenu des commentaires encadrés sur les captures d'écran ci-dessus, un autre élément est à prendre en compte : leur date de publication. Si la diversification des applications ayant recours à la géolocalisation et la complexification sensible des menus de paramétrage des smartphones accentuent ce phénomène, l'intérêt que portent les individus à la gestion de leurs données personnelles (dans lesquelles la position géographique est naturellement incluse) n'est pas nouveau. Pour iOnRoad Augmented Driving (à gauche), une application de réalité augmentée adaptée à la conduite automobile, l'inquiétude principale découle du lancement automatique de l'application en arrière-plan. Pour la version mobile de Keynote (à droite), l'application de présentation de documents d'Apple, des remarques surgissent dès lors que le logiciel refuse l'implémentation de photographies dans une diapositive si l'utilisateur n'accepte pas la géolocalisation des prises de vue dans l'application, ce que nous avons vérifié et que nous pouvons confirmer. Si nous nous focalisons en toute

logique sur la position géographique dans cette recherche, il ne s'agit pas que d'une donnée parmi d'autres. Alors que certaines applications en apparence étrangères aux services de géolocalisation « traditionnels » demandent l'accès à cette position, d'autres qui sont cette fois des applications géolocalisées requièrent en fait bien plus de données personnelles que la simple localisation géographique. C'est par exemple le cas de deux applications de rencontres sociales, Badoo et Happn.

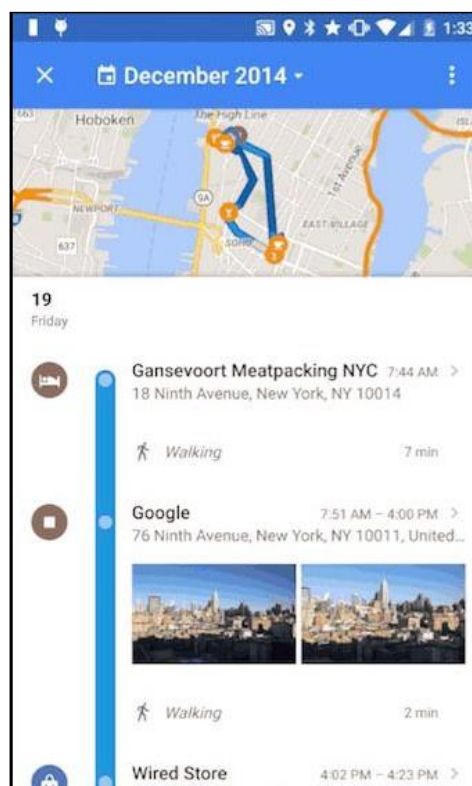
Figure 33 : Pour utiliser certaines applications, une multitude d'accès doit obligatoirement leur être accordée



Pour mieux illustrer ces exemples, nous avons d'abord retenu une capture d'écran de Badoo (figure 33, à gauche) dans laquelle nous laissons apparaître l'intégralité des accès demandés. Il est à noter que pour télécharger l'application, l'individu doit accepter l'ensemble de ces demandes d'accès et ne peut en révoquer *a posteriori* que certaines au cas par cas. Il est par exemple possible de refuser à l'application de récolter la position géographique mais, comme cela est régulièrement souligné dans nos entretiens, s'inscrire à un service de géolocalisation sans activer cette fonctionnalité est difficile à justifier. Alors que cette première capture d'écran illustre la pluralité des autorisations requises pour le téléchargement de Badoo, celle de droite détaille quant à elle la signification de ces accès à travers le cas d'une application

similaire à la précédente : Happn. Même lorsque l'utilisateur souhaite davantage de renseignements sur les autorisations demandées, il ne les obtient pas toujours : le détail de chaque catégorie d'accès reste en effet particulièrement évasif. Sous l'intitulé « historique de l'appareil et des applis » par exemple se cache l'accès à « un ou plusieurs types de données » (ce qui est déjà flou) parmi lesquelles se trouvent des « informations liées à l'activité de l'appareil » (ce qui n'en apprend pas davantage). Un constat similaire est mis à jour avec la position géographique. La seule explication détaillée fournie ici indique sobrement que l'application « utilise la position de l'appareil », sans s'attarder à aucun moment sur les conditions de cette récolte de données : s'agit-il d'un repérage en arrière-plan ou bien ponctuel lors du lancement de l'application, ou encore décidé manuellement par l'utilisateur par le biais d'un *check-in* ou d'un procédé similaire ? Beaucoup de précisions manquent ainsi à l'appel, ce qui se retrouve même dans Google Maps, qui « récolte des données de localisation anonymes en arrière-plan », et donc même lorsque l'application n'est pas utilisée, d'après sa charte de confidentialité. Enfin, en juillet 2015, Google agrmente son application de géolocalisation d'un historique des déplacements très détaillé qu'il nomme Timeline.

Figure 34 : Timeline, une nouvelle fonctionnalité de Maps qui fait débat

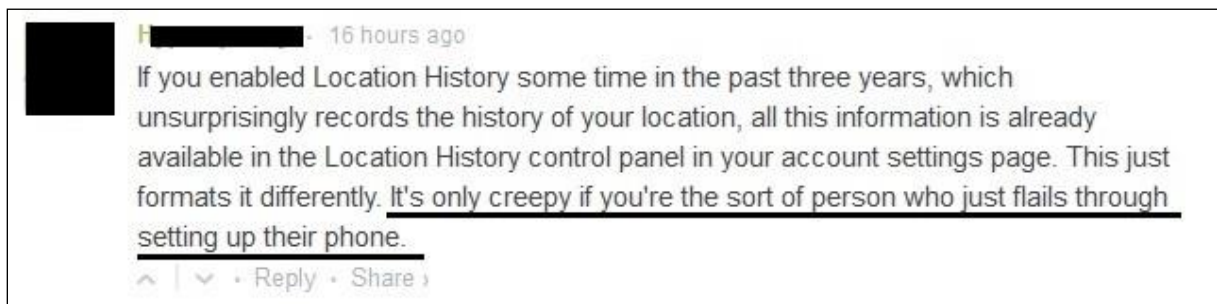


La précision de la fonctionnalité et, surtout, sa rétroactivité font débat sur les réseaux sociaux, principalement sur Twitter où « #GoogleMaps » devient une forte tendance mondiale le 22

juillet, soit le lendemain de l'annonce de la mise en place du système. Plus visuel encore que l'historique des déplacements de l'iPhone et surtout plus facilement accessible, Timeline s'étale sur plusieurs années et inclut même le geotagging des photos capturées avec le smartphone ou le mode de déplacement choisi pour se rendre dans chaque lieu enregistré. Surtout, cette fonction met en scène un cadrage spatio-temporel très précis.

Très vite, les internautes réagissent : « c'est inquiétant », « ça prouve que Google nous suit à la trace depuis des années », « ça me fait peur », tandis que certains accueillent la fonctionnalité avec humour : « parfait pour les alcooliques qui font des black-out, mais un désastre pour les conjoints paranoïaques ». La mise à disposition de l'utilisateur de ces informations n'est en soi pas nouvelle, le changement venant surtout ici de cette interface dédiée qui, en cartographiant les déplacements, les rend explicites. Les plus technophiles des internautes – et/ou les mieux renseignés sur le partage de leurs données – font ainsi remarquer dans leurs commentaires (figure 35) qu'il n'y a rien de fondamentalement inédit pour celui qui possède une maîtrise suffisante de son smartphone, auquel cas Timeline n'a aucune raison d'inquiéter l'individu... Nous reviendrons ultérieurement sur cette question de compétences.

Figure 35 : Des utilisateurs avertis rappellent parfois l'importance du bon paramétrage de son smartphone...



Ces quelques pages synthétiques qui récapitulent la diversité des situations dans lesquelles les données personnelles des possesseurs de smartphones - et surtout leur position géographique dans le cadre de cette recherche – peuvent être récoltées par des applications, parfois à leur insu, illustrent donc l'intérêt de la dernière partie de notre grille d'entretien qui s'attarde sur la vie privée des individus géolocalisés interrogés.

3.1.2 Applications de géolocalisation et multiplicité des accès requis : pour une gestion de plus en plus délicate de ses données personnelles pour l'utilisateur ?

Pour aller au-delà de ces considérations techniques, une question directement liée aux illustrations précédentes s'impose : que pensent nos interviewés des autorisations demandées par ces applications ? Et, surtout, jusqu'à quel degré prennent-ils cela en considération lors du téléchargement d'une application ?

Pour Fabien, 23 ans et étudiant en droit à Rennes, les applications parfois très exigeantes dans les accès qu'elles requièrent pour être opérationnelles sont rebutantes. Lorsque nous lui demandons s'il serait prêt à se passer d'une application utile si celle-ci se montrait trop intrusive, Fabien explique que la situation s'est déjà présentée et qu'il a refusé d'installer une application pour cette raison :

Certaines fois oui, ça m'est déjà arrivé de pas télécharger une application pour ça, quand je ne vois pas l'utilité qu'elle me géolocalise je ne l'accepte pas. Ce sont des données privées, certaines applications n'utilisent pas ces données là pour elles-mêmes c'est pour les revendre et ça me plait pas alors je ne télécharge pas ça, comme Shazam par exemple qui demande beaucoup trop d'informations personnelles dont la géolocalisation alors qu'elle n'en a pas besoin pour fonctionner... »

L'analyse des résultats obtenus lors de ce terrain positionne Fabien comme un cas pour ainsi dire isolé, la majorité de l'échantillon (37 individus sur 48) ayant en effet déclaré ne pas être regardant sur les accès donnés aux applications téléchargées :

« Je mets tout le temps oui. Si je télécharge une application c'est que j'en ai besoin alors si je refuse de lui donner les accès nécessaires et que je ne peux pas l'utiliser ça sert à rien que je la prenne, c'est un cercle vicieux en fait. Mais ça me dérange pas de mettre oui, encore une fois j'ai rien à cacher. » (Alexandre, 52 ans, pâtissier)

« Je regarde vite, parfois je vois géolocalisation, mais je fais accepter quand même, j'ai jamais refusé une application parce que j'étais géolocalisé, donc... » (Anaïs, 22 ans, étudiante)

« Oui je regarde à chaque fois mais finalement il n'y a pas moyen de se passer de ça, enfin pour certaines applications qui m'intéressent je ne peux pas couper la géolocalisation. Après je peux couper la géolocalisation complètement sur mon téléphone mais si l'application requiert d'avoir la géolocalisation d'activée sur le smartphone pour l'installer j'ai pas vraiment le choix. » (Hervé, 38 ans, cadre)

L'élément récurrent dans les témoignages recueillis se réfère à l'intérêt très relatif pour l'individu de télécharger des applications sans leur donner l'intégralité des accès qu'elles requièrent. Cela passe par une remise en question de l'utilisateur sur le téléchargement qu'il vient d'effectuer, dès lors qu'il peut percevoir ce bridage des fonctionnalités comme plus négatif encore que le partage non-maîtrisé de ses données. En effet, à l'heure où « tout est possible » avec son smartphone, qu'est-ce qui peut justifier auprès de soi mais aussi des autres de limiter soi-même certaines applications et de ne pas profiter pleinement des possibilités offertes par son terminal connecté ? L'individu est confronté ici à une nouvelle tension et ce de façon permanente entre la volonté de conserver la maîtrise de la récolte et du partage de ses propres données et, en opposition directe, la volonté d'en faire toujours davantage sous couvert de logiques diverses, comme par exemple gagner du temps ou rencontrer plus de monde, ce sur quoi nous reviendrons dans la partie suivante. Le juste milieu semble très difficile à atteindre mais cela semble pourtant indispensable puisque s'avancer un peu trop d'un côté (priorité à la vie privée qui impose un bridage du smartphone) ou de l'autre (priorité aux applications qui découle sur un manque de contrôle sur ses données personnelles) résulte dans tous les cas sur l'émergence de négativités potentielles.

Plusieurs points de vue se distinguent ici : pour Alexandre (1), c'est le « rien à cacher » qui domine, une couverture qui lui permet de ne pas se soucier de l'équilibre délicat entre ses données d'une part et les fonctionnalités de l'autre, mais qui reste néanmoins d'une pertinence discutable pour Victor, opticien de 31 ans à Bordeaux, pour qui cette attitude découle en un certain laxisme vis-à-vis de la récolte de ses données qui n'aurait rien de bon sur le moyen terme :

« Moi le premier j'ai rien d'important à cacher mais on sait jamais ce qui peut être repris, diffusé sur les réseaux sociaux, tout peut être repris à mauvais escient, et puis même, sous prétexte qu'on pense n'avoir rien à cacher ça doit pas permettre des gens ou des organismes de tout utiliser à notre insu, on peut pas utiliser le couvert du « rien à cacher » pour tout donner de notre vie privée, en plus ça va toujours plus loin... et tous les employeurs regardent les comptes Facebook, toutes les données sur Facebook... Ils vont chercher plein de données pour en savoir plus sur vous, moi j'aime pas trop ça. »

Victor met donc en garde contre ce « rien à cacher », fréquemment répété dans nos entretiens, assimilable à un comportement passif, à un « laisser faire » qui rend la protection des données privées de plus en plus poreuse lorsque, par exemple, des éléments strictement personnels partagés sur des réseaux sociaux peuvent être engagés dans le contexte professionnel lors d'un

recrutement ou d'un licenciement. Pour Martin (2), cette difficulté à préserver ses données relève davantage de la contrainte, comme le montre son insistance dans son témoignage : « je ne peux pas couper la géolocalisation », « j'ai vraiment pas le choix ». La protection de sa vie privée peut passer par la déconnexion complète aux services de géolocalisation, en coupant l'intégralité des fonctionnalités qui y sont liés sur son smartphone : il s'agit ici d'une démarche extrême qui le prive par la même occasion d'applications traditionnellement peu intrusives comme celles relatives au guidage par satellite. À travers l'usage de ces champs lexicaux, il met donc en avant son impuissance à gérer au cas par cas et de façon détaillée les autorisations qu'il accorde à chaque application. Jocelyn, 25 ans et étudiant en biologie à Toulouse, qui se décrit lui-même comme technophile, appuie ce point de vue fataliste. Pour lui, conserver une gestion optimale du partage de ses données personnelles sur un smartphone serait devenu peine perdue...

« Quand j'ai eu mon premier smartphone j'ai essayé chercher qui pouvait me voir, comment je pouvais me cacher, comment je pouvais suivre des gens aussi. C'était un Android et je suis un peu geek, tout ça m'intéressait. Mais c'était très contraignant, j'ai plus de 80 applications installées et j'ai l'impression que tout change à chaque mise à jour.

Peux-tu m'en dire davantage ?

Oui alors... voilà, par exemple tu as des applis qui ne demandaient pas trop d'accès quand tu les as téléchargées puis qui en demandent des nouveaux à chaque mise à jour. Tout ça pour te dire que depuis, j'ai abandonné, je fais accepter partout parce que si je dois lire trente pages de CGU²⁰⁹ chaque fois que je télécharge un truc je perds trop de temps (*pires*). »

Jocelyn met au premier plan le caractère dynamique des applications de géolocalisation, qui ne restent pas figées dans le temps et dont les accès qu'elles demandent évoluent régulièrement entre le premier téléchargement et les mises à jour ultérieures. Il insiste également sur l'automatisation et la périodicité de ces actualisations, qui sont désormais souvent bimensuelles :

« Tu vois je prends l'exemple de Facebook mais de plus en plus d'applications font ça, toutes les deux semaines elles se mettent à jour automatiquement et tu sais pas ce qui change, tu as juste écrit « correction de bugs et optimisation de performances » mais il y a forcément autre chose là-dessous... » (Jocelyn, 25 ans, étudiant)

²⁰⁹ Conditions Générales d'Utilisation

Deux dimensions sont à retenir de son témoignage. D'abord (1), l'évolution des services de géolocalisation et leurs mises à jour régulières apparaissent comme une difficulté supplémentaire à laquelle l'individu est confronté : la protection de la vie privée sous le spectre de la géolocalisation sur smartphone n'est pas une préoccupation ponctuelle mais continue dans le temps qui nécessite un éveil et une réaction permanentes et adaptées de la part de l'individu soucieux de préserver la confidentialité de ses données. Ensuite (2), pour Jocelyn comme pour Martin, les discours de nos répondants souhaitant garder une certaine distance avec ces applications laissent transparaître un sentiment d'échec, un certain désaveu, dès lors que les individus « ne peuvent pas [faire autrement] », « n'ont pas le choix » ou ont « abandonné » devant les aspects rébarbatif et chronophage des manipulations et de la recherche d'informations nécessaire. Sous cet angle, le « rien à cacher » développé par Alexandre n'est finalement qu'une simple échappatoire qui lui permet de s'affranchir de ces questionnements.

Pour Amélie enfin, qui est contre tout traçage dans son discours, la principale contrainte vient surtout du manque de temps pour apprendre à maîtriser le partage de sa localisation géographique sur son smartphone. Alors qu'elle s'offusquait précédemment de la géolocalisation des individus par leurs proches, acquérir les compétences requises pour se déconnecter de certaines applications ne lui semble visiblement pas prioritaire. Face à cette pression temporelle permanente, liée au contexte professionnel mais aussi à sa vie privée chargée, il lui est ainsi difficile de trouver un créneau pour faire en sorte que ses actions soient en adéquation avec son discours.

« Vous n'avez jamais tenté de désactiver les fonctions de géolocalisation sur certaines applications ? »

Non, mais je vais le faire, je ne sais pas le faire mais j'ai envie de le faire. En fait le problème c'est que je n'ai pas beaucoup de temps, je suis embarquée dans quelque chose où je travaille beaucoup, j'écris mon livre, je gère mes enfants, tout ça en plus fait qu'il faut que je me pose pour faire ça à un moment donné et qu'il faut que je le fasse, c'est clair.

Ça fait combien de temps que vous vous dites ça, qu'il faudrait que vous le fassiez ?

Ça ne m'empêche pas de dormir mais je sais qu'à un moment donné je vais le faire. Comme sur le principe je suis contre il faudrait quand même que j'agisse en fonction de ce principe, mais le côté pratique prend effectivement le dessus parce que là je prends tous les services qu'il me donne, mais je l'ai acheté en octobre 2013 donc c'est assez récent [entretien réalisé en

septembre 2014], ça fait moins d'un an, je me pose les questions au fur et à mesure de l'utilisation... »

Cela s'explique également par une autre raison qui mérite d'être développée, lorsqu'Amélie déclare que « le côté pratique (...) prend le dessus » sur la gestion de ses données personnelles et la désactivation du partage de sa position. Alors qu'elle possède un smartphone depuis environ un an, elle sous-entend dans son discours se trouver encore dans une phase de découverte du terminal et de ses fonctionnalités, situation dans laquelle l'enthousiasme lié à la facilitation du quotidien par, entre autres, les services de géolocalisation semble prendre plus facilement le dessus, sans engendrer jusqu'alors une réticence particulière.

Dans tous les cas, l'omniprésence de la géolocalisation sur l'outil mobile de prédilection de l'individu hyperconnecté et, en conséquence, la prise de distance de plus en plus délicate face à ces services définitivement intrusifs mettent en avant les problématiques respectives de la dépendance et de la déconnexion face à ces technologies.

3.2 Une prise de distance face à ces services mise à l'épreuve par la nécessité et la possibilité de s'en déconnecter

Cet intitulé distingue deux problèmes sous-jacents à la difficulté de garder un certain recul sur des services de géolocalisation qui peuvent être aussi envahissants au quotidien :

- (1) D'abord, la volonté d'une déconnexion heurte directement la logique utilitaire de l'individu qui recherche avant tout dans ces technologies une facilitation des déplacements et une connaissance approfondie de l'environnement qui l'entoure, les deux résultant des gains parfois significatifs de temps et d'information. La déconnexion à la géolocalisation se trouve également face à une logique d'appartenance dès lors que nous avons pu voir à quel point il devient délicat de ne pas être géolocalisé ou de ne plus vouloir l'être à l'heure où l'acceptation progressive et (pour le moment) modérée de la localisation des individus ne cesse de croître.
- (2) Ensuite, au-delà de cette volonté de déconnexion remise en question par une dépendance accrue à ces outils, il se pose naturellement la question de son effectivité. La complexité des manipulations à effectuer pour ne plus être localisable nous fait entrer dans un environnement numérique où le fait de *vouloir* être déconnecté n'est plus suffisant et se heurte au *pouvoir* de l'être véritablement, le tout requérant des compétences précises résultant d'une démarche volontaire pour mener à bien leur apprentissage. Les résultats de nos entretiens et la mise en relation avec une recherche précédemment menée sur ces questionnements feront ainsi ressortir que la déconnexion à ces technologies n'est, en pratique, pas vraiment à la portée de tous.

3.2.1 Vers une dépendance plus prononcée à ces outils facilitateurs du quotidien

Alors que ces premiers retours insistent sur l'omniprésence des services de géolocalisation sur smartphone et la difficulté de maîtriser le partage de sa position, ces applications facilitatrices du quotidien rendent toute tentative de déconnexion plus délicate encore lorsque leur utilisation quotidienne devient habituelle et amène progressivement à une certaine dépendance. Yannick, 51 ans et chargé de mission à Rennes, appuie cette affirmation :

« Je me sens outillé, mais comment dire... c'est comme si j'avais perdu des facultés auditives, que j'avais un appareil et qu'il avait peu à peu remplacé mon oreille, qu'il écoutait et interprétait ce que j'écoute à ma place. Si je m'en passe [de la géolocalisation], je ressens une perte, je pense que mon sens de l'orientation sans géolocalisation s'est amoindri, que je sais moins me déplacer sans. J'en suis très vite devenu dépendant. »

Ce témoignage est révélateur de plusieurs irréversibilités qui semblent se mettre en place, à commencer par une diminution sensible du sens de l'orientation. Régulièrement aidé par des technologies, Yannick déclare qu'il aurait aujourd'hui plus de difficultés pour se déplacer sans elle et admet en être devenu dépendant. Il traduit l'absence de géolocalisation par le terme fort de *perte*, soulignant dans un premier temps qu'il lui *manque* désormais quelque chose dans son quotidien d'individu hyperconnecté lorsqu'il n'utilise pas ces services. Mais, par la même occasion et parce que le gain est antonymique de la perte, Yannick sous-entend aussi qu'il y *gagne* à avoir recours à ces applications. Alors que nous montrions précédemment que la géolocalisation sur smartphone était une technologie faisant principalement appel à deux de nos sens, la vue et le toucher, il est intéressant d'observer que Yannick part de l'ouïe pour expliquer sa dépendance par le biais de métaphores très explicites d'un « appareil » qui « remplace peu à peu son oreille » puis qui « écoute et interprète à sa place ». Ce discours traduit une passivité face à ce guidage sur lequel l'individu n'a de toute évidence plus le contrôle. En fait, ce guidage, cette recherche de lieux et d'individus dans l'espace, ce regroupement de joueurs amateurs de geocaching, cet archivage de données géotaggées ou toute autre utilisation plus atypique des applications de géolocalisation sur smartphone mettent inéluctablement en avant une automatisation des fonctionnalités du smartphone sur lesquelles l'individu paraît aujourd'hui davantage spectateur que véritablement acteur, d'autant plus lorsqu'il n'a pas les compétences requises pour maîtriser comme il le souhaiterait tout ou partie des paramètres avancés de son smartphone.

Pour Sonia, toulousaine très connectée de 26 ans qui déclare passer plus de quatre heures par jour sur son smartphone, le champ lexical n'est plus celui de la contrainte (cf. Martin précédemment) ni de la perte (cf. Yannick ci-dessus), mais de la peur :

« Qu'est-ce qui se passerait si tu pouvais plus utiliser la moindre application de géolocalisation ? »

J'aurais peur (*pires*). J'aurais du mal à m'en passer. Même si je m'en sers pas tous les jours, quand j'en ai besoin c'est bien pratique, et le fait de savoir que je n'ai plus rien, c'est angoissant.

Tu pourrais revenir à des façons plus traditionnelles de te déplacer après ça, comme avec une carte routière ?

Non parce que je ne sais pas lire la carte routière, ça m'a vraiment facilité les déplacements, c'est un confort. Je pense que plus personne ne reviendrait à quelque chose de plus classique après avoir connu ça, ce n'est plus possible. »

Le terme de *peur* est en effet le premier qui vient à l'esprit de Sonia lorsque nous évoquons l'absence forcée (et donc non volontaire) de l'accès aux services de géolocalisation. Cela est d'autant plus révélateur que si elle se décrit dans l'entrevue comme une grande consommatrice de contenus multimédia et une utilisatrice régulière de réseaux sociaux sur mobile, elle n'a cependant pas un usage quotidien de la géolocalisation. Celui-ci semble néanmoins suffisant pour mettre en évidence sa dépendance à ces technologies, dont elle aurait « du mal à se passer » et sur lesquels elle ne semble pas parvenir à trouver un juste milieu : soit elle y a accès, soit elle « n'a plus rien ». Dans ce dernier cas, la peur atteint un nouveau degré lorsque Sonia en vient à parler d'*angoisse*. En ce sens, le caractère anxiogène des applications de géolocalisation est à double tranchant dès lors que celui-ci se retrouve à la fois dans leur utilisation potentiellement intrusive (repérage des individus) mais aussi dans leur absence (qui amène à ce sentiment de perte ou de peur selon les répondants).

Sonia confirme enfin ce sentiment de dépendance à travers l'idée d'un impossible « retour en arrière », ajoutant que ces technologies représentent selon elle un confort. Parce qu'elle ne sait pas lire la carte routière, elle y voit une facilitation de ses déplacements et peut-être aussi en trame de fond une possibilité de s'affranchir de compétences cartographiques jusqu'alors nécessaires pour des déplacements plus efficaces dans l'espace, ce que nous retrouvions plus haut dans l'anecdote de Martin sur le touriste allemand « fier de ne pas avoir de technologie », qui « positionnait sa boussole sur sa carte » dans le but de montrer « qu'il avait [ces] compétences ».

Pour Sophie, se passer de la géolocalisation serait également difficile mais elle distingue deux cas précis : l'usage de cette technologie en conduisant par le biais de l'écran tactile intégré dans son automobile et de façon piétonne sur son smartphone.

« Je m'y suis trop habituée, si je devais me dire du jour au lendemain c'est fini... ça serait pas possible, je pense d'abord au GPS parce que je l'ai dans ma voiture et que je le vois tout le temps, avec la vitesse autorisée, les radars... c'est quand même beaucoup plus utile qu'avoir la station de radio ou autre chose qui s'affiche à la place. » (Sophie, 27 ans, infographiste)

Dans ce premier cas, la cartographie numérisée qui est affichée sur l'écran semble donc être pour Sophie l'information la plus utile à laquelle elle peut avoir accès directement dans l'habitacle de son véhicule. Mais c'est sur smartphone que son ressenti est plus intéressant encore :

« Mais même sur le téléphone, j’essaie d’imaginer si j’avais encore le réseau mais plus la géolocalisation, par exemple je cherche un hôtel bien situé et pas trop cher quand je suis en déplacement, j’arrive à en trouver un que je vois sur l’écran mais là je me pose de suite la question : et maintenant, j’y vais comment ? Il faudrait que je note l’adresse, que je cherche où c’est sur une carte ou que je demande à quelqu’un mais va trouver quelqu’un qui connaît les noms des rues ou de tous les hôtels ! Bon c’est sûr, j’ai déjà vécu sans, mais là, j’en ai vraiment pas envie. » (Sophie, 27 ans, infographiste)

Techniquement, Sophie considère la géolocalisation comme l’étape consécutive à la recherche d’une information en ligne, mettant par la même occasion en relief l’importance de la localisation géographique et donc du caractère spatialisé d’un établissement. En se questionnant sur « maintenant que j’ai l’information, comment vais-je pouvoir m’y rendre ? », elle souligne ainsi que les services de géolocalisation sur smartphone, couplés à l’Internet en situation de mobilité, lui permettent au quotidien d’apporter ces éléments de réponse pertinents à ces questionnements qui ne portent plus sur le « quoi ? », le « qui ? » ou le « quand ? », mais bien ici sur le « où ? ». La difficulté de trouver par soi-même ces réponses, en consultant une carte cette fois non numérisée ou en se renseignant auprès de personnes tierces, fait monter d’un cran la dépendance qu’elle exprime vis-à-vis des applications géolocalisées dont elle n’a, de son propre aveu, « vraiment pas envie » de se passer. Ces trois témoignages explicites par rapport à la dépendance croissante à ces technologies, ainsi que notre démonstration précédente que l’omniprésence de la récolte de la position géographique, mettent en avant deux éléments fondamentaux : la question de la déconnexion à la géolocalisation et les modalités de réalisation de cette déconnexion. C’est pour cela que nous nous intéresserons en premier lieu sur ce qui peut motiver cette prise de distance.

3.2.2 Une technologie intrusive mais qui justifie rarement une démarche de déconnexion

Dans le cadre de sa localisation par des organismes tiers, l’individu géolocalisé semble confronté de façon permanente à cette tension et selon laquelle il doit composer entre la gestion du partage de ses données et une logique de gain de temps qui lui met une pression toujours plus importante. Lorsque le déplacement ne se pense plus en kilomètres mais à la minute près, lorsque le guidage par satellite est naturellement conçu pour s’affranchir tant que possible des contraintes temporelles, quelle est la place de la vie privée de l’individu hyperconnecté qui admet de lui-même être progressivement devenu dépendant de ces services ? À l’heure du choix, Marion développe que l’obligation morale demeure la plus forte et qu’en considérant un rendez-vous comme un *contrat* passé avec une personne réelle :

parce qu'elle engage ici sa responsabilité, l'assurance d'arriver à l'heure prédomine sur la protection de ses données :

« Est-ce que le fait d'arriver à l'heure quand vous avez une obligation est plus important que la protection totale de votre vie privée et donc le refus d'être localisée qui y est lié ? »

C'est intéressant comme question... En fait, quand j'ai accepté un rendez-vous ou quand j'en ai demandé un, je suis dans un contrat. Et ça c'est plus important qu'autre chose oui, c'est vrai, sinon je ne demande rien où on ne m'impose rien. Or on vit dans une société de contrats, ils sont plus ou moins visibles et plus ou moins acceptés. Quand il y a un contrat, que quelqu'un est en face de vous et que j'ai accepté cette situation, j'ai pour responsabilité d'accepter cela. C'est plus en termes que j'accepte la géolocalisation pour respecter mon contrat, oui. »

Pour la majorité de nos répondants, le décalage entre le discours et les actions qui en découlent est significatif. Préoccupé et même inquiet dans ses propos sur la dimension de plus en plus intrusive de cette technologie, Hervé avance néanmoins que, pour lui, la géolocalisation n'est pas suffisamment dérangeante en pratique pour justifier, par exemple, une démarche de déconnexion.

« Vous voyez ce que je veux dire, dans le discours je m'en moque pas [d'être géolocalisé par des organismes], mais dans mes actes si, c'est quand même questionnant. Je me demande surtout : « est-ce que je fais l'expérience d'un désagrément lié à la géolocalisation ? Non, concrètement je ne fais que des expériences positives. » Ce n'est pas en équation avec le discours que je peux avoir là-dessus, mais c'est ainsi. » (Hervé, 38 ans, cadre)

Il ressort également ici la question de l'expérience à travers deux interrogations auxquelles Hervé cherche à répondre dans sa réflexion. D'abord, la première est inévitablement : « qu'est-ce qui est vraiment désagréable / gênant pour moi dans mon usage quotidien de la géolocalisation ? ». Cela sous-entend dans ce premier temps que, s'il existe, un désagrément est suffisamment notable pour l'individu pour être notifié ici. Mais, surtout, ce qui nous intéresse davantage reste la réponse réfléchie à la seconde question : « qu'est-ce qui me gêne au point de laisser de côté les avantages procurés par ces technologies ? » et donc autrement dit « qu'est-ce qui est gênant au point que cela puisse entraîner une prise de distance vis-à-vis de ces services ? ». Pour Alexandre par exemple, se passer des services de géolocalisation ne semble pas envisageable :

« Ça serait une perte de temps, ça serait se compliquer la vie. J'aurais plus l'information que je demande aussi rapidement que quand je suis géolocalisé, ça serait moins pratique. Et puis même en voiture, si tu tombes en panne tu peux être localisé tout de suite par les services de

dépannage, moi je vois vraiment que des avantages oui. Après bon la vie privée, tout ça... C'est pour les gens qui ont des vies compliquées (*pires*). Honnêtement sur les applications moi je ne vois que des avantages à la géolocalisation, ça t'apporte vraiment un plus. » (Alexandre, 52 ans, pâtissier)

Comme pour Yannick, l'absence de géolocalisation se traduit immédiatement par l'idée d'une *perte*, d'ordre temporel ici, mais pas seulement : nous retiendrons aussi l'idée d'une complication de la vie quotidienne et la mise en avant d'une lenteur dans sa définition la plus négative. Alors que Rosa en fait l'éloge en la considérant comme une richesse du temps qui est liée à l'affranchissement d'une quelconque urgence²¹⁰, la lenteur dans l'accès à l'information et dans le calcul de ses déplacements est rédhitoire pour Alexandre, ce qu'il appuie encore davantage lorsqu'il évoque, lors d'une panne, la possibilité d'être localisé *tout de suite* par les services de dépannage. Mais, alors qu'il localise ses proches, Alexandre esquive cependant la dimension de la vie privée : une telle préoccupation n'est selon lui pertinente que pour ceux qui ont « des vies compliquées ». François, 32 ans, comptable à Bordeaux, se rapproche de ce précédent *verbatim* :

« Vous savez j'ai lu un article qui m'a appris que Google consultait le contenu des mails pour proposer des publicités qui sont en rapport avec des mots-clés dans nos mails, ça pour moi c'est inquiétant, et encore... mais enregistrer ma position je m'en moque un peu, je vais pas me dire « tiens, ce matin je vais perdre une heure dans les bouchons pour ne pas recevoir un spam du Mc Donald's qui me propose une remise sur un soda », ça n'aurait pas de sens. Les gens qui sont concernés par tout ça je pense qu'ils ont raison de l'être c'est sûr, mais au point de jouer les paranoïaques sur leurs smartphones je ne vois pas ce qui le justifie. »

Pour lui, les craintes vis-à-vis des applications de géolocalisation quant à la confidentialité des données récoltées sont fondées mais à relativiser par rapport à d'autres services au moins aussi intrusifs. Surtout, cela n'est pas suffisant pour éclipser la facilitation du quotidien engendrée par l'utilisation de ces technologies, ce qu'il illustre à travers l'exemple classique de la publicité ciblée qui ne justifierait pas, dit-il, le fait de perdre du temps dans un embouteillage. François est ainsi un répondant enthousiaste qui tend à minorer les risques liés au repérage de sa position géographique au profit de la possibilité d'avoir un plus grand contrôle et une information supplémentaire sur ses déplacements. Il témoigne par la même occasion une grande confiance à ces outils sur le temps réel, concernant par exemple la gestion du trafic dont la pertinence dépend en toute logique de la captation et de la

²¹⁰ Rosa H. (2012), *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, p.43

retransmission en temps réel de ces données. Martin conclut en se questionnant sur l'intérêt de la non-utilisation de ces services et sur la volonté de s'en déconnecter :

« Moi je trouve que de plus en plus on prend pour acquis que les gens ont ça dans leur poche, de là à dire est-ce qu'ils ratent quelque chose [s'ils s'en passent]... je vais répondre un truc très banal, je pense que dans certaines circonstances, ils perdent du temps pour rien. Je veux dire, le conducteur il est là près du rond-point, ça va changer quoi s'il se perd ? Il va découvrir la super zone industrielle de Lons... » (Martin, 37 ans, chercheur)

Mais si la *volonté* de déconnexion est donc rarement présente auprès de nos répondants, ses modalités de *réalisation* sont encore plus incertaines.

3.2.3 La difficile déconnexion à ces technologies : un problème de compétences

Si la géolocalisation sur smartphone peut être une technologie de facilitation du quotidien d'une certaine efficacité (ce que de nombreux verbatim ont pu mettre en évidence dans la partie précédente), les dérives dont elle fait régulièrement l'objet, notamment en termes de vie privée, concourent parfois à ce qu'elle inquiète plus qu'elle ne rassure à tel point que pour s'en affranchir, quelques répondants comme Simon, dentiste de 42 ans, a choisi la déconnexion volontaire et fait d'ailleurs part d'une solution radicale lorsqu'il lui est demandé ce qu'il y perd en se déconnectant :

« Ce qui importe c'est ce que j'y gagne. Au début, je prenais mon smartphone pour me déplacer sans contrainte, je savais tout des horaires des bus, du trafic quand ça marchait, je savais quand j'allais arriver au cabinet à la minute près. Maintenant, pour me déplacer sans contrainte, soit je l'éteins le temps d'arriver au cabinet, soit je le laisse chez moi. À force de m'en servir et de télécharger n'importe quoi dessus, je suis passé du stade où il me libère d'une contrainte au stade où il en devient une à part entière.

Mais si vous laissez votre smartphone chez vous, il n'y a rien qui vous manque ?

Pas vraiment, puisque de toute façon je travaille dans un lieu fixe et je n'en bouge pas donc je peux être joint facilement, vous savez il y a des gens qui doivent se déplacer dans la journée, par exemple si j'étais généraliste j'aurais les urgences à domicile à gérer, là je ne raisonnerais pas de la même façon peut-être... »

Notre répondant évoque ici de façon répétée l'idée de *contrainte*. Alors qu'il l'en libérait initialement en lui permettant une anticipation qu'il juge plutôt efficace de ses trajets, le smartphone - et plus particulièrement l'intrusion dans sa vie privée qui découle directement de

l'usage de cet outil - devient paradoxalement de plus en plus contraignant pour Simon. Pour cette raison, ce dernier peut parfois en venir à une déconnexion complète y compris dans le contexte professionnel, même s'il nuance son propos en prenant immédiatement en compte dans sa possibilité de se déconnecter le fait qu'il travaille dans un lieu unique dans lequel il peut être joint sans pour autant nécessiter son smartphone. La déconnexion dans le milieu professionnel apparaît ici comme une chance, une opportunité qui n'est pas donnée à tous et rendue possible grâce à une immobilité spatiale et, peut-être aussi, à l'intervention d'une personne tierce pour gérer ses communications (une assistante dentaire dans le cas de cet interviewé).

Mais lorsqu'il s'agit d'initier cette démarche de déconnexion, il est un terme qui revient régulièrement dans cette partie de la grille d'entretien centrée sur les risques liés à une utilisation des technologies de géolocalisation, parmi lesquels la gestion de la *privacy* tient en toute logique une place centrale. Parfois directement énoncé, parfois sous-entendu, le substantif le plus pertinent pour aborder la difficile déconnexion à ces services est peut-être celui de *compétence*. Celui-ci confère aux interrogations traditionnelles sur la protection personnelle des données une nouvelle dimension et y instaurant l'idée d'une fracture numérique perceptible à différents degrés et s'expliquant par différents facteurs. Soudainement, la volonté de *déconnexion* n'est plus suffisante : cette dernière doit être mécaniquement, manuellement réalisée lors d'un processus qui engage la maîtrise technique de l'utilisateur du smartphone. L'automatisation des fonctionnalités et en conséquence la passivité de l'individu s'arrêtent toutes deux là où s'introduit cette idée de gestion personnelle du partage sa position géographique. Dans cette mutation de nos rapports aux autres où le contrôle semble prendre le pas sur la confiance, nous retrouvons ici une dernière fois Alexandre, qui géolocalise régulièrement ses proches :

« Je l'appelle d'abord [ma femme] pour lui demander où elle est, puis je vérifie sur ma tablette où elle se trouve vraiment. Elle ne le sait pas, de toute façon elle ne sait pas le désactiver sur son téléphone »

Cette affirmation, un peu hâtive de la part du répondant dont l'épouse nous a confié avoir déjà réussi à supprimer le partage de sa position, met en évidence les enjeux soulevés par un éventuel manque de compétences qui se solde immédiatement par un amoindrissement sensible du contrôle de ses données personnelles, à un instant donné ou sur une plus longue période. Cette question des compétences se retrouve par ailleurs à deux degrés bien distincts qui sont tous deux explicitement évoqués dans ce verbatim : le « je ne sais pas » qui

représente une méconnaissance des fonctions du terminal et des accès accordés aux applications utilisées, et le « je ne sais pas faire » qui se cumule bien souvent au premier et y ajoute un manque de maîtrise technique, souvent préjudiciable lorsque, pour une raison quelconque, l'individu ne souhaite plus partager sa position géographique. Dans un entretien téléphonique, Nicolas Nova argue qu'au moment où une application demande à un individu s'il souhaite ou non partager sa position, celui-ci entre dans un engrenage dans lequel il est difficile de sortir : « *Les gens sont dans le flou, ils ne savent pas où vont leurs données, ni qui les récolte, et encore moins comment elles sont récoltées. Or, appuyer sur « oui » une première fois c'est donné à tout le monde, mais revenir sur sa décision ensuite c'est déjà bien plus compliqué...* ».

Nous sommes récemment allés plus loin dans ces considérations : si la *volonté* de déconnexion aux TIC fut récemment traitée en sciences sociales ces dernières années, notamment dans le cadre d'un projet de recherche national²¹¹, cela n'est pas le cas de la *praticité* de celle-ci. La réalisation d'un terrain avec le laboratoire SET indépendamment de cette recherche doctorale nous a permis en 2014 de nous questionner sur la déconnexion effective aux technologies de géolocalisation²¹², par le biais de ces interrogations préalables : que savent les individus géolocalisés des applications qu'ils utilisent quotidiennement ? Qu'en est-il de leur capacité à se déconnecter, à prendre du recul face à ces systèmes experts ? Et surtout, ceux qui souhaitent s'en détacher en sont-ils seulement capables ? L'objectif de cette recherche était ainsi d'apporter des éléments de réponse empiriquement démontrés à la question de recherche suivante : les individus qui déclarent non seulement vouloir mais aussi savoir se déconnecter des services de géolocalisation parviennent-ils à le faire en pratique ? Nous avons alors adopté une méthodologie hybride mêlant enquête par questionnaires et expérimentation auprès d'un échantillon sélectionné selon des quotas déterminés²¹³, avec pour finalité d'interroger au préalable ces individus *via* une technique méthodologique quantitative traditionnelle dans un premier temps (pour récolter le déclaratif) qui était mise en relation ensuite avec une expérimentation dans laquelle chaque personne interrogée devait effectuer plusieurs manipulations spécifiques pour montrer effectivement sa capacité à se déconnecter des services de géolocalisation.

²¹¹ ANR DevoTIC sur la Déconnexion volontaire aux technologies de l'information et de la communication : <http://anr.devotiv.univ-pau.fr/>

²¹² Bruna Y. (2014), « La déconnexion aux technologies de géolocalisation : une épreuve qui n'est pas à la portée de tous », *Réseaux*, 4/2014 (N. 186), p. 141-161

²¹³ Nous avons au final un échantillon de 600 possesseurs de smartphone issus du milieu universitaire (450 étudiants et 150 personnels), respectant aussi des critères de mixité (300 femmes et 300 hommes) et interrogés en nombre égal à Bordeaux, Pau et Toulouse (200 par ville).

Nous ne reviendrons pas de façon détaillée sur les résultats obtenus lors de cette recherche, nous mettrons simplement les plus significatifs en relation avec certains témoignages récoltés dans le cadre de cette thèse. Par exemple, sur la totalité de notre échantillon, près de la moitié des individus interrogés mettent en avant le sentiment d’être pisté/surveillé lorsque nous leur demandons quels sont selon eux les risques inhérents à l’utilisation des technologies de géolocalisation sur smartphone.

Tableau 4 : Principaux risques liés à la géolocalisation énoncés par les utilisateurs²¹⁴

Type de risque évoqué	Itérations
Sentiment d’être pisté / surveillé	294
Diffusion non maîtrisée de ma position	97
Faible connaissance de l’utilisation des données	83
Utilisation commerciale des données récoltées	74
Autre	26

Comme nous l’avons montré à la fin de la deuxième partie de cette recherche, la géolocalisation par des proches inquiète et peut entraîner une prise de distance par rapport à ces services. Pour une étudiante bordelaise de 18 ans, nous avançons ainsi dans notre étude sur la déconnexion que si les applications géolocalisés étaient parfois utilisés pour repérer ses contacts dans l’espace, la réciprocity du concept dérangeait :

« Je trouve plutôt fun de voir où se trouvent mes amis mais je ne sais jamais quand eux peuvent savoir où je suis alors j’évite d’utiliser tout ça ».

Si la localisation des autres acquière ici une certaine dimension ludique que nous retrouvons dans certains autres témoignages, prendre un certain recul par manque de connaissances mais aussi de compétences pratiques semble néanmoins être nécessaire pour ne pas être soi-même, à son insu, l’objet de ce « jeu » : ce constat semble poser les prémices d’une théâtralisation goffmanienne de la gestion de sa propre visibilité et du contrôle de celle des autres dans la vie quotidienne de l’individu géolocalisé.

Le deuxième volet de l’enquête était dédié aux connaissances théoriques des individus sur des applications qu’ils étaient susceptibles d’utiliser fréquemment. Nous cherchions à évaluer si

²¹⁴ Question ouverte recodée en plusieurs catégories, résultat obtenu sur les 73% d’individus ayant répondu que la géolocalisation présentait un risque.

nos répondants savaient précisément quelles applications pouvaient ou non utiliser leur position géographique. De notre côté, nous n'avions volontairement retenu que des applications susceptibles d'utiliser leur localisation. Les individus interrogés avaient le choix entre trois réponses : « oui, cette appli- cation peut utiliser ma position géographique » (réponse attendue), « non, elle ne peut pas » (auquel cas ils sont dans l'erreur) ou encore « je n'utilise pas cette application ».

Tableau 5. Test de connaissances sur l'utilisation de la position géographique par un panel d'applications

Ces applications ont-elles accès à votre position géographique ?	Résultat (%)
Google Maps / Plans (sur iOS)	
Oui	94
Non	2
Je n'utilise pas	4
Navigateur Internet	
Oui	43
Non	32
Je n'utilise pas	25
Facebook	
Oui	82
Non	9
Je n'utilise pas	9
Appareil photo	
Oui	39
Non	45
Je n'utilise pas	16
Foursquare	
Oui	15
Non	6
Je n'utilise pas	79
Twitter	
Oui	54
Non	14
Je n'utilise pas	32

Certains résultats s'avèrent peu surprenants : Google Maps par exemple – et son équivalent Plans pour les utilisateurs d'iPhone – obtient un score élevé de réponses positives. Applications de référence pour se repérer dans l'espace, mais aussi pour calculer des itinéraires et rechercher des points d'intérêt, elles sont de loin les plus connues et les besoins auxquels elles répondent impliquent en toute logique d'accéder à la position géographique des utilisateurs. Facebook obtient également une majorité de bonnes réponses (82 %). En marge des risques liés à la confidentialité des données et aux menaces que le réseau social peut représenter pour leur vie privée, les utilisateurs semblent donc conscients que l'application utilise les technologies de géolocalisation. Le résultat est à peine moins positif pour Twitter, l'autre géant social du web utilisé par les deux tiers de notre échantillon.

En revanche, les avis sont très partagés au niveau du navigateur Internet et de l'appareil photo, qui sont pourtant deux services intégrés nativement dans les smartphones. En ce qui concerne le geotagging des photographies, les personnes interrogées sont même majoritairement dans l'erreur. Les chiffres sont encore plus tranchés lorsque nous demandons si ces mêmes applications ont accès non plus à la position géographique mais à d'autres données personnelles telles que le carnet d'adresses ou les communications téléphoniques : plus de 40 % des possesseurs de smartphone sont ainsi convaincus que leur localisation est le seul accès qu'ils doivent fournir à Google Maps. Dans les faits, les autorisations demandées par chaque application sont bien plus diversifiées, allant souvent jusqu'à l'accès au carnet d'adresses ou encore la possibilité de lire et de poster du contenu sur des réseaux sociaux

Notre recherche sur la déconnexion à la géolocalisation laisse aussi apparaître que 57% des individus déclarent savoir désactiver diverses fonctionnalités liées au partage de leur position sur leur smartphone. S'il s'agit de la majorité de l'échantillon sélectionné, il convient de ne pas ignorer que 43% des sondés (soit environ 250 individus) admettent d'ores et déjà ne pas y parvenir. Nous retiendrons donc spécifiquement de cette enquête le tableau récapitulatif présenté en page suivante qui agrège par le biais d'une analyse bivariée les résultats obtenus lors de l'étude quantitative et lors de l'expérimentation. Les six manipulations demandées débouchent sur trois appréciations selon que l'individu interrogé ait pu parvenir à les effectuer immédiatement (de façon instinctive, en sachant de toute évidence dans quel menu / sous-menu se rendre) ou après recherche (en montrant une certaine hésitation et/ou en se trompant une première fois dans la réalisation de l'action demandée). Dans le troisième cas, l'individu n'est, enfin, pas parvenu à effectuer la manipulation. La colonne de gauche concerne l'intégralité de l'échantillon tandis que celle de droite se limite aux personnes interrogées

ayant préalablement déclaré savoir se déconnecter des services de géolocalisation sur leur smartphone.

Parmi les manipulations demandées, les deux premières sont les plus simples à réaliser : il s'agit d'activer le mode avion (qui désactive l'ensemble des données reçues et émises par le smartphone, mais pas sa puce GPS) et de désactiver la Wifi (qui rend également possible la localisation du terminal). Les deux suivantes sont un peu plus complexes et nécessitent des compétences pratiques moins courantes : il est question de désactiver les données cellulaires²¹⁵ et la puce GPS du smartphone afin d'éviter toute localisation indésirable (à granularité large dans le premier cas, puis fine dans le second). Enfin, les deux dernières manipulations étaient, au moment de l'enquête et en tenant compte des versions des différents systèmes d'exploitation disponibles à cette date, les plus délicates à réaliser. Elles consistaient à désactiver le geotagging des photographies et à montrer quelles applications étaient en mesure d'utiliser la position géographique. La principale difficulté de ces deux dernières tâches réside dans le fait qu'il est nécessaire d'aller plus loin dans les paramètres du smartphone, contrairement à la Wifi ou à la 4G qui peuvent généralement se désactiver très facilement.

²¹⁵ EDGE, 3G, 4G, permettant l'accès à Internet en situation de mobilité mais aussi et surtout, pour ce qui nous intéresse dans le cadre de cette expérimentation, à un repérage par le biais d'antennes relais.

Tableau 6 : Analyse de la déconnexion effective à travers différentes manipulations (%)

Manipulation demandée	Totalité de l'échantillon	Ayant déclaré savoir²¹⁶
Activer le mode avion / hors-ligne		
Y parviennent immédiatement	77	86
Y parviennent après recherche	10	9
N'y parviennent pas	13	5
Désactiver la Wifi		
Y parviennent immédiatement	91	96
Y parviennent après recherche	5	3
N'y parviennent pas	4	1
Désactiver le réseau cellulaire		
Y parviennent immédiatement	35	41
Y parviennent après recherche	24	28
N'y parviennent pas	41	31
Désactiver la puce GPS		
Y parviennent immédiatement	50	63
Y parviennent après recherche	19	21
N'y parviennent pas	31	16
Désactiver la géolocalisation des photos		
Y parviennent immédiatement	12	16
Y parviennent après recherche	15	18
N'y parviennent pas	73	66
Montrer quelles apps utilisent la pos. géo.		
Y parviennent immédiatement	27	35
Y parviennent après recherche	20	22
N'y parviennent pas	53	43

Ces manipulations sont hiérarchisées de celles qui semblent être les plus évidentes à réaliser (en haut du tableau) aux plus complexes, notamment les deux dernières. Ce tableau synthétique laisse apparaître deux résultats attendus : en premier lieu, les individus ayant

²¹⁶ Fait référence aux individus ayant déclaré savoir désactiver le partage de leur position géographique. Cette variable est illustrée par le graphique n°1.

préalablement déclaré avoir une maîtrise de leur position géographique sur leur smartphone s'en sortent légèrement mieux que lorsque nous prenons en compte la totalité de l'échantillon, mais l'écart reste dans tous les cas superficiel. Ensuite, ces résultats suivent une tendance logique selon laquelle plus les manipulations demandées sont délicates, moins le pourcentage des individus parvenant à les réaliser est élevé. Nous montrons ainsi que si « 39% de notre échantillon avait connaissance du fait que les photographies prises avec un smartphone pouvaient être géolocalisées, seuls 12% sont parvenus à désactiver immédiatement cette fonctionnalité », montrant que « que les personnes interrogées ont des connaissances lacunaires doublées d'une maîtrise très superficielle de cette fonctionnalité et se rendent parfois compte après coup – et donc trop tard - de son existence, multipliant ainsi le risque d'être localisé à leur insu²¹⁷ ». Le constat est aussi sévère lorsqu'il était demandé aux sondés de vérifier s'ils étaient capables de montrer sur leurs smartphones quelles applications pouvaient effectivement utiliser leur position géographique : à peine plus du tiers (35%) des individus ayant déclaré savoir le faire précédemment y parvient immédiatement ici. Sur la totalité de l'échantillon, nous dépassons à peine le quart. Nous démontrons donc dans cette recherche qu'à l'ère des *Big Data* et de l'utilisation quasi-permanente de la position géographique, « savoir maîtriser l'envoi de données relatives à sa localisation et être capable de désactiver ces fonctionnalités dès lors qu'elles représentent une gêne apparaissent plus que jamais comme un luxe qui n'est absolument pas offert à tous ». De la même façon, nous avons conclu que

« la passivité du mobinaute²¹⁸ qui ne s'inquiète peut-être pas de sa vie privée autant que nécessaire, mais aussi la méconnaissance des accès autorisés à chaque application utilisée et le décalage entre la volonté de déconnexion et la capacité à y parvenir en pratique amènent tous trois à une prise de conscience sur la vulnérabilité des individus utilisant une technologie qui les dépasse souvent et dont ils ne savent pas grand-chose²¹⁹. »

Cette enquête quantitative met ainsi en valeur la complexité de la déconnexion à la géolocalisation. D'abord mise à l'épreuve par une volonté de déconnexion qui n'est pas aussi fréquente que nous pouvions le penser, cette prise de distance de l'individu hyperconnecté à ces services est d'autant plus difficile à réaliser dès lors que la maîtrise du partage de sa

²¹⁷ Bruna Y. (2014), « La déconnexion aux technologies de géolocalisation : une épreuve qui n'est pas à la portée de tous », *Réseaux*, 4/2014 (N. 186), p.154

²¹⁸ Croisement entre « internaute » et « mobilité », le terme de mobinaute apparaît parfois aujourd'hui pour désigner l'individu connecté à Internet via son smartphone.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 159

position géographique requière des manipulations complexes dont la majorité de l'échantillon interrogé²²⁰ ne fait pas l'apprentissage et/ou n'a même pas connaissance.

3.3 L'utilisation intensive de la géolocalisation sur smartphone pour la mise en place de nouvelles irréversibilités

L'ensemble des risques soulevés spontanément par nos répondants et/ou sur lesquels nous les amenons à réagir dans la dernière partie de notre grille d'entretien les conduisent à gagner en réflexivité et à penser ces technologies dont ils se servent régulièrement dans des perspectives plus larges et questionnantes. Au-delà de leurs propres pratiques, ils en viennent ainsi à réfléchir en profondeur sur l'autonomie et la sécurité qu'ils y gagnent à travers l'utilisation des services géolocalisés, non sans omettre d'évoquer également un sentiment de surveillance qui s'accroît de plus en plus, et que plusieurs interviewés perçoivent à terme comme une entrave aux libertés individuelles.

3.3.1 La géolocalisation sur smartphone : entre sécurité et surveillance

L'argument sécuritaire pour justifier l'utilisation d'applications géolocalisées se retrouve dans quelques discours mais reste souvent à relativiser. La plupart du temps, la sécurité dans la sphère des services de géolocalisation est souvent résumée à la possibilité de retrouver un matériel volé si celui-ci est repérable ou à prévenir une agression parce que celle-ci peut être rapidement localisée dans l'espace. En y réfléchissant, certains font ensuite remarquer que la localisation d'une agression n'empêche en aucun cas l'agression elle-même et qu'une intervention serait dans tous les cas bien tardive. La sécurité *stricto sensu* serait donc à aller chercher ailleurs...

Dans la majorité des discours, la géolocalisation apparaît comme une technologie qui annihile la possibilité de se perdre. C'est donc dans un premier temps parce qu'il évolue dans un environnement dans lequel il ne peut théoriquement plus se sentir perdu que l'individu prête à cette technologie une dimension sécuritaire, en la qualifiant fréquemment de rassurante. :

« Si j'ai la crainte d'être perdu, tout de suite je peux annuler cette crainte, c'est en ce sens que pour moi c'est rassurant, à défaut d'un meilleur terme. » (Aurélien, 34 ans, cadre)

²²⁰ Non-représentatif de l'ensemble de la population car nous nous étions focalisés sur le milieu universitaire en interrogeant en grande majorité des individus de 18 à 25 ans.

« C'est rassurant je dirais. C'est pénible quand c'est des gens qui te localisent alors que tu n'as pas envie mais c'est rassurant d'être géolocalisée. Je me dis je peux me perdre, il peut m'arriver quelque chose, on va toujours me retrouver. » (Marjorie, 24 ans, étudiante)

« Dans Toulouse je suis déjà partie dans des quartiers que je ne connais pas et c'est le GPS qui m'a guidée oui. Dans un sens c'est vrai que ça rassure, voilà plutôt que parler de sécurité je dirais que c'est rassurant plutôt. » (Sandrine, 48 ans, commerciale)

Le guidage par satellite peut également être synonyme de sécurité dans une situation de conduite :

« Moi je l'utilise toujours pour qu'il [le GPS] me montre l'anticipation de la route, donc je ne dirais pas que je fais moins attention aux panneaux parce que je conduis quand même, mais ça amène beaucoup de souplesse par rapport à ça, j'ai la vue qui bouge aussi parfois donc ça me permet d'anticiper, quand je suis fatiguée par exemple. Ce que je trouve formidable c'est la nuit, parce que moi la nuit je vois moins bien et, si je conduis avec le GPS, là c'est de la sécurité je trouve. » (Amélie, 52 ans, professeure d'arts visuels)

Pour autant, de la sécurité à la surveillance, la frontière semble très mince. Nous pouvons nous remémorer à ce titre la majorité des *verbatim* des adolescents géolocalisés qui se trouvaient de façon permanente dans la situation de peser le pour et le contre entre les deux, les conduisant à développer des stratégies pour échapper à un contrôle parental de plus en plus présent. Mais certains répondants évoquent cette idée d'une surveillance généralisée de façon plus explicite encore. Simon ressent la géolocalisation comme une source de stress dès lors que le côté potentiellement intrusif de cette technologie l'amène à se poser sans cesse des questions sur le partage de ses propres données ; ces mêmes questions qui n'auraient pas eu de sens à l'époque où il n'était pas encore géolocalisé, accentuant par la même occasion un changement entre l'*avant* et le *maintenant* qui est pour lui bien visible :

« J'ai un travail stressant à la base et mon téléphone ne fait que me rajouter du stress. Je ne suis pas le plus concerné par le fait d'être submergé de mails, mais dans ce que vous parlez, la géolocalisation, oui c'est une source de stress à part entière : quand j'envoie un message à quelqu'un, il sait où je me trouve, en plus de tout ce à quoi il faut réfléchir dans la journée il faut maintenant se poser la question de savoir si oui ou non quelqu'un va me tracer quand je vais envoyer quelque chose sur Facebook.

Est-ce que cela fait suite à une mauvaise expérience par exemple liée à quelqu'un qui aurait utilisé vos données de localisation à mauvais escient ?

(*hésitation*) Non même pas, j'en ai pas souvenir, ce que je vous dis ce n'est pas uniquement lié à la géolocalisation, comment dire... C'est un assemblage, c'est le fait d'être localisé par ça en plus du reste, en plus du fait que tout le monde sait tout sur tout le monde avec les réseaux sociaux, avant pour s'aventurer dans la vie privée de quelqu'un il fallait le rechercher, maintenant c'est garder sa vie privée qui se recherche. » (Simon, 42 ans, dentiste)

Simon insiste ainsi sur le caractère anxiogène de l'ensemble des technologies de l'information et de la communication présentes sur son smartphone : c'est l'agrégation de tous ces services potentiellement intrusifs et menaçants pour sa vie privée – et non la géolocalisation de façon particulière et plus que les autres - qui est à l'origine de ce stress. Il ressent et décrit ce passage d'une situation dans laquelle s'immiscer dans la vie privée d'un individu faisait l'objet d'une démarche, d'une recherche approfondie, de telle sorte que selon lui les données *personnelles* le restaient par définition, à une situation nouvelle où tout devient connu par défaut et où c'est, cette fois, la protection de ses informations qui doit résulter d'une volonté particulière de la part de l'individu et intrinsèquement de manipulations adéquates.

3.3.2 Géolocalisation et libertés individuelles

Si les occurrences du terme de liberté sont nombreuses dans la retranscription des entretiens, elles prennent tout leur intérêt dès lors qu'aucune des questions de notre grille d'entretien ne s'y réfère directement. Il s'agit donc d'un terme employé spontanément par les répondants dans des situations variées, et lors de réponses à des questions qui le sont tout autant. Progressivement, l'analyse des résultats obtenus nous pousse donc à nous interroger : quelle part de liberté l'individu hyperconnecté conserve-t-il dans le partage de ses informations de localisation ? Qu'est-ce qui possède encore un caractère *privé* dans la fameuse expression *vie privée* qui revient si fréquemment dans les discours sur les services et médias géolocalisés ? Surtout, dans quelles circonstances un individu qui réfléchit sur ses propres pratiques de géolocalisation en vient-il à parler de liberté ? Dans quel but, à quelles fins ?

Pour Nathalie, 48 ans et vendeuse en prêt-à-porter à Toulouse, cette idée de liberté est indissociable de celle de l'autonomie, et la géolocalisation lui permettrait à première vue d'en gagner :

« Je m'y retrouve vraiment quand je veux me déplacer quelque part et que je connais pas parce que c'est là que je vois que j'ai plus d'autonomie, en gros j'ai plus de liberté finalement, à partir du moment où t'as plus cette limite de te dire « là je connais pas » tu es plus libre je trouve. »

Pour cette répondante, le gain d'autonomie s'acquiert directement *via* l'utilisation de ces services grâce à la connaissance de l'espace qu'ils procurent au moment où ils sont sollicités. La prise en compte de cette temporalité est importante, dans la mesure où ce surplus informationnel est extrêmement éphémère : sans cet outil, Nathalie admet qu'elle ne serait plus capable de refaire le même itinéraire.

« Est-ce que tu saurais refaire le même parcours cette fois en désactivant le GPS ? »

Non je ne pense pas, pas dès la première fois en tous cas, il faut que ce trajet devienne une habitude je pense. Ça dépend aussi de la complexité du trajet parce que si c'est juste de l'autoroute avec un numéro de sortie à connaître ça va encore, mais si c'est quelque chose de plus complexe en ville je ne pense pas. »

En plus d'être temporaire, ce gain de liberté est aussi très relatif et nous pourrions au contraire y voir une dépendance artificielle supplémentaire à ces technologies : pour se sentir libre dans l'environnement urbain, devons-nous paradoxalement perdre la liberté de s'en passer ? Dans le discours de cette interviewée, le gain d'autonomie se paie ainsi au prix fort.

En utilisant ces technologies, Marion ne se sent pas plus libre. À l'inverse, lorsque nous lui demandons ce qu'elle ressentirait si du jour au lendemain elle ne pouvait plus utiliser la moindre application de géolocalisation, c'est bien le terme de liberté qui lui vient en premier à l'esprit, qu'elle répète d'ailleurs trois fois dans sa réponse :

« C'est un peu paradoxal parce qu'intérieurement le premier mot qui m'est venu c'est liberté. Je me dis que c'est quand même un bénéfice extraordinaire d'en user mais c'est une immense liberté d'en être débarrassée. Donc je pense que j'essaierai toujours de trouver le plus de liberté dans tous les systèmes, qu'ils soient extrêmement connectés ou sans connexion. C'est un vecteur personnel, mais je ne me sens pas du tout seule à penser comme cela, je ne me sens pas comme un échantillon unique, mais c'est vrai que dans ma pratique je commence à être un peu singulière, je m'en rends compte.

Comment ça ?

Par rapport à mes enfants par exemple, ils considèrent que je suis un véritable dinosaure qui utilise des vieilleries et qui met deux heures pour envoyer des textos en mettant des points-virgules et qui essaie de continuer à écrire le français le mieux possible, par rapport à mes enfants j'ai l'impression qu'il faudrait que je fasse des progrès dans ma prise en main, mais par rapport à la société je trouve que l'ai ancré dans ma vie sans déranger mon moi excessif. »

(Marion, 56 ans, chargée de mission)

Nous retrouvons une fois de plus ici l'individu inextricablement pris au piège d'une tension entre le « bénéfique extraordinaire » d'user de ces technologies et « l'immense liberté d'en être débarrassé », avec les difficultés que cela suppose et que nous avons énumérées antérieurement de peser le pour et le contre. Cependant, ce témoignage apporte une dimension complémentaire à cette tension plus complexe qu'il n'y paraît : l'apport d'individus extérieurs qui font pression sur l'utilisateur. Dans le cas de Marion, la volonté d'une prise de distance qui pourrait être motivée par la liberté acquise par la déconnexion se trouve mise à l'épreuve par l'influence de ses proches, ici de ses enfants. Parce qu'en l'absence de connexion elle ne suit pas le rythme imposé, elle déclare être perçue comme « un véritable dinosaure » qui « doit faire des progrès dans sa prise en main ». Selon Marion, ses préoccupations et, en conséquence, cette insistance sur cette idée de liberté dans son discours ont rendu longue et difficile l'acceptation d'être elle-même localisée dans l'espace.

« J'ai connu les deux états, celui de la « désécurisation », de savoir et de prendre conscience qu'on pouvait savoir toujours où j'étais, donc après cette phase de prise de conscience que cet outil sert à ça je suis passée à une vision beaucoup plus sécurisée, c'est paradoxal je ne peux pas trop vous l'expliquer. C'est comme si d'une certaine façon bien sûr je vais accepter la première étape, celle d'être repérée comme un objet dans l'espace en me disant que la seule chose qui change c'est ce qu'on fait des données, pas d'avoir ces données, mais qu'est-ce que les gens qui les recueillent en font.

Donc vous me dites que l'on sait maintenant que vous êtes localisée, avec ce « on » très générique, mais est-ce que ça vous dérange personnellement ?

J'ai traversé une première étape de vie où j'ai pris conscience de ce que vous me parlez et où j'ai trouvé que c'était insupportable ! Parce que l'idée qu'on se fait de la liberté individuelle c'est une idée absolue, c'est l'idée du « moi je » sans être particulièrement vaniteuse, je travaille beaucoup sur ça en ce qui me concerne. Le « moi je », c'est « moi je vais là », « il y a un bel arbre à cet endroit je vais aller le voir », même si niveau horaire ça aurait été mieux de passer ailleurs. Il faut accepter l'idée que ma liberté individuelle peut être incarnée dans quelque chose qui est encore plus important qu'une donnée. » (Marion, 56 ans, chargée de mission)

Nous retiendrons spécifiquement ici la distinction entre deux grandes étapes qui ont mené l'individu interrogé à cette acceptation du partage de sa position, qui doit être progressive et s'étale dans le temps.

Sans que nous n'insistions sur cette dimension en particulier dans la question posée, Amélie oppose pour sa part l'idée de la liberté à la géolocalisation par des individus :

Pour vous le risque c'est que le fait de ne pas vouloir être localisé paraisse suspect ?

Ah, non je ne voyais pas ça comme ça, mais ce que vous dites c'est en fait l'étape ultime ! Je pense à toutes les relations où on a pas envie que l'autre sache où on est, c'est pas forcément suspect je pense que c'est simplement une liberté avec un grand L, et je pense pas forcément aux relations d'adultère ou de trucs glauques comme ça, c'est plus... Je sais pas, un individu est libre de se placer où il veut... C'est extrêmement tordu de savoir où est l'autre. »

Elle souligne par la même occasion l'écart que nous montrions précédemment entre le fait d'être localisé par des organismes dans le cadre d'une récolte visant à enrichir des *Big Datas* et le repérage des individus par leurs pairs qui est définitivement plus dérangeant. Le motif est ici explicite, dès lors qu'elle argue qu'un individu « est libre de se placer où il veut ». Si Google, Facebook ou Apple sont ainsi susceptibles d'orienter nos déplacements en usant de la visibilité des points d'intérêt et d'une éventuelle manipulation de la cartographie numérique qui sert de socle aux applications de géolocalisation, la potentielle entrave aux libertés individuelles qui en découle semble très relative par rapport à la localisation des individus entre eux qui apparaît immédiatement plus contraignante, s'agissant ici d'un processus auquel l'individu doit s'adapter s'il souhaite, donc, rester « libre ». Amélie conclut ainsi son discours de façon caustique en affirmant qu'il est, ni plus ni moins, « extrêmement tordu de savoir où est l'autre », ajoutant que :

« C'est marrant cette idée de savoir où sont les gens... Là j'ai mon fils à Toulouse, ma fille à Bordeaux, je me dis que j'ai pas changé mon rapport à eux, je me fiche de savoir où ils sont, ce qui m'intéresse c'est de discuter de temps en temps avec eux mais j'ai très peur que cette possibilité de géolocaliser l'autre pourrisse les relations des générations à venir, que ce soit parents/enfants, de couple, je trouve qu'il y a quelque chose de l'ordre de la suspicion qui est extrêmement néfaste derrière tout ça. »

Ce point de vue est partagé par la majorité des répondants, dont Damien :

« C'est assez intrusif dans l'intimité de la personne, même s'il y a un lien très fort par exemple familial ou marital, je pense que pister carrément son partenaire ou son enfant c'est vraiment trop, ça va trop loin, on retire une part de liberté. [...] Moi je garde en tête surtout la liberté, qui est un peu bafouée par le fait, pour une sécurité qui n'est pas garantie du tout en plus. »
(Damien, 28 ans, infirmier)

Face à cette liberté de mouvement qui rejoint implicitement une liberté plus forte encore de conserver privées des données qui doivent l'être, nos rapports aux autres sous l'optique de cette utilisation pour le moins polémique des services de géolocalisation sont ainsi marqués par ces idées de contrôle, de suspicion, de manque de confiance qui résultent en une intrusion toujours plus prononcée dans une vie privée qui semble de moins en moins le rester. Il s'agit ici d'y voir une détérioration évidente du droit à l'opacité, sur laquelle nous discuterons suite à la présentation de ces résultats.

Pour d'autres répondants en revanche, nous retrouvons une fois de plus en arrière-plan ce décalage déjà aperçu entre le discours et les agissements lorsqu'aspect pratique et facilitation du quotidien apparaissent comme prioritaires par rapport au partage de ses données personnelles. Géolocalisation et libertés individuelles semblent à l'issue de ces témoignages autant complémentaires qu'antagonistes, avec sans doute une insistance plus prononcée sur ce second adjectif. Comme dans le cas de Damien qui hésitait entre deux établissements médicaux et a finalement pu s'orienter vers celui qui lui semblait, sans géolocalisation, le moins accessible, la maîtrise de l'espace à travers des flux informationnels enrichis et un possible guidage vers de nouveaux lieux jusqu'alors méconnus joue un rôle majeur dans ce qui pourrait ici s'apparenter à de nouvelles libertés du faire, de l'agir dans cet environnement médiatique. Par ailleurs, ce n'est pas notre terrain sur les individus en situation de handicap qui se présentera à contre-sens de ces premières conclusions : sous l'angle de la géolocalisation, être libre c'est avant tout être libre de se mouvoir tout en s'affranchissant d'un maximum de contraintes spatiales, temporelles et même sociales susceptibles de rendre ce mouvement plus contraignant. Néanmoins, ce gain de liberté est à nuancer fortement lorsqu'il s'accompagne inévitablement de l'apparition de nouvelles contraintes, parmi lesquelles une forte dépendance à de tels services qui rend par exemple discutable l'argument d'une autonomisation renforcée de l'individu.

Les résultats mis en évidence dans cette partie témoignent plutôt en la défaveur de ces technologies qui sont encadrées par des champs lexicaux résolument négatifs : contrôle, suspicion, intrusion, [localisation] néfaste, liberté bafouée, [idée d'être localisé] insupportable sont autant d'extraits du discours de nos répondants qui amènent à souligner cette prise en compte visiblement majoritaire de négativités potentielles dans l'utilisation intensive des services de géolocalisation. Si nous nous arrêtons ici sur un substantif bien précis, à savoir celui de liberté, c'est aussi parce que c'est à travers l'usage de ce dernier que les individus interrogés semblent rendre compte de ces risques. En lieu et place de les exposer de façon

individuelle, ces derniers les raccordent à cette idée très générale, mais qu'ils n'hésitent pas pour certains à qualifier d'absolue, de la liberté : il s'agit donc indéniablement d'une valeur à défendre pour nos répondants. Cela se vérifie aussi par le nombre d'occurrences : peut-être celui-ci s'explique-t-il précisément parce que l'individu la sent menacée ? Ces valeurs morales rentrent dans tous les cas en conflit avec une appropriation de ces technologies qui ne laisse que peu de place à une réflexion approfondie sur les conséquences liées à l'activation de telle ou telle fonctionnalité.

3.3.3 L'information spatialisée des technologies de géolocalisation comme frein à la découverte et à l'orientation géographique

Plusieurs verbatim précédemment cités font ressortir de façon plus ou moins évidente une diminution sensible du sens de l'orientation, principalement chez des individus qui sont des utilisateurs fréquents du guidage par satellite. Nous nous rappellerons à ce titre de Yannick qui déclarait :

« Si je m'en passe [de la géolocalisation], je ressens une perte, je pense que mon sens de l'orientation sans géolocalisation s'est amoindri, que je sais moins me déplacer sans. »
(Yannick, 51 ans, chargé de mission)

Si ce ressenti est partagé par plusieurs répondants et qu'il s'agit sans doute ici du changement le plus visible, il reste néanmoins très nuancé.

« J'ai peut-être perdu en tant que conductrice une acuité à m'orienter différemment, je pense. Peut-être plus faire attention à la lumière, au soleil, à des systèmes d'orientation naturels. Le GPS gomme un peu tout ça, on suit le parcours mais... je pense que quand je conduisais sans le GPS je faisais plus attention à d'autres types de repérages. Par exemple la lumière à l'est, à l'ouest, les choses comme ça, maintenant je m'en fiche, mais du coup je regarde autre chose, ça me permet de me libérer, par exemple j'ai profité des Vosges, des Alpes, je suis moins concentrée sur les panneaux eux-mêmes, sur les repérages par rapport aux villes, je pense que je peux savourer la lecture du paysage d'un point de vue esthétique, chose qui est moins facile à faire quand on conduit sans GPS. » (Amélie, 52 ans, professeure d'arts visuels)

Pour Amélie, le guidage par satellite « gomme » la nécessité de recourir à des systèmes d'orientation naturels, qui, dès lors, pourraient peu à peu être délaissés face à l'information affichée à l'écran. Cependant, elle n'y voit pas que du négatif : comme elle l'avait fait remarquer précédemment (cf. partie 2, 1.2.2), la baisse de concentration qui résulte de l'utilisation de ces outils et qui pourrait dans un premier temps être perçue comme néfaste

et/ou dangereuse enrichit sa lecture esthétique du paysage, lui permettant « de regarder autre chose » et « de [se] libérer ». Si ce n'est pas le paysage qui l'intéresse, Alexandre va plus loin dans son discours réflexif sur ces technologies, ces systèmes experts lui permettant de s'affranchir d'informations qu'il juge désormais superflues.

« Je préfère un GPS qui me dit « tournez à gauche » plutôt que « tournez sur l'avenue Victor Hugo » par exemple, parce que ce que je veux c'est arriver à destination et si je dois tourner à gauche pour ça, je n'ai pas besoin de savoir le nom de la rue. En quelque sorte les noms des rues c'est superflu comme information. » (Alexandre, 52 ans, pâtissier)

Les témoignages de nos répondants sont révélateurs d'un délaissement d'une recherche informationnelle dans l'espace physique : si la quantité d'informations présente à l'écran ne cesse de croître, celles déjà présentes physiquement dans l'environnement traversé semblent être de moindre importance. Alexandre propose ici une remise en question de l'intérêt de certains signes dans l'espace urbain, tels que les noms des rues qui devraient, pour des raisons pratiques, s'effacer au profit de directions à prendre. Mais, de façon un peu moins évidente, Amélie adopte le même point de vue en délaissant quant à elle les panneaux de signalisation qui, de toute façon, affichent une information redondante car déjà présente sur le smartphone ou dans les écrans désormais intégrés aussi dans les véhicules. En revanche, elle explique que s'affranchir au moins partiellement de la concentration que nécessitent des déplacements dans le guidage par satellite peut également représenter une pression supplémentaire :

« Je pense que les exigences sont tellement différentes d'un métier à l'autre que je me dis que si j'avais pas eu ce métier j'aurais peut-être pas utilisé le GPS. Je voulais en offrir un à ma mère qui a 75 ans, elle se remet à conduire, je lui ai dit « je pense qu'un GPS te simplifierait la vie, ça te faciliterait les déplacements », elle m'a répondu « ah non je ne veux pas de ça, je vais avoir un accident », je trouve ça assez intéressant, moi je pensais que ça serait un plus pour elle, et elle ça l'encombre.

Vous lui avez demandé pourquoi est-ce qu'elle avait peur d'avoir un accident ?

Elle n'a pas envie que quelqu'un qui parle même si c'est la voix du GPS, même si ça lui indique la route, elle voit ça comme une intrusion par rapport à sa concentration, donc elle en veut pas, même avec toutes les complications qu'il peut y avoir quand on utilise pas de GPS, elle en veut pas. »

Aux antipodes de la simplification du déplacement promise par Amélie, une personne âgée peut immédiatement trouver ces services de géolocalisation encombrants et y être réfractaire, en soulignant le caractère intrusif de cette technologie mais, cette fois, dans sa concentration

sur la route et non dans sa vie privée. Ce cas particulier ne permet bien sûr pas d'en déduire que l'âge est un critère pour trouver ces services encombrants, surtout qu'un autre facteur explicatif est envisageable en reprenant le verbatim: « ma mère, qui a 75 ans, se remet à conduire ». L'apprentissage ou le réapprentissage dans le cas présent de la conduite, qui peut être considérée comme une difficulté supplémentaire à se mouvoir dans l'espace – même si celle-ci s'efface généralement avec le temps – nécessite sans doute une plus grande concentration. Il peut donc paraître logique que les technologies qui permettent au moins partiellement de se libérer de ce focus sur l'environnement signalétique adjacent au conducteur soient mal reçues, même si cela peut au premier abord sembler paradoxal si celles-ci sont simplement perçues comme une « aide au débutant ».

Outre le repérage dans l'espace, l'utilisation des services de géolocalisation sur smartphone joue un rôle sur la possibilité de se perdre. Mais, alors que nous évoquions ce point à travers les représentations négatives liées au fait d'être perdu de certains répondants, d'autres comme Michel, 23 ans, étudiant en géographie à Bordeaux, voient ce manque soudain de repères spatiaux comme une richesse potentiellement génératrice de nouvelles rencontres sociales mais aussi de découverte de lieux jusqu'alors inconnus...

« Est-ce que tu veux dire que le fait d'être perdu, au sens géographique d'abord, peut parfois avoir quelque chose de positif ? »

Oui, ça peut permettre de faire des rencontres, découvrir des endroits qu'on ne connaissait pas, c'est le genre d'expérience qui s'amenuise de plus en plus avec le temps, surtout en utilisant ces technologies aussi. En fait aujourd'hui avec la géolocalisation je dirais que ces découvertes ne sont plus fortuites, il faut presque les vouloir, il faut le désirer pour découvrir quelque chose. »

Michel insiste plus particulièrement ici sur l'évolution du caractère de ce qu'il peut encore aujourd'hui découvrir. Selon lui, nous assistons ici à la mise en place d'une irréversibilité notable dès lors que la découverte n'est « plus fortuite » mais au contraire provoquée. Alors que l'espace hybridé qui nous entoure s'enveloppe dans la sphère du connu, c'est donc son opposé qui amène à réfléchir : qu'est-ce qu'il reste aujourd'hui d'inconnu dans cet environnement intégralement numérisé et surchargé d'information ?

« Je ne pense pas qu'on découvre avec le GPS, puisque tout est programmé, on ne sait pas nécessairement ce qui se passe entre le départ et l'arrivée mais on connaît l'arrivée, (...) donc je ne trouve plus cet aspect aventureux dans mes itinéraires, c'est très planifié et ça ne laisse

plus la même part à l'inconnu. Être perdu aujourd'hui au bon sens du terme je pense que c'est quelque chose qui doit être volontaire paradoxalement. » (Michel, 23 ans, étudiant)

Géolocalisation et découverte apparaissent donc difficilement conciliables, le problème sous-jacent étant que l'adoption massive (nous évoquons pour rappel le chiffre de 75% des possesseurs de smartphone) des applications et services géolocalisés rend nécessairement problématique cette recherche de la perte, de l'errance, mais aussi de l'aventure. Ces témoignages caractérisent un nouveau rapport à l'espace dans lequel la connaissance personnalisée, approfondie mais potentiellement sans limites de celui-ci amène à une profonde redéfinition de la recherche du nouveau, de l'inédit, du méconnu. Michel nous peint ici l'image du « perdu volontaire », dès lorsqu'il n'est plus possible de se perdre, il est uniquement envisageable de *vouloir* se perdre. La découverte, l'aventure répondent aussi à cette volonté, à une recherche engagée de la part de l'individu.

Nous concluons cette présentation des résultats par le témoignage de Marion, pour qui la fracture numérique que nous avons illustrée précédemment à travers l'exemple des compétences est également d'ordre générationnel :

Est-ce que vous pensez que ceux qui n'utilisent pas cette technologie ratent quelque chose ?

Oui certainement. (...) Je pense que c'est dommage de s'en priver, (...) par rapport à la connaissance de la vie d'aujourd'hui, de la mise en phase avec les temps modernes tels que nous le connaissons, moderne pris au sens contemporaine, du moment que nous vivons. Je n'apprécie pas du tout les archaïsmes du style « avant c'était mieux, il faut jeter tout ça, ça sert à rien, c'est dangereux », non au contraire. Les temps actuels, c'est ça, il faut absolument connaître ces technologies mais dans un mouvement, dans un rythme que l'on peut supporter et là je crois que tout le monde, en particulier sur le plan générationnel, ne peut pas supporter le même rythme.

Oui, ni la même intensité de connexion ?

Oui c'est ça, et ça crée des fossés entre des gens de 10 ans, 15 ans, 18 ans, 40, 50, 60 et plus, ça crée des rythmes qui sont liés aux rythmes personnels et de vécu de chaque génération. Le temps contemporain n'est pas le même pour chacun même si on vit tous en 2015. Vous, vous avez 25 ans moi j'en ai 59, et les nouvelles technologies nous intéressent on essaie d'en parler en ayant du recul dessus, mais pas pour les évacuer. C'est l'usage que l'on fait des choses qui comptent et non pas les choses en elles-mêmes. C'est la marque de notre contemporanéité ces nouvelles technologies, le point phare de ce qui restera sans doute de ce temps d'aujourd'hui. » (Marion, 56 ans, chargée de mission)

L'innovation par définition dynamique et visiblement incontournable pour qui, selon elle, « vivre avec son temps », impose un rythme qui ne peut être supporté de la même façon selon la tranche d'âge de l'individu concerné. Marion insiste sur le fait que ces technologies, comme nous le montrons par ailleurs dans l'ensemble des deux premières parties, sont fortement ancrées dans notre quotidien, tout en se dégageant subjectivement d'attitudes réfractaires à ces innovations qu'elle qualifie « d'archaïsmes ». Parce qu'elles sont partie intégrante de notre « temps actuel », les technologies de géolocalisation doivent selon notre répondante être pleinement appropriées par les individus et non rejetées. Celle-ci se défait également de tout déterminisme, arguant que ce qui compte est l'usage qui est fait de ces technologies, « marques de notre contemporanéité », et non ces technologies elles-mêmes. Il est donc vain pour l'interviewée de « lutter » contre des innovations d'ordre technologique qu'il est plus profitable d'assimiler.

Ce dernier *verbatim* reste néanmoins un peu enthousiaste lorsque nous prenons en considération ces dernières pages dans lesquelles les résultats obtenus lors de notre enquête qualitative illustrent à quel point les applications de géolocalisation sur smartphone peuvent se montrer intrusives et contraignantes dans le quotidien de l'individu hyperconnecté qui ne les maîtrise pas toujours. Définitivement omniprésentes et de plus en plus complexes, elles gratifient leurs usagers d'une facilitation du quotidien parfois à nuancer mais qui, dans tous les cas, peut se payer au prix fort au niveau des irréversibilités dégagées : relativisation de l'intérêt de protéger sa vie privée en raison de la simplification des déplacements qui prend le pas sur cette dernière, recherche de l'errance et/ou de l'aventure de plus en plus délicate, introduction de nouvelles pressions sociales liées à sa propre localisation par des organismes mais surtout par ses pairs, amoindrissement de l'autonomie, remise en question des libertés individuelles ou encore perte plus ou moins prononcée du sens de l'orientation dans cet espace hybridé sont autant de contraintes qui se trouvent de plus renforcées par la difficile déconnexion à ces systèmes experts. Celle-ci semble en effet réservée de toute évidence et après démonstration à une « élite technophile » dès lors que même les *digital natives* sont loin de savoir effectuer les manipulations nécessaires pour éviter de pouvoir être localisés à leur insu.

Pour ces raisons, il ressort donc de nos résultats que non seulement les expériences de l'individu contemporain à l'espace qui l'entoure, aux autres présents ou non dans cet espace et au temps sont en train d'évoluer en profondeur, mais aussi et surtout que ces nouvelles

expériences au monde sont révélatrices d'autres questionnements plus globaux que nous développerons dans la dernière partie de cette recherche.

Troisième partie :
Vivre dans un société marquée par une
captation permanente de la position
géographique

1. De nouvelles expériences au monde génératrices de tensions

1.1 Retour sur nos hypothèses

Les résultats de nos terrains, analysés dans la partie précédente, nous permettent dans un premier temps de vérifier nos hypothèses. Ces dernières recouvraient chacune une dimension de notre problématique et nous nous interrogeons donc successivement sur les nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres liées à une utilisation intensive des services de géolocalisation.

Pour rappel, nous avons posé pour première hypothèse que l'utilisation des technologies de géolocalisation conduisait l'individu à acquérir de nouvelles façons de parcourir les espaces et de pratiquer les lieux. Suite à nos analyses, nous pouvons nous risquer à aller bien plus loin. D'abord, l'individu géolocalisé bouscule l'espace et le malmène quelque peu. Ce dernier doit apparaître malléable, se plier à des exigences toujours plus fortes qui s'expliquent dans notre revue de littérature et se confirment dans les résultats obtenus : les nouvelles façons d'expérimenter l'espace, pour l'individu contemporain, tiennent principalement à une évolution de sa place dans cet espace et du regard qu'il y porte. Peut-être est-il donc juste de dire que l'acteur n'est pas un point qui se situe dans une surface, mais que la surface se perçoit, s'organise et se vit autour du point qu'il représente. La transposition d'une vision globale de l'espace vers un modèle égocentré où l'individu tient plus que jamais une place centrale affecte profondément sa façon de s'y mouvoir, d'interagir avec cet espace, de profiter des potentialités qui lui sont offertes.

Parce qu'il exige l'optimisation de son itinéraire dans une optique de facilitation du quotidien, l'individu montre un désintérêt de plus en plus prononcé vis-à-vis de ce qui l'entoure physiquement, au profit de ce qui lui est affiché sur un écran. Plongé dans son smartphone, happé par une numérisation cartographique de l'environnement physique qui se présente à lui et par des notifications permanentes en provenance par exemple des réseaux sociaux numériques, nous serions tentés d'en conclure que l'individu hyperconnecté ne laisse la place qu'à la différence, qu'à l'exceptionnel dans son champ de vision. Le reste du temps, l'espace physique n'est là que pour une confirmation de ce qui est montré. En soi, cette expérience au monde n'est en aucun cas inédite. En 1890, William James avançait déjà que notre expérience se définissait « *par ce à quoi nous acceptons de prêter attention*²²¹ ». Plus récemment, cela

²²¹ James W. (1890), *The Principles of Psychology*, New York, Henry Holt, p.402

fait directement référence aux travaux en sciences sociales relatifs à l'économie de l'attention. Pour Yves Citton, « *notre utilisation ubiquitaire des algorithmes de quelques moteurs de recherche dominants constitue effectivement une reconfiguration majeure de notre attention, de notre expérience, de nos formes de vie sociale et de notre rapport à tout notre environnement* », sans oublier qu'il existe « *une économie de l'attention au-delà des appropriations économiques de nos ressources attentionnelles*²²² ». Nos résultats rejoignent ces travaux dans la mesure où, dans notre cas aussi, le véritable défi consiste à « *mesurer les enjeux de la réduction économiste de l'attention, pour mieux travailler à l'émanciper*²²³ », cela dans une société profondément marquée par une mobilité accrue, un attrait pour la nouveauté et une distraction publicitaire (mais pas que) quasi-permanente. Ces nouvelles formes d'occupation de l'attention sont d'autant plus questionnantes que les individus sont hyperconnectés et, pour Dominique Boullier, finissent par habiter un « *nouvel écosystème de données personnelles* », qu'il nomme *habitèle*, et qui « *décrit les connexions à distance que nous maintenons avec divers univers sociaux que nous pouvons transporter avec nous grâce à des dispositifs techniques (téléphone, cartes de crédits, pièces d'identité, clés et cartes d'accès diverses) et à des traces qui nous permettent de rester en contact avec ces mondes*²²⁴ ». Rapporté à la problématique de l'attention, il se trouve que, pour Dominique Boullier, « *l'immersion permise par l'habitèle, faite de réseaux numériques, nous affranchit des contraintes spatiales et permet à des communautés électives extrêmement pointues de se constituer à niveau totalement déterritorialisé du point de vue linguistique ou national.*²²⁵ »

Selon nous, l'évolution la plus notable tient sans doute au regard porté sur l'espace hybridé dans lequel se situe l'acteur : les questionnements autour de l'attention nous semblent indissociables de ceux liés à la visibilité et à la visualité dans l'espace urbain. Sans géolocalisation et outre l'utilisation d'une carte traditionnelle, nos interviewés déclarent majoritairement se repérer par rapport à des structures notables qui se démarquent de l'ensemble du mobilier urbain : centres commerciaux, gare, hôtel de ville, préfecture, etc. Lorsque la connaissance de l'espace est supérieure, ce repérage s'affine, il gagne en précision. Dans une certaine mesure, ce n'est pas leur position en tant que telle que ces individus recherchent, mais leur position par rapport à un de ces grands ensembles, généralement connus. La géolocalisation apporte de profondes modifications à ce regard sur l'espace

²²² Citton Y. (dir.)(2014), *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, p.16

²²³ *Ibid.*, p.26

²²⁴ Boullier D. (2014), « Médiologie des régimes d'attention », in Citton Y., *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, p.105

²²⁵ *Ibid.*

physique dès lors que le recours à ce repérage perd de son intérêt, ce qui peut même nous amener au questionnement suivant : en dehors d'une vision globale indispensable au déplacement, qu'est-ce qui justifie encore pour l'utilisateur de services géolocalisés de porter son attention sur l'espace physique, alors que sa retranscription numérisée affichée sur le smartphone se montre selon lui plus complète et pratique ? Certains interviewés admettent une méconnaissance de l'espace traversé, sur lequel ils n'ont justement pas prêté attention car, selon eux, le smartphone la rendait dispensable. D'autres sont allés plus loin, à travers la métaphore de la téléportation, du vortex situationnel, que nous traduirons par un fort sentiment d'effet-tunnel. Le déplacement devient une contrainte, il s'assimile à du temps perdu mais parce qu'il est obligatoire, il s'agit de le rendre productif (consultation et réponse à des notifications, etc.). L'intérêt pour l'espace traversé s'en trouve, en toute logique, fortement relativisé. Ce résultat se trouve illustré par des artistes, comme Jacob Sempler qui propose de nouveaux panneaux de signalisation dans les rues de Stockholm, dont la signification n'est pas tant éloignée des résultats que nous mettons en évidence ici...

Figure 36 : « Lorsque vous regardez votre smartphone, qui regarde la route ? »



Réalisation & Crédits photographiques : Jacob Sempler

D'autres résultats tirés de nos terrains mettent néanmoins en avant d'autres façons de vivre l'espace en étant géolocalisé, cette fois de façon plus positive (cf. partie 2, 1.2.4). Certains de nos répondants témoignent qu'un coucher de soleil ou un paysage au cachet artistique prononcé peuvent justifier de bifurquer d'un itinéraire initialement choisi pour mieux

apprécier l'instant, même si cela résulte d'un choix personnel qui reste rare. L'utilisation d'applications de géolocalisation couplées à la réalité augmentée, dans le cadre de visites touristiques ou de geocaching, rapporte également une nouvelle façon de vivre cet espace hybridé dans lequel l'environnement physique et l'information numérisée ne s'opposent pas, de même que l'un ne prend jamais le pas sur l'autre : les deux interagissent, se complètent et sont indissociables.

En marge de bousculer l'espace et de vouloir le plier à ses exigences, l'individu géolocalisé laisse apparaître une appropriation tout à fait singulière du lieu. Ce dernier devient pré-visité, prévisualisé, pré-évalué. Alors que le guidage par satellite influe à des degrés plus ou moins prononcés l'itinéraire qui sera emprunté par l'individu, des services de géolocalisation plus complexes ont de fortes chances, pour leur part, de déterminer quelle sera la destination choisie. Plusieurs interviewés insistent sur l'intérêt que représente pour eux le gain d'information apporté par les TIC (plus précisément par la géolocalisation et l'accès à Internet en situation de mobilité) dans leurs choix de commerces, de restaurants, de cinémas, d'hôtels, et cela va même plus loin : pour l'un de nos répondants, les expériences de pré-visite ont directement conditionné le choix de son quartier puis de son logement. De plus, lorsque nous insérons la localisation des individus par leurs pairs dans l'équation, le lieu peut devenir l'objet de conflits et de mensonges amenant parfois nos répondants à devoir justifier leur présence – ou leur absence - dans un lieu et à une heure donnés. Aussi, si la géolocalisation apporte l'information, ce qui questionne le plus n'est même pas l'acquisition de celle-ci, ni sa nature, sa pertinence ou encore sa neutralité : nos résultats nous rappellent à plusieurs reprises que notre véritable questionnement doit être focalisé sur l'appropriation de cette information par l'individu connecté, et ce qu'il en fait par la suite.

Dans un deuxième temps, nous avançons dans l'hypothèse suivante que les utilisateurs de services géolocalisés raisonnaient davantage en termes de temporalité que de spatialité. L'objectif n'était en aucun cas de minimiser le rôle de l'espace dans notre sujet de recherche qui porte sur une technologie qui y est inextricablement liée, mais bien d'insister sur l'importance de prendre en compte une dimension temporelle très forte et sans doute indissociable des réflexions que nous avons menées au préalable sur l'espace. Or, il est effectivement ressorti de nos analyses que nos répondants raisonnaient d'abord et surtout en termes de temporalité, ce qui n'est pas surprenant en soi tant la validation de cette hypothèse nous semblait évidente : la géolocalisation fait partie intégrante des technologies de l'information et de la communication et, par extension, le fait que l'individu qui en est adepte

soit soumis aux mêmes contraintes que celles qui avaient déjà été démontrées en sociologie dans le cadre de l'utilisation de technologies adjacentes n'est pas, fondamentalement, une découverte. Nos résultats confirment que l'époque à laquelle un itinéraire se calculait en additionnant des distances kilométriques sur une carte routière est révolue pour l'individu contemporain. De nos jours, celui-ci se contente d'entrer une destination qu'il a choisie lui-même ou proposée par le smartphone, l'outil connecté se chargeant du point de départ (souvent la position géographique de l'utilisateur) puis du calcul de ce trajet afin de proposer non pas un seul mais plusieurs itinéraires conseillés et hiérarchisés selon le temps nécessaire pour se rendre à destination. Nous avons également pu constater que la géolocalisation se décline sur l'intégralité du spectre temporel et n'est en aucun cas une technologie qui serait cantonnée du temps réel. Des traces laissées par l'individu, particulièrement nombreuses mais surtout fructueuses à l'ère des *Big Data*, aux organisations de rencontres ou à planification du temps réel, il est à noter que les services géolocalisés se conjuguent également au passé et au futur, pas nécessairement proches dans un cas comme dans l'autre.

Tableau 7 : Les trois temps de la géolocalisation sur smartphone

<i>Passé</i>	<i>Présent</i>	<i>Futur</i>
Géolocalisation et empreinte spatiale	Géolocalisation et temps réel	Géolocalisation et prévisionnel
<i>Geotagging</i> , mémoire personnelle et partage de cette mémoire, archivage, accumulation d'informations géolocalisées qui permet de construire un historique des souvenirs mais aussi des déplacements.	Recherche de POI, déplacements, prise en compte des aléas du trajet, re-calcul d'itinéraire, « sécurité » contre le fait de se perdre et donc de perdre du temps, réponse à des situations d'urgence et diverses obligations (contrats).	Planification d'itinéraires, d'un voyage, anticipation qui aboutit à un gain de temps, organisation d'évènements et de rencontres, déclarations de présence, expériences de pré-visites multiples.

En revanche, à l'issue de nos analyses précédentes, nous confirmons que ces deux hypothèses sur les nouveaux rapports à l'espace et aux temps sont intimement liées entre elles et nous irons même plus loin : l'une conditionne l'autre. Recouper nos résultats sur les expériences à l'espace et au temps avec notre terrain sur la localisation des adolescents par leurs parents nous emmène en effet plus loin dans notre analyse. Il ressort par exemple que l'individu

géolocalisé est passé, par le biais de la récolte de sa position géographique, d'une situation où il était principalement limité dans ses déplacements par des contraintes temporelles (« à quelle heure tu rentres ? », « quand est-ce qu'on se retrouve ici ? ») à une nouvelle situation inédite dans laquelle s'ajoutent désormais des contraintes spatiales (« qu'est-ce que tu fais ici ? », « Tu n'es pas où tu devrais être »).

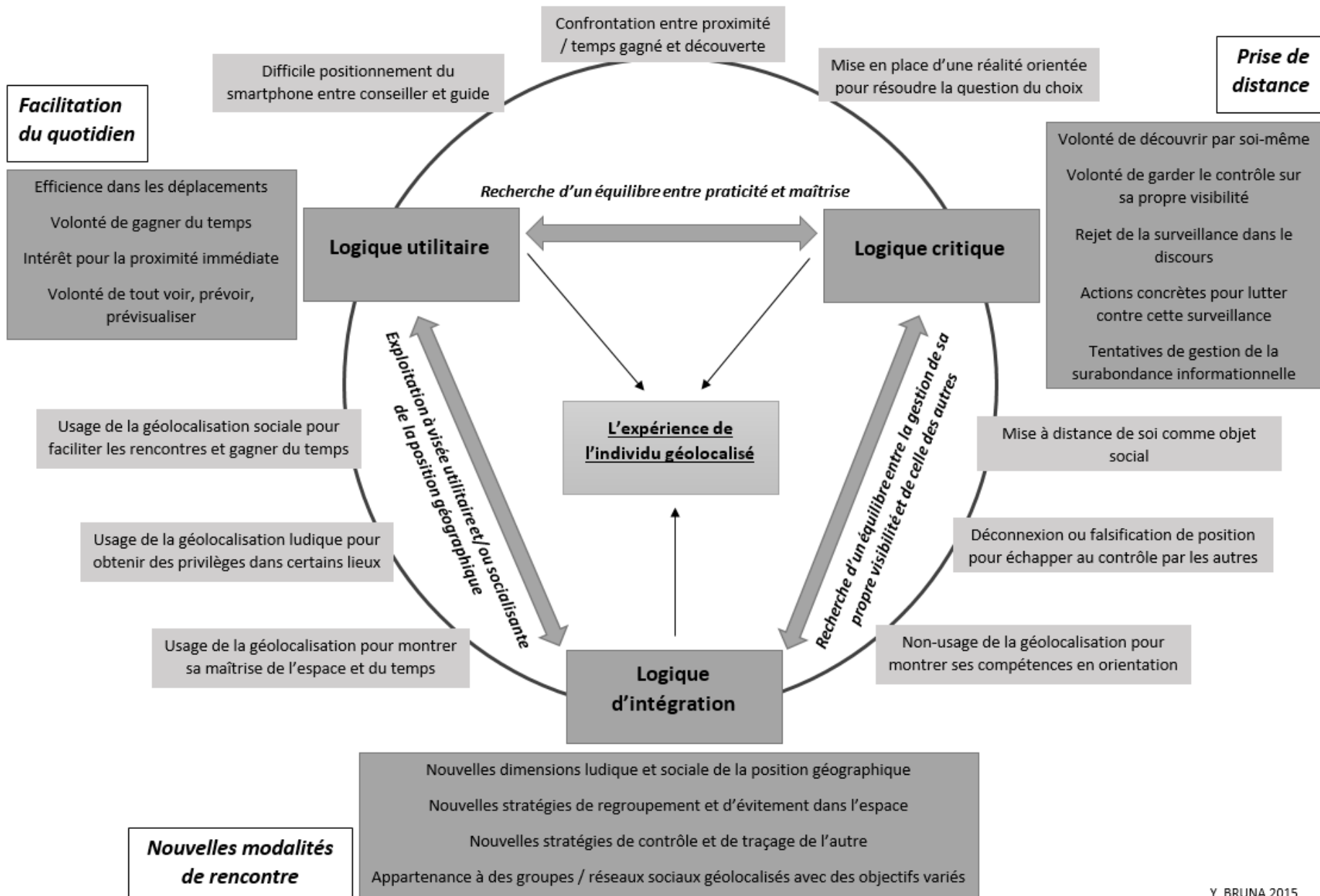
Aussi, sur la quatrième de couverture de son ouvrage *Le culte de l'urgence*, Nicole Aubert affirme que « *l'urgence a envahi nos vies : il nous faut réagir dans l'instant, sans plus avoir le temps de différencier l'essentiel de l'accessoire.* » Or, si nos enquêtes nous ont permis d'esquisser le profil d'un individu contemporain géolocalisé sans cesse à la recherche de la proximité dans ses déplacements, caractérisé par une éternelle volonté d'efficacité et donc de se mouvoir vite et bien dans un espace qui pourrait parfois lui apparaître surchargé, n'est-ce pas parce qu'il est soumis à cette pression temporelle permanente ? S'il cherche à acquérir cette délicate maîtrise d'un espace dans lequel il n'est qu'un figuré parmi d'autres, n'est-ce pas pour être en mesure de répondre à ce besoin de réagir « dans l'instant », ou encore parce qu'il ne peut plus, justement, « différencier l'essentiel de l'accessoire » et est donc contraint de laisser l'outil le faire à sa place ? Ses déplacements sont-ils encore réfléchis et volontaires ou simplement conditionnés par une agrégation d'algorithmes complexes ? Cette dernière interrogation prend tout son sens car, si notre enquête ne peut rendre compte de ceci, nous savons à quel point les déplacements d'individus peuvent être anticipés, prévus et tracés à l'ère des Big Data, sur fond de recoupements de métadonnées. En fait, c'est peut-être depuis qu'il pense maintenant savoir où aller et comment s'y rendre que l'individu géolocalisé semble le plus perdu, et c'est ici que mettre en lien nos trois hypothèses sur l'espace, le temps et les autres, afin d'en arriver de façon globale à l'expérience au monde de cet individu, devient intéressant. C'est en effet en se focalisant sur ces trois thèmes centraux dans notre recherche que l'on observe une progression qu'il nous semble pertinent de développer... La géolocalisation était initialement une technologie visant à apporter un contrôle sur l'espace et le guidage par satellite utilisé dans le cadre de la navigation routière en était la plus fidèle représentation. Les témoignages recueillis dans cette recherche nous ont par la suite amenés à reconsidérer ce premier point de vue aujourd'hui bien obsolète : c'est à travers l'acquisition d'un contrôle certes relatif sur le temps que l'individu géolocalisé tente de contrôler l'espace. Cela peut passer classiquement par une plus grande maîtrise dans la durée d'un itinéraire en temps réel mais aussi par l'anticipation et la prévisualisation de ce même déplacement. La précision temporelle dont la géolocalisation gratifie l'individu s'avère de plus rassurante

lorsque ce dernier est soumis à une situation d'urgence, en lui permettant de s'affranchir de trop vagues « j'arrive d'ici un quart d'heure » ou « dans vingt à trente minutes » pour laisser la place à un « d'après le GPS je suis chez toi dans treize minutes ». Tout autant que le retard, l'approximation dérange car, dans nos sociétés contemporaines, le temps est sans doute devenu trop précieux pour en être réduit à des amplitudes aussi vagues.

Mais surtout, au-delà du diptyque espace-temps, la majeure partie de nos résultats étaient consacrés aux nouvelles expériences aux autres. À ce titre, nous posons pour troisième hypothèse que la connaissance de la position géographique des proches et, réciproquement, la connaissance qu'ont les proches de la position géographique de l'utilisateur de services géolocalisés entraînaient de nouvelles stratégies de contrôle, d'évitement et de falsification de leur position de la part des individus. Les témoignages recueillis lors de notre terrain principal ont permis de valider au moins en partie cette dernière hypothèse mais c'est davantage notre enquête complémentaire auprès des adolescents géolocalisés par leurs parents qui nous a permis de comprendre que c'est ici que se dessinait véritablement une nouvelle forme de contrôle. Dès lors que la géolocalisation permet le repérage (souhaité ou non) d'individus dans l'espace, elle dépasse de loin le cadre délimité d'un contrôle du temps qui octroyait aussi un contrôle de l'espace. En effet, le véritable contrôle dont il est ici question et sur lequel nous avons souhaité nous attarder dans la seconde partie de cette thèse, c'est bien celui des individus par leurs pairs. C'est là un élément révélateur que nous souhaitons faire ressortir des résultats obtenus : d'une grille d'entretien qui commence de façon très globale sur le vécu des déplacements pendulaires de la part d'utilisateurs de services de géolocalisation, nous en arrivons au fur et à mesure de la progression de l'interview à nous arrêter sur des pratiques bien moins conventionnelles dans lesquelles la vie privée et même l'intimité de l'individu se trouvent sans cesse remises en question. S'il n'est pas difficile de définir les contours des usages généraux des technologies de géolocalisation, il nous apparaît donc suite à ces terrains bien plus audacieux d'affirmer avec précision où ces usages s'arrêtent aujourd'hui. Cela est d'autant plus vrai que cette limite imaginaire que l'on pourrait penser dictée par la morale et le bon sens est sans cesse repoussée par l'innovation technologique ; de nouveaux outils et algorithmes permettent en effet de pousser l'intrusion toujours plus loin. Praticité et facilitation du quotidien se heurtent donc à une nécessaire mais pas toujours suffisante prise de distance face à ces systèmes experts, mais il ne s'agit pas là du seul dilemme avec lequel l'individu contemporain doit composer.

1.2 Un individu traversé par des tensions

Réfléchir à l'expérience au monde de cet individu qui joue et profite de l'importance de la position géographique dans la société contemporaine (tout autant qu'il peut la subir) revient à s'interroger sur les tensions qu'il développe en se connectant à ces systèmes. Les réponses à nos hypothèses doivent donc être accompagnées d'une réflexion plus globale qui vise à éclaircir notre principale interrogation dans cette recherche, à savoir : **que vit concrètement l'individu lorsqu'il se géolocalise ou géolocalise un objet dans l'espace ?** Nous proposons d'illustrer l'ensemble des éléments de réponse que nous avons obtenu jusqu'à présent dans un schéma qui s'articule autour des trois logiques d'action (utilitaire, d'intégration et critique) présentées dans les travaux de François Dubet et Francis Jauréguiberry et que nous introduisons précédemment.



Construit à partir de « *l'expérience du branché* » de ce dernier auteur, notre schéma présente un double objectif. Il s'agit d'abord de rendre compte des différents résultats qui découlent des terrains effectués en insérant ces derniers dans une logique d'action précise. La réalisation de ce travail appuie le fait que, comme dans le cas d'autres technologies de l'information et de la communication, l'utilisation des services de géolocalisation sur smartphone s'inscrit dans le cadre de ces trois logiques d'action. Nous retiendrons à titre d'exemple la volonté de gagner du temps comme incluse dans une stricte logique utilitaire, tandis que les nouvelles modalités de rencontre et de regroupement dans l'espace font principalement référence à une logique d'intégration, ou encore que la volonté de garder un contrôle sur sa propre visibilité, signe à la fois d'une prise de distance et d'une tentative d'autonomisation de la part de l'acteur, s'insère pour sa part dans le cadre d'une logique critique.

Cependant, nous essaierons d'aller au-delà de cette vision tripartite. L'intérêt de cette représentation schématique de l'expérience de l'individu géolocalisé est bien sûr d'aller au-delà d'une séparation entre ces différentes logiques afin de s'arrêter sur ce qui se trouve à l'interface de celles-ci. Cela fait ressortir par la même occasion un lien de réciprocité entre ces différentes logiques, révélé par les tensions que nous allons développer. Par exemple, l'appropriation des technologies de géolocalisation et les différents usages qui sont ressortis des entretiens laissent apparaître un lien direct entre la logique utilitaire et la logique critique, que nous qualifions de la recherche permanente d'un équilibre en praticité et maîtrise. Cela est d'autant plus parlant lorsque, selon les individus interrogés, nous assistons à une opposition directe entre différents usages. Pour certains, le non-usage des applications de géolocalisation lors d'un déplacement représente un moyen efficace de montrer ses compétences personnelles en orientation. Si celles-ci sont suffisamment développées, alors la technologie semble bien dispensable : c'est ce que nous montrait Martin à travers l'anecdote du touriste allemand qui tenait à montrer qu'il se repérait avec une boussole et une carte topographique. Mais, dans le même temps, rappelons-nous d'Aurélien qui nous faisait part d'une anecdote bien différente, lorsque son collègue était « harcelé » de demandes car, quelques années auparavant, lui seul possédait un smartphone disposant de services de géolocalisation à son bureau. Qu'il s'agisse de se montrer avec en public ou au contraire d'insister sur le fait que cette technologie ne lui est pas utile, l'individu n'utilise donc pas la géolocalisation que pour lui-même : dans ce dernier exemple, notre schéma laisse donc apparaître un lien entre les deux logiques utilitaire et d'intégration, et nous pourrions même faire un rapprochement avec la logique critique dès lors que dans ce cas précis, il s'agit davantage d'une mise en valeur de soi à travers l'usage de

services qui présentent, dans le cas présent, un objectif de facilitation du quotidien. En revanche, dans le cas du touriste allemand, ce sont d'abord les logiques critique et d'intégration qui sont de loin prioritaires. L'idée est ici de mettre en avant, de « vendre » cette prise de distance à l'autre à travers l'exhibition de sa propre autonomie.

Il est enfin question de la mise à distance de l'acteur par rapport à son personnage social perçu comme un ensemble de données et de traces. Certains individus ont explicitement déclaré qu'ils refusaient d'être considérés comme la somme des traces qu'ils laissaient dans l'espace. C'est ici que le sujet prend de la distance sur son empreinte spatiale, qu'il fait preuve d'une certaine réflexivité sur ce qu'il montre de lui à travers ces technologies.

1.2.1 Voir sans être vu, ou comment rester un inconnu sans être au milieu d'inconnus

À l'interface des trois logiques d'action précédemment exposées, une première tension que nos répondants mettent en évidence est la suivante :

L'individu contemporain doit constamment remettre en question sa propre visibilité pour être en mesure de gérer ce qu'il souhaite voir dans l'espace.

Les logiques utilitaires et d'appartenance se heurtent donc ici à la logique d'autonomisation lorsque la subjectivité de l'individu est remise en question par le biais de ces outils affichant d'abord de l'information de type pratique et de l'information permettant de s'intégrer, d'éviter, voire de contrôler les autres dans cet espace. Devenir visible sous-tend nécessairement l'idée d'une intégration dans cet espace hybridé, avec en filigrane l'acceptation d'être un point parmi d'autres points et d'accéder à de nouvelles modalités de rencontre avec ces points. Nous pouvons comparer une telle situation avec celui qui se met « en ligne » sur un logiciel de messagerie instantanée ou un réseau social : dans cet espace numérisé, l'individu devient *en ligne* également, il apparaît disponible et peut aller jusqu'à signaler sa position (*check-in*) pour le faire savoir. Passer invisible, c'est soit faire la démarche d'essayer de redevenir anonyme pour différentes raisons, soit vouloir privilégier le caractère inattendu de la rencontre. Mais dans tous les cas, en affichant sa position, l'individu géolocalisé bouleverse profondément son rapport aux autres dans l'environnement urbain. Par le biais de cette déclaration de présence, l'acteur n'est plus un « inconnu au milieu d'inconnus » tel que nous le décrivait Sennett²²⁶ ; il rentre au contraire dans le jeu d'une relation de réciprocité liée au partage de sa localisation. Les services de géolocalisation sont

²²⁶ Sennett R. (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 282p.

en effet conçus de telle sorte que pour connaître la position d'un contact, il est indispensable d'accepter d'être géolocalisable au préalable.

Parmi nos répondants, seul Alexandre contourne cet obstacle en géolocalisant l'ensemble des produits Apple sous un compte unique, se rapprochant davantage de ce regard panoptique, du « voir sans être vu », dès lors qu'il profite de cette visibilité sans avoir la contrainte de se mettre dans une situation dans laquelle il devient lui-même visible. Pour l'individu géolocalisant, qui possède donc ce contrôle sur l'individu géolocalisé, ce n'est de toute façon pas le repérage géographique de son action mais la temporalité de sa réalisation qui dérange. En effet, nos jeunes répondants, parfois localisés à leur insu, ont implicitement mis en évidence que ce n'est pas le lieu de la récolte de leurs données qui les inquiétait mais davantage le moment auquel ils étaient effectivement tracés. L'acteur s'inclut donc dans cet environnement hybride où demeurer un inconnu dans la ville n'est plus un caractère « par défaut » inhérent à l'espace urbain : c'est au contraire le résultat d'une addition entre une volonté de déconnexion et la délicate réalisation pratique de celle-ci.

L'équation est d'autant plus complexe qu'elle soulève la dimension du risque de la déconnexion à ces outils ou, au moins, du non-partage de sa position. Pour nos interviewés, refuser le recours à ces services revient à s'exposer à diverses négativités potentielles, telles que le fait de tomber sur une mauvaise adresse (cf. Alexandre avec son choix de restaurants à proximité), de limiter volontairement son rayon d'action dans l'espace (cf. Damien avec son choix de cliniques pour une intervention chirurgicale), ou de ne pas arriver à temps à un rendez-vous (cf. Marion pour qui le contrat passé avec un individu à rencontrer justifie à lui seul l'utilisation de ces services). Tout comme il prend le risque de rater une information en se déconnectant même partiellement des technologies de l'information et de la communication, l'individu géolocalisé est soumis au risque de rater une rencontre, un événement s'il choisit de ne pas apparaître sur la carte numérisée de ses contacts. Cela se vérifie auprès de nos jeunes répondants qui déclarent désormais davantage se fier à cet outil et organiser des rencontres par le biais de réseaux sociaux en lieu et place d'appeler l'ensemble de leurs contacts pour vérifier individuellement qui peut, ou non, être disponible.

Cet élément est à mettre en relation avec des attentes toujours plus fortes relatives à la connaissance de l'espace que les individus interrogés soulevaient précédemment (cf. partie 2, 1.2.5). Comme il est aujourd'hui attendu que l'individu possède cette connaissance augmentée de l'environnement qui l'entoure au point d'être en mesure de rejoindre l'autre dans n'importe quel cadre spatio-temporel défini, nous assistons à une montée progressive des

exigences liées à la maîtrise par l'individu de ses mouvements dans cet espace. De même, si les individus les plus connectés font le choix d'être visibles, il s'agit alors pour les utilisateurs de services géolocalisés de suivre le rythme et de se placer à leur tour dans cette situation d'hypervisibilité. Nous en arrivons ainsi à un monde où l'absence volontaire de visibilité dans cet environnement doit se justifier, comme en témoignent nos répondants qui sont régulièrement tracés par leurs proches (adolescents ou adultes par ailleurs), un monde dans lequel la déconnexion même éphémère devient l'objet d'un reproche, d'un doute et s'ensuit d'une discussion.

Cela ajoute une pression sur l'individu qui doit se questionner constamment sur qui a accès à sa position, car une utilisation importune de cette dernière empêche tout retour en arrière, accentuant la nécessité de la gestion de ses données a priori puisqu'après, « cela sera trop tard ». Cette gestion de la vie privée est d'autant plus délicate que, pour Pierre-Antoine Chardel, « *l'utilisateur entretient un rapport essentiellement consumériste au progrès technologique [qui le rend] trop peu conscient des logiques d'instrumentalisation qui se répandent dans la société numérique*²²⁷ ». Cette affirmation trouve son écho dans les résultats obtenus ici, la difficulté majeure restant la sensibilisation des individus à ces problématiques de la protection des données personnelles à l'heure où, dans notre société du regard et de la surveillance, domine une certaine prévalence de la visibilité. Ainsi, pour échapper à cette situation d'hypervisibilité potentiellement contraignante et génératrice d'irréversibilités, l'individu doit gérer de façon simultanée ce qu'il souhaite voir dans cet espace et ce qu'il ne souhaite pas montrer, à travers sa réflexivité sur son utilisation de ces technologies et sur des compétences qu'il développe au fil du temps. C'est le fait de parvenir à cet équilibre délicat qui rend l'acteur bénéficiaire de la géolocalisation et non soumis à des services intrusifs sur lesquels il n'a pas le contrôle.

²²⁷ Chardel P.-A. (2014), « Capture des données personnelles et rationalité instrumentale. Le devenir des subjectivités en question à l'ère hypermoderne », Contribution pour le colloque CREIS-TERMINAL des 3 et 4 Avril 2014 à Nantes.

1.2.2 Une vision du monde supposément enrichie, mais parfois surchargée

Cela nous amène à une deuxième tension. Il existe dans cet environnement hybridé surchargé d'informations des éléments que l'individu souhaite voir (comme les points d'intérêt à proximité ou ses contacts autour de lui) mais, surtout, beaucoup d'autres qui s'imposent à lui sans qu'il n'en fasse la demande. Cela nous ramène classiquement à notre réflexion sur la sphère de l'hypervisible, et donc du trop visible dans un espace où il s'agit désormais pour l'individu de filtrer l'information afin de ne pas en être envahi.

L'utilisation intensive des technologies de géolocalisation fait apparaître un écart significatif entre ce que l'acteur souhaite voir et ce qui est affiché sur l'écran de son smartphone.

Savoir trier ce contenu et faire ses propres choix nécessite à la fois une prise de distance par rapport à ces services et, là aussi, des compétences techniques spécifiques pour parvenir à appréhender ce nouveau rapport à l'espace du visible et du masqué. Parallèlement, nous retrouvons ici notre distinction entre un smartphone qui *conseille* l'individu, de telle sorte que ce dernier conserve une certaine latitude sur ses mouvements, et un smartphone plus envahissant encore qui devient alors un *guide* duquel il est difficile de s'extirper. La confiance parfois aveugle accordée à l'outil de géolocalisation mise en relation avec le caractère orienté des résultats affichés par le terminal découlent ainsi sur des déplacements mais aussi potentiellement des rencontres *subies* et non *choisies*. Dominique Cardon s'appuie sur cette métaphore du guidage par satellite pour expliquer l'ensemble de nos choix qui seraient implicitement construits et orientés par les algorithmes qui « *se sont glissés silencieusement dans nos vies, (...) ne nous imposent pas la destination mais nous demandent de suivre leur route* », tout comme ils « *procèdent d'un désir d'autonomie et de liberté mais contribuent à assujettir l'internaute à cette route calculée, efficace, automatique, qui s'adapte à nos désirs en se réglant secrètement sur le trafic des autres*²²⁸ ». Ce rapprochement entre le guidage dans l'espace à travers l'usage de services géolocalisés traditionnels et le guidage de nos vies par des métadonnées et les algorithmes qui les exploitent trouve son écho dans nos résultats, dès lors qu'il s'agit pour Google, Apple, Facebook et autres firmes de « *guider sans contraindre, (...) d'orienter sans obliger*²²⁹ ». Cela nous renvoie aux problématiques de l'attention et à un

²²⁸ Cardon D. (2015), *A quoi rêvent les algorithmes ? Nos vies à l'heure des Big Data*, Paris, Seuil, p.106

²²⁹ *Ibid.*, p.101

acteur qui se situe constamment, pour Yves Citton, « *entre des surcharges et des pénuries attentionnelles*²³⁰ » directement liées à la numérisation de nos environnements.

Il ressort en effet que dans ces conditions, la logique d'autonomisation de l'acteur est une nouvelle fois mise à l'épreuve. Les discours de nos répondants ont maintes fois révélé un manque de recul sur l'utilisation des services de géolocalisation pour lesquels une confiance exacerbée mais également une certaine dépendance se justifient régulièrement par la prépondérance d'une forte logique utilitaire. La géolocalisation sur smartphone est d'abord vécue comme une échappatoire à des *contraintes* spatio-temporelles, alors que son usage en soulève inévitablement de nouvelles qui sont, au premier abord, moins visibles. En ayant le sentiment de maîtriser les distances, qu'elles se mesurent en kilomètres ou en minutes, l'individu géolocalisé gagne des libertés autant qu'il risque en perdre. Son sens de l'orientation et ses requêtes auprès d'autres individus présents autour de lui s'effacent progressivement car tous deux deviennent dispensables. L'acteur s'affranchit du recours à sa propre réflexion ou à celle des autres pour la gestion de son mouvement dans l'espace et transfère ces charges à son terminal connecté, en ayant cette impression de gagner en autonomie alors que celle-ci est simplement répercutée sur l'utilisation d'une machine.

À ce titre, nous parlions précédemment d'une certaine passivité de l'individu lorsque celui-ci semble à ce point conditionné dans ses déplacements et rencontres, lorsqu'il fait ses choix non pas en fonction de ce qu'il voit lui-même mais plutôt en fonction de ce que l'écran affiche. Cela sous-tend également, de façon plus large, que l'utilisateur de services géolocalisés n'est pas nécessairement celui qui voit tout : il est peut-être, en réalité, celui qui voit peu. Bien sûr, nos répondants mais aussi nos recherches annexes renforcent de façon récurrente cette idée d'une possible visibilité complète et exhaustive de l'environnement traversé, mais nous pourrions nous demander si celle-ci ne serait pas au moins en partie illusoire. Il s'agit en effet de différencier ce qui peut être vu et ce qui l'est en substance, de même qu'il ne faut pas oublier que les nouvelles expériences à l'espace, au temps et aux autres de l'individu sont dans cette situation directement conditionnées par les flux et surcouches informationnelles qui s'affichent sur l'écran de son terminal. La logique d'intégration se trouve également confrontée à l'utilisation massive des réseaux sociaux géolocalisés et autres applications permettant par exemple le repérage géographique des proches, puisqu'il se pose ici la question de ce qui se voit, ce qui se voit davantage, et ce qui ne se voit pas. Cela renvoie d'abord à des stratégies de mise en valeur de soi sur ces espaces numérisés, par exemple *via*

²³⁰ Citton Y. (dir.)(2014), *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, p.19

l'envoi de photographies géotaggées ou l'actualisation régulière de son statut sur ces réseaux. Mais il ne faut pas, en retour, occulter la présence de ce qui ne se voit pas, ce qui inclut par exemple les déconnectés qui ne sont pas visibles dans le cyberspace mais habitent l'espace physique.

Une distinction est donc à effectuer entre le contenu demandé par l'individu, celui qui s'affiche en plus de celui demandé, et celui qui ne s'affiche pas alors qu'il est demandé. Ces trois éléments concourent à renforcer cette idée d'une réalité certes orientée mais surtout possiblement diminuée de cet environnement hybride dans lequel l'individu, persuadé d'après les témoignages recueillis d'avoir une vision augmentée car enrichie d'un point de vue informationnel de l'espace, montre bien des difficultés à adopter une réflexivité suffisante sur ce qui se présente à lui et ce qu'il doit en faire. En conséquence, l'individu peine à trier l'information choisie et l'information subie, ce qui résulte en une profonde artificialisation de sa perception de l'espace mais aussi des autres dans cet espace.

1.2.3 La découverte et l'errance à l'ère de la surabondance informationnelle

Nos répondants réfléchissent pour la plupart d'entre eux à la recherche d'un équilibre difficile entre la volonté, d'une part, d'en savoir toujours davantage sur l'environnement qui les entoure mais, d'autre part, d'y conserver une part de méconnu voire d'inconnu afin de conserver un contrôle sur leurs actions et de préserver une volonté de découverte, sérieusement amoindrie au quotidien par l'utilisation des services de géolocalisation.

Autrement dit, il se distingue la volonté permanente de « tout » voir, prévoir et prévisualiser, qu'il s'agisse des lieux ou du temps requis pour les atteindre mais aussi des individus présents dans ces lieux, qui rentre en contradiction avec l'envie d'errer, de découvrir l'espace, de l'explorer.

C'est ici l'instrumentalisation de l'espace qui est laissée pour compte, au profit de la résurgence d'une forte logique d'autonomisation, notamment dans le contexte du long déplacement et, *a fortiori*, du voyage. Nous semblons progressivement nous diriger vers une sacralisation de l'inconnu dans cet environnement alourdi par une telle quantité d'informations, vers un monde dans lequel la découverte, sous-tend une fierté, un mérite car elle ne peut découler que d'une recherche approfondie de la part de l'acteur. C'est dans ces conditions que le déconnecté met en valeur des compétences pratiques plus traditionnelles pour aller à l'encontre de ces nouveaux rapports à l'espace et aux lieux, et nous pouvons y

retrouver ici le voyageur décrit par Martin qui présentait fièrement sa carte topographique et sa boussole comme palliatifs à cette numérisation cartographique qui laisse bien peu de place à l'inconnu et ne nécessite pas davantage un quelconque sens de l'orientation.

À l'heure où l'individu hyperconnecté se trouve pour ainsi dire assujéti aux technologies de l'information et de la communication pour être en mesure de répondre à des demandes du quotidien profondément marquées par l'urgence et l'immédiateté, celui qui sait s'affranchir de cette connexion pourrait apparaître dans ce contexte comme conservant un seuil de liberté qui pourrait sembler définitivement perdu par l'utilisateur intensif de services géolocalisés. Ce point de vue n'est que rarement partagé par nos interviewés qui, au contraire, ramènent cette prise de distance à une simple perte de temps, totalement décalée par rapport à des impératifs d'exigence auxquels les TIC, selon eux, apportent de façon évolutive et dynamique des éléments de réponse.

Contrairement à la perte involontaire dans l'espace qui est donc négativement vécue d'un point de vue temporel, se mettre dans une situation d'errance peut être perçu positivement mais semble devenir de plus en plus difficile à atteindre pour l'individu géolocalisé. Lorsque cette possibilité de « tout voir » (qui reste nous l'avons dit très potentielle) est considérée comme acquise, se laisser surprendre nécessite là aussi une prise de distance par rapport à des services qui sont admis comme facilitateurs du quotidien précisément parce qu'ils représentent un « remède » à l'imprévu.

Cela sous-entend d'abord que l'imprévu, la surprise, l'incertain sont tous trois des obstacles pour l'individu hypermoderne souhaitant à tout prix demeurer maître du temps, maître de l'espace et donc maître du visible. Même s'il est souvent adopté, ce point de vue n'est pas unanimement accepté par nos répondants qui, selon le contexte, recherchent parfois l'incertitude et la méconnaissance, à tel point que dans cet environnement où tout peut potentiellement être visible, ce qui n'apparaît pas encore peut être perçu comme d'autant plus précieux. Rappelons-nous par exemple des individus interrogés qui, dans le contexte du voyage, esquivait volontairement les itinéraires conseillés par Google Maps : ce qui est massivement fréquenté ne perd-il pas de sa valeur ? Souvenons-nous aussi de ces mêmes individus qui refusaient de se rendre dans un restaurant, un hôtel ou un lieu remarquable déjà évalué, noté, commenté voire même photographié sous le prétexte de découvrir quelque chose de nouveau, cette nouveauté étant modestement réduite à ce qui n'était tout simplement pas encore affiché à l'écran.

De façon surprenante, la géolocalisation est aussi utilisée pour se débarrasser de contraintes atypiques liées au déplacement : alors que se mouvoir dans l'espace nécessite une concentration pour arriver à destination, qui est donc l'objectif à atteindre, le guidage par satellite peut aussi être vécu comme un palliatif à ce focus constant sur un itinéraire et profiter, au contraire, de la charge esthétique du paysage environnant. La perte est d'autant moins pénalisante que ce même itinéraire peut à tout moment être recalculé par le logiciel, invitant en quelque sorte à l'errance dès lors que le smartphone est en mesure de corriger l'erreur sans nécessiter une attention particulière de l'individu.

Un constat similaire se pose avec des applications comme Street View qui peuvent annihiler toute sensation de découverte dès lors qu'elles révèlent l'inconnu en illustrant le réel avec une grande fidélité, par le biais de photographies et de représentations tridimensionnelles. Mais cela serait laisser sous silence certains discours recueillis, comme celui de Martin qui déclare au contraire que la carte est tout à fait en mesure de continuer à faire rêver. La numérisation du monde, telle que nous la percevons à travers par exemple Google Earth, peut tout aussi bien représenter la quintessence de ce fantasme de la découverte, de l'évasion « à portée de clic », de la « téléportation » vers un ailleurs physiquement lointain mais suffisamment illustré pour nous paraître immédiatement plus familier.

Penser la géolocalisation comme une entrave à l'errance et à la recherche d'une subjectivité dans le regard de l'acteur sur le monde qui se présente à lui paraît dès lors bien réducteur et nous adopterons une approche plus contrastée. De la même façon que les réseaux sociaux géolocalisés créent et détruisent simultanément du lien social, l'usage des technologies de géolocalisation sur smartphone révèle la complexité de cette tension entre ce qui est vu et ce qui ne l'est pas, ce qu'il est possible de voir et ce qui ne doit pas l'être, nécessitant dans tous les cas de dépasser un traditionnel manichéisme où une vision technophile s'oppose à une approche technophobe de l'outil, laissant de côté cette indispensable nuance.

1.2.4 Une prise de conscience des risques liés au traçage des individus qui suscite plus ou moins d'inquiétudes selon la source de ce contrôle

Les individus interrogés sont enfin conscients que le manque de contrôle sur la gestion de leur visibilité dans l'espace et par les autres entraîne nécessairement des risques liés à la préservation de leurs données personnelles. La situation est toutefois un peu plus complexe...

Certes, nous assistons de la part de nos répondants à une *prise de conscience* des enjeux liés à l'utilisation de la géolocalisation, mais elle mène rarement à une démarche de déconnexion même temporaire... sauf dans le cas de la localisation par des proches.

Trois points sont évoqués ci-dessus. Nos répondants ont d'abord montré, de façon plus soutenue que ce à quoi nous nous attendions, à quel point ils savaient ces technologies intrusives. En prenant un certain recul sur leur utilisation quotidienne de la géolocalisation, ils en sont majoritairement venus à s'exprimer sur leurs craintes vis-à-vis des libertés individuelles et, en conséquence, sur le fait d'évoluer dans un environnement où chaque mouvement est systématiquement interprété et retranscrit par des organismes mais aussi par des individus proches.

De façon plus générale, cela révèle que même si elle est parfois superficielle, l'individu possède dans tous les cas une connaissance des risques qui découlent d'une utilisation intensive des applications de géolocalisation. Or, c'est parce qu'il possède cette connaissance que sa faible réaction face à ce qu'il appréhende comme une menace pour sa vie privée surprend. Nous avons montré que les choix de l'acteur étaient très souvent motivés par deux logiques d'action – utilitaire et d'intégration – qui s'avéraient prioritaires par rapport à une logique de subjectivation ici en retrait. L'efficacité dans le déplacement et la performance dans la gestion de sa propre temporalité amènent l'individu à laisser de côté ce qui peut le menacer. Lorsque ce gain d'autonomie très théorique se trouve contrebalancé par un traçage constant et des utilisations commerciales *a posteriori* permises par la récolte de ces données, l'individu reste souvent passif. Il s'agit là d'une idée forte à retenir de nos entretiens, qui interroge sur le rôle de l'acteur face à ces technologies : oui, le pistage souvent impromptu par Google, Facebook, Apple, Microsoft ou autres firmes exploitant et/ou revendant ces données dérange et questionne l'individu géolocalisé, mais rarement au point de l'amener à prendre des distances sur ses propres pratiques et tenter d'agir en conséquence.

En fait, la volonté d'autonomisation prend le dessus dans ce cas particulier. Si la récolte et l'utilisation des données de localisation restent floues pour l'acteur lorsqu'elles proviennent des organismes suscités, le traçage par des proches représente au contraire une situation concrète bien plus dérangeante. Lorsqu'il tente de falsifier sa position réelle ou qu'il met en œuvre toute autre stratégie d'évitement afin de ne pas être repéré par ses pairs, l'individu montre qu'un nouveau palier dans sa sphère privée a été franchi ici et qu'il souhaite reprendre le contrôle sur sa propre visibilité... encore faut-il qu'il en ait les moyens techniques. Lorsque cela n'est pas le cas, l'individu géolocalisant exerce par le biais d'applications spécifiques une forte pression sur l'individu géolocalisé qui peine souvent à mettre en place des stratégies de falsification ou de trucage de sa position suffisamment efficaces. Cela met en évidence l'ascendant direct et potentiellement irréversible de celui qui voit sur celui qui est l'objet de cette visibilité.

Le schéma récapitulatif que nous avons pu produire à partir de nos résultats et les tensions que nous venons de développer invitent tous deux à aller plus loin dans notre réflexion. Plus particulièrement, la deuxième et la dernière de ces tensions semblent révélatrices de changements sociaux plus globaux et nous amènent à nous interroger respectivement sur les notions de visibilité et de surveillance dans un environnement surchargé d'informations géolocalisées qui n'est autre que celui dans lequel nous évoluons aujourd'hui.

2. Redéfinir l'espace du visible à travers l'usage des services de géolocalisation

La gestion de sa vie privée et de ses données de localisation auprès de ses pairs, ses rapports à l'espace et au temps largement marqués par une volonté d'anticipation et d'adaptation en temps réel, son vécu du déplacement caractérisé par le filtrage et le choix ou encore ses rapports aux autres qui, selon les cas, s'ancrent également dans cette volonté de connaissance exhaustive et de contrôle amènent l'individu à se questionner sur ce qui représente, aujourd'hui, la sphère du visible. Ce constat s'accroît lorsque nous prenons également en compte nos terrains complémentaires... Que dire des individus géolocalisés en situation de handicap visuel dont le quotidien est en partie marqué par la recherche du visible à travers d'autres sens par le biais des technologies de géolocalisation ? Que dire aussi des adolescents géoréférencés qui ne sont plus qu'un figuré ponctuel dans l'espace, parfois dans le seul but de satisfaire la curiosité de ceux qui veulent en voir juste un petit peu trop ?

Mais au-delà d'une distinction traditionnelle entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas à travers l'usage des services de géolocalisation, il s'agit d'ajouter à l'équation de ce qui est visible par défaut, ce qui peut le devenir lorsque l'individu le souhaite et bien sûr qui ne devrait pas l'être. L'individu géolocalisé est, d'abord, un individu hypervisible.

2.1 Une société marquée par une radicalisation de la visibilité

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous quelque peu sur le terme hypervisibilité employé plus haut, puisque nous lui accorderons une importance toute particulière dans cette partie. D'abord, le recours au préfixe « hyper » se justifie par notre volonté de souligner un *excès* de visibilité. Il ne s'agit pas seulement de dire que ce qui était auparavant visible le devient plus encore, c'est selon nous l'idée du quantitatif qui domine : nous en arrivons dans une société du regard où, à travers l'usage des TIC et plus particulièrement en ce qui nous concerne l'utilisation intensive de services géolocalisés, tout peut devenir potentiellement visible. L'information obtenue par le biais de ces services, par exemple sur les lieux fréquentés mais aussi sur les individus présents dans ces lieux, n'est donc que le reflet de cette exacerbation de la sphère du visible.

Pour Nicole Aubert, nous en arrivons également à une injonction de la visibilité qui renvoie « *non plus à ce que l'individu fait – à ses pratiques, à ses compétences, à ses actes – qui laissait place à l'existence d'une sphère de l'intime protégée du regard des autres, mais à ce*

qu'il montre de lui²³¹ ». Dans le collectif *Les tyrannies de la visibilité*, les auteurs interviennent majoritairement sur l'idée d'une visibilité liée à l'exposition du soi, symbole d'une recherche de la part de l'acteur de la préservation d'un espace d'expérience intérieure : il s'agit d'être visible pour exister. Dans ce contexte, Nicole Aubert insiste sur l'obsolescence du cogito cartésien « *je pense donc je suis* » auquel s'est aujourd'hui substitué, dans notre société marquée par « *la primauté de l'image et la suprématie de l'apparence* »²³², un nouveau cogito « *je vois, je suis vu, donc je suis* »²³³. Si nous n'omettrons pas de nous intéresser au « je suis vu » dans cette partie, c'est principalement le « je vois » que nous souhaitons traiter en profondeur à travers le spectre des applications de géolocalisation. Mais qu'est-ce que « voir » en sociologie et en quoi l'utilisation de services géolocalisés peut-elle amener à une redéfinition du visible ?

Pour Simmel, l'œil accomplit « *une action sociologique unique* » tandis que le regard est « *la forme d'interaction la plus directe et la plus pure* », produisant « *la réciprocité la plus complète* »²³⁴. Pour Urry, il n'y a qu'en « *prenant nos distances que nous avons une vision correcte, détachée du tourbillon de l'expérience quotidienne* »²³⁵. Aussi, Joseph dans *Le Passant Considérable* avance que la ville « *instaure le privilège sociologique de la vue (ce qui se fait) sur l'ouïe (ce qui se raconte)* »²³⁶. Enfin, si pour le géographe Georges Amar, l'usage du baladeur entraînait une modification significative ainsi qu'une personnalisation de notre perception de l'environnement sonore dans l'espace public, il semble donc suite à la présentation de nos résultats que les services géolocalisés altèrent aujourd'hui profondément l'environnement visuel de cet espace. Ainsi, de la même façon que nous personnalisons le son de la ville, il nous est aujourd'hui possible d'en modifier l'image. La nouvelle visibilité de l'espace mais aussi des individus dans cet espace engendrée par l'utilisation intensive des applications de géolocalisation semble ainsi nous renvoyer à l'approche foucauldienne du regard panoptique sur le monde qui nous entoure :

²³¹ Aubert N., Haroche C. (2011), *Les tyrannies de la visibilité*, Toulouse, éditions Erès « Sociologie clinique », p.8

²³² Dans ce même ouvrage, Jacqueline Barus-Michel et Francis Jauréguiberry insistent sur le rôle des TIC dans cette transformation à travers respectivement le rôle des écrans et l'exposition de soi sur Internet.

²³³ *Ibid.*, p.9

²³⁴ Simmel G. (1912), *Mélanges de philosophie relativiste*, F. Alcan, p.22

²³⁵ Urry J. (2000), *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, éditions Armand Colin, p.91

²³⁶ Joseph I. (1984), *Le Passant Considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, éditions Librairie des Méridiens, p.25

« Le vrai effet du Panopticon²³⁷, c'est d'être tel que, même lorsqu'il n'y a personne, l'individu dans sa cellule, non seulement se croie, mais se sache observé. (...) Pas besoin d'armes, de violences physiques, de contraintes matérielles. Mais un regard qui surveille et que chacun, en le sentant peser sur lui, finira par intérioriser au point de s'observer lui-même : chacun, ainsi, exercera cette surveillance sur et contre lui-même.²³⁸ »

Parce que la visibilité entraîne ici la surveillance, il est difficile de ne pas y voir une référence directe au 1984 orwellien²³⁹ au détail près – entraînant cependant une différence fondamentale – qu'il ne s'agit pas exclusivement d'une autorité qui exerce ce regard sur l'individu dès lors que l'individu lui-même peut aussi l'exercer sur ses pairs, nous y reviendrons.

Cette hypervisibilité trouve aujourd'hui écho dans d'autres illustrations cinématographiques mais aussi vidéoludiques qui, en l'amenant à son paroxysme, rendent compte des dangers et irréversibilités d'un monde où tout devient visible. Il est difficile à ce titre de ne pas penser au *Minority Report* de Steven Spielberg (2002) qui met en scène, dans une société peut-être pas si futuriste qu'elle en a l'air, un système dans lequel la délinquance peut être évitée car possiblement anticipée. Le protagoniste John Anderton, agent spécial de l'unité « Pre-Crime » dont l'objectif est littéralement d'intervenir avant le crime en prévisualisant des scènes d'homicides qui interviendront dans un futur proche, se retrouve lui-même pris au piège lorsqu'il apparaît en train de commettre un meurtre dans une des visions. Même si le film fut achevé cinq ans avant l'arrivée des premiers écrans tactiles capacitifs, les mouvements effectués par le protagoniste ne sont d'ailleurs pas sans rappeler ceux que nous effectuons aujourd'hui pour passer d'un écran à l'autre ou encore effectuer un zoom sur une image ou une cartographie.

De son côté, Henry Alex Rubin met en scène dans *Disconnect* (2012) trois situations de la vie quotidienne, auprès de familles dans lesquelles la connexion aux TIC a pris trop d'ampleur au point d'éloigner ces individus les uns des autres au lieu de les rapprocher, amenant dans les trois cas à des conséquences tragiques, mais, contrairement à *Minority Report*, tout à fait envisageables et réalistes. Si le film de Spielberg questionne alors qu'il reste dans la science-fiction, *Disconnect* met aux prises avec des situations concrètes et facilement identifiables qui interpellent le spectateur sur la visibilité de l'individu hyperconnecté autant que sur sa

²³⁷ En référence au modèle panoptique de Jeremy Bentham développé en 1787.

²³⁸ Foucault M. (2003), *Le pouvoir psychiatrique*, Paris, éditions Gallimard, p.78

²³⁹ Orwell G. (1972), *1984*, Paris, éditions Gallimard

dépendance aux TIC, et aux enjeux soulevés par ce qui est présenté comme l'impossible déconnexion à ces dernières.

Pourtant, ce n'est peut-être pas dans une œuvre cinématographique mais dans le monde d'un jeu vidéo que nous sommes au plus près de l'hypervisibilité que nous souhaitons traiter ici : *Watch Dogs*²⁴⁰. L'action prend place dans un Chicago futuriste (mais pas trop) massivement contrôlé par un système d'exploitation avancé appelé CtOS qui met en scène un hacker dont le smartphone devient rapidement une arme de destruction massive. Le jeu met en scène une société dans laquelle la vie privée n'existe plus, et où le smartphone offre une visibilité sans limite tant sur l'environnement traversé que sur les individus rencontrés. À travers cet usage poussé à son extrême des technologies de l'information et de la communication, les développeurs d'Ubisoft nous présentent ainsi un monde virtuel où la géolocalisation et le piratage apparaissent intimement liés pour des résultats volontairement exagérés et inquiétants mais, pour certains, pas totalement irréalisables.

La frontière entre la fiction et la réalité est souvent très mince, ce qui représente une grande force du titre qui questionne constamment le joueur et lui fait prendre conscience que, « finalement, ce que nous voyons ici existe déjà ». Alors que les applications de géolocalisation liées à la reconnaissance faciale font actuellement débat aux Etats-Unis, le smartphone de *Watch Dogs* ne fait qu'exploiter cette tendance et propose des fonctionnalités à peine plus poussées comme la consultation du compte en banque d'un individu rencontré au hasard dans la rue... Alors que la localisation géographique et le repérage en temps réel des événements à proximité font déjà partie de notre quotidien (cf. carte numérisée à droite de la capture d'écran), l'accès aux informations personnelles des individus rencontrés ne semble pas davantage hors de portée : en croisant des données avec celles présentes sur les réseaux sociaux, il n'est pas difficile d'ajouter un âge et une situation professionnelle à un individu inscrit sur une de ces plateformes sous son identité réelle. *Watch Dogs* nous gratifie enfin de quelques citations qui trouvent évidemment un écho dans les travaux sociologiques relatifs à la vie privée de l'individu à l'ère des TIC : « Connection is power » (*la connexion, c'est le pouvoir*), « We are data » (*nous sommes des données*), ou encore « They think I'm a man out of control... but I've never had so much » (*ils pensent que je suis un homme hors de contrôle... mais je n'en ai jamais eu autant*).

²⁴⁰ Jeu vidéo développé par la société Ubisoft et sorti en mai 2014.

Figure 37 : Watch Dogs, ou l'intrusion dans la vie privée poussée à son paroxysme



Ces quelques illustrations cinématographiques et vidéoludiques mettent donc en relief ce que nous entendons par *hypervisibilité*, en soulevant de façon suffisamment grossière pour être efficace mais aussi inquiétante les conséquences qui peuvent aisément résulter de cet *excès* de visibilité. Cela est d'autant plus à prendre en considération que les technologies de géolocalisation sur smartphone jouent un rôle majeur sur le spectre du visible, mais aussi comme nous le montrerons de ce qui ne l'est pas, ou encore de ce qui ne l'est plus.

Gérard Wajcman, qui définit l'hypermodernité comme « *l'apocalypse du visible* », dresse enfin dans *L'œil absolu* un portrait de notre société dans laquelle le regard est définitivement dominateur et se caractérise par la « *foi dans le visible* » à tel point que « *si tout le réel est visible, ce qui ne se voit pas n'est pas réel*²⁴¹ ». Parce qu'elles redéfinissent les contours du visible, les technologies de l'information et de la communication et, parmi elles, les applications de géolocalisation, jouent un rôle majeur dans cette récente prépondérance du regard sur les autres sens. Or, dans un monde où « *voir est une arme du pouvoir* », comme l'énonce Wajcman dans le quatrième de couverture de son ouvrage, ce pouvoir appartient donc très logiquement à celui qui en voit plus, que ce soit à travers la réalité augmentée, les points d'intérêt qui lui sont adjacents ou les autres qui se trouvent dans un périmètre défini.

²⁴¹ Wajcman G. (2010), *L'œil absolu*, Paris, éditions Denoël, p. 21

2.2 Les services de géolocalisation comme nouvel *œil absolu* de l'individu géolocalisé

L'image de l'œil absolu dont la portée du regard ne semble au premier abord aucunement délimitée se complète par la redoutable précision de l'individu qui souhaite repérer géographiquement ses proches. Il n'est pas seulement possible de tout voir, il s'agit également de pouvoir dissocier un élément précis dans cet espace du visible pour l'observer dans le détail et acquérir une information supplémentaire dessus. Et parce que voir est une arme du pouvoir, il est d'autant plus important pour l'individu à la recherche d'un contrôle sur ses pairs de rester « maître du visible ». Isaac Joseph résume cela par la métaphore du sniper, de telle sorte que :

« le sniper s'en prend à la liberté d'aller et de venir et il sait ce qu'il fait : la terreur qu'il exerce n'est pas aveugle, il ne fait pas de victimes au hasard dans la population en général. Sa lunette lui permet de viser très précisément sa cible : le passant singulier qui s'aventure à découvert. Le sniper entend régner sur l'espace de circulation et demeurer maître du visible.²⁴² »

Dans notre société de l'hypervisible où prédominent le regard et l'image, il est certes nécessaire de s'arrêter sur la première approche quantitative du « tout devient visible », mais il ne faut pas omettre son pendant qualitatif au sens où ce qui était déjà visible semble l'être davantage encore. En fait, tout comme la géolocalisation se conjugue au passé, au présent et au futur, elle décline la visibilité qu'elle confère sous plusieurs angles bien distincts mais néanmoins complémentaires. L'ensemble des résultats présentés précédemment révèlent ainsi que ces services amènent à réfléchir sur quatre axes principaux. La géolocalisation est ainsi une technologie pour voir, prévoir et prévisualiser, voir à travers et au-delà et enfin se voir soi-même dans cet espace et parmi les autres.

2.2.1 La géolocalisation, une technologie pour « voir »

Classiquement, l'utilisation des applications de géolocalisation sur smartphone répond le plus souvent à une logique de simplification des déplacements quotidiens et/ou de repérage dans l'espace. Pour cela, l'individu géolocalisé doit d'abord voir l'environnement qui l'entoure ou, si nécessaire, les autres qui s'incluent dans cet environnement. En fin de première partie, nous prenions pour exemple l'infographie de la CNIL sobrement intitulée « la géolocalisation au quotidien » et qui mettait en scène une adolescente à la terrasse d'un café soumise à une vaste

²⁴² Joseph I. (1998), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, p.41

quantité de flux informationnels relatifs à sa propre position géographique mais aussi à celle de ses amis et points d'intérêt à proximité. Ces mêmes flux sont aujourd'hui parfaitement intégrés dans cet espace hybridé où l'univers du visible se trouve étroitement lié à la fois au réel qui nous est adjacent et à l'immatériel qui s'affiche à nous sur l'écran du smartphone. Si cette hybridation spatiale est possible, c'est avant tout parce que nous avons les moyens d'acquérir une vision augmentée du réel par le biais du numérique ou, plus rarement, une vision augmentée du numérique par le biais du réel (accès à certaines informations par le biais d'un QR Code par exemple), c'est ainsi que nous parlons de réalité augmentée et de virtualité augmentée.

Ainsi, cet environnement urbain hybridé laisse indubitablement apparaître ses racines dans cette mixité, conjointe et simultanée, d'un espace physique constamment soumis à des agrégats de surcouches informationnelles numérisées, de telle sorte qu'imaginer l'un sans l'autre résulterait en une perte de données pour l'individu qui se met en situation de voir cet espace par le biais de ce nouveau regard croisé entre ce qui est présenté sur son écran et ce qui s'impose à ses yeux. Dans nos entretiens, nous avons pu analyser plus en détail le déplacement tel qu'il est vécu puis réfléchi a posteriori par les utilisateurs des services de géolocalisation, résultant ainsi en des rapports inédits à l'espace qui se trouvent profondément marqués par une quête de connaissance représentant la condition *sine qua non* pour en arriver au Graal d'une mobilité urbaine caractérisée par l'efficacité et, subséquemment, le gain de temps. Dans notre société hypermoderne où l'*image* des espaces que nous traversons et des lieux que nous fréquentons reste la plus fidèle représentation que nous nous en faisons, cette connaissance du monde qui nous entoure passe inéluctablement par la possibilité d'avoir un regard étendu, augmenté, approfondi sur celui-ci. La cartographie numérique qui sert de support aux applications de géolocalisation n'est que l'illustration la plus pertinente de la nouvelle vision égocentrée de l'espace urbain qui est quotidiennement proposée, avec pour objectif subsidiaire de rendre visible ce qui ne l'est pas. De nombreux répondants ont ainsi insisté sur l'importance de connaître et donc de voir ce qui est proche.

Figure 38 : La géolocalisation rend visible ce qui, même en étant à proximité immédiate de l'utilisateur, ne l'est pas nécessairement



À l'heure où le *voir* domine et où la technologie le rend possible au point qu'il y a désormais trop à voir, l'individu façonne lui-même sa propre représentation visuelle de la réalité en filtrant ce qui doit être visible et ce qui lui apparaît comme dispensable, et donc invisible. Nous retiendrons pour illustrer ceci le témoignage d'une répondante qui avançait que l'amointrissement de la concentration requise lors de ses déplacements grâce au fait d'être guidée visuellement et vocalement lui permettait de mieux prendre en considération la charge esthétique du paysage qu'elle traversait. En ce sens, s'affranchir d'une nécessaire mais contraignante attention à porter sur l'espace traversé par le biais du guidage par satellite permet de voir cet espace sous un angle différent et subjectivement plus agréable.

Au-delà de ces rapports à l'espace, la géolocalisation joue également un rôle dans la visibilité des autres, pouvant conduire à de nouvelles pratiques sociales inédites car directement liées à l'usage de tels services. Il est ainsi possible d'y voir apparaître de nouvelles stratégies de regroupement et d'évitement, qui requièrent tous un jeu sur la gestion de ce que l'on souhaite voir apparaître comme visible et ce qui ne doit pas l'être. Cela semble découler sur un nouveau rapport d'autorité, non pas entre un appelant et un appelé mais bien cette fois entre le géolocalisant et le géolocalisé. Par le biais de la maîtrise des services de géolocalisation, l'acteur entend demeurer le maître du visible tel que nous le présentait Joseph, il possède un contrôle sur celui qu'il trace, qu'il définit par exemple comme une « information

complémentaire », de la même façon qu'il porte son regard sur des résultats sportifs ou des faits divers. Parce que l'autre est *visible* sur un écran - le même écran sur lequel s'affiche une pluralité d'informations de type pratique - alors il devient une donnée. Dans ces conditions, que reste-t-il de son identité dès lors qu'il devient un simple figuré ponctuel, d'une couleur potentiellement différente à un restaurant ou une station-service représentée de la même façon sur une cartographie numérisée ?

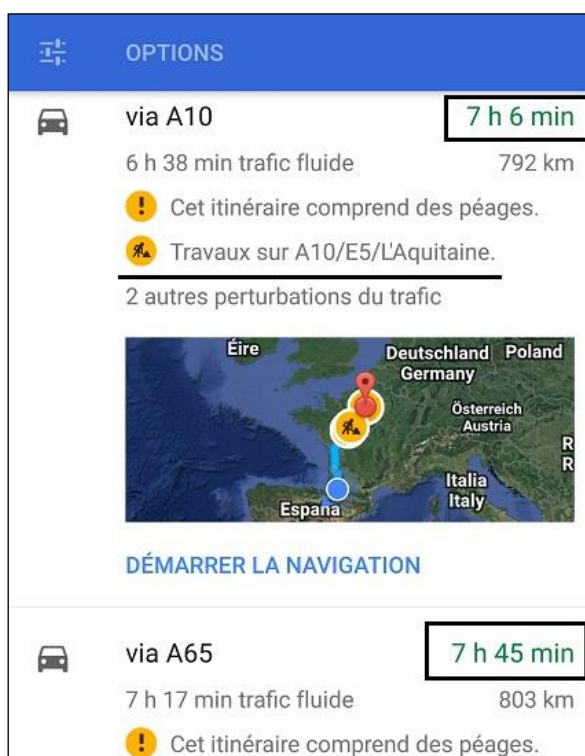
2.2.2 Géolocalisation et prévisualisation : voir avec un temps d'avance ?

En plus de voir, la géolocalisation permet également de prévoir mais aussi de *prévisualiser*, un verbe plus spécifiquement employé en informatique et défini comme le fait de visualiser un document ou une image avant de valider une action (comme l'impression ou le partage du fichier en question). L'utilisation des services de géolocalisation avec des objectifs de prévoyance et d'anticipation ne saurait être laissée de côté tant les individus interrogés ont, de façon parfois surprenante, longuement insisté sur la justification de l'usage du guidage par satellite pour se retrouver bénéficiaires du temps. Dans notre société hypermoderne ici marquée par une accélération continue et une multiplication des situations d'urgence, ces technologies permettent de répondre au moins en partie à des contraintes temporelles toujours plus fortes au point, dans certaines situations, d'en devenir stressantes non pas dans l'instant mais sur de longues durées. Or, Rosa nous faisait remarquer que si le temps est compressible notamment par le biais de l'usage des TIC, celui-ci ne peut s'agrandir²⁴³, soulignant ainsi la difficulté d'évoluer dans une société marquée par la croissance quand le temps, lui, ne peut pas croître.

L'usage de la géolocalisation, qu'il soit en situation fixe (par exemple via un ordinateur et pour anticiper des trajets ou mener des expériences de pré-visite) ou, plus fréquemment, en situation de mobilité, apporte pour nos répondants des solutions pertinentes à cette problématique. Il s'agit ici de prévoir l'avenir proche, d'anticiper des retards potentiellement causés par des éléments extérieurs, laissant entrevoir une plus grande adaptation aux irrégularités du quotidien.

²⁴³ Rosa H. (2012), *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, éditions La Découverte

Figure 39 : La prévisualisation, pour une optimisation du trajet et un bénéfice temporel



Nous montrions précédemment que si les individus raisonnaient en termes de distance temporelle plutôt que kilométrique, les applications avaient su s'adapter à cette nouvelle approche du déplacement en proposant par défaut des itinéraires hiérarchisés d'abord en fonction du temps de trajet et non des kilomètres à parcourir. Le discours de nos répondants nous apprend par ailleurs que l'individu géolocalisé s'orientera naturellement vers le trajet le plus rapide sauf lorsque des éléments extérieurs rentrent en compte (itinéraire à péages le plus souvent). Mais, rapportée à notre réflexion sur la visibilité, la capture d'écran ci-dessus est intéressante en ce sens qu'elle met aussi en avant la supériorité des algorithmes de recherche d'itinéraire et la vaste quantité d'informations dont sont pourvues les applications de guidage par satellite. Un nouvel élément devient ici visible, qui ne peut résulter d'un calcul manuel de la part de l'individu (ou, tout du moins, avec une précision moindre). Prévisualiser un trajet à partir d'une carte routière traditionnelle permet d'estimer approximativement le nombre de kilomètres à effectuer via une simple addition, mais, faute de données temporelles ou d'informations suffisantes sur l'état de la circulation, n'offre en aucun cas la possibilité de prévoir l'heure d'arrivée, encore moins à la minute près.

La visibilité du présent telle que nous la présentons plus haut s'accompagne en outre par la possibilité d'entrevoir un futur pas nécessairement proche, lorsque certains individus,

utilisateurs de ces services, jugeaient désormais avoir un plus grand contrôle sur l'organisation de leurs déplacements et, de façon plus générale, de leur journée dans les semaines ou mois à venir. De la même façon, la visibilité et donc la connaissance de l'espace se traduisent encore une fois par un gain de temps, laissant transparaître un avantage stratégique de celui qui possède les compétences techniques nécessaires pour optimiser ses déplacements sur celui qui ne les aurait pas.

2.2.3 La géolocalisation, au-delà de l'opacité du réel ?

Troisième point, l'utilisation des technologies de géolocalisation sur smartphone permet de voir au-delà, de voir à travers. Il s'agit de s'affranchir des limites de l'opaque, d'avoir connaissance de ce qui n'est pas visible à l'œil humain. En 1986, Deleuze avançait que :

« Si les architectures, par exemple, sont des visibilités, des lieux de visibilité, c'est parce qu'elles ne sont pas seulement des figures de pierre, c'est-à-dire des agencements de choses et des combinaisons de qualités, mais d'abord des formes de lumières qui distribuent le clair et l'obscur, l'opaque et le transparent, le vu et le non-vu²⁴⁴ ».

Cette distribution soumise par Deleuze se trouve profondément bouleversée par l'utilisation intensive d'applications qui redéfinissent le concept même de visibilité dans l'espace urbain : celles-ci permettent en effet de dépasser les limites de l'opaque et du transparent, et donc d'aller au-delà du vu et du non-vu. Le bâti n'est plus une séparation entre l'individu, positionné à un point A, et ce qu'il cache, qui se trouve par exemple en des points B, C et D. Ainsi, imaginons un individu devant un vaste centre commercial. La réalité augmentée ne se trouve pas limitée par la présence de cette imposante structure qui se trouve en face de l'utilisateur : il est tout à fait possible d'avoir accès à une grande partie de ce qu'il offre (boutiques, promotions, plan, agencement, photographies diverses, etc.) sans avoir à y pénétrer. Certaines applications permettent également d'accéder à ce contenu. Ce qui n'est pas visible de l'extérieur le devient donc, et avec lui une vaste partie de l'espace privé qui est tout à fait accessible depuis l'espace public. Il s'agit, dans un certain sens, d'une expérience de pré-visite qui peut amener – ou non - à rentrer dans la structure dans un futur proche. Nos résultats nous permettent de rapprocher ce constat avec l'intérêt exprimé par l'individu de connaître et éventuellement d'accéder à ce qui lui est immédiatement proche, sans distinction

²⁴⁴ Deleuze G. (1986), *Foucault*, Paris, Les éditions de Minuit, p.64

particulière cette fois entre temporalité et spatialité. Il s'agit ici d'une nouvelle lecture de l'espace du visible dans lequel l'inconnu n'a guère sa place.

Géolocalisation et réalité augmentée permet aussi d'ignorer les structures, de passer à travers. Si l'individu recherche un restaurant et que l'application en trouve un juste derrière le centre commercial que nous prenions pour exemple tout à l'heure, alors il apparaîtra sous la forme d'une vignette riche en informations diverses sur l'établissement, en superposition à l'image réelle capturée. De toute évidence, l'opacité du bâtiment n'aurait pourtant pas permis à l'œil humain de repérer un établissement derrière une structure déjà présente, à moins d'avoir connaissance de son existence. Ce sous-titrage du réel apporte aussi un nouveau regard tridimensionnel augmenté permettant à l'individu de se passer de signes de visibilité plus traditionnels (noms de rue, signalisations routières diverses, publicités, pancartes à visée touristique, etc.), comme le révèlent quelques-uns de nos répondants. La Quatorzième Rue à New York, évoquée par Sennett²⁴⁵ pour son omniprésence de signes (enseignes italiennes, chinoises, etc.) et amenant à la création d'un véritable paysage de « communauté virtuelle » se reflète aujourd'hui à travers l'écran du smartphone. Ce même auteur s'étend d'ailleurs dans ses *tyrannies de l'intimité* sur la frontière plus que jamais perméable entre espace public et espace privé, en insistant sur un brouillage de plus en plus présent entre les deux.

En arguant sur le fait que le local ne disparaît pas mais devient au contraire mondial, Francis Jauréguiberry met également en avant cette dimension de l'hypervisibilité dont l'exemple le plus surprenant est, selon lui, la pluralité des niveaux scalaires auxquelles les couches d'informations géographique qui composent la cartographie numérique se laissent approcher, dévoilant de façon exhaustive une planète désormais mise à nu :

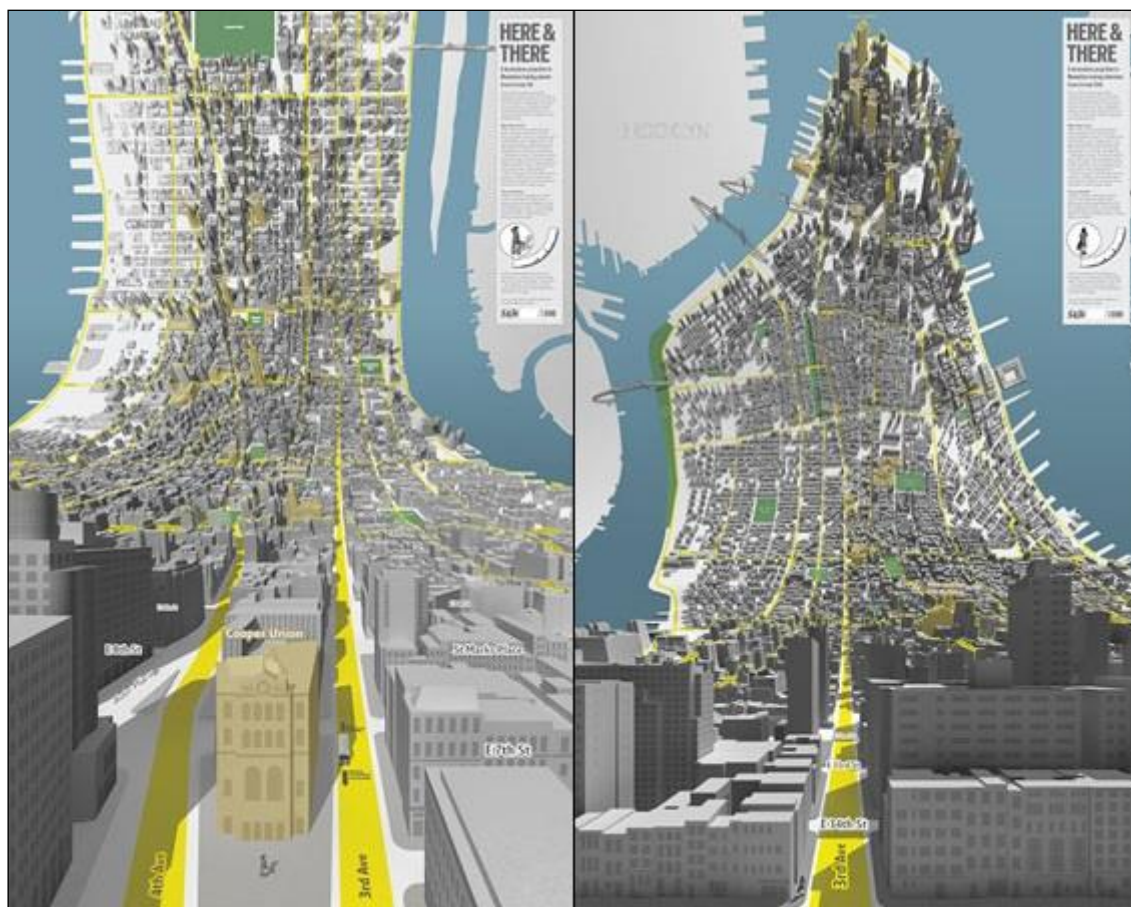
« Le fait de zoomer sur un lieu sur Google Earth démontre de façon frappante comment le local devient de plus en plus mondial. Plus aucun endroit au monde ne demeure à l'abri de ce regard. Sur l'écran des ordinateurs ou des smartphones, la planète apparaît, il est possible de zoomer, par exemple sur la France, puis sur Bordeaux, puis sur le Conseil régional. (...) Le fait de pouvoir ainsi zoomer sur des lieux, où qu'ils se trouvent sur la planète, porte à son paroxysme le mouvement porté par la modernité visant à la connaissance, à la compréhension et à la mise en visibilité systématique de notre environnement.²⁴⁶ »

²⁴⁵ Sennett R. (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, éditions Seuil

²⁴⁶ Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube, pp. 41-49.

Mis en relation avec la représentation égocentrée de l'espace du visible tel qu'il est dévoilé par la cartographie numérisée, cela sous-entend également l'acteur ne possède plus la même position dans l'environnement urbain. Dès lors que le niveau scalaire n'est plus le même et qu'il est malléable à l'environnement, l'individu géolocalisé n'est plus un piéton traditionnel qui doit se contenter de ses propres connaissances sur l'espace qui l'entoure pour s'y déplacer. Il prend de la hauteur, se voit de dessus et « domine » ce qui l'entoure de la même façon, possédant un recul inédit sur sa vision de cet espace, de même qu'il n'est plus gêné par l'opacité engendrée par les structures adjacentes. Comment pourrait-on représenter cartographiquement cette idée d'une vision panoptique de l'espace urbain, dans lequel nous pourrions à la fois nous situer avec précision tout en ayant suffisamment de recul sur notre position par rapport au reste de la ville pour en conserver une visibilité maximale ? C'est à ce questionnement que propose de répondre Jack Schulze, spécialiste en design interactif et cartographie numérique, qui présente en 2009 une tentative de représentation de la ville de Manhattan dans laquelle il mélange les perspectives afin de faire ressortir, au premier plan, une vision tridimensionnelle de l'environnement immédiat autour de l'individu - non sans rappeler l'interface de services de géolocalisation traditionnels - laquelle est progressivement supplantée au second plan par une vue de dessus de telle sorte que l'utilisateur possède toujours et en tout lieu un recul suffisant pour avoir une connaissance approfondie de ce qui se situe pourtant bien en-dehors de son champ de vision...

Figure 40 : Here & There, une projection cartographique expérimentale entremêlant des perspectives différentes



Source : <http://berglondon.com/products/hat/>

Le pourquoi de cette représentation expérimentale de Manhattan renvoie une fois de plus aux problématiques sociétales liées à l'hypervisibilité, lorsque Schulze, à l'origine du projet, explique : « The ability to be in a city while seeing through it is a superpower, and it's how maps should work. » (*la possibilité d'être dans la ville tout en voyant à travers elle est un superpouvoir, et c'est ainsi que les cartes devraient fonctionner*).

2.2.4 « Je suis vu donc je suis » : la géolocalisation dans la gestion de sa propre visibilité

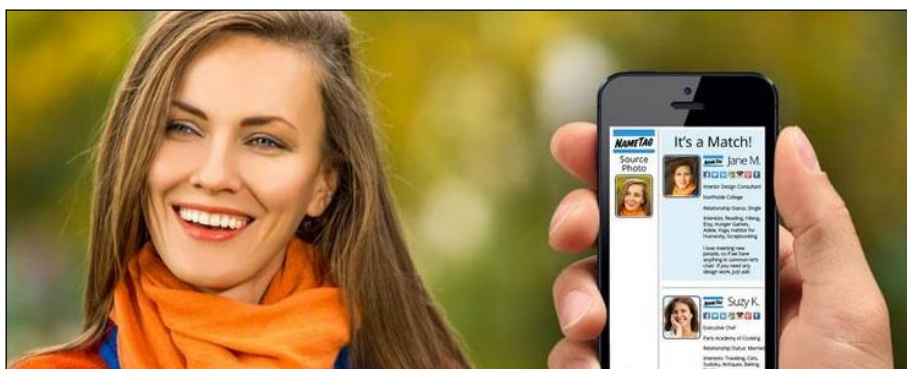
C'est le quatrième point que nous souhaitons aborder ici : l'individu ne se contente pas de voir l'espace qui s'offre à lui : avant toute chose, il *se* repère dans cet espace, en tant qu'élément de la visibilité : « *La condition à laquelle la visibilité se rapporte n'est pas la manière de voir un sujet : le sujet qui voit est lui-même une place dans la visibilité, une fonction dérivée de celle-ci*²⁴⁷ ». Pour Nicole Aubert, la visibilité du soi est un élément

²⁴⁷ Deleuze G. (1986), *Foucault*, Paris, Les éditions de Minuit, p.78

constitutif majeur de la société hypermoderne²⁴⁸. Nous nous apercevons effectivement dans nos terrains à quel point il est parfois difficile pour l'individu géolocalisé de conserver une gestion optimale de sa propre visibilité.

Pour autant, la gestion de sa propre visibilité dans l'espace à travers l'usage des services géolocalisés que nous évoquons dans ces quelques pages n'est pas innée : en aucun cas elle ne s'offre à l'utilisateur novice. Celle-ci requiert en effet un apprentissage, pour aboutir à l'acquisition de certaines compétences techniques relatives aux technologies de géolocalisation conduisant tout aussi bien à posséder une meilleure maîtrise de sa visibilité dans l'environnement urbain mais également à maîtriser celle des autres. Ces effets se trouvent en outre amplifiés par le partage parfois impromptu de données privées sur les réseaux sociaux géolocalisés, qu'il s'agisse de photographies geotaggées ou d'informations de localisation activées par défaut dont l'individu ne sait pas nécessairement se défaire. Si nous conservons donc un questionnement classique qui consiste à se demander « qu'est-ce qui est visible à travers le spectre des applications de géolocalisation ? », d'autres interrogations rejoignent cette question de départ : « qui a accès à ce qui est visible ? » ou encore « qu'est-ce qui ne l'est pas encore aujourd'hui ? ». Ces questions sont d'autant plus pertinentes que, si nous n'avons pas rencontré pareille situation dans nos entretiens, il n'est pas seulement possible d'identifier et de localiser des proches, mais aussi de parfaits inconnus par le biais d'applications comme NameTag qui ont d'abord fait polémique sur les Google Glass, lunettes à réalité augmentée de la firme américaine, avant de continuer d'alimenter les débats sur la vie privée sur nos smartphones...

Figure 41 : NameTag, une application de reconnaissance faciale sur smartphone



Source : site officiel NameTag, <http://www.nametag.ws/>

²⁴⁸ Aubert N. (2011), « La Société Hyper moderne, l'Individu Hyper moderne : Ruptures et contradictions », Actes de colloque du 5 février 2011 sur « L'accompagnement des processus de construction identitaire : l'apport de la sociologie ».

Si sur le papier la possibilité d'obtenir une pluralité d'informations privées sur n'importe quel passant relève pour certains du fantasme et pour d'autres de l'horreur pouvait conduire à une certaine paranoïa (cf. partie 2, 3.2.2), le fonctionnement de NameTag est pourtant simpliste : la réalité augmentée couplée à la reconnaissance de visage de l'appareil photo numérique du smartphone capturent une image directement envoyée sur des serveurs et comparée à des agrégations de données présentes sur les réseaux sociaux. Si un profil correspond à l'image envoyée, alors l'individu est identifié et certaines de ses données personnelles sont transmises à celui ou celle qui effectue une telle requête.

2.3 D'une vision augmentée à une vision orientée de la réalité

Comme nous l'avons vu plus haut, le piéton augmenté possède donc l'avantage de faire pleinement partie de cet espace au point d'être lui aussi un élément de la visibilité : il le vit et profite, en théorie, des potentialités de celui-ci. Son regard en trois dimensions est complété par une surcouche informationnelle suffisamment dense pour lui être utile, pratique, facilitatrice du quotidien. Le problème qui peut se poser vient du fait qu'il semble aujourd'hui de plus en plus courant d'assister à l'effet inverse : le smartphone conseille et dirige l'individu dans l'espace, tandis que ce dernier, passif, n'est que le spectateur de sa propre réalité. De plus, si ce regard global de l'individu sur la ville peut enthousiasmer au premier abord, il possède ses effets pervers.

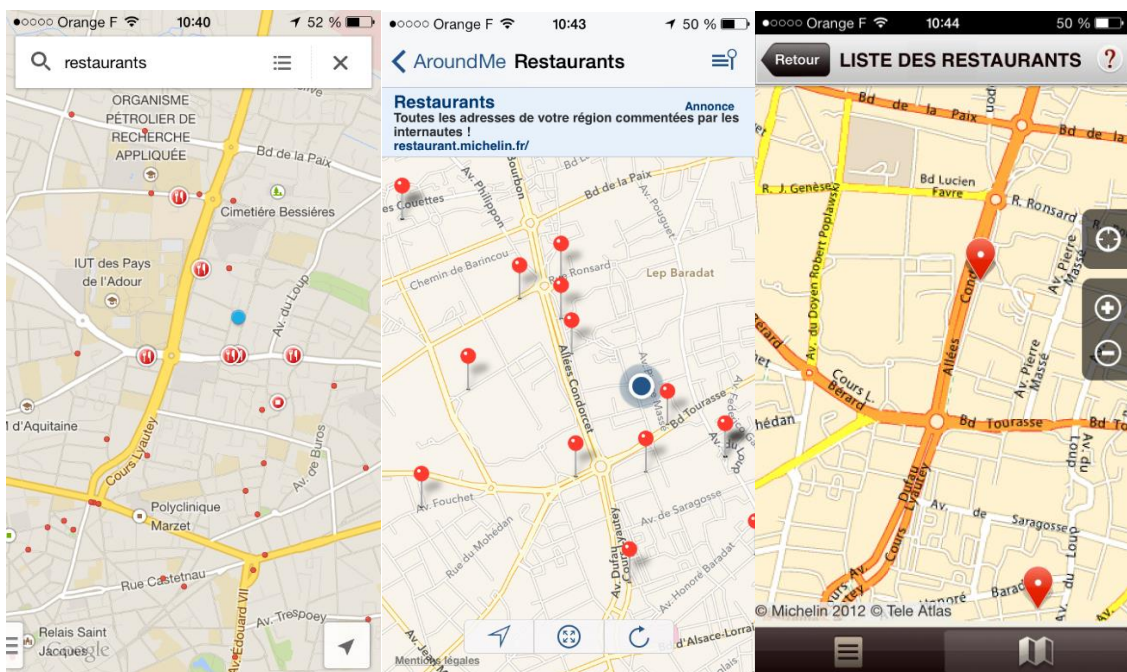
En octobre 2013, une campagne de la Sécurité Routière visant à mettre en garde les automobilistes qui utilisent leur téléphone en conduisant se révèle à ce propos évocateur : « *Au volant, quand vous regardez votre smartphone, qui regarde la route ?*²⁴⁹ ». Le smartphone y était présenté comme le seul dispositif qui cumule les quatre sources de distraction qui peuvent détourner l'attention d'un conducteur : « *auditive (l'attention est détournée par ce que l'on entend), visuelle (l'attention est détournée par ce que l'on voit), physique (l'attention est détournée par ce que l'on fait) et enfin cognitive (l'attention est détournée par des pensées)* ». De la même façon, le piéton 2.0 se retrouve confronté à cette situation et, nous l'avons vu lors de nos entretiens, à cette possible perte d'attention : quand il reste fixé à son écran, qui regarde l'espace physique autour de lui ? Aussi, lorsqu'il ne regarde la ville qu'on lui donne à voir qu'à travers l'écran d'un smartphone, qui la saisit dans son essence, dans sa matérialité ?

Dès lors que l'individu hyperconnecté perçoit *d'abord* la ville à travers le prisme d'une application de cartographie numérisée et/ou du *check-in* d'un de ses contacts qui laisse des commentaires sur les lieux fréquentés, que reste-t-il du regard personnel, de la subjectivité de cet individu sur l'espace qu'il traverse ? Le risque n'est-il pas, en outre, de percevoir bien trop de superflu pour finalement manquer l'essentiel ? A l'heure où « ce que l'on voit en plus » est régulièrement vanté par les concepteurs de ces logiciels et par les technophiles, il semble tout à fait légitime de s'interroger au contraire sur « ce que l'on voit en moins », mais aussi « ce que l'on ne voit pas de la même façon » ou, enfin, « ce que l'on ne voit plus ».

²⁴⁹ Source : <http://www.securite-routiere.gouv.fr/medias/campagnes/au-volant-quand-vous-regardez-votre-smartphone-qui-regarde-la-route>

Il se pose ainsi tout naturellement de nouveaux questionnements : quelle réalité est montrée à l'individu à travers le spectre de ces applications ? Est-ce réellement de l'information choisie ou, en partie, de l'information subie ? Qui contrôle ce qui est montré et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Et, en trame de fond, est-il toujours possible de parler de réalité *augmentée* à l'heure où la pertinence de ce recours adjectival peut être légitimement contestée ? Afin d'aller au-delà des témoignages recueillis, nous avons souhaité vérifier par nous-mêmes jusqu'à quel degré cet environnement urbain hybridé pouvait être artificialisé et, en conséquence, jusqu'à quel stade l'information géographique proposée par les applications de géolocalisation était susceptible d'être stratégiquement orientée, notamment par le biais de logiques commerciales.

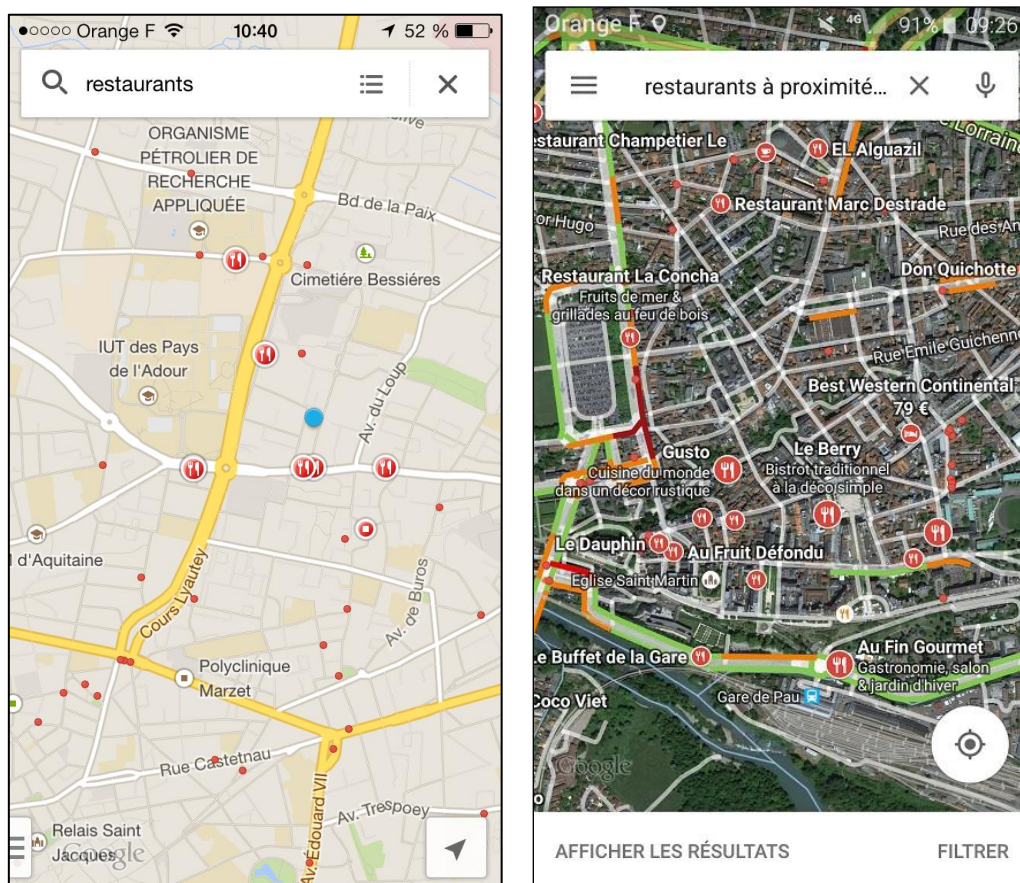
Figure 42 : Une simple recherche de restaurants à proximité donne des résultats très différents selon les applications...



Nous avons donc dans un premier temps effectué une requête sur trois applications de localisation de points d'intérêt renommées que sont respectivement *Google Maps* (à gauche), *AroundMe* (au centre) et *Michelin Restaurants* (à droite). Nous avons demandé à chaque application de localiser les restaurants à proximité de notre position géographique, bien entendu identique dans chacun des cas, ce qui laisse apparaître un premier contraste dans le choix et l'exhaustivité des réponses obtenues. Sur ces captures d'écran réalisées en 2013, *Google Maps* est le plus complet mais, étrangement, utilise plusieurs figurés ponctuels pour représenter les points d'intérêt recherchés, allant du petit point rouge peu visible à l'icône traditionnelle de la fourchette et du couteau, bien plus adaptée. L'explication dans le choix des figurés n'est pas fournie et, après vérification, ne dépend pas des avis laissés par les

utilisateurs. L'application semble donc conseiller des restaurants bien spécifiques à proximité. *AroundMe* utilise quant à lui le même figuré dans tous les cas mais affiche moins de résultats. Alors qu'aucune sélection (de type chinois, mexicain, gastronomique, etc.) n'a été faite, *Michelin Restaurants* est encore plus pauvre en termes de contenu et se contente de deux résultats... Il semble donc hasardeux de se fier aveuglément aux résultats obtenus. D'une part, aucune application à ce jour ne peut proposer l'intégralité des points d'intérêts recherchés et l'on déplore nécessairement des manques, des approximations. Les lieux affichés sont souvent orientés par les concepteurs des applications, selon ce qu'ils veulent mettre en exergue. En nous focalisant davantage sur *Maps*, le constat est encore plus sévère lorsque nous reprenons à nouveau notre capture d'écran précédente sur une version antérieure de l'application afin de la comparer à la version actuelle. Le spectre du visible apparaît de plus en plus orienté.

Figure 43 : Un décalage informationnel conséquent entre une ancienne version de Maps (à gauche, 2013), et la version actuelle (à droite, 2015)



Si les différentes tailles de figurés ponctuels sont toujours d'actualité, Maps ajoute désormais explicitement de l'information textuelle à certaines adresses. Certains établissements deviennent ainsi davantage visibles au détriment d'autres, bien plus secondaires au premier regard, et nous en arrivons à une cartographie numérisée sur laquelle le nom des rues finit par

apparaître en plus petits caractères sur les services fournis par les établissements possédant une gestion avancée de leur propre visibilité dans l'espace urbain. En plus du nom des restaurants, qui n'est affiché que pour certains d'entre eux, certains sont même accompagnés d'une description : « gastronomie, salon & jardin d'hiver », « Fruits de mer & grillades » ou encore « Bistrot traditionnel à la déco simple » accompagnent donc ces lieux de forte visibilité qui, parce qu'ils sont recensés de la sorte, apparaissent nécessairement comme des adresses privilégiées pour l'individu qui découvre la ville, et dont la connaissance de celle-ci repose exclusivement sur la confiance qu'il accorde à son smartphone pour le guider. Parce que la recherche d'un hôtel peut être consécutive à celle d'un restaurant, nous ne sommes même plus surpris que Google nous en mette un en avant, tout en affichant son tarif directement sur le fond de carte au cas où nous ne serions pas allés chercher plus loin cette information. Les vastes problématiques autour de l'indexation des résultats sur le moteur de recherche le plus puissant au monde transparaissent ainsi jusque dans son service de cartographie, qui demeure également le plus utilisé, et s'étend même à des logiciels tiers.

Figure 44 : Waze GPS semble aller au-delà du simple service collaboratif



Racheté par Google il y a deux ans, Waze, service de géolocalisation à visée collaborative que nous avons décrit précédemment, laisse également apparaître une information orientée qui n'est cette fois pas l'œuvre de ses contributeurs. Nous pouvons par exemple y voir un

partenariat avec l'opérateur Orange dont les boutiques apparaissent sur la carte et proposent ponctuellement des offres spéciales qui peuvent s'afficher sous la forme de *pop-up*. Ces constatations sont en outre complétées par des faits divers tout aussi questionnants sur la pertinence et l'orientation de l'information délivrée par les services de géolocalisation. La connaissance de l'espace, avant tout procurée par cette hypervisibilité rendue possible *via* ces technologies, s'avère par exemple géographiquement sélective. Début juillet, *Le Monde* revenait ainsi sur les disparités dans la densité du contenu des cartographies numérisées de Google à travers le cas de l'Afrique, continent oublié et encore très riche en « terres inconnues »²⁵⁰. Pour le journaliste Bruno Meyerfeld, auteur de cet article, « *l'Afrique reste encore à la marge des cartes du géant américain, et nombreuses sont les routes mal tracées, les chemins ne menant nulle part, les villes, villages, rues, quartiers absents ou mal placés, les bâtiments officiels, hôpitaux, centres de police, station de bus et commerces oubliés* », un constat qu'il illustre par le biais de deux exemples de zones urbaines au Congo puis au Sénégal (cf. captures d'écran suivantes).

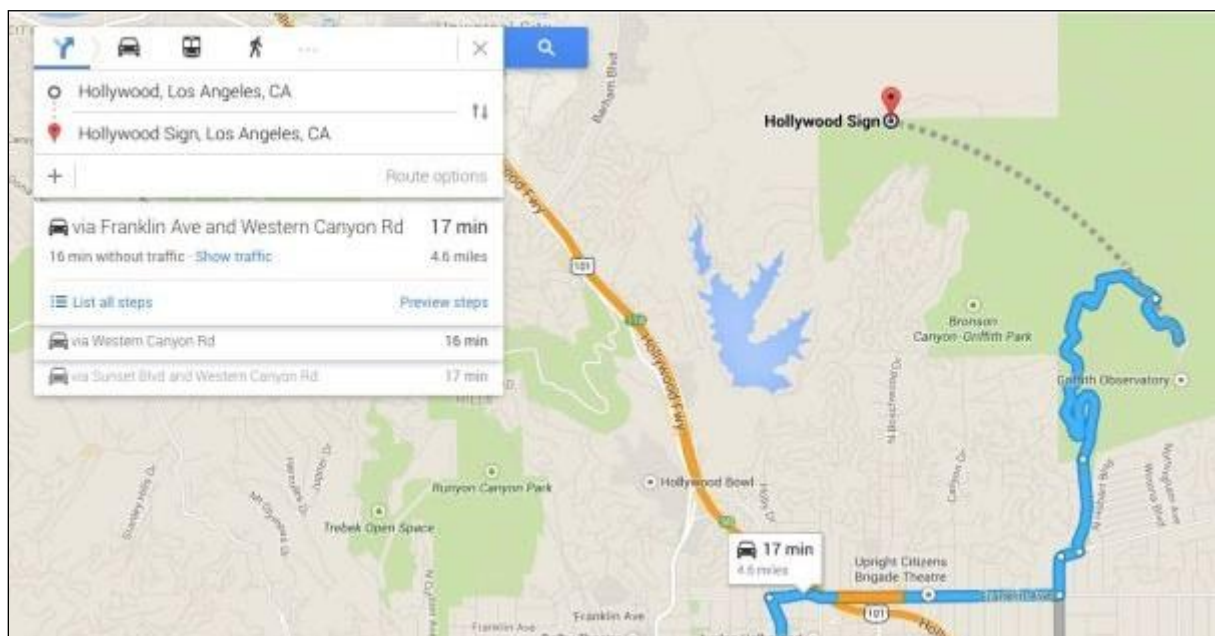
Figure 45 : Google Maps, pour une visibilité spatialement sélective ?



²⁵⁰ Source : http://www.lemonde.fr/afrique/article/2015/07/03/1-afrique-une-terre-inconnue-pour-google-maps_4669129_3212.html#0DpZDOxJBJVEyAVW.99

Jerry Brotton, historien spécialiste de la cartographie cité dans cet article, cette disparité dans l'accès à l'information cartographiée s'explique surtout par des raisons économiques. Il explique ainsi de façon pragmatique que « *là où il n'y a pas d'argent, il n'y a pas de carte.* (...) *Google Maps est uniquement motivé par des impératifs économiques et commerciaux, Quand vous faites une recherche, on vous suggère tout de suite un restaurant, une boutique* ». Mais, même lorsque l'information est présente, celle-ci peut faire l'objet d'un détournement. Ce fut par exemple le cas à Los Angeles où les riverains à proximité directe des célèbres lettres « Hollywood », habitants de quartiers très aisés et excédés par les allers et venues de nombreux touristes ont fait pression sur les services de cartographie au nom de leur tranquillité afin de modifier la visibilité de ce point d'intérêt touristique²⁵¹. Aujourd'hui, Google Maps mais aussi Apple Plans ont cédé à ces revendications et restent volontairement évasifs sur l'itinéraire à emprunter pour se photographier à côté de cette structure emblématique de la ville...

Figure 46 : Des riverains d'un lieu de fréquentation emblématique de Los Angeles ont revendiqué le floutage d'un itinéraire pour induire en erreur les touristes



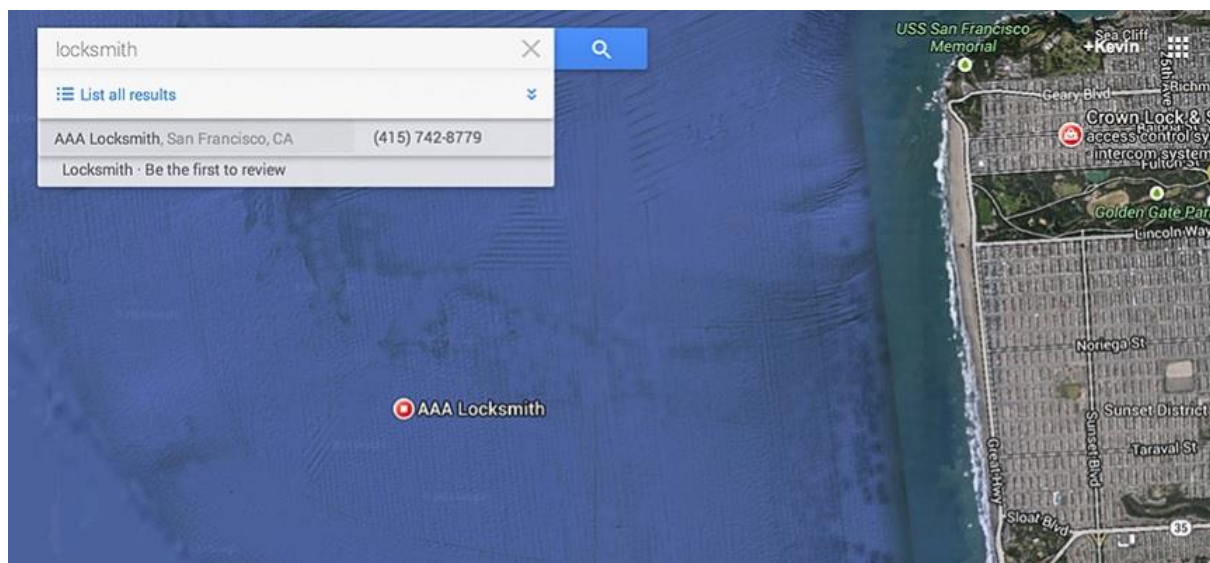
Il semble donc possible de jouer avec cette visibilité pour en arriver à un brouillage informationnel potentiellement pénalisant pour l'individu qui aurait pour idée de se fier à des services de localisation à la neutralité discutable. Pour l'auteure de cet article, Alissa Walker, cette entrave à l'espace du visible questionne : « *how could the private interests of a handful*

²⁵¹ Source : <http://gizmodo.com/why-people-keep-trying-to-erase-the-hollywood-sign-from-1658084644>

of Angelenos have persuaded mapping services to make it the primary route ? » (comment les intérêts privés d'une poignée d'habitants de Los Angeles ont convaincu les services de cartographie de modifier l'itinéraire principal [pour se rendre au lieu remarquable] ?). Les exemples ci-dessus montrent donc que les espaces à faibles ressources possèdent une couverture cartographique limitée voire inexistante, mais que ce manque d'information peut aussi se rechercher (voire s'acheter) dans des secteurs aux ressources autrement plus élevées.

Cela donne également lieu à des détournements variés dont des établissements font parfois les frais, comme en 2013 lorsqu'un restaurateur fut contraint de déposer le bilan suite à un probable sabotage de sa mise en visibilité sur Google Maps, peut-être, d'après son avocat, par un entrepreneur concurrent. Son restaurant était ainsi notifié fermé le week-end et le lundi, ce qui a entraîné lors des mois précédant la fermeture à une chute de son chiffre d'affaires de 75% en fin de semaine, amenant dans un premier temps à un licenciement d'une partie du personnel²⁵². L'article de presse qui relate le fait divers rappelle en outre que cela faisait écho à des affaires similaires lorsqu'en 2010, par exemple, une bijouterie de Buffalo avait vu sa fermeture définitive annoncée sur sa fiche d'information, falsifiée par un concurrent. Peu après, c'est le commerce d'un serrurier qui se trouvait étrangement localisé en plein Océan Pacifique, non loin de la côté Ouest de San Francisco.

Figure 47 : Des possibles détournements de la position géographique, pour des retombées parfois inquiétantes



Source : <http://www.wired.com/2014/07/hacking-google-maps/>

²⁵² Source : <http://www.wired.com/2014/07/hacking-google-maps/>

Comme nous le citons plus haut, Gérard Wajcman avançait que « *si tout le réel est visible, ce qui ne se voit pas n'est pas réel*²⁵³ » : les détournements d'usages liés aux services de cartographie numérique ne font qu'illustrer ce constat. Ainsi, d'un strict point de vue sémantique, la réalité qui est donnée à voir à travers l'écran du smartphone (et non le smartphone) est peut-être bien plus orientée qu'augmentée. Devant ce surplus d'information à la pertinence donc discutable selon les cas, la nécessité d'un filtrage constant de la part du l'acteur peut l'emmener, à l'inverse, vers une réalité diminuée. Ces résultats sont en toute logique à mettre en relation avec la prise en compte croissante des évaluations, lorsque nous sommes pleinement intégrés dans cette société « parsemée d'étoiles ». Chaque note, chaque commentaire laissé sur un lieu joue un rôle sur la visibilité de celui-ci et, en conséquence, sur le choix de l'individu de s'y rendre ou non. Dans une certaine mesure, le risque que ce qui n'est pas directement affiché sur l'écran du smartphone n'intéresse pas l'individu, dont le regard zénithal se trouve ici largement conditionné par les services de géolocalisation, semble ainsi de plus en plus élevé. Ce désintérêt progressif pour ce que nous pourrions appeler « l'immédiat invisible » (à comprendre, ce qui ne s'impose pas directement à nous via le cyberspace et que nous ne faisons plus nécessairement la démarche de chercher) pose la question de l'opacité du regard de l'individu. Dans ces conditions, le champ de vision de ce dernier ne semble pas si étendu que quelques témoignages enthousiastes le laissent prétendre, et nous serions tentés ici d'y retrouver l'effet tunnel dénoncé précédemment. Pour aller plus loin encore, nous pouvons faire le rapprochement entre nos analyses précédentes et notre terrain sur les individus en situation de handicap visuel, dès lors que la concentration n'est portée ici que sur une infime partie du visible et s'arrête uniquement à ce qui concerne le déplacement. Ainsi, dans notre société hypermoderne où tout devient certes potentiellement visible, force est de constater que tout ne se laisse pas voir ni n'est vu de la même façon. La réalité « augmentée » ne l'est de toute évidence pas autant qu'elle le laisse entrevoir au premier abord. Orientée, conditionnée, limitée, trompeuse, détournée et parfois même diminuée, cette réalité qui s'offre à nos yeux semble donc requérir une certaine prise de distance afin que le regard absolu de l'individu puisse le rester sans pour autant le piéger.

Au final, cette redéfinition de l'espace du visible qui découle de l'utilisation des services géolocalisés n'est pas sans rappeler, en remontant de nombreuses décennies en arrière, une

²⁵³ Wajcman G. (2010), *L'œil absolu*, Paris, éditions Denoël, p. 21

innovation ontophanique similaire initiée par une autre technologie de la communication : le téléphone. Le philosophe Stéphane Vial écrit que « *la phénoménalité même de la relation avec autrui est bouleversée par ce nouvel objet* » :

« Jamais dans l'Histoire il n'avait été possible d'entendre le son de la voix humaine sans avoir simultanément un visage humain devant les yeux : (...) qu'autrui puisse se donner à moi dans une présence auditive concrète tout en demeurant dans une absence visuelle toute aussi concrète, voilà une radicale nouveauté pour mes sens et ma conscience, une nouveauté pour laquelle il n'existe aucune culture perceptive de référence²⁵⁴ ».

Nos terrains ainsi que nos réflexions sur l'hypervisibilité de l'individu géolocalisé nous amènent à considérer la géolocalisation comme un outil technologique à l'origine d'une innovation similaire : jamais il n'avait été possible, sauf pour quelques instances et autorités compétentes, de suivre et de tracer en temps réel un individu physiquement distant dans l'espace, de voir par quoi et par qui il était entouré, sans communiquer au préalable avec cet individu. C'est précisément ici qu'une marche supplémentaire est franchie dans l'intimité de la vie privée du possesseur de smartphone plus que jamais vulnérable face à la captation de sa position géographique, et, parallèlement, plus que jamais surveillé.

²⁵⁴ Vial S. (2015), *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, éditions PUF, p.140

3. Les nouveaux enjeux des services de géolocalisation à l'ère d'une exacerbation de la surveillance

Géolocaliser, c'est voir, mais c'est aussi surveiller. Comme d'autres technologies de la communication, la géolocalisation amène à un questionnement fondamental en sciences humaines : qu'est-ce que surveiller dans nos sociétés hypermodernes ? Allons plus loin : comment s'exercent les nouvelles modalités de surveillance dans un environnement marqué par une connexion permanente et dans lequel, comme nous l'avons montré, l'intimité de la vie privée des individus se trouve aussi souvent compromise sans que cela n'entraîne, le plus souvent, une réaction particulière de leur part ? Cette dernière question implique à la fois de s'intéresser aux contours de cette surveillance généralisée, plus que jamais présente dans nos sociétés, et aux raisons pour lesquelles l'individu, même s'il est l'objet de cette surveillance, n'y prête guère attention et en vient à l'accepter.

3.1 De nouvelles modalités de surveillance dans une société hyperconnectée

Il convient d'abord de s'arrêter sur deux points. Premièrement, il est nécessaire de différencier *surveillance* et *contrôle*, des termes en apparence proches et fréquemment utilisés conjointement mais qui ne sont, bien sûr, pas interchangeables et ce, pas uniquement pour des raisons terminologiques. La surveillance relève d'abord d'une dimension informationnelle : il s'agit pour Éric Sadin de « *recueillir des données en vue de vérifier la conformation à un ordre dessiné. Cette dimension s'est aujourd'hui déplacée vers celle du suivi des personnes, formalisé par la récolte et l'analyse des données, non plus dans l'intention de vérifier le respect des lois, mais de dresser des cartographies précises des personnes et de leurs relations, dans l'objectif de devancer des projets menaçants en préparation ou les potentialités d'achat*²⁵⁵ ». Nous nous accorderons à cette définition qui insiste sur une évolution - et non une révolution – intense du recueil d'information donnant lieu à la surveillance, et qui vise implicitement les réseaux socionumériques, les cookies d'identification sur le web et les technologies de géolocalisation dans leur globalité. Il n'est donc pas question ici de repenser la surveillance en y incluant les technologies de l'information et de la communication afin de se dire « tout a changé, nous n'avions jamais connu cela ». De tous temps, des institutions ont pisté des individus avec plus ou moins

²⁵⁵ Quessada D., Sadin E. (2010), « Big Brother n'existe pas, il est partout. Discussion à partir du livre d'Éric Sadin, autour de la surveillance comme prisme d'observation des mutations de l'environnement contemporain », *Multitudes* 1/2010 (n° 40), p. 78-87

d'efficacité. De tous temps, des individus ont exercé une surveillance plus ou moins visible et/ou intrusive sur leurs pairs même si cela nécessitait parfois de recourir à des tiers. En fait, tout l'objet de notre réflexion est au contraire de réfléchir en profondeur sur les nouvelles modalités d'exécution liées à la surveillance des individus et à travers l'usage de services géolocalisés afin de pouvoir affirmer que « nous avons connu ceci, voilà où nous en sommes maintenant ».

Parallèlement à cette définition de la surveillance, Sadin ajoute que le contrôle « *suppose la faculté d'orienter les individus, jusqu'à modeler les consciences (principe caractéristique de 1984 d'Orwell), or cette dimension caractéristique des régimes totalitaires n'a plus cours dans les sociétés démocratiques*²⁵⁶ ». Nous prendrons nos distances avec cette distinction entre surveillance et contrôle, dès lors que nous sommes convaincus qu'une surveillance exacerbée amène naturellement à un contrôle sur l'individu, ce sur quoi nos terrains ont apporté un éclairage non négligeable. Rappelons-nous par exemple de Xavier, ce jeune Toulousain de quinze ans géolocalisé par son père et qui avait, volontairement, raté un cours de rattrapage pour aller jouer chez un ami (cf. partie 2, 2.2.3) : la sanction fut immédiate. Pris au piège par l'écran de la tablette qui s'imposait comme une preuve irréfutable de son absence au lycée, Xavier est n'avait plus un père mais un juge face à lui. Géolocalisé en temps réel puis contraint à l'aveu, il ne mentira sans doute plus, conscient qu'il a déjà effrité la relation de confiance qu'il avait auparavant avec son père et, plus encore, que l'outil technologique planera au-dessus de sa tête comme une épée de Damoclès, toujours prêt à sanctionner le moindre manquement futur. Pour Jocelyn Lachance, socio-anthropologue de l'adolescence interrogé à ce sujet, cela va même plus loin : quelle place est donc laissée à la parole de l'adolescent dans une telle situation où c'est le dispositif, et le dispositif seul, qui est perçu comme détenteur d'une vérité absolue qui ne peut être remise en question ?

Il semble ainsi que nous nous dirigeons lentement mais sûrement de l'idée de vérifier (ce qui se réduit à de l'information et donc à la notion de surveillance) à l'idée de modeler (à partir de l'information récoltée de façon consentie ou non, ce que nous développerons) les actions de l'individu surveillé, notre réflexion étant appuyée par nos résultats qui appuient le fait que les questionnements actuels autour de la surveillance ne doivent pas se focaliser sur la récolte de données personnelles mais bien sur ce qu'il en est fait *a posteriori*.

²⁵⁶ *Ibid.*

Ensuite, définir la surveillance à l'ère de l'hyperconnexion et des Big Data n'est pas chose aisée. Nous retiendrons tout particulièrement ces quelques lignes de Sadin pour qui croire à l'unicité du terme de surveillance est illusoire, dès lors qu'il s'agit « *à la fois d'identifier la nature et la spécificité des multiples dispositifs à l'œuvre, et de décrypter les grandes tendances stratégiques contemporaines* ». Sadin déplore une perception souvent trop massive à l'égard de la surveillance, « *comme le résultat d'une réaction impulsive manifestée par la dimension paranoïaque constitutive de l'être humain : une méfiance à l'égard de l'autre qui remonte à la nuit des temps et qui aurait subi un glissement à l'ère moderne, initialement à l'œuvre entre les individus entre eux pour se cristalliser plus tardivement des individus vers les instances de pouvoir*²⁵⁷ ». Nous allons donc bien souvent au-delà d'une traditionnelle dichotomie entre un surveillant et un surveillé, et dans le cas qui nous intéresse, entre le géolocalisant et le géolocalisé : « *ce qui aujourd'hui caractérise [la surveillance] est une sorte d'implosion de ce schéma binaire et frontal, désormais fissuré par une prolifération non hiérarchisée, polycentrique, et à objectifs multiples*²⁵⁸ ». Il devient hasardeux de cerner avec précision qui surveille qui, ce qui est d'autant plus vrai lorsque nous insérons la sousveillance dans l'équation. Rapporté à notre sujet et en prenant l'exemple des réseaux socionumériques, cela pourrait se traduire par un jeu, une mise en scène des données, lorsque l'individu surveillé se localise volontairement en un point pour vérifier qui le surveille, ou encore, le partage de la position géographique devant être réciproque sur les smartphones, lorsque qu'un adolescent surveillé utilise à son tour les données de localisation de celui qui le surveille à des fins personnelles. Cela s'est par ailleurs retrouvé dans nos entretiens, dans le cas précis où le géolocalisé possédait des compétences techniques plus développées que le géolocalisant.

En outre, cette ouverture sur cette notion complexe de surveillance qui s'écarte d'un schéma binaire pour s'orienter vers un polycentrisme permet sans doute de mieux observer et appréhender l'ensemble des faisceaux qui constituent aujourd'hui des modalités de surveillance toujours plus larges, et nous devons prendre en compte qu'au-delà de ce cadrage simple mais pas nécessairement réducteur d'une surveillance entre deux individus se greffent désormais une pluralité d'autres acteurs plus ou moins visibles, qui surveillent les individus en train de se surveiller.

²⁵⁷ Sadin E. (2009), *Surveillance globale : Enquête sur les nouvelles formes de contrôle*, Paris, éditions Climats, p.40

²⁵⁸ *Ibid.*, p.41

Réfléchir sur la surveillance dans nos sociétés contemporaines devient donc complexe et nécessite un regard nouveau sur les modalités liées à la captation puis à l'utilisation des données.

3.2 Les conséquences sociales d'une surveillance *data-panoptique*

En soi, l'idée d'une radicalisation de la surveillance liée – au moins en partie - à l'utilisation intensive des services de géolocalisation sur smartphone n'est pas inédite : nous avons consacré la dernière partie de nos entretiens à des interrogations sur la vie privée et les risques qui pouvaient découler de l'utilisation de ces services, tandis que l'analyse de nos résultats, de la découverte de nouvelles tensions au traitement des problématiques liées à l'hypervisibilité, ont fait apparaître à maintes reprises le spectre d'une surveillance généralisée qui planait au-dessus de l'individu géolocalisé. Mais jusqu'alors, nous nous en tenions au célèbre modèle du regard *panoptique* posé sur cet individu qui se sent et qui se sait observé. Souvent prises comme références, ces modalités de surveillance sont de plus en plus discutées et apparaissent aujourd'hui obsolètes pour les sociologues : Mattelart et Vitalis insistent sur un renouvellement des formes de surveillance liées aux TIC lorsque, loin de la lourdeur technologique mise en scène dans le *panopticon*, l'individu se trouve face à la légèreté et la versatilité de la téléphonie mobile et de l'accès à Internet désormais possible lors de ses déplacements²⁵⁹. Dans le même ordre d'idées, Zygmunt Bauman préfère parler d'une surveillance *postpanoptique* caractérisée par la fluidité, la mobilité et la connectivité²⁶⁰.

Mais, par rapport à nos résultats, nous nous rapprocherons davantage d'Éric Sadin qui préfère parler de « data-panoptisme » qu'il définit comme « *une visibilité tendanciellement continue de la vie tant entretenue par les individus que par une myriade d'instances qui l'exploitent en vue de sa monétisation ininterrompue*²⁶¹ ». Proche de nos constatations sur l'hypervisibilité à laquelle l'individu hypermoderne doit faire face et de nos résultats relatifs à la récolte de la position géographique, Sadin ajoute que le data-panoptisme « *ne revêt pas les contours d'un Big Brother unique et omnipotent et ne s'incarne dans aucune instance ou formation privilégiées. Il s'impose par la multiplicité des nœuds qui se complètent les uns les autres, et terrassent progressivement toute zone dissimulée et rétive à l'observation*²⁶² ». La simple idée

²⁵⁹ Mattelart A., Vitalis A. (2013), *Le profilage des populations, du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, éditions La découverte, p.169.

²⁶⁰ Bauman Z. (2007), *Le Présent liquide*, Paris, éditions Seuil.

²⁶¹ Sadin E. (2015), *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, éditions l'Echappée, p.177

²⁶² *Ibid.*, p.178

de savoir qui surveille qui appelle à des réponses floues, de même que la focalisation de notre attention sur des faits particuliers (i.e. les révélations sur la NSA de Snowden) ne rend pas suffisamment compte des problématiques sociétales réelles directement liés à un renouvellement des modalités de surveillance.

Nous irons donc plus loin que Bauman et Sadin qui s'arrêtent dans leurs écrits au recueil et au traitement algorithmique de données pas autant anonymisées qu'elles prétendent l'être ; le data-panoptisme gagnant encore en profondeur à l'ère d'un partage permanent et parfois incontrôlable de la position géographique des individus. La localisation est une donnée personnelle précise et concrète, et de cette donnée particulière peut en être déduite une multitude d'autres, notamment lorsqu'elle est récoltée par des proches. Face aux restrictions liées aux termes de surveillance et de panoptisme, Boris Beaudé préfère parler d'une *omniveillance*, directement lié à ce processus d'hypervisibilité que nous développons précédemment : « *la surveillance n'est plus exclusivement surplombante, mais potentiellement en tout individu, (...) distribuant horizontalement la veillance, déployant une appréciation collective et généralisée de ce qui convient*²⁶³ ». Là aussi, nous observons l'obsolescence de la vision panoptique traditionnelle de Bentham, notamment à travers le prisme de certaines applications que nous avons rencontrées dans nos résultats. Vivre dans un monde « parsemé d'étoiles », où tout lieu est l'objet d'une notation, d'une évaluation, d'une qualification, signifie pour Beaudé qu'il s'agit de « *redistribuer les actes de représentation et de consultation* » et confèrent à l'individu contemporain « *une visibilité redoutable de chaque instant, de chaque acte qui, surpris par quiconque, peut être instantanément exposé au monde*²⁶⁴ ».

Pour Dominique Cardon, la première étape dans toute réflexion sur la vie privée consiste à identifier le surveillant et les raisons de surveiller, posant ainsi, frontalement, la question du « pourquoi ? ». Cardon argue que « *beaucoup de dénonciations mêlent indistinctement dans une vision orwellienne du monde digital la critique de forme de contrôle très hétérogènes, sans interroger la diversité des usages sociaux de la surveillance*²⁶⁵ », en s'appuyant sur

²⁶³ Beaudé B. (2015), « Spatialités algorithmiques », *Traces numériques et territoires*, in Les débats du numérique, p.139

²⁶⁴ *Ibid.*, p.140

²⁶⁵ Cardon D. (2012), « Montrer/Regarder. L'économie de la visibilité sur les réseaux sociaux d'Internet », in Marquet Jacques & Janssen Christophe (dir.), *Lien social et Internet dans l'espace privé*, Paris, Academia/L'Harmattan, p. 24.

l'exemple de Facebook qui illustre un « *panoptisme horizontalisé*²⁶⁶ » et se rapprochant donc de l'idée d'une *omniveillance* développée par Boris Beaudé. Mais, surtout, nos résultats nous permettent de rebondir sur le principe d'une « surveillance latérale » que Dominique Cardon définit comme un « *nouvel engouement à suivre les activités d'autrui avec plus ou moins d'avidité, de circonspection et d'intérêt ; curiosité qui, en de rares occasions, peut déclencher au grand large la circulation d'informations que l'utilisateur ne souhaitait pas se voir répandre*²⁶⁷ ». En effet, si Cardon en reste dans cet article à l'exemple des réseaux sociaux numériques, nous avons pu vérifier à plusieurs reprises que ces propos étaient tout à fait transposables à l'utilisation de services de géolocalisation. Le cas de Facebook et de la gestion parfois hasardeuse des paramètres de confidentialité qui amène à une diffusion parfois non contrôlée de l'information – par la faute de l'utilisateur lui-même ou de ses contacts – est le plus parlant mais n'est pas isolé. Parmi les données personnelles qui peuvent être révélées au grand jour, nous retiendrons logiquement le cas bien précis de la localisation des individus, qui peut rapidement se répandre de façon plus ou moins volontaire, ce que nous avons montré à travers l'exemple des métadonnées des photographies géolocalisées.

Notre terrain sur les adolescents tracés par leurs parents confirme de plus que la connaissance de la position géographique d'un individu se suffit rarement à elle-même. Il n'est guère question ici de se contenter d'un « tu étais ici à telle heure », preuve s'il en est que la géolocalisation surpasse de loin le simple cadrage spatio-temporel qui pourrait lui être hâtivement attribué mais aussi que nous dépassons, par la même occasion, le stade d'une surveillance au sens strict dans la mesure où des questionnements viennent compléter la vérification de la localisation : « tu étais ici à telle heure : pourquoi ? Qu'y faisais-tu ? Avec qui ? » semblent davantage rendre compte d'une volonté de contrôle supplémentaire de la part des géolocalisants. Cela nous ramène à la difficile préservation de la vie privée dans cet environnement d'hypervisibilité, dans lequel l'anonymat est constamment et intensément mis à l'épreuve, tandis que la transparence s'avère relativisée et, enfin, que le consentement et l'aveu deviennent centraux dans les rapports des individus géolocalisés entre eux.

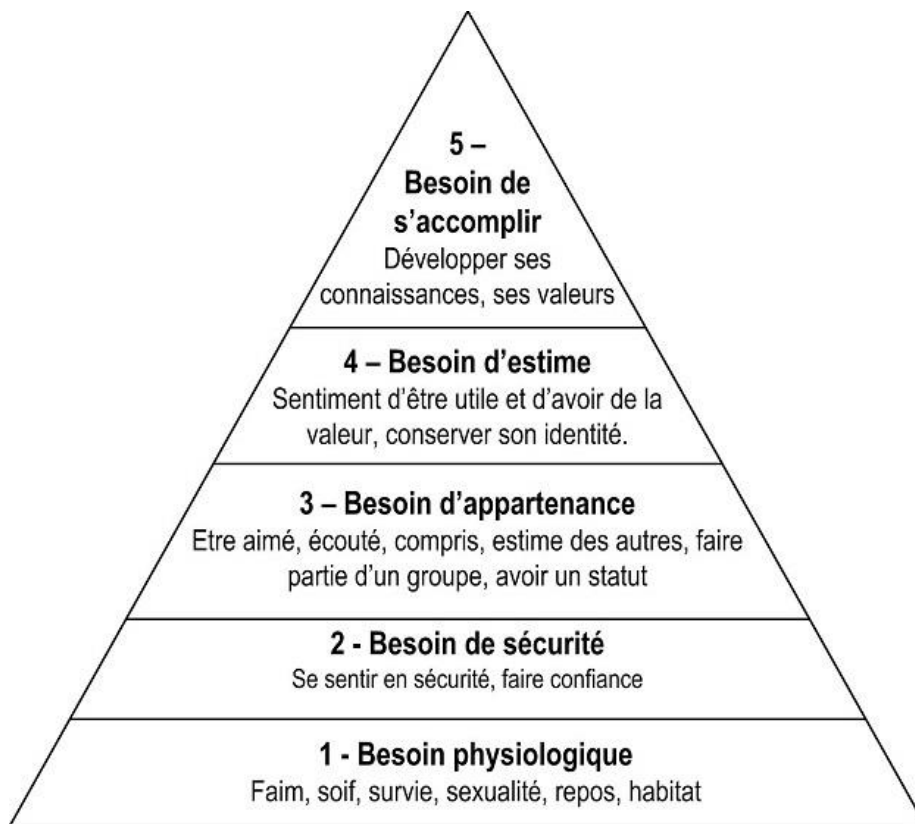
²⁶⁶ *Ibid.*

²⁶⁷ *Ibid.*, p.25

3.2.1 L'acceptation de la géolocalisation : quand le consentement devient obsolète

Il est d'usage de dire que parce qu'elle est perçue comme un enjeu de sécurité publique, la surveillance doit être acceptée par l'individu. Nous retiendrons aussi que cette même sécurité, base fondamentale de la pyramide de Maslow²⁶⁸ (cf. schéma suivant) si l'on excepte bien sûr les besoins physiologiques comme manger, boire et respirer, semble ainsi être d'une importance considérable, suffisante dans tous les cas pour outrepasser l'intimité de la vie privée chaque fois que cela s'avère nécessaire.

Schéma 5 : La hiérarchie des besoins humains selon Maslow (1943)



Là se trouve sans doute un paradoxe mis en avant par Emmanuel Kessous, qui développe que, d'un côté, « *la sécurité implique de garder secrètes les informations stratégiques ou de les réserver à qui en détient la mission* », tandis que « *l'impératif sécuritaire met réciproquement en pleine lumière les activités ordinaires des citoyens, au premier sens du terme lorsqu'il s'agit de renforcer de manière préventive l'éclairage urbain ou, de manière plus significative,*

²⁶⁸ Maslow A.H. (1943), « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, n°50, pp. 370-396.

*lorsqu'on opère un recoupement des informations concernant des agissements suspects*²⁶⁹ ». Cela met l'individu face à ce qui doit être transparent, nous y reviendrons, et ce qui doit rester secret. Derrière la surveillance, il y a donc dans tous les cas cette idée d'une sécurité qui doit être régulée, contrôlée soit par des instances soit par les individus eux-mêmes.

Il n'est donc pas étonnant de retrouver de façon récurrente dans nos résultats l'argument sécuritaire selon lequel le partage de la position géographique est certes gênant mais, en parallèle et au-delà d'une compensation par une stricte logique utilitaire, se justifie aisément par le fait qu'il est aussi *rassurant*. Ce qualificatif s'est retrouvé à maintes reprises lors de l'analyse du discours de nos répondants qui l'ont d'ailleurs souvent préféré au terme brut et peut-être trop fort de « sécurité ». Dans un environnement urbain marqué par l'incertitude tant au niveau des rencontres que des événements qui peuvent s'y dérouler, la géolocalisation apparaît ici comme la valeur sûre salvatrice. Parce que la position de l'individu est connue, parce qu'elle est le fruit de calculs et d'algorithmes complexes garantissant sa précision et qu'elle est récoltée en temps réel, l'internaute géolocalisé n'ira pas nécessairement jusqu'à dire qu'il se sent protégé ni en sécurité lorsqu'il est géolocalisé, mais, au moins il se sent rassuré. Cet élément justifie donc au moins en partie le consentement exprimé par l'individu à une récolte de ses données de localisation parfois excessive, mais il ne s'agit pas là du seul élément.

Le profil que nous dressons de l'individu géolocalisé que le partage de position dérange souvent et inquiète parfois n'est pas sans rappeler, de façon plus globale, des études sociologiques relatives au paradoxe de la vie privée sur Internet. En s'appuyant sur les travaux de Daniel Kaplan²⁷⁰, Armand Mattelart et André Vitalis insistent sur l'écart relevé chez les utilisateurs de Google et autres sites à finalité commerciale entre « *le souci de préserver leur intimité et un comportement en ligne où ils semblent ignorer cette préoccupation*²⁷¹ ». De la même façon qu'ils ont connaissance du partage de leur localisation, les individus « *n'hésitent pas à divulguer des informations sur eux-mêmes et négligent de se protéger même s'ils savent qu'ils laissent des traces derrière eux* », car « *s'ils l'ignorent pas que les entreprises font des profits avec leurs données, ils s'estiment suffisamment payés en retour par la qualité des services gratuits*²⁷² ». Pour Google, Facebook et Apple, trois multinationales régulièrement

²⁶⁹ Kessous E. (2012), *L'attention du monde. Sociologie des données personnelles à l'ère numérique*, Paris, éditions Armand Colin, p.95

²⁷⁰ Kaplan D. (2010), *Informatique, libertés, identités*, Paris, éditions FYP.

²⁷¹ Mattelart A., Vitalis A. (2013), *Le profilage des populations, du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, éditions La découverte, p.169.

²⁷² *Ibid.*

pointées du doigt pour la récolte et la gestion des informations privées de leurs utilisateurs, les données personnelles représentent un nouveau type de bien que Mattelart et Vitalis qualifient « *d'or noir de l'économie numérique*²⁷³ ».

Si nos résultats nous permettent de distinguer le ressenti de l'individu face à une exploitation de ses données personnelles par ces firmes ou par des proches (comment il se protège *a priori*, puis réagit *a posteriori*), il reste néanmoins un point qui doit être questionné dans la captation de ces données quelles qu'elles soient : celui du consentement. Devant l'automatisation de la collecte de traces à l'ère des applications numériques et le fait que les usagers se soucient rarement de la captation des informations dont ils font l'objet, là où Mattelart et Vitalis affirment aujourd'hui que nous en arrivons à un stade où la question du consentement ne se pose plus. Cela semble vrai lorsque nous y ajoutons les propos de nos répondants et de nos terrains antérieurs qui montrent que les individus ont une connaissance superficielle des conditions exactes de la récolte de leurs données semble plus que jamais d'actualité : en effet, comment consentir à ce que l'on ignore ? Pour autant, nous irons quelque peu à contrepied de ce raisonnement. Selon nous, le consentement opère un retour en force dès lors que la récolte des données – de géolocalisation en ce qui nous concerne ici – s'insère comme nous avons pu le voir dans le cercle familial ou *a minima* celui des proches. Mais le fait de consentir à être tracé dans l'espace n'est, pour l'individu, que l'aboutissement d'une démarche parfois longue et délicate.

Non loin du consentement, nous retrouvons également dans un des terrains réalisés la thématique récurrente de l'aveu. Les adolescents interrogés montrent qu'ils réagissent de façon active à cette surveillance omniprésente, ce contrôle dont ils font l'objet de la part d'individus qui leur sont proches, poussant ainsi ces jeunes individus à devenir très tôt les « bêtes d'aveu » de Foucault :

« L'aveu de la vérité s'est inscrit au cœur des procédures d'individualisation par le pouvoir, nous sommes devenus une société singulièrement avouante (...). On s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire, on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime (...). L'ironie du dispositif de l'aveu, c'est qu'il nous fait croire qu'il y va de notre libération²⁷⁴. »

²⁷³ *Ibid.*, p.180

²⁷⁴ Foucault M. (1976), *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, p.79

Dans le cadre de cette recherche, l'aveu est certes de plus en plus attendu mais n'est cependant pas à considérer comme une obligation. Lorsque l'individu géolocalisé joue avec sa position géographique, c'est avant tout pour tenter de rester autonome dans ses déplacements, dans son emploi du temps, dans les lieux qu'il fréquente, avec qui il s'y trouve, et parfois les quatre à la fois. La déconnexion au moins partielle aux services de géolocalisation ou le jeu de l'acteur sur son propre positionnement rentrent donc en ligne de compte dans le cadre de la localisation par des proches, mais pas seulement lorsque l'individu a quelque chose à cacher. Il s'agit avant tout pour l'acteur de prendre ses distances sur cette banalisation de la surveillance qui est perçue comme une entrave à sa liberté.

Dérangante dans le discours mais rarement au point d'amener à cette démarche de prise de distance, la surveillance à travers les dispositifs de géolocalisation est donc définitivement plus gênante lorsqu'elle provient de sources plus proches d'un point de vue affectif que ne le sont les institutions et les multinationales enrichissant perpétuellement leurs flots de métadonnées. Ces résultats ne font qu'amplifier ce sur quoi Dominique Cardon nous mettait déjà en garde il y a quelques années : « *alors que le risque « institutionnel » reste invisible, incertain et futur, la surveillance « interpersonnelle » ne cesse de se rendre tangible, actuelle et extrêmement concrète*²⁷⁵ ». Parmi les individus interrogés, nous ajouterons qu'il est choquant de vérifier que ceux qui en font le plus les frais sont en majorité les plus vulnérables, et surtout, parmi eux, les plus jeunes.

3.2.2 La recherche de l'opacité dans une société de la transparence

Il se dégage également de nos résultats que l'individu géolocalisé est inclus dans une société marquée par une recherche permanente de transparence. Comme le confirment les témoignages recueillis dans cette recherche, le refus – ou même l'acceptation uniquement partielle - de cette transparence dans les actions et déplacements de l'individu engendrent immédiatement la suspicion. Nous avons ainsi pu vérifier que les tentatives de déconnexion volontaire pour contrer un référencement en temps réel dans l'espace pouvaient amener à des doutes, des interrogations, des reproches voire des disputes a posteriori entre l'individu qui est géolocalisé et celui qui le géolocalise. Il est ainsi convenu que le fait de masquer sa position géographique n'est pas sans conséquence : cela doit être motivé par une raison valable qui,

²⁷⁵ Cardon D. (2012), « Montrer/Regarder. L'économie de la visibilité sur les réseaux sociaux d'Internet », in Marquet Jacques & Janssen Christophe (dir.), *Lien social et Internet dans l'espace privé*, Paris, Academia/L'Harmattan, p. 25.

dans tous les cas, ne le sera jamais suffisamment pour certains individus qui souhaitent toujours plus de contrôle sur leurs proches.

Boris Beade insiste pour sa part sur le fait que la transparence n'est plus seulement le fruit d'une démarche volontaire attendue de la part de l'individu : elle devient aujourd'hui une contrainte. Dans des espaces informationnels et communicationnels numérisés, le processus d'identification indispensable pour accéder à de nombreux services joue indéniablement un rôle sur l'acceptation de la transparence, notamment à travers l'utilisation de pseudonymes. Beade justifie cela en recourant à divers exemples de réseaux sociaux ou espaces de discussions en ligne lorsque, par exemple, Google (avec Google +) et Blizzard (avec World of Warcraft) eurent pour ambition d'imposer l'utilisation des noms et prénom réels de l'internaute, retirant ainsi la possibilité d'utiliser un pseudonyme. Les deux firmes ont rapidement renoncé à cette initiative, refusée par les individus en raison d'une « *crainte de l'agrégation des pratiques autour d'un même identifiant, qui confondrait, par exemple, les pratiques privées et professionnelles*²⁷⁶ ». Pour autant, Beade n'omet pas de préciser que cet argument focalisé sur la vie privée et, en l'occurrence, la confidentialité des données récoltées apparaît fragile à l'heure où les flux informationnels d'une ampleur considérable récoltés par divers organismes prônent le quantitatif dans le discours (à travers une pseudo-anonymisation des données qui rassure) tandis qu'ils s'intéressent au qualitatif dans les faits (lorsque le recoupement de ces données permet une identification formelle). Ainsi,

« la transparence ne peut plus se résumer à une assignation, imposée directement ou indirectement par un environnement social qui l'érigerait en valeur première. Souvent, sur Internet, elle est contrainte par la fragilité des masques, dont on ne peut plus préjuger de l'opacité²⁷⁷ ».

Nous retrouvons ces problématiques dans nos entretiens, lorsque par exemple l'utilisation d'un identifiant Apple commun dans le cercle familial engendre des pratiques de localisation d'individus en temps réel. Il est donc à noter ici que les individus eux-mêmes définissent le caractère et les modalités de cette transparence. Au-delà de nos résultats, nous pouvons appuyer ce constat sur le point de vue de Sadin dans *La vie algorithmique* lorsqu'il énonce que l'individu a lui-même érigé une condition globale de transparence dont « *l'assise autant que les conditions de sa pérennité et de son expansion dépendent prioritairement de son mode*

²⁷⁶ Beade B. (2012), *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, Limoges, FYP, p.195

²⁷⁷ *Ibid.*, p.197

*de vie consenti et volontaire*²⁷⁸ », n'hésitant pas à citer La Boétie dans son *Discours de la servitude volontaire* qui écrivait « d'où y a-t-il autant d'yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? ».

3.2.3 La recherche de l'anonymat dans un environnement algorithmique

Comme nous l'avons vu, les applications géolocalisées sont majoritairement conçues pour naviguer dans l'espace urbain. Certaines identifient précisément chaque utilisateur dans l'espace en ajoutant des informations personnelles à sa position, d'autres non et se contentent d'une agrégation de points, où les plus hautes densités montrent une concentration d'individus. Ainsi, selon le type d'application qu'il utilise, son positionnement géographique dans la ville, l'heure de la journée et les individus qui peuvent se trouver à proximité, l'utilisateur se trouve confronté à cette tension entre anonymat et visibilité de façon permanente. Pourtant, c'est bien l'*anonymat*, jusqu'alors fondamental dans l'espace public et considéré comme une de ses principales composantes, que les technologies de géolocalisation et les réseaux sociaux amènent à remettre en question aujourd'hui. Dans un strict cadre théorique, être visible n'empêche en rien de rester anonyme puisque chaque individu est par définition, dans un espace public, un élément de la visibilité (Deleuze, 1986) et que le propre de l'individu est d'être un anonyme dans l'espace urbain. Mais, dans notre société dans laquelle l'image et le regard sont à ce point dominateurs et profondément redéfinis par l'utilisation intensive de technologies prônant comme nous l'avons démontré le « tout visible, mais sous conditions », il ressort ainsi que de tels services jouent un rôle sur la visibilité de ce qui ne s'offre pas directement au regard, mettant par conséquent en péril l'anonymat de ce qui est visible.

Pour Gérard Wajcman, l'hypermodernité franchit un pas inédit, décisif, et rend possible la capture permanente de nos activités :

« Jadis, le pouvoir impliquait d'être maître du regard, mais le pouvoir du regard tenait à ce que sa puissance ne s'exerçait que caché. « Voir sans être vu » était un attribut de la puissance de Dieu ou du gardien de prison panoptique selon Jérémy Bentham. Aujourd'hui, le

²⁷⁸ Sadin E. (2015), *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, l'Echappée, p.122

regard du maître n'est plus caché mais dévoilé. Son œil est partout, et partout visible. C'est en cela que je tiens que l'hypermodernité est l'instauration d'une civilisation du regard²⁷⁹. »

La question de l'anonymat est étroitement liée à celle de la visibilité certes, mais celle-ci est elle-même imbriquée dans des réflexions relatives à la surveillance et, désormais, à la sousveillance. Pierre-Antoine Chardel explique que nous assistons depuis quelques années à « *une inflexion des modalités de la surveillance qui s'effectue dans un espace réticulé où la norme de sécurité se substitue de plus en plus à la norme de liberté, établissant une exceptionnalité permanente²⁸⁰* ». La préservation de l'anonymat semble d'autant plus hasardeuse dans cet espace de l'omnivoyance, du « *nouvel Argos doté de millions d'yeux qui ne dorment jamais* », dirait Wajcman, que la sensibilisation et l'éducation aux risques générés par une utilisation intensive des services de géolocalisation et de réalité augmentée demeurent très pauvres. De même, il se retrouve ici la problématique de l'acceptation du partage de ces données, alors que nos entretiens découlent sur de nombreux exemples de délaisement de la sphère privée au profit d'une facilitation du quotidien (cf. 1.2.2). Armand Mattelart développe de son côté qu'au niveau des mentalités collectives, « *une sorte d'accoutumance s'est créée qui a élargi les seuils de tolérance et a fait que beaucoup consentent, sans même parfois s'en apercevoir, des abandons importants de leur sphère privée et de leurs droits fondamentaux²⁸¹* ».

Nos résultats relatifs à cette thématique mettent effectivement en avant ce rapport essentiellement consumériste à ces technologies déploré par Chardel, qui rend les usagers « *trop peu conscients des logiques d'instrumentalisation qui se répandent dans la société numérique* » et le véritable défi consiste alors à « *nous interroger sur la façon dont nous pourrions à terme sensibiliser [ces usagers] à la problématique des informations personnelles à l'heure où domine une certaine prévalence de la visibilité²⁸²* ».

Le challenge est d'autant plus délicat que la prise de conscience du caractère intrusif du smartphone reste à ce jour bien superficielle, comme l'ont montré à la fois nos entretiens et

²⁷⁹ Wajcman G. (2010), *L'œil absolu*, Paris, éditions Denoël, p. 16

²⁸⁰ Chardel P.-A. (2014), « Capture des données personnelles et rationalité instrumentale. Le devenir des subjectivités en question à l'ère hypermoderne », Contribution pour le colloque CREIS-TERMINAL des 3 et 4 Avril 2014 à Nantes

²⁸¹ Mattelart A. (2007), *La globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, Paris, La Découverte, p.236

²⁸² *Ibid.*

l'enquête quantitative que nous avons menée précédemment²⁸³, alors que parallèlement les polémiques relatives par exemple à la gestion des données personnelles sur le dernier système d'exploitation de Microsoft sorti le 29 juillet 2015, Windows 10²⁸⁴, se sont très largement répandues sur le Web mondial. Il ne s'agit peut-être donc pas de s'en arrêter au fait que, de façon générale et surtout généralisante, les utilisateurs des TIC sont peu soucieux de la gestion de leurs données : parmi les facteurs qui entrent en ligne de compte, l'outil dont il est question semble également avoir sa place et le smartphone, qui est potentiellement le plus intrusif de tous car (entre autres) toujours gardé sur soi et récoltant en arrière-plan des données de façon permanente, ne semble donc pas être celui qui inquiète le plus.

L'individu géolocalisé se trouve constamment soumis à un nécessaire apprentissage, dès lors que seule une maîtrise suffisamment avancée de l'outil joue un rôle majeur dans la préservation de son anonymat. Le problème sous-jacent est sans doute qu'il s'agit d'effectuer une distinction fondamentale entre, précisément, l'outil smartphone et son écran : par le biais de la vue et du toucher, l'individu n'interagit en effet qu'en surface avec ce terminal pourtant si profondément ancré dans son quotidien. Il possède un contrôle très relatif sur des menus, des sous-menus, mais bien peu de latitude face à des algorithmes qui le dépassent. L'enjeu majeur qui est souligné ici reste définitivement celui de l'appropriation de ces technologies, soulevant par la même occasion la question de la traçabilité sociale dans cet environnement urbain où l'anonymat n'est plus la norme mais le fruit d'une recherche qui se complexifie jour après jour.

3.2.4 L'émergence de nouvelles formes de proxémie : une mise en commun des subjectivités

Nos résultats relatifs aux nouvelles stratégies de regroupement et d'évitement dans l'espace à travers l'usage des services de géolocalisation puis, suite à ceux-ci, nos réflexions sur les problématiques de la visibilité et de la surveillance dans un environnement urbain profondément marqué par une récolte permanente et omniprésente de la position géographique nous amènent à nous interroger sur la potentielle émergence de nouvelles formes de proxémie, assez éloignées du schéma de départ de Hall²⁸⁵. Initialement, la

²⁸³ Pour rappel, nous montrions que seul un individu sur dix (11%) fait la démarche de lire les conditions générales d'utilisation et/ou de se renseigner davantage sur cette application pour comprendre pourquoi elle demande tant d'information à l'utilisateur.

²⁸⁴ Exemple : <http://www.nextinpact.com/news/95988-windows-10-et-vie-privée-options-a-ne-pas-oublier.htm>

²⁸⁵ Hall E.T. (1971), *La dimension cachée*, Paris, éditions Le Seuil

proxémie faisait référence au nécessaire intervalle séparant les individus pris dans une même interaction. Ces intervalles, nommées distances critiques, étaient représentées schématiquement sous la forme de cercles concentriques, que Hall expliquait de la façon suivante : « *en plus de son territoire inscrit dans un coin de terre bien délimité, chaque animal est entouré d'une série de « bulles » ou de « ballons » aux formes irrégulières, qui servent à maintenir un espacement spécifique entre individus*²⁸⁶ ». La sphère de l'intime se distinguait ainsi d'une sphère personnelle, puis sociale informelle, sociale formelle avant d'en arriver à l'espace public. Chacune des sphères se délimitait par un cercle plein accentuant son caractère hermétique et fermé : seul le regard de l'individu portait au-delà de ces sphères.

Dans *La vie algorithmique*, Sadin invite à prendre ses distances par rapport à ce schéma selon lui obsolète à l'heure où les algorithmes conditionnent nos vies :

*« Les « bulles » encore restantes éclatent les unes après les autres, par l'entrelacement explosif à connaître les gestes de ses proches, et des technologies de captation et d'interprétation des conduites qui, ensemble, concourent à l'édification d'une anthropologie naissante, qui associe indissociablement l'expérience subjective et son accessibilité en temps réel*²⁸⁷ ».

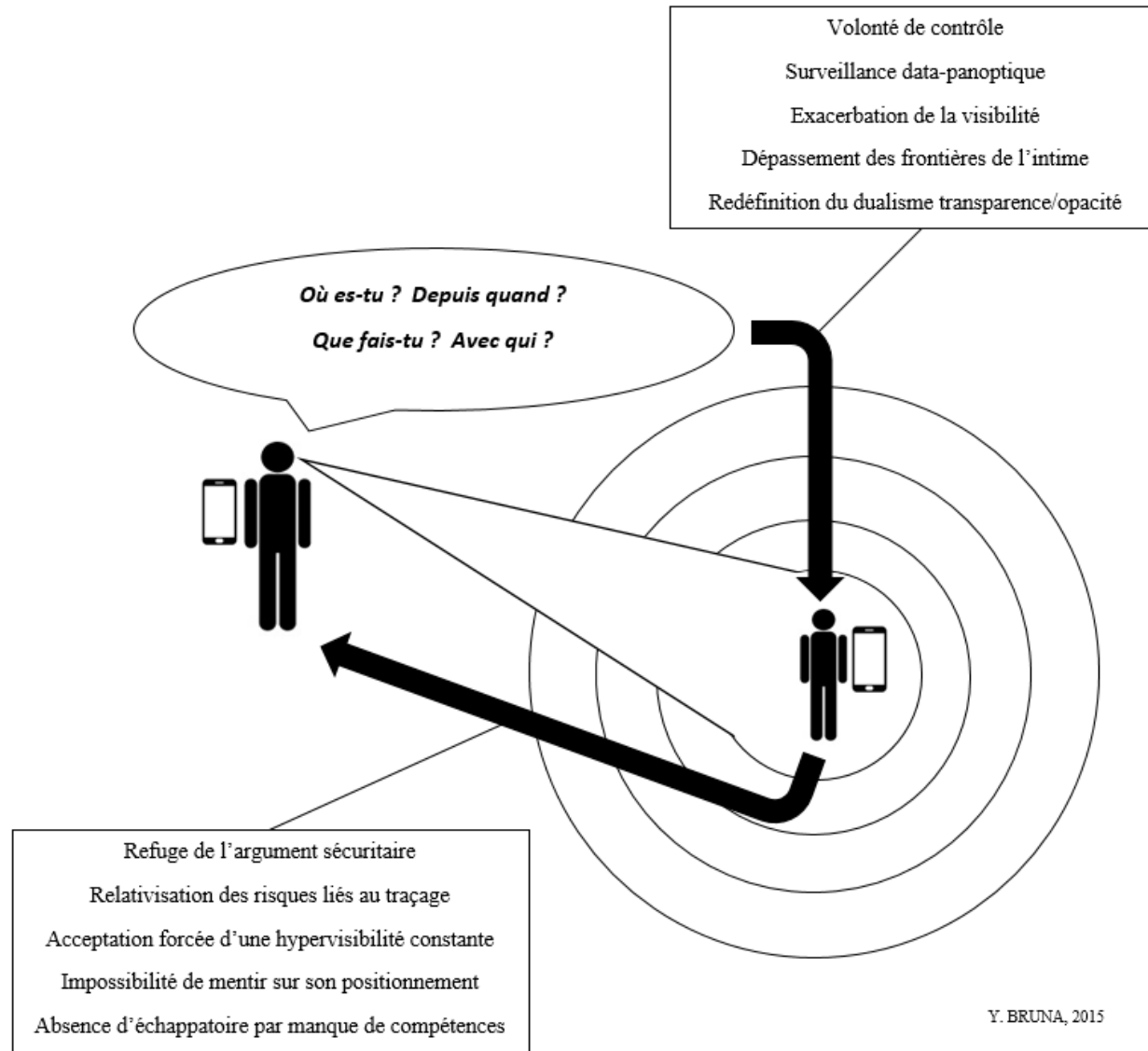
Ce qui change indubitablement l'expérience au monde de l'individu géolocalisé, c'est donc aussi et surtout la perméabilisation de ces sphères voire l'effacement pur et simple de ces distances critiques. Cela est d'autant plus marquant lorsque les modalités de récolte de la position géographique - et donc ce qu'il est possible d'en déduire - demeurent floues pour l'individu : il n'est pas seulement de question de savoir par qui il est tracé mais aussi quand il l'est, cela nous ramenant à un data-panoptisme caractérisé avant tout par sa fluidité et sa connectivité permanentes. Parce que la proximité ne dépend plus d'une quelconque distance physique, phénomène d'autant plus accentué à l'ère des services géolocalisés et des réseaux socionumériques, ces cercles hermétiques apparaissent d'autant plus dépassés. Surtout, parce que la géolocalisation permet de voir au-delà et à travers (cf. 2.2), elle outrepassé ces subjectivités et place l'individu tracé dans une situation inédite dès lors qu'il devient un objet géographique repérable dans un espace, lorsqu'il se trouve réduit à des coordonnées exploitables à différentes finalités...

²⁸⁶ *Ibid.*, p.25

²⁸⁷ Sadin E. (2015), *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, éditions l'Echappée, p.183

Nous proposons ainsi un schéma synthétique en page suivante en repensant profondément ces cercles concentriques et en insistant tout particulièrement sur cette relation inédite entre le géolocalisant et le géolocalisé. Il n'est plus question ici de distances critiques, ces dernières n'ayant encore de sens que lorsqu'un individu possède les compétences nécessaires pour délimiter de lui-même ses propres cercles. Nous pouvons rapprocher cela des paramètres de confidentialité de certains réseaux socionumériques, tels que Facebook, où l'utilisateur contrôle la diffusion de ses publications et peut décider de ne partager du contenu qu'avec certains individus ou groupes d'individus. Nous conservons néanmoins l'idée d'un individu géolocalisé qui se situe sous l'individu géolocalisant, car disposant rarement des connaissances théoriques comme techniques nécessaires pour renverser cette situation de domination et la retourner à son avantage. De son côté, le géolocalisant exerce des pressions variables sur l'individu qu'il localise, pouvant aller comme nous l'avons expliqué d'une simple surveillance (*i.e.* récolte d'informations, souvent justifiée par l'argument sécuritaire) à une volonté de contrôle qui peut mener à orienter les déplacements de l'individu (*i.e.* « parce que tu sais que je te localise, tu n'iras pas dans tel ou tel lieu »).

Entre géolocalisant et géolocalisé : vers la mise en place de nouvelles formes de proxémie



CONCLUSION GENERALE

Les médias et services géolocalisés représentent pour l'individu contemporain une réponse parmi d'autres (télécommunications, réalité augmentée, etc.) à ces besoins inaugurés avec la modernité de gagner du temps et d'en acquérir une relative maîtrise, de bousculer l'espace et de relativiser les distances, mais aussi d'expérimenter de nouvelles relations aux autres lorsque le recours à la position géographique devient pour ainsi dire systématique dans la majorité des contenus socialisants présents sur les marchés applicatifs mobiles. Cela donne lieu à de nouvelles stratégies de regroupement, d'évitement, de surveillance voire de contrôle entre des individus, et place l'acteur social au centre de diverses tensions au point que la maîtrise de sa propre localisation devient un enjeu non négligeable lorsqu'il est question d'intimité de la vie privée et des libertés individuelles.

Parce que son utilisation joue un rôle sur les expériences à l'espace, au temps et aux autres de l'individu, réfléchir sur la géolocalisation sur smartphone nous amène au final à nous inclure dans un cadre théorique aujourd'hui prégnant en sociologie : nous concluons donc en avançant que les problématiques actuelles autour cet individu géolocalisé sont extrêmement proches de réflexions sociologiques récentes mettant en scène un individu qualifié d'*hypermoderne*, un concept qui met en avant une radicalisation, un approfondissement de la modernité. Pour Francis Jauréguiberry, « *l'hypermodernité [...] est l'extension de ce qu'offrait déjà [la modernité] il y a un siècle : le mouvement, le choix, l'inédit, la capacité instrumentale à agir rationnellement sur le réel, et la faculté culturelle à porter un regard réflexif sur soi-même. Les TIC sont de parfaits outils accélérateurs de ce mouvement*²⁸⁸ ». Nicole Aubert ajoute que l'individu hypermoderne se caractérise par plusieurs éléments constitutifs majeurs : de nouveaux rapports au temps et aux autres, un nouveau rapport à soi, et la quête de sa propre visibilité²⁸⁹. Nous ne reviendrons pas sur les deux premiers que nous avons longuement développés précédemment, mais peut-être est-il pertinent d'ouvrir notre réflexion aux deux suivants qui sont au cœur de la dernière partie de cette thèse.

L'individu hypermoderne se caractérise en effet par un nouveau rapport à soi marqué par le dépassement et l'intensité. Nicole Aubert évoque ici un rapport à soi qui se définit par l'*excès* : dans la société hypermoderne, « *le dépassement de soi n'est plus un idéal, il devient la norme* », ce qui découle en une « *injonction à aller toujours plus loin, plus vite, plus*

²⁸⁸ Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube, p.41.

²⁸⁹ Aubert N. (2011), « La Société Hypermoderne, l'Individu Hypermoderne : Ruptures et contradictions », Actes de colloque du 5 février 2011 sur « L'accompagnement des processus de construction identitaire : l'apport de la sociologie ».

*fort*²⁹⁰ » dès lors que se surpasser devient une nécessité. Cela découle d'obligations de performances toujours plus contraignantes qui se traduisent par « *un excès de stress, un excès de sollicitations, un excès de pressions* », donnant un individu fermé dans une temporalité extrêmement réduite à tel point que Nicole Aubert le qualifie « *d'homme instant*²⁹¹ ». Nous évoquons cela antérieurement en montrant à partir des témoignages recueillis que la maîtrise de l'espace et au temps au moins partiellement accordée par l'utilisation de services de géolocalisation apparaissait plus que jamais comme une nécessité. De même, ces pressions sociales toujours plus fortes conduisent d'individu géolocalisé à laisser de côté - voire ignorer purement et simplement – d'éventuelles menaces relatives au partage impromptu de ses données personnelles (dont celles de localisation), dès lors qu'il se trouve dans une logique de résultats et de contrats. Si le contrat est d'arriver à l'heure et que l'utilisation d'applications de géolocalisation s'impose pour parvenir à ce résultat, plusieurs répondants nous faisaient ainsi remarquer non sans un certain fatalisme que tout le reste, qui semble désormais secondaire, s'efface.

Cette logique de performance prend le pas sur une volonté d'errance ou d'autonomisation, allant jusqu'à une perte de contrôle de son déplacement plus que jamais « mécaniquement automatisé », ou encore ce que nous appellerons une *ignorance volontaire* (dès lors qu'elle est plus ou moins connue mais n'aboutit généralement à aucune démarche particulière pour y remédier) du partage de ses informations privées. Le déconnecté, loin d'échapper à cette pression mais soumis à bien d'autres, se trouve plus que jamais exclu : ignorant les nouveaux signes de la ville, ignorant les nouvelles potentialités offertes par cet environnement hybridé, ignorant même son chemin à l'heure où cela ne semble plus acceptable, celui qui n'est pas connecté pourrait être celui qui aurait le plus à perdre dans une société hypermoderne dans laquelle les TIC ne peuvent plus être ignorées.

Aux excès développés par Nicole Aubert nous en ajouterons donc deux, rapportés au spectre des services et médias géolocalisés : l'individu hypermoderne est d'abord soumis à de nouvelles exigences au niveau des connaissances sur l'espace qu'il traverse et le temps qu'il met à le traverser, de telle sorte que tout retard devient inapproprié. Ensuite, nos analyses effectuées dans la dernière partie de cette thèse nous permettent d'aller au-delà de ce premier constat : ce même individu se trouve aujourd'hui de plus en plus assujéti à des dispositifs de

²⁹⁰ *Ibid*, p.9

²⁹¹ *Ibid*, p.10

traçage amenant à une radicalisation de la surveillance voire au contrôle et donc à l'orientation des choix des individus aussi bien par des organismes que par leurs pairs.

L'autre élément constitutif de l'individu hypermoderne a pour objet la quête de sa propre visibilité. Pour Nicole Aubert, la visibilité de soi est par rapport à l'espace ce que l'intensité de soi est par rapport au temps :

« La quête d'intensité se joue en partie par rapport au temps, il faut faire le plus de choses possibles, le plus intensément possible, dans le moins de temps possible. La quête de visibilité (...) se joue par rapport à l'espace, il faut être vu, connu, lu et reconnu, (...) dans un maximum de lieux possibles et par un maximum de gens possibles et les nouvelles technologies nous y aident²⁹² ».

Tout comme Berkeley avançait « qu'être, c'est être perçu », il semble ainsi que dans la société contemporaine, « être, c'est être visible », dès lors qu'en nous « *déployant dans cet espace infini à travers nos écrans, en multipliant les traces visibles de nous-même, nous cherchons à exister davantage (...) mais nous aboutissons à ce que ce soit notre image qui existe davantage* », pour en arriver à la conclusion que « *les images deviennent ainsi, peu à peu, la seule réalité qui compte²⁹³* », rejoignant ainsi le discours de Wajcman que nous avons développé précédemment. Pour autant, il convient d'élargir cette réflexion qui nous semble limitante : il ne s'agit pas ici de se focaliser uniquement sur ce souci de visibilité de soi que Nicole Aubert examine comme une « *monstration* » aux autres de ce qui relève d'une dimension plus intérieure du soi. Les questionnements liés à cette thématique nous semblent en effet plus larges encore, lorsqu'elle conclut, enfin, que « *cette réflexion sur la visibilité prolonge celle sur l'individu hypermoderne et la manière dont il essaie de faire éclater toutes les limites du temps, de l'espace et de lui-même²⁹⁴* ».

L'acteur se trouve désormais dans un monde où une tension permanente s'exerce entre ce qu'il voit et ce qu'il montre de lui, entre ce qui est exposé à lui et son exposition personnelle, entre son regard sur l'espace et les autres et son intériorité. Cela soulève également la difficulté de gérer sa propre visibilité dans un monde où est si facile de voir à travers, au-delà de l'opaque. C'est notamment le cas par le biais de la réalité augmentée qui ignore les limites physiques et par la même occasion les obstacles à la vue, mais aussi de logiciels comme Earth

²⁹² Aubert N. (2011), « La Société Hypermoderne, l'Individu Hypermoderne : Ruptures et contradictions », Actes de colloque du 5 février 2011 sur « L'accompagnement des processus de construction identitaire : l'apport de la sociologie », p.12

²⁹³ *Ibid.*

²⁹⁴ *Ibid.*

ou Street View de Google qui apportent une information visuelle tridimensionnelle et à un niveau scalaire personnalisable d'un espace physique potentiellement lointain d'un point de vue métrique, mais plus que jamais proche de l'individu qui consulte l'information à travers l'écran de son smartphone. L'individu géolocalisé est avant tout un individu hypervisible.

L'analyse de nos terrains nous éloigne par ailleurs de notre opposition initiale et quelque peu simpliste entre ce que l'individu gagne à être géolocalisé et ce qu'il y perd : nos interviewés, marqués par diverses tensions, nous rappellent ainsi régulièrement que pour gagner, il faut dans tous les cas accepter de perdre. Le sentiment de maîtriser l'espace et le temps s'accompagne inévitablement de diverses irréversibilités qu'il est nécessaire d'accepter, dès lors que, par exemple, le contrôle de la position des autres induit d'exposer la sienne. La balance entre le gain et la perte ne trouve son écho que dans le niveau de compétences déployé par l'individu, de telle sorte que la maîtrise des paramètres de confidentialité et des conditions liées au partage de la position géographique ressort comme un avantage significatif pour celui qui la possède, et comme une vulnérabilité de plus en plus forte pour celui qui, au contraire, n'en bénéficie pas.

En outre, avoir cette nouvelle vision de l'espace, de l'autre dans l'espace, de soi dans l'espace ne sont en aucun cas des fantasmes et il n'est plus possible de réfléchir sur le sujet en se cantonnant à une analyse prospectiviste qui ne prendrait pas suffisamment en compte le présent. Aux traditionnels questionnements qui gravitent inlassablement autour de la formulation suivante : « à ce rythme, où en serons-nous dans cinq ans ? », symbole explicite d'inquiétudes tournées vers l'avenir souvent au détriment de négativités déjà en place, il nous a semblé plus intéressant de prendre un certain recul et, par le biais de notre méthodologie qualitative, de tempérer l'interrogation précédente en modifiant sa dimension temporelle : « intéressons-nous d'abord à ce qu'il en est aujourd'hui ».

Selon nous, le regard le plus pertinent à porter dans cette thèse était donc celui qui se focalisait sur l'évolution de ces appropriations, des enjeux qu'elles généraient et des irréversibilités qui commençaient d'ores et déjà à en découler. Sans adopter un point de vue technophobe ni alarmiste, nous souhaitons donc dans cette recherche expliciter les nouvelles visions de l'environnement urbain hybridé dans lequel l'utilisateur de services géolocalisés est aujourd'hui naturellement inclus, tout en mettant en surbrillance les négativités potentielles engendrées par cette utilisation massive et parfois pas suffisamment réflexive de tels outils dont le côté intrusif n'est plus à démontrer. Il pourrait être intéressant de développer prochainement les terrains secondaires présentés dans le cadre de cette recherche, car

l'utilisation des services de géolocalisation par des populations ciblées soulève de nouveaux questionnements très précis. Il nous paraît ainsi pertinent d'aller plus loin et de pousser davantage ces réflexions, notamment dans le cas des adolescents qui ont sans le moindre doute encore bien des choses à nous dire. S'engager davantage dans ces études de cas permettrait ainsi d'entamer une réflexion plus profonde sur des exemples précis qui, cette fois, pourraient légitimement être tournés vers l'avenir tout en conservant un aperçu global des problèmes on ne peut plus actuels. Par exemple, alors que nous nous demandions comment les adolescents vivaient le fait d'être géolocalisés présentement, pourquoi ne pas aller au-delà et essayer de comprendre comment, à leur tour, ces individus tracés dès leur plus jeune âge utiliseront ces technologies sur des individus de leur entourage et principalement leurs futurs enfants ?

Gérard Wajcman avance dans *L'œil Absolu* que « voir est une arme du pouvoir », tandis que nous retiendrons de Francis Bacon sa célèbre maxime : « la connaissance, c'est le pouvoir ». Sous cet angle, le pouvoir dépendrait donc au moins en partie de l'agrégat du voir et du connaître, qui sont eux-mêmes intimement liés, tout en gardant à l'esprit la définition foucauldienne du terme qui est, avant toute chose, un rapport de forces²⁹⁵. Dans les mains de l'individu hypermoderne, nous avons montré dans cette thèse qu'un dispositif tel que la géolocalisation amenait à une redéfinition des sphères du visible et de la connaissance, et donc à porter un nouveau regard sur le champ du possible. Nous avons également terminé notre discussion en évoquant ce rapport de forces entre un individu géolocalisant et un individu géolocalisé, des forces ici octroyées en grande partie par la technique et les compétences liées à la maîtrise de celle-ci.

Les enjeux liés à l'appropriation de services de géolocalisation par l'individu contemporain sont donc multiples et leur importance n'est pas à minorer, dès lors que géolocaliser n'est pas seulement voir et connaître. C'est aussi surveiller et, selon l'intensité du traçage et sa récurrence, c'est potentiellement contrôler.

²⁹⁵ Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

BIBLIOGRAPHIE

Aguiton C., Cardon D., Smoreda Z. (2009), *Cartes vivantes. Nouvelles données, nouveaux usages, nouveaux problèmes*. Actes de colloque « Futur en Seine 2009 : le futur de la ville numérique », disponible sur : <http://www.ludigo.net/index.php?rub=4&dossier=3&focus=212864&doc=212884&fsize=2>.

Aubert N. (2011), « La Société Hypermoderne, l'Individu Hypermoderne : Ruptures et contradictions », Actes de colloque du 5 février 2011 sur *L'accompagnement des processus de construction identitaire : l'apport de la sociologie*.

Aubert N., Haroche C. (dir.) (2011), *Les tyrannies de la visibilité*, Toulouse, Erès, coll. Sociologie Clinique.

Aubert N. (2004), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Erès.

Aubert N. (2003), *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais.

Augé M. (1992), *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, La librairie du XXe siècle.

Aulas N. (2008), « De l'espace fonctionnel à l'espace vécu : les modes d'appropriation affective d'un archétype du non-lieu : la gare », article en ligne disponible sur : http://blogs.univ-tlse2.fr/enseigner-la-geographie/files/2013/07/Audas_2008_De-lespace-fonctionnel-a-lespace-v%C3%A9cu-la-gare.pdf.

Autant-Bernard C., LARGERON C., MASSARD N. (2009), « TIC, diffusion spatiale des connaissances et agglomération », article en ligne disponible sur : http://dossier.univ-st-etienne.fr/creuset/www/pubwp/Autant_040703.pdf.

Bauman Z. (2007), *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil.

Beaude B. (2015), « Les virtualités de la synchronisation », *Géo-Regards*, n°7, p.123-143.

Beaude B. (2015), « Spatialités algorithmiques », *Traces numériques et territoires*, Les débats du numérique, p.133-160.

Beaude B. (2012), *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, Limoges, FYP.

Beck U. (2003), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais.

Berry M., Deshayes C. (2009), *Les vrais révolutionnaires du numérique*, Paris, Frontières.

Boullier D. (2014), « Médiologie des régimes d'attention », in Citton Y., *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, p.84-108

Bruna Y. (2014), « La déconnexion aux technologies de géolocalisation : une épreuve qui n'est pas à la portée de tous », *Réseaux*, 4/2014 (N. 186), p. 141-161.

Brunet R., Ferras, R. et Théry, H. (1992), *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Montpellier, La Documentation Française.

Brunet R. (1986), « La carte-modèle et les chorèmes », *Mappemonde*, n°86/4, p.2-6.

Byung-Chul Han (2015), *Dans la nuée : réflexions sur le numérique*, Arles, Actes Sud.

Cardon D. (2015), *A quoi rêvent les algorithmes ? Nos vies à l'heure des Big Data*, Paris, Seuil.

Cardon D. (2012), « Montrer/Regarder. L'économie de la visibilité sur les réseaux sociaux d'Internet », in Marquet Jacques & Janssen Christophe (dir.), *Lien social et Internet dans l'espace privé*, Paris, Academia/L'Harmattan, p. 21-50.

Cardon D. (2008), « Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, n°152, p. 93-137.

Chardel P.-A. (2014), « Capture des données personnelles et rationalité instrumentale. Le devenir des subjectivités en question à l'ère hypermoderne », Contribution pour le colloque CREIS-TERMINAL des 3 et 4 Avril 2014 à Nantes.

Citton Y. (dir.)(2014), *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte

Claval P. (2011), *Histoire de la géographie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Coyne R. (2010), *The tuning of place : sociable spaces and pervasive digital media*, London, MIT Press.

Danielou J., Ménard F. (dir.) (2013), « L'Art d'augmenter les villes : (pour) une enquête sur la ville intelligente », *Arguments*, septembre 2013.

Danielou J., Charreyron-Perchet A. (dir.) (2012), « La ville intelligente : état des lieux et perspectives en France », collection études et documents de la Délégation au développement durable du CGDD, article en ligne disponible sur : <http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/ED73.pdf>.

De Souza e Silva A., Frith J. (2012), *Mobile interfaces in public spaces : Locational privacy, control and urban sociability*, Abingdon, Routledge.

De Souza e Silva A. (2009), « Hybrid reality and location-based gaming : redefining mobility and game spaces in urban environments », *Simulation and Gaming*, vol.40, n°3, p.404-424.

De Souza e Silva A. (2006), « From Cyber to Hybrid », *Space and Culture*, Vol.9, n°3, pp. 261-278.

Deleuze G. (1986), *Foucault*, Paris, Les éditions de Minuit.

Dorling D., Fairbairn D. (1997), *Mapping : Ways of representing the world*, Essex, Addison Wesley Longman.

Dubet F., Martucelli D. (1998), *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, Seuil.

- Dubet F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- Eveno E. (2014), « Comment l'intelligence vint aux villes », *Urbanisme*, n°394, 04/2014, p.26-27.
- Eveno E. (2004), « Le paradigme territorial de la société de l'information », *Netcom*, Vol.18, n°1-2, p.89-134.
- Foucault M. (2003), *Le pouvoir psychiatrique*, Paris, Gallimard.
- Foucault M. (1976), *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Frey O. (2012), « Sociologie urbaine ou sociologie de l'espace ? Le concept de milieu urbain », *Sociologies*, article en ligne disponible sur : <http://sociologies.revues.org/4168#tocto2n4>.
- Gabaude J.-M. (1996), « l'étendue et l'espace chez Descartes », *Proceeds of 8th Congress « Cosmos and Philosophy »*, article en ligne disponible sur : http://web.ics.purdue.edu/~smith132/French_Philosophy/Sp97/sp97_Leten.pdf.
- Galinon-Méléne B., Zlitni S. (2013), *Traces numériques : de la production à l'interprétation*, Paris, éditions CNRS.
- Gergen K. (2002), *The Challenge of absent presence. Perpetual contact : Mobile communication, private talk, public performance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Giddens A. (1994), *Les conséquences de la Modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Glas R. (2011), « Breaking Reality ; Exploring pervasive cheating in Foursquare », article en ligne disponible sur : <http://www.digra.org/wp-content/uploads/digital-library/11307.57380.pdf>.
- Godelier M. (1992), *L'idéal et le matériel*, Paris, le Livre de poche, coll. Biblio-essais.
- Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Gordon E., De Souza e Silva A. (2011), *Net Locality : why location matters in a networked world*, New York, Wiley-Blackwell.
- Gouédard C. (2006), *Espace et langage : conceptualisations et malentendus dans la conception d'un trajet par téléphone entre de jeunes aveugles*, Thèse de doctorat en Psychologie sous la direction de Gérard Vergnaud.
- Habermas J. (1988), *L'espace public, Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.
- Halbwachs M. (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF.

- Hall E.T. (1971), *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil.
- Hannerz U. (1983), *Explorer la ville : éléments d'anthropologie urbaine*, traduit et présenté par Isaac Joseph, Paris, Les éditions de minuit.
- Harvey D. (1989), *The condition of Postmodernity : an Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford, Blackwell.
- Ishii H. & Ullmer B. (1997), « Tangible Bits : Towards seamless interfaces between People, Bits and Atomes », *Proceedings of CHI, Human factors on Computing Systems*, 1/1997.
- James W. (1890), *The Principles of Psychology*, New York, Henry Holt
- Jauréguiberry F. (2014), Le local ne disparaît pas : il devient mondial, paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour D'Aigues, l'Aube.
- Jauréguiberry F., Proulx S. (2011), *Usages et enjeux des technologies de communication*, Toulouse, Erès.
- Jauréguiberry F. (2004), « Hypermobilité et télécommunications », article paru dans *Les sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines* (eds. S. Allemand, F. Ascher et J. Lévy), Paris, p.130-138.
- Jauréguiberry F. (2003), « La mise en place des télécommunications mobiles au sein des entreprises comme vecteur de nouvelles formes d'exploitation », paru dans *Actes des neuvièmes journées de sociologie du travail : « Contraintes, normes et compétences au travail »*, Paris, Université de Paris X, 2003, tome 1, p.443-451.
- Jauréguiberry F. (2003), *Les branchés du portable*, Paris, PUF.
- Jauréguiberry F. (1998), « Lieux publics, téléphone mobile et civilité », *Réseaux*, vol.16, n°90, p. 71-84.
- Joseph I. (1998), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Joseph I. (1984), *Le Passant Considérable : essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens.
- Kafka F. (1920), *Lettres à Milena*, édition revue et augmentée de 1988, Paris, Gallimard.
- Kaplan D. (2010), *Informatique, libertés, identités*, Paris, FYP.
- Kessous E. (2012), *L'attention du monde. Sociologie des données personnelles à l'ère numérique*, Paris, Armand Colin.
- Lachance J. (2012), *L'adolescence hypermoderne, le nouveau rapport au temps des jeunes*, Laval, Presses de l'Université de Laval, coll. « Sociologie au coin de la rue ».
- Lahire B. (2016), *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue culture de l'excuse*, Paris, La Découverte.

- Le Breton D. (2008), *La sociologie du corps*, 6^e éd., Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Le Breton D. (2002), « Vers la fin du corps : cyberculture et identité », *Revue internationale de philosophie*, 4/2002, n° 222, p.491-509.
- Lejeune Y. (dir.) (2012), *Les nouveaux temps réels*, Limoges, FYP.
- Lemos A. (2010), « Post-Mass media functions, Locative media, and Informational Territories : New ways of thinking about territory, place and mobility in contemporary society », *Space and Culture*, Vol.13, p.398-410.
- Lévy J. & Lussault M. (dir.) (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lévy J. (1996), « Une géographie vient au monde », *Le Débat*, n°92, p.43-57
- Lévy J. (1994), *L'Espace légitime*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Licoppe C., Morel J. (2011), « La référence aux lieux et à la proximité mutuelle et l'émergence de projets de rencontre dans les conversations mobiles », *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 5, n° 2, p. 364-389.
- Licoppe C., Inada Y. (2010), « The Mogi location-aware community and its interaction order: "Augmented" face-to-face encounters as rare, public performances », *Society and Space*, vol.28, p.691-709.
- Limare S. (2015), *Surveiller et sourire. Les artistes visuels et le regard numérique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Lucchini F. et al. (2013), « Caractériser l'attractivité des quartiers urbains par les données de la téléphonie mobile », *L'information géographique*, 2013/1, Vol.77, p.44-62.
- Lussault M. (2007), *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil.
- Marzloff B. (2009), *Le 5^e écran : les médias urbains dans la ville 2.0*, Limoges, FYP.
- Maslow A.H. (1943), « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, n°50, pp. 370-396.
- Mattelart A., Vitalis A. (2014), *Le profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, La Découverte.
- Mattelart A. (2007), *La globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, Paris, La Découverte.
- Mattern J. (2011), *Sociologie critique de l'innovation technologique : le cas de la télébillétique dans les transports publics parisiens*, thèse de Doctorat en Sociologie sous la direction de Danièle Linhart.

- Maushart S. (2013), *Pause. Comment trois ados hyperconnectés et leur mère (qui dormait avec son smartphone) ont survécu à six mois sans le moindre média électronique*, Condé-Sur-L'Escaut, NiL.
- Michon B., Koebel M. (2012), « Pour une définition sociale de l'espace », article en ligne disponible sur : <http://koebel.pagesperso-orange.fr/pdf/Michon-Koebel.pdf>.
- Moreira De Morachi P. (2014), « Telefones celulares : uma cartografia digital de São Paulo », *Urbe - Revista de Gestão Urbana*, v.6, n.1, p.73-85.
- Nova N. (2012), « Géolocalisation et temps réel », paru dans *Les nouveaux temps réels : comment les TIC changent notre rapport au temps* (dir. Lejeune Y.), Limoges, FYP, p.151-160.
- Nova N. (2009), *Les médias géolocalisés*, Limoges, FYP.
- Orwell G. (1972), *1984*, Paris, Gallimard.
- Pumain D., Saint-Julien T. (2010), *Analyse spatiale, les interactions*, Paris, Armand Colin.
- Quessada D., Sadin E. (2010), « Big Brother n'existe pas, il est partout. Discussion à partir du livre d'Éric Sadin, autour de la surveillance comme prisme d'observation des mutations de l'environnement contemporain », *Multitudes* 1/2010 (n° 40), p. 78-87.
- Robinson J., Godbey G. (1999), *Time for Life : The surprising way Americans use their time*, Pennsylvania, Penn State University Press.
- Rosa H. (2012), *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte.
- Sadin E. (2015), *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, l'Echappée.
- Sadin E. (2013), *L'humanité augmentée : l'administration numérique du monde*, Paris, l'Echappée.
- Sadin E. (2009), *Surveillance globale : Enquête sur les nouvelles formes de contrôle*, Paris, Climats.
- Sennett R. (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.
- Simmel G. (1912), « Mélanges de philosophie relativiste », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, T.74, 2/1912, p. 89-93.
- Simmel G. (2004), Conférence de Georg Simmel (1903) sur *Métropoles et mentalité* in *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, recueil de textes présentés par Yves Grafmeyer et Isaac Joseph.
- Turkle S. (2011), *Alone together : why we expect more from technology and less from each other*, New York, Basic Books.
- Urry J. (2000), *Sociologie des mobilités : une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, Armand Colin.

Valentin J. (2010), *Usages géographiques du cyberspace, nouvelle appropriation de l'espace et essor d'une "néogéographie"*, thèse de géographie sous la direction de Bakis H.

Vial S. (2015), *L'être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, PUF.

Vuillemin S. (2010), « Quand l'ailleurs devient familier », *Espaces Temps*, article en ligne disponible sur : <http://www.espacestems.net/en/articles/quand-lrsquoailleurs-devient-familier-en/>.

Wajcman G. (2010), *L'œil absolu*, Paris, Denoël.

Wolton D. (2012), *Informer n'est pas communiquer*, Paris, CNRS éditions.

Wolton D. (1997), *Penser la communication*, Paris, Flammarion, Coll. Champs Essais.

Zickuhr K. (2012), « Three-quarters of smartphone owners use location-based services », *Pew Internet Research Center*, 5/2012.

ANNEXE

Entretien avec Nicolas Nova, auteur de l'ouvrage *Les médias géolocalisés*²⁹⁶.

réalisé le 3 Avril 2014

Si vous avez quelque chose à dire sur la géolocalisation de manière générale, en premier lieu...

C'est vrai que c'est une thématique sur laquelle je ne travaille plus autant aujourd'hui, il me semble quand même que dans ce que je raconte dans le livre qu'il y a encore pas mal de choses qui sont assez valables dans la perception soit des usages de certains services géolocalisés, soit dans les positions adoptées par les entreprises technologiques et les start-up et notamment l'un des arguments du livre c'était de nous montrer qu'il y a une espèce de stéréotype autour des applications géolocalisées, des stéréotypes en termes de fonctionnalités, en matière de services qui vont indiquer où sont les contacts, ou des jeux de type chasse au trésor, il y a toujours beaucoup d'entreprises qui vont sur ces modèles-là, il n'y a pas d'autres usages très conséquents, et il n'y a pas assez d'usages à mon avis qui pourraient être moins frontaux pour les utilisateurs qui pourraient être de l'ordre de la recommandation de lieux, et que peut-être que les applications géolocalisées les plus intéressantes ne sont pas celles où l'on voit les autres sur une carte mais plutôt la dimension asynchrone, hors du temps réel qui pourrait être intéressante, ce que je développe un peu plus dans l'article pour l'ouvrage des temps réels et cela est toujours assez d'actualité.

D'accord... Au niveau des questions, très globales pour commencer, quels changements majeurs les services géolocalisés (réseaux sociaux, etc.) impliquent-ils selon vous dans notre rapport aux autres ?

D'accord donc on ne parle pas des choses du genre... enfin le GPS, tout ce qui est navigation, mais c'est vrai que l'un des changements majeurs de cette technologie avant même les réseaux sociaux c'est le fait qu'on puisse être positionné sur une carte, dans une voiture dans un premier temps, et ça va changer le rapport à l'espace, à la planification des déplacements, et certainement la dimension sociale : se donner rendez-vous dans un lieu, ou aller chez quelqu'un c'est modifié parce que finalement on peut plus facilement retrouver son chemin

²⁹⁶ Nova N. (2009), *Les médias géolocalisés*, Limoges, FYP.

qu'auparavant. Mais j'ai bien compris que votre question concerne principalement les réseaux sociaux géolocalisés par exemple, de type Foursquare ou Facebook Places.

Oui, au niveau des rapports aux autres je pensais aussi aux réseaux sociaux géolocalisés, même Facebook dans sa version classique sur lequel sont localisés les photos postées, les statuts postés également...

Oui. Une des interrogations là-dessus même si ça fait longtemps que j'ai pas lu de statistiques sur les usages, mais j'ai toujours une interrogation sur qui ça concerne en fait, et quels sont les usagers de ces services... Je connais les usages évidemment j'ai fait des études là-dessus mais j'ai du mal à les quantifier : est-ce qu'ils correspondent à une minorité de la population ou est-ce que c'est un usage en phase d'émergence au même titre que Twitter chez les ados en France actuellement. J'ai un peu le sentiment que ça ne concerne pas... enfin ça dépend, si on parle de la dimension géolocalisation de manière très large avec photos sur Instagram et sur Facebook, là effectivement ça concerne beaucoup de monde, maintenant si on parle de réseaux sociaux géolocalisés type Foursquare, là on est clairement dans une minorité, et du coup par rapport au discours qu'on peut avoir sur la géolocalisation et les changements suscités par ses usages, je pense qu'on ne peut pas tout mettre dans le même panier, d'autant plus qu'il y a encore beaucoup de travail lié à la vie privée sous tous ses aspects. Maintenant si on prend les usages comme Foursquare, je constate qu'après des utilisateurs réguliers en Europe et Amérique du Nord de cette plateforme qu'il y a une manière de socialiser qui est différente, il y a déjà une socialisation en temps réel donc savoir où sont les gens qu'on connaît dans l'espace puis les rejoindre - ou les éviter d'ailleurs, c'est devenu une espèce de pratique régulière, je vois dans les entretiens les gens qui me disent « je regarde un peu qui est où, soit pour rejoindre des gens soit pour éviter certaines personnes », par exemple ceux qui vont faire le jogging regardent et s'il y a des gens qu'ils connaissent ils essaient de ne pas les croiser. Et puis il y a aussi, et ça c'est ce que Foursquare essaie de mettre en avant maintenant, ce n'est plus forcément cet espèce de radar social de savoir où sont les autres mais plutôt d'avoir une évaluation de la qualité des lieux et du potentiel d'attractivité ou d'intérêt de certains lieux à travers les check-in et les commentaires que les gens mettent sur ces lieux. Cela veut dire si je prends un exemple, des personnes qui vont regarder les lieux dans lesquels les gens vont très souvent, ce n'est pas forcément pour voir ces gens, ils estiment que ces personnes ont apprécié cet endroit, ce café, ce magasin, ce musée, et du coup cela leur fournit un indicateur sur la pertinence de ces lieux.

D'accord, donc il y a moins cet usage de radar social... Vous dites qu'il se développe des stratégies d'évitement ?

Oui j'ai vu cela dans les entretiens des utilisateurs, soit de l'évitement en regardant où sont les autres en allant dans d'autres endroits, mais il y en a d'autres comme par exemple ne pas toujours communiquer sa géolocalisation. Ce sont les gens qui font un check-in sur Foursquare mais en fait ils le font plus pour eux-mêmes, pour avoir une cartographie des endroits où ils sont allés, et ne donnent pas accès à cette information à d'autres, c'est relativement minoritaire mais ça s'est vu. Et je trouve intéressant ces stratégies d'évitement, de la même manière il y a aussi cette application... Cloak...

Oui Cloak est sorti récemment...

Voilà je ne pense pas qu'elle soit vraiment utilisée mais ça reprend les idées de Foursquare et d'Instagram, ça va afficher les zones de la ville où sont les gens, donc voilà c'est une interface très similaire, je regarde de temps en temps pour comparer les deux et dans les faits c'est pas fantastique, ça pourrait être pensé de façon plus intéressante, là on voit les gens sous la forme de points alors que ça pourrait être la couverture des zones dans lesquelles ils sont, ça pourrait être mieux pensé... Mais je dérive un peu là sur ce qu'on est en train de discuter... Il y a un élément qui est ressorti des entretiens que j'ai fait l'année dernière, sur certains utilisateurs qui regrettaient des changements, en particulier sur Foursquare mais aussi sur d'autres applications dans le genre, et qui s'intéressaient moins à « où étaient les autres » mais cherchaient plutôt à savoir « qui était dans un lieu », et ça je trouve intéressant parce que ça pourrait amener à un changement dans les interface de plus forcément tourner sur la représentation des personnes dans les lieux mais plutôt quelle est l'importance du lieu, le fait de savoir qu'il y a plusieurs personnes dans un lieu particulier ou que sur une semaine comment s'étaient les visites dans le lieu en question, enfin c'était les suggestions qui sortaient des entretiens, qui disaient « moi je serais plus intéressés d'avoir en quelque sorte un carnet d'adresse pour les lieux en voyant qui y passe de temps en temps, à quelle fréquence, plutôt que de voir où sont mes amis, on recherche plus les lieux et les ambiance que trouver une personne en particulier.

Oui c'est intéressant...

J'avais trouvé ça intéressant oui et aujourd'hui je n'ai pas en tête d'application qui ferait cela, ce que je décris ici.

C'est donc plus intéressant peut-être de raisonner aujourd'hui en termes de lieux... dans cette optique qu'est-ce qui a pu changer selon vous dans l'espace public suite à l'adoption de ces dispositifs ?

Cela renvoie à toute la question des usages des technologies en général sur la morphologie urbaine, qui se posent en général en géographie humaine et en sociologie, maintenant avec la géolocalisation... à mon sens le changement n'est pas au niveau de la morphologie, il n'y a pas ce changement au niveau de la dimension des rues ou de la taille des bâtiments, mais plutôt dans cet espace d'intensité de la relation avec les gens, j'en parle un petit peu dans l'article sur le temps réel, ce que je trouve intéressant c'est que l'influence des usages de la géolocalisation c'est plutôt dans le potentiel d'interaction qu'il peut susciter entre les gens, entre les gens et les lieux, et en rendant explicite la possibilité de la rencontre dans certains lieux parce qu'il y a un Facebook Event, des photos sur Instagram de plein de monde dans un café, etc... Je vais prendre une métaphore qui vient un peu du monde du travail mais ça fournit des outils de décision qui permettent de changer la planification, notre agenda, en temps réel c'est peut-être un peu fort mais en tous cas au cours d'une journée ou d'une soirée. C'est donc sur cette logique d'intensification des relations avec les gens et les lieux que je trouve le changement le plus intéressant. Après il faut prendre des précautions oratoires sur l'aspect qui est-ce que ça concerne, je ne pense pas que ce soit non plus une pratique éminemment majoritaire, mais cela touche quand même un certain nombre de gens.

Au niveau de cet espace que l'on traverse, Adriana de Souza considère cet espace public comme un « espace hybridé et mobile créé par les utilisateurs de smartphones qui s'avèrent continuellement connectés à Internet et aux autres », est-ce que vous trouvez cette définition pertinente ?

Cela renvoie un peu à ce que je disais, c'est-à-dire de qui on parle. Il y a une catégorie de gens pour lesquels c'est le cas, d'autres non. Des gens qui sont chez eux sur leur ordinateur et qui mettent des choses sur Facebook qui sont liées à des photos qu'ils ont pu prendre dans la journée et qui révèle des pratiques socio-spatiales on pourrait dire, cela n'est pas pris en compte par cette définition mais cela rentre en compte dans les usages de la géolocalisation à mon sens. Le fait de partager ses photos quelques heures plus tard, cette pratique différée, pas forcément sur un smartphone non plus, je pense aussi aux gens qui ont des jeux sur Nintendo DS avec le StreetPass ou Playstation Vita, est-ce que la définition qu'elle en donne rend bien compte de ça, je trouve ça un peu limite quand même. Il n'y a pas que le smartphone qui utilise la géolocalisation.

Peut-on en déduire que la ville devient de plus en plus sous-titrée, chargée par ces flux informationnels que, finalement, seuls les utilisateurs de smartphones sont en mesure de décoder, d'interpréter. Pensez-vous que quelqu'un qui n'a pas de smartphone aujourd'hui peut toujours vivre la ville de la même façon ?

Alors justement c'est ce qui est intéressant c'est par rapport à la ville pour ceux qui n'ont pas de smartphone. Je pense en l'occurrence que oui, ils peuvent toujours la vivre comme ils la vivaient avant, mais ils n'auraient pas ces nouvelles expériences liées à la géolocalisation comme les check-in sur Foursquare, le partage de photos avec Instagram, jouer à des jeux géolocalisés mais bon maintenant c'est terminé, de laisser des messages localisés, enfin voilà il pourrait continuer à se repérer dans l'espace comme il le faisait avant, mais par contre il n'aurait pas accès à ces nouvelles formes de socialisation, ces nouvelles relations à l'espace qui seraient pour lui invisibles parce qu'il faut y accéder à partir de services sur le mobile.

Dans un sens, est-ce qu'on en serait pas au stade, dans certaines grandes villes, où le simple fait de demander son chemin à quelqu'un à l'ère de la géolocalisation sur smartphone en deviendrait surprenant ?

D'après la perception que j'ai des études que j'ai menées je dirais que non, ce n'est pas le cas. Et même, je vois soit dans mes études soit dans la vie de tous les jours des gens avec un smartphone qui demandent leur chemin avec des cartes de Google Maps imprimées, preuve que ça ne suffit pas toujours. Enfin les gens avec des GPS qui se perdent et qui demandent leur chemin ça existe, il n'y a pas forcément de relation de totale substitution, ils ne savent pas tous bien s'en servir.

D'accord, c'est intéressant parce que vous parlez de la maîtrise du smartphone en trame de fond. J'ai pu faire une expérimentation récemment sur la déconnexion aux technologies de géolocalisation et il en ressort par exemple que les gens ne savent majoritairement pas désactiver le partage de leur position géographique. Est-ce que vous ressentez également qu'il y a un problème à ce niveau ?

Oui, alors de savoir quand est-ce qu'on est géolocalisé, peut-être par Foursquare c'est plus simple, enfin je dis ça parce que je suis un utilisateur et je sais comment ça fonctionne... Mais déjà rien que sur cet aspect, il y a une grosse confusion que les gens font sur comment ils sont géolocalisés sur Foursquare. Un des fondateurs de Foursquare expliquait que les gens ne comprennent pas qu'ils ne sont pas géolocalisés en temps réel comme sur d'autres services et que c'est bien à eux de se géolocaliser, maintenant de savoir quand est-ce qu'Apple ou

Orange me géolocalise, quand est-ce que certaines applications me géolocalisent... C'est moins facile, on me demande mon avis au début, une première fois, mais si je dis oui je ne sais plus. Là je pense effectivement qu'il y a un problème de connaissance puis de compétence sur comment je désactive la géolocalisation automatique d'un des jeux que je vais avoir sur mon iPhone, et pourtant je suis un utilisateur assez expert de ces choses-là, alors j'imagine même pas avec des gens qui ne connaissent pas comment fonctionne l'aspect technique du téléphone... Il y a de ce point de vue-là un souci, un enjeu sociétal, de manque de lisibilité, de manque de compréhension sur la géolocalisation. Les entreprises qui stockent ces données, pourquoi elles le font, quand est-ce qu'elles le font, etc. C'est très flou.

Oui il y a le fait d'être pisté par des systèmes experts, par des organismes... mais aussi par tout-un-chacun, par exemple j'avais un entretien où un mari pistait sa femme pour voir où elle se trouvait en temps réel, et disait que de toute façon elle n'étant pas au courant et n'aurait pas su couper cette fonction, donc il y a à la fois une méconnaissance et un manque de maîtrise...

Ah oui quand même, et il utilisait quel programme pour faire ça ?

Localiser mon iPhone d'Apple, ils faisaient ça entre un iPhone et un iPad. Enfin ce n'est qu'un exemple parmi d'autres des dérives imaginables...

Oui effectivement c'est assez inquiétant.

Et donc d'après vous la position géographique peut-elle toujours être considérée comme une donnée personnelle à l'heure où on le partage aussi régulièrement, parfois même sans le savoir ?

Théoriquement oui, dans les entretiens que je mène c'est souvent perçu comme une intrusion quand elle est partagée à notre insu oui, maintenant il y a des moments où c'est plus facile que d'autres de maîtriser son partage, enfin quand je parlais de manque de lisibilité tout à l'heure c'est pour souligner le fait que ce n'est pas toujours compréhensible pour les utilisateurs de savoir à quel moment ou avec certains programmes. Il y a des gens qui se rendent compte qu'en mettant des photos sur Instagram ou en Twittant avec leur smartphone ils sont géolocalisés et ils partagent leurs informations, et après coup ils s'énervent, ils se rendent compte de ça puis essaient de le désactiver mais ne savent pas comment faire, ou ne comprennent pas le lien entre le partage de photos et la géolocalisation automatique.

Oui c'est vrai qu'aujourd'hui de plus en plus d'applications utilisent la géolocalisation. Et par rapport à ce partage de la position géographique, au niveau juridique, est-ce que vous ne pensez pas que la technologie va trop vite et que ce n'est pas suffisamment encadré ?

Oui je suis d'accord sur ce point-là, mais les moyens... comment dire... la mise en application dans un cadre juridique c'est très difficile, comment s'assurer que les données ne soient pas partagées par n'importe qui sachant que ces données sont basées sur des serveurs qui sont bien souvent à l'étranger, enfin il y a toute une espèce de cascade d'intermédiaires entre le fabricant du téléphone, le fournisseur de l'accès téléphonique, donc qui est responsable ? Comment transitent ces informations ? Comment s'assurer qu'elles sont bien protégées tout au long du « chemin » ? Ça paraît compliqué !

D'accord... Est-ce que vous pensez que les technologies de réalité augmentée donnent une vision vraiment augmentée de la ville aujourd'hui, ou est-ce que cette vision ne serait pas plutôt un peu trop orientée vers ce que l'on cherche à montrer en oubliant ce qu'il y a autour ?

De ce point de vue le terme de réalité augmentée est simpliste et même usurpé, c'est une vision limitée de ce qu'est la réalité qui se limite au canal du visuel, or pour moi écouter le walkman dans la rue c'est une forme de réalité augmentée aussi. La définition de la réalité augmentée telle qu'elle est actuellement est erronée, quand on voit les applications pour trouver les stations de métro à Paris, des cafés, celles en montagne où on voit les noms des sommets, on a une grande simplification. Cela ne veut pas dire que c'est inintéressant mais ça reste une vision très partielle d'une forme d'augmentation de la réalité. J'aime les applications sonores quand la musique va s'adapter à la vitesse du pas par exemple, ça c'est une augmentation de la réalité plus pertinente. Mais la réalité augmentée visuelle est très utilitariste et commerciale par rapport à ce qu'il serait possible d'imaginer plus largement.

Oui on est aujourd'hui ans des perspectives trop commerciales pour ce genre d'applications d'après vous...

Commerciales d'une part oui mais... est-ce que m'indiquer la station d'une station de métro c'est une augmentation alors que ces informations... c'est une forme de signalétique, je peux trouver l'information moi-même, le mot « augmenté » est un peu étrange mais après c'est un terme utilisé en informatique pour la superposition d'informations visuelles sur une

représentation du monde, c'est aussi pour cela. Mais c'est une vision limitée des choses à mon sens.

D'accord. Pensez-vous que quelqu'un qui n'a pas accès à ces technologies ou qui refuse de les utiliser rate quelque chose ?

Tout à l'heure je distinguais les utilisateurs, là je pense qu'il faut distinguer les territoires. Pour moi il y a quand même une grosse différence entre l'Amérique du Nord et les villes européennes dans lesquelles c'est clair, en Amérique du Nord, que la géolocalisation pour trouver des restaurants intéressants et des lieux intéressants aide quand même beaucoup, surtout si on a pas un cercle social dans un lieu particulier, le smartphone est déjà une aide pour aller sur Internet mais s'il y a personne pour nous fournir l'information c'est très utile d'avoir la géolocalisation avec soi. Dans la ville européenne je pense que c'est moins le cas, il y a peut-être une nuance, on voit tous les événements qui sont communiqués sur Facebook, qu'on pourrait passer à côté si on a pas Facebook, amis il y a quand même tout un tas d'informations sur des flyers, sur des revues, dans la presse, ou même sur certains sites Internet sans aller jusqu'à la géolocalisation. Donc là je fais une nuance sur les territoires. Si vous êtes à Lafayette en Louisiane et que vous ne connaissez personne, pour trouver un restaurant sympa, vous êtes dans un hôtel il n'y a pas de journal, vous sortez dans la rue il n'y a personne tout le monde est dans sa voiture, enfin c'est un autre monde en fait, donc là je pense qu'effectivement il y a une grosse différence.

Oui, est-ce que l'on peut dire aussi que les villes françaises bien desservies par la géolocalisation avec un gros contenu sont encore assez minoritaires ?

Oui enfin ce contenu est dupliqué, il serait ailleurs sur des journaux, des magazines, enfin à Lyon ou Grenoble il y a au moins 4 magazines gratuits qui indiquent ou sont les sorties, des cinémas, des restaurants, des choses à faire dans la ville, même en marchant dans la rue on voit les devantures des magasins et des cafés, enfin voilà je pense à des villes en Arizona on peut circuler en voiture mais on a l'impression que tout est fermé, il n'y a pas de lumière, il n'y a pas de flyers ça n'existe pas, enfin c'est vraiment autre chose.

D'accord donc quelqu'un qui n'utilise pas la géolocalisation dans ce que vous appelez la ville européenne rate moins d'opportunités...

Oui, aujourd'hui oui.

Et au contraire que gagne celui qui refuse d'utiliser ces technologies ? Est-ce qu'il gagne quelque chose selon vous ?

Je pense que ça dépend de qui on parle. Je pense que pour certains c'est du bruit en moins, ça peut être une forme de filtrage

Selon vous, est-ce qu'on ne gagne pas à dire un jour « stop », je n'utilise plus ces technologies qui m'indiquent en permanence le lieu où je dois aller, j'arrête cette pression, ces flux... ?

Oui, ça m'évoque le paradoxe que ces services sont vendus comme étant propices à une certaine sérendipité, donc le fait de pouvoir découvrir quelque chose auquel on s'attend pas, et au contraire je pense que ne pas utiliser ces applications c'est maximiser sa sérendipité : être dans un endroit et discuter avec des gens au hasard, avoir la possibilité de se perdre, avoir la surprise. Selon moi les applications géolocalisées ne permettent pas ça alors qu'elles sont vendues comme telles, de manière erronée à mon sens.

Peut-être que celui qui se perd sans ces applications y gagne quelque chose, alors que celui qui se perd en les utilisant est frustré au contraire, car il les utilisait pour ne pas que cela arrive ?

Oui, tout à fait, et le fait de pouvoir se perdre sans utiliser de services géolocalisés c'est intéressant. Les gens, quand ils vont à l'étranger, ont peut-être leur smartphone mais n'ont pas comment dire... Ils n'ont pas accès à Internet, à la 3G, du coup ils se retrouvent dans une situation où ils n'ont plus la géolocalisation s'ils n'ont pas chargé de carte auparavant, et du coup ils mentionnent le fait qu'en allant à l'étranger ils peuvent plus facilement se perdre parce qu'ils n'ont pas Internet sur leur mobile, et cela montre que parfois quand on est un touriste on a envie de se perdre...

Oui cela fait peut-être même partie du voyage, de la découverte...

Oui, exactement.

D'accord. Est-ce que vous pensez qu'on peut être encore anonyme en ville aujourd'hui ?

Je pense qu'on peut encore de l'être, mais avec la composante technique ça peut exiger une certaine prise en compte de la divulgation, du partage de ses données avec les services Google par exemple. Ça demande une expertise on pourrait dire.

Oui, auprès des organismes mais aussi de ses contacts...

Oui, mais je pense que c'est toujours possible oui.

Vous disiez que des utilisateurs regrettaient les changements liés à plusieurs explications géolocalisées, vous vouliez parler des mises à jour de ces applications ?

Ça peut être des mises à jour mais aussi des applications... enfin, de plus en plus, qui incluent cette dimension de géolocalisation alors qu'elles ne le faisaient pas auparavant, et les gens ne s'en rendent pas forcément compte au premier abord, et du coup ça les énerve.

Très bien. Finalement une grande question aujourd'hui serait peut-être de savoir comment concilier l'intégration de ces technologies dans la ville avec la conservation de services plus conventionnels pour ceux qui préfèrent ne pas les utiliser ?

Oui, ça c'est tout l'enjeu actuel... Enfin... je travaille pour le Grand Lyon en ce moment et c'est une question qui nous intéresse fortement. Dans un débat qu'on a pu avoir, quelqu'un dans la salle disait que ça ne servait plus à rien de dépenser encore autant d'argent dans des panneaux, qu'on devrait tout passer en applications sur des smartphone, en numérique, mais non ce n'est pas possible, des gens n'ont pas de smartphone, certains n'en auront jamais, certains sont aveugles, etc. et du coup il y a une espèce de point d'équilibre à trouver, c'est ce que vous avez mentionné. Mais il est très difficile à trouver dans une époque où l'argent ne coule pas à flot et il faut prendre des décisions sur ces aspects.

Je vous remercie.

Index des tableaux

Tableau	Page
Tableau 1 : Typologie des principales applications de géolocalisation sur smartphones	21
Tableau 2 : De nouveaux types d'interaction entre le physique et le numérique	36
Tableau 3 : Typologie de la signification de la gare selon Aulas (2008)	47
Tableau 4 : Principaux risques liés à la géolocalisation énoncés par les utilisateurs	218
Tableau 5 : Test de connaissances sur l'utilisation de la position géographique par un panel d'applications	219
Tableau 6 : Analyse de la déconnexion effective à travers différentes manipulations	222
Tableau 7 : Les trois temps de la géolocalisation sur smartphone	242

Table des illustrations

Figure	Page
Figure 1 : Evolution de l'application Google Maps entre 2011 et 2015	24
Figure 2 : Des possibilités allant bien au-delà de la simple navigation par satellite	25
Figure 3 : Foursquare et Swarm, des applications distinctes mais bien complémentaires	28
Figure 4 : Ajout de couches d'information géographique sur Google Maps	30
Figure 5 : Waze GPS, un service de géolocalisation collaboratif	31
Figure 6 : MapMaker, pour l'ajout et l'édition d'information géographique sur Maps	32
Figure 7 : Cartographie d'éléments de localisation textuels récupérés sur Facebook	33
Figure 8 : Layar, une application de recherche de POI en réalité augmentée	37
Figure 9 : L'espace urbain dispose d'applications de géolocalisation spécifiques	54
Figure 10 : Publicité pour l'application de messagerie Blackberry Messenger	60
Figure 11 : Infographie de la CNIL sur l'usage de la géolocalisation au quotidien	66
Figure 12 : La Ruche, un agrégateur d'évènements et de rencontres sociales	71
Figure 13 : Maps privilégie la distance temporelle à la distance kilométrique	110
Figure 14 : Vers une cartographie des traces, l'exemple d'Instagram	115
Figure 15 : Le calendrier permet de localiser des évènements dans le temps comme dans l'espace	118
Figure 16 : Google Street View, d'une représentation cartographique à une représentation visuelle du monde	120
Figure 17 : Avec Be My Eyes et Roger Voice, le smartphone peut devenir une aide au quotidien	136
Figure 18 : Talkback, le service d'accessibilité de Samsung pour le contrôle du smartphone par synthèse vocale	140
Figure 19 : Illustration du repérage des <i>Wazers</i> dans l'espace	148
Figure 20 : Les applications sont évaluées quantitativement et qualitativement	151
Figure 21 : représentation cartographique tridimensionnelle de « l'effet Armada »	156
Figure 22 : Présentation d'un évènement géolocalisé sur Facebook	157
Figure 23 : Badoo et Tinder : la position géographique d'un individu mise à profit pour la rencontre sociale	161
Figure 24 : Géolocaliser les proches pour leur sécurité, « il y a des entreprises pour	164

ça »	
Figure 25 : Localisation de proches dans une même famille avec des appareils Apple	165
Figure 26 : Cloak, une application de géolocalisation pour éviter de croiser des contacts...	176
Figure 27 : En plus de sa géolocalisation en temps réel, Weenect permet de constituer un historique des déplacements de l'enfant	179
Figure 28 : La géolocalisation des enfants vue par un commentaire d'un lecteur du <i>Monde</i> : un point de vue pas si irréaliste ?	181
Figure 29 : Des coordonnées GPS présentes dans les métadonnées d'une photographie	196
Figure 30 : Les smartphones enregistrent par défaut l'historique des déplacements	197
Figure 31 : « Apple Store » et « Fruit Ninja », deux applications qui accèdent à la localisation de l'individu en arrière-plan	199
Figure 32 : Géolocalisation et vie privée, une préoccupation pas si récente...	200
Figure 33 : Pour utiliser certaines applications, une multitude d'accès doit obligatoirement leur être accordée	201
Figure 34 : Timeline, une nouvelle fonctionnalité de Maps qui fait débat	202
Figure 35 : Des utilisateurs avertis rappellent parfois l'importance du bon paramétrage de son smartphone...	203
Figure 36 : « Lorsque vous regardez votre smartphone, qui regarde la route ? »	240
Figure 37 : <i>Watch Dogs</i> , ou l'intrusion dans la vie privée poussée à son paroxysme	262
Figure 38 : La géolocalisation rend visible ce qui, même en étant à proximité immédiate de l'utilisateur, ne l'est pas nécessairement	265
Figure 39 : La prévisualisation, pour une optimisation du trajet et un bénéfice temporel	267
Figure 40 : Here & There, une projection cartographique expérimentale entremêlant des perspectives différentes	271
Figure 41 : NameTag, une application de reconnaissance faciale sur smartphone	272
Figure 42 : Une simple recherche de restaurants à proximité donne des résultats très différents selon les applications...	275
Figure 43 : Un décalage informationnel conséquent entre une ancienne version de Maps et la version actuelle	276
Figure 44 : Waze GPS semble aller au-delà du simple service collaboratif	277
Figure 45 : Google Maps, pour une visibilité spatialement sélective ?	278
Figure 46 : Des riverains d'un lieu de fréquentation emblématique de Los Angeles ont revendiqué le floutage d'un itinéraire pour induire en erreur les touristes	279
Figure 47 : Des possibles détournements de la position géographique, pour des retombées parfois inquiétantes	280

Table des matières

Remerciements.....	3
Introduction.....	8
<u>Première partie : Les technologies de géolocalisation et la réalité augmentée dans un environnement urbain hybride.....</u>	15
1. <u>Présentation générale des applications de géolocalisation</u>	16
1.1 Du <i>Global Positioning System</i> à l'avènement de la géolocalisation sur smartphone	16
1.2 De la difficulté de dresser une typologie des services de géolocalisation	18
1.3 Maps et Foursquare : deux facettes distinctes de la géolocalisation sur smartphone	23
1.3.1 Google Maps, un agrégateur de contenus géolocalisés.....	23
1.3.2 Foursquare, l'évolution atypique d'un réseau social géolocalisé	26
1.4 Les supports de l'information géolocalisée	29
1.4.1 La cartographie numérique pour une lecture égocentrée de l'espace.....	29
1.4.2 Géolocalisation et réalité augmentée, à l'interface du physique et du numérique.....	35
2. <u>Penser l'espace et le lieu à travers le spectre des applications de géolocalisation.....</u>	41
2.1 De l'espace et du lieu.....	41
2.1.1 L'espace, de la géographie sociale à la sociologie urbaine	41
2.1.2 Le lieu comme espace de construction identitaire et de relations sociales.....	44
2.2 Du cyberspace à l'espace hybride	50
3. <u>Les services de géolocalisation dans la pratique des espaces urbains : de la théorie aux expérimentations.....</u>	53
3.1 De l'émergence de la ville intelligente	55
3.2 Les TIC dans la société contemporaine	59
3.2.1 La « despatialisation physique du lien social »	59
3.2.2 Les services de géolocalisation pour une densification des flux informationnels dans l'espace urbain	65
3.3 Étude des expérimentations mises en œuvre dans une ville tournée vers le numérique et les données géolocalisées : Rennes	69
4. <u>Problématisation.....</u>	75
4.1 Des questionnements autour de l'expérience de l'individu géolocalisé	77
4.1.1 Étudier les usages pour dépasser des visions déterministes	77
4.1.2 Le recours à la notion d'expérience.....	79
4.2 Des hypothèses qui recouvrent chaque dimension de notre problématique.....	82
4.2.1 Géolocalisation et spatialité	82
4.2.2 Géolocalisation et temporalité.....	83
4.2.3 Géolocalisation et sociabilité.....	86

5. Construction de la méthodologie	89
5.1 De la nécessité d'une méthodologie interventionniste	89
5.2 Une volonté de cibler les utilisateurs réguliers des services géolocalisés	91
5.2.1 De l'importance de la localisation géographique des individus interrogés	91
5.2.2 Des utilisateurs qui vont au-delà de la recherche d'itinéraires.....	92
5.3 Élaboration de la grille d'entretien.....	96
5.4 Synthèse et méthode d'analyse des résultats	105

Deuxième partie : Les nouveaux rapports au temps, aux lieux et aux autres liés à l'utilisation de services géolocalisés.....107

1. La géolocalisation sur smartphones, entre expériences plurielles de l'espace et nouveaux rapports au temps.....	108
1.1 À la recherche du temps gagné	109
1.1.1 Quand l'espace s'efface au profit du temps.....	110
1.1.2 Mémoire des événements passés et autres traces numériques.....	114
1.1.3 Prévisionnel et prévisualisation au cœur des déplacements des individus géolocalisés	116
1.2 Les nouveaux rapports à l'espace et aux lieux de l'individu géolocalisé.....	120
1.2.1 De l'efficacité à l'efficience, pour une nouvelle conception de la distance.....	122
1.2.2 Vivre le déplacement en étant géolocalisé.....	123
1.2.3 À la recherche de la proximité immédiate	126
1.2.4 Géolocalisation et découverte : des stratégies qui s'opposent ?	127
1.2.5 Maîtriser l'espace, de l'utopie à la nécessité.....	131
1.3 Voir la ville sans en avoir l'image	135
1.3.1 Prémices méthodologiques.....	135
1.3.2 Géolocalisation et handicap : analyse du quotidien du non-voyant géolocalisé.....	138
2. Le cas de la géolocalisation sociale : des rapports aux autres marqués par des stratégies de regroupement et d'évitement.....	147
2.1 Des répondants investis dans la géolocalisation à visée collaborative	147
2.1.1 Du GPS collaboratif au geocaching : la forte dimension communautaire de certains services géolocalisés	147
2.1.2 Évaluations et commentaires : vivre dans un monde « parsemé d'étoiles ».....	150
2.2 La géolocalisation d'individus dans l'espace : des pratiques aux représentations.....	155
2.2.1 Les jeunes comme principaux utilisateurs de la géolocalisation sociale ?.....	155
2.2.2 La géolocalisation des proches : entre tensions, résistances et banalisation.....	163
2.2.3 Logiques d'évitement et de falsification de position : le cas des enfants géolocalisés par leurs parents.....	176
3. Géolocalisation et vie privée : entre difficile prise de distance et irréversibilités	194
3.1 Une technologie omniprésente et intrusive.....	195
3.1.1 L'omniprésence de la géolocalisation sur smartphone : considérations techniques.....	195
3.1.2 Applications de géolocalisation et multiplicité des accès requis : pour une gestion de plus en plus délicate de ses données personnelles pour l'utilisateur ?.....	204

3.2 Une prise de distance face à ces services mise à l'épreuve par la nécessité et la possibilité de s'en déconnecter	209
3.2.1 <i>Vers une dépendance plus prononcée à ces outils facilitateurs du quotidien.....</i>	209
3.2.2 <i>Une technologie intrusive mais qui justifie rarement une démarche de déconnexion....</i>	212
3.2.3 <i>La difficile déconnexion à ces technologies : un problème de compétences</i>	215
3.3 L'utilisation intensive de la géolocalisation sur smartphone pour la mise en place de nouvelles irréversibilités	224
3.3.1 <i>La géolocalisation sur smartphone : entre sécurité et surveillance</i>	224
3.3.2 <i>Géolocalisation et libertés individuelles.....</i>	226
3.3.3 <i>L'information spatialisée des technologies de géolocalisation comme frein à la découverte et à l'orientation géographique</i>	231
<u>Troisième partie : Vivre dans une société marquée par la captation permanente de la position géographique.....</u>	237
<u>1. De nouvelles expériences au monde génératrices de tensions</u>	238
1.1 Retour sur nos hypothèses	238
1.2 Un individu traversé par des tensions	245
1.2.1 <i>Voir sans être vu, ou comment rester un inconnu sans être au milieu d'inconnus.....</i>	248
1.2.2 <i>Une vision du monde supposément enrichie, mais parfois surchargée.....</i>	251
1.2.3 <i>La découverte et l'errance à l'ère de la surabondance informationnelle.....</i>	253
1.2.4 <i>Une prise de conscience des risques liés au traçage des individus qui suscite plus ou moins d'inquiétudes selon la source de ce contrôle</i>	256
<u>2. Redéfinir l'espace du visible à travers l'usage des services de géolocalisation</u>	258
2.1 Une société marquée par une radicalisation de la visibilité	258
2.2 Les services de géolocalisation comme nouvel œil absolu de l'individu géolocalisé.....	263
2.2.1 <i>La géolocalisation, une technologie pour « voir ».....</i>	263
2.2.2 <i>Géolocalisation et prévisualisation : voir avec un temps d'avance ?.....</i>	266
2.2.3 <i>La géolocalisation, au-delà de l'opacité du réel ?.....</i>	268
2.2.4 <i>« Je suis vu donc je suis » : la géolocalisation dans la gestion de sa propre visibilité ..</i>	271
2.3 D'une vision augmentée à une vision orientée de la réalité	274
<u>3. Les nouveaux enjeux des services de géolocalisation à l'ère d'une exacerbation de la surveillance.....</u>	283
3.1 De nouvelles modalités de surveillance dans une société hyperconnectée	283
3.2 Les conséquences sociales d'une surveillance data-panoptique	286
3.2.1 <i>L'acceptation de la géolocalisation : quand le consentement devient obsolète</i>	289
3.2.2 <i>La recherche de l'opacité dans une société de la transparence</i>	292
3.2.3 <i>La recherche de l'anonymat dans un environnement algorithmique.....</i>	294
3.2.4 <i>L'émergence de nouvelles formes de proxémie : une mise en commun des subjectivités</i>	296
Conclusion générale.....	300
Bibliographie.....	306

Annexe.....	314
Index des tableaux.....	325
Table des illustrations.....	326
Table des matières.....	328

Résumé

Parce qu'ils font l'objet d'une utilisation intensive ces dernières années et que leur adoption suit une courbe similaire à celle du taux de pénétration du smartphone, les services de géolocalisation se sont rapidement et solidement ancrés dans le quotidien des individus hyperconnectés. Nous nous interrogeons dans cette recherche doctorale sur les nouvelles expériences au monde qui découlent de l'usage de ces dispositifs à travers une enquête qualitative menée auprès de 62 individus. Nos premiers résultats mettent en évidence que ces services, au même titre que d'autres technologies de l'information et de la communication, contribuent grandement à un réinvestissement des espaces et des lieux, à une relativisation des distances kilométriques et à de nouveaux rapports au temps marqués par une accélération continue et une recherche de l'immédiateté. Mais, les applications géolocalisées se voulant aujourd'hui de plus en plus socialisantes, nous avons également relevé et analysé de nouvelles stratégies de regroupement, d'évitement, de surveillance voire de contrôle entre des individus. Cela amène parfois à de nouveaux rapports de forces entre un géolocalisant et un géolocalisé, intimement liés aux problématiques de la visibilité, de la visualité et de l'anonymat dans un espace urbain hybridé où le partage de la position géographique est devenu quasiment permanent.

Mots-clés : *TIC, Géolocalisation, smartphone, expérience, vie privée, surveillance, visibilité.*

Summary

Because of their increasing and intensive use over the last few years, roughly similar to the smartphone penetration rate, Location-Based Services (LBS) have quickly and strongly become rooted in the everyday's life of the hyperconnected user. We are questioning ourselves in this PhD research on the new experiences to the world brought by the use of such devices throughout a qualitative survey conducted among 62 LBS users. Our first results highlight that those LBS, like some other information and communication technologies, largely contribute in the reinvestment of space and places, while they are creating a relativization of metric distance over the temporal one and new ways to experience time defined by a continuous acceleration and a search for immediacy. But, as LBS are becoming more and more socializing, we also noticed and analyzed new grouping and dodging strategies, as well as new ways to watch over and possibly control people. This sometimes leads to new balances of power between the one who is tracking and the one who is being tracked, deeply linked to discussions over visibility, visuality and anonymity in a hybrid urban space where the share of location has become almost continuous.

Keywords : *ICT, Location-Based Services, smartphone, experience, privacy, surveillance, visibility.*